This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

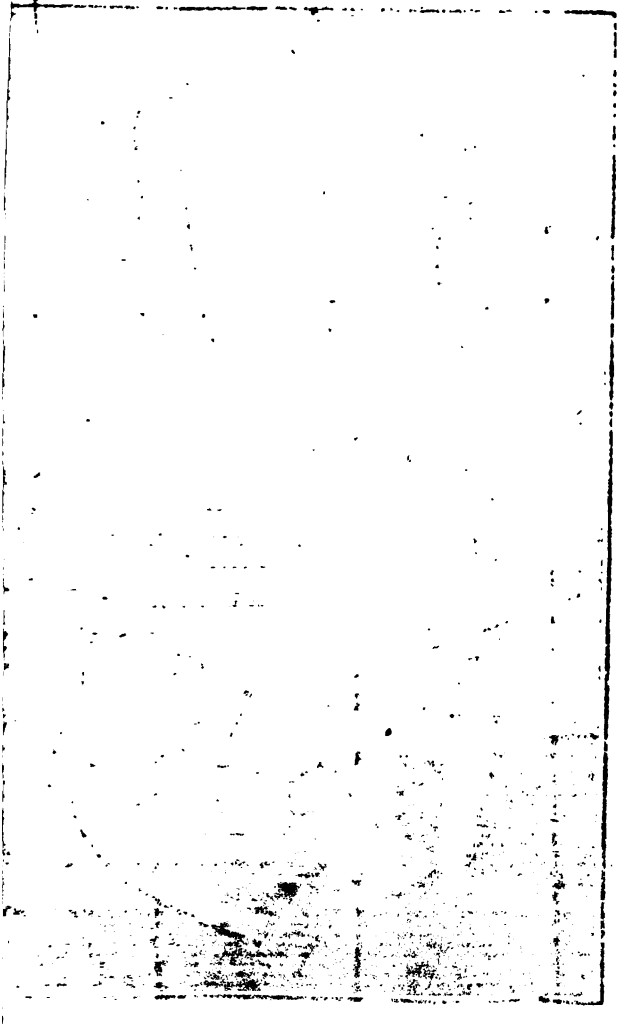
19 a 34.

LETTRES
INTÉRESSANTES
DU PAPE
CLÉMENT XIV,
(*GANGANELLI.*)
TOME PREMIER.

EXPLICATION DE L'ESTAMPE.

L'Eſtampe repréſente le Tems, étonné de voir ſa faulx ſe rompre ſur la baſe d'une Pyramide érigée en l'honneur de Clément XIV, & qu'il s'efforce inutilement de détruire, comme les monumens qu'on apperçoit ſur le point de s'écrouler.

Elle eſt accompagnée d'un Laurier, ſymbole de la gloire que ce grand Pape s'eſt acquiſe dans le cours de ſon Pontificat; & ornée des Attributs qui caractériſent la Science & l'Immortalité.



B. d'Anier

S. ÆCULA
VINCET

LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV, (GANGANELLI.)

Suivies *de diverſes Bulles, Brefs, & de l'Oraiſon funebre du Pontife, prononcée à Fribourg en Suiſſe, par un ancien Membre de la Société de Jéſus.*

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition, Revue & Corrigée.

A AMSTERDAM,
Chez BARTHELEMI VLAM.

MDCCLXXVI.

AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

Les Editions multipliées que l'on a faites de la *Vie de Clément XIV.* en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, & en Hollande, prouvent combien eſt chere à toute l'Europe la mémoire de ce grand Homme. Les *Lettres* que nous publions aujourd'hui, ne peuvent qu'être reçues avec beaucoup d'empreſſement. *Elles ſont* (pour nous ſervir des expreſſions du Traducteur) *tout-à-la-fois récréatives & philoſophiques, ſimples & théologiques; mais ſurtout inſtructives pour toutes les conditions de la vie, & dans toutes les circonſtances. L'Homme du Cloître, l'Homme du Monde, l'Homme de Cour, les Meres de Famille, les Religieuſes, les Jeunes Gens, les Vieillards, y puiſeront des principes lumineux, des conſeils utiles; & il n'y a point de Pere éclairé, lorſqu'il les aura lues, qui ne mette en pratique les préceptes qu'on y trouve ſur l'éducation.*

Il a paru dans le courant de l'année dernière, une Brochure, ayant pour titre : *le Génie du Pontife*, ou *Anecdotes, Pensées & Traits Historiques de Ganganelli*, &c. On s'étoit proposé d'en faire usage dans ce Recueil : mais ayant pris la peine de confronter cette Brochure avec l'Ouvrage de M. Caraccioli, nous nous sommes assuré que le *Génie du Pontife* étoit un abrégé de la *Vie de Clément XIV*, dont on a rapproché les différens traits, sans y en ajouter un seul qui ne fût déja connu. Les *Pensées de Ganganelli*, sont toutes détachées des *Lettres* qui ont été imprimées à la fin du Livre de M. Caraccioli, & ce seroit tromper le Public que de lui offrir deux fois les mêmes choses, en variant seulement les Titres.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

IL me semble, à la lecture de ces Lettres, voir *Gaiganelli* sortir du tombeau, présenter lui-même son propre portrait au siecle, à la postérité; l'entendre dire aux hommes qui se mêlent de le juger: „ Me „ voilà tel que j'étois avec mes compatriotes & avec les étrangers, avec mes „ confreres & avec les séculiers, sous la „ Pourpre Romaine comme sous l'Habit „ de St. François, sur le Trône le plus „ éminent de l'Univers, comme dans „ l'obscurité du Cloître. Qui pourra m'accuser de prévarication? Lisez & prononcez. Voilà quelles furent mes liaisons les plus intimes, mes opinions les „ plus chéries, mes affections les plus „ sensibles; enfin me voilà tout moi-même. Lisez encore une fois, & prononcez: s'il y a de l'injustice dans

„ mon cœur, ma plume fut toujours „ son interprete."

Ne jugeons les hommes que sur leurs faits & sur leurs lettres, disoit le Cardinal Bentivoglio : *car ce n'est souvent que l'adulation ou la malignité qui les peint à nos yeux.* D'après cette regle, Clément XIV est un des plus grands Pontifes.

Placé sur la Chaire de St. Pierre, il s'est montré au dehors par les actions les plus magnanimes ; & il a développé son intérieur dans des Lettres, qui proclament de la maniere la plus honorable sa religion, son ame, son cœur, son génie.

Lorsque je fis paroître sa Vie, je pouvois craindre que le Public ne me soupçonnât d'être plutôt Panégyriste qu'Historien ; mais à présent que c'est lui-même qui parle, il sera facile d'en juger.

Quand les hommes donnent des ouvrages au Public, ils peuvent embellir leur esprit, y mettre une affêterie qui naît de la vanité, monter enfin leurs sentimens & leurs pensées, jusqu'au degré où ils ont intérêt de les élever. Mais lorsqu'ils prennent une plume à la hâte,

pour

pour exprimer leur amitié, ou pour dire leur avis, & qu'ils ne préſument même pas que cela ſera divulgué, c'eſt aſſurément ſans apprêt & ſans affectation; & le cœur, ſelon l'expreſſion de l'élégant Zanotti, eſt alors en déshabillé: *Allora il cuore è intieramente ſnudato.* Auſſi fut-on curieux dans tous les tems de lire les Lettres des grands hommes. On les y voit peints par eux-mêmes d'une maniere qui n'eſt point équivoque, & qui fixe irrévocablement le jugement du Public. Je prononce hardiment, d'après les Lettres de St. Jérôme, qu'il éleva dans ſon cœur un temple à l'amitié; & je juge, d'après celles de Ganganelli, que ſon ame fut un ſanctuaire conſacré à la raiſon & à la vérité.

M. de Voltaire, qui ne loue pas volontiers les Papes, ſuppoſe très-ingénieuſement „ que ces deux aimables compa„ gnes (la Raiſon & la Vérité) ſe pro„ poſerent de viſiter Rome ſous un Pon„ tificat auſſi célebre que celui de Clé„ ment; qu'en y arrivant, elles s'adreſ„ ſerent d'abord au bon Frere François,

„ qui leur offrit un repas extrêmement
„ frugal, en s'excusant toutefois de ce
„ qu'il n'en servoit pas un meilleur à
„ son maître; qu'enfin il les introduisit
„ chez le Souverain Pontife, qui lisoit
„ les Pensées de Marc-Aurele, & qui
„ les reçut avec les plus grandes dé-
„ monstrations de joie & d'amitié, com-
„ me ayant toujours été leur disciple &
„ leur plus zélé partisan."

Si l'on joint à cet éloge tous ceux que les Grecs Schismatiques & les Protestans même donnent à Ganganelli, on le croit encore supérieur à la réputation qu'il s'est acquise. Mais plus on lira ses Lettres, & plus on se convaincra qu'il n'aima réellement que la justice & la vérité. Etranger à tous les préjugés, il ne tient à son pays, à son Ordre, à son rang même, que par les liens de la sagesse & de la modération. Par-tout où il trouve le bien il le loue; par-tout où il voit des abus il les condamne: toujours équitable & toujours égal à lui-même. S'il parle de sa personne, ce n'est que pour s'humilier: s'il s'éloigne des hommes, ce n'est

que pour les ſervir : s'il ſe communique, ce n'eſt que pour rejoindre ſa ſolitude avec plus d'ardeur. Il connut mieux qu'aucun autre, que la tranquillité de la vie conſiſte à ſavoir ſupporter les hommes, & à ſavoir s'en priver, ſelon cette belle maxime de Marc-Aurele : *homines ſuſtineas, hominibus abſtineas.*

On le voit s'identifier avec ceux qui ſouffrent, juſqu'à ce qu'il les ait ſoulagés ; &, ſoit qu'il écrive, ſoit qu'il parle, ſoit qu'il agiſſe, c'eſt toujours la modération qui conduit ſa plume, la ſageſſe qui délie ſa langue, la charité qui dirige ſes pas.

Son eſprit, comme l'éloquence, tantôt ſimple, tantôt tempéré, tantôt ſublime, ſe diverſifie d'une maniere admirable, ſelon les lieux, ſelon les temps ; ſe modifie ſelon les caracteres ; & ſa ſcience, ſemblable à ſa piété, n'éclate jamais que ſous les dehors de la modeſtie.

Ennemi déclaré des petites dévotions, il ne voit la Religion qu'en grand ; convaincu que tout ce qui tient à Dieu ne peut être que ſublime. Ami de la vraie

philoſophie, il n'ambitionne que ce que redoutent les ambitieux, le bonheur de n'avoir que ſoi-même à gouverner; perſuadé que le plus beau titre de l'homme, eſt celui d'être homme.

On trouve dans ſes Lettres, qu'il écrivit comme Religieux, comme Cardinal, comme Souverain Pontife, le même déſintéreſſement, la même cordialité, la même modeſtie. La gravité y contraſte avec la gaieté, la ſcience avec la ſimplicité, la douceur avec la fermeté, l'amour de la ſolitude avec les devoirs de la ſociété; de ſorte qu'elles ſont tout-à-la-fois récréatives & philoſophiques, ſimples & théologiques, mais ſurtout inſtructives pour toutes les conditions de la vie & dans toutes les circonſtances. L'homme du Cloître, l'homme du monde, l'homme de Cour, les meres de famille, les Religieuſes, les jeunes gens, les vieillards, y puiſeront des principes lumineux, des conſeils utiles; & il n'y a point de pere éclairé, lorſqu'il les aura lues, qui ne mette en pratique les préceptes qu'on y trouve ſur l'éducation.

Ce n'eſt point l'eſprit du ſiecle qui les a dictées, cet eſprit qui s'évapore, & qui ne laiſſe au Lecteur que des phraſes cadencées, & des mots recherchés; mais c'eſt un eſprit analogue à tous les temps, qui eût mérité l'admiration des âges paſſés, qui méritera celle des âges à venir; par la raiſon que tout ce qui eſt eſſentiellement ſolide & vrai, ne dépend ni de la mode, ni du préjugé.

Si malgré la haute idée que ces différentes Epitres doivent nous donner de la belle ame de Gangannelli, il fut l'objet des Libelles & des Satyres pendant ſa vie, & même après ſa mort, c'eſt que ſelon les ſages obſervations de M. Turgot, dans ſon admirable Lettre à une perſonne indignement calomniée; Lettre qui ſuffiroit ſeule pour immortaliſer ce ſage Miniſtre, ſans ſes rares qualités, qui lui aſſurent la place la plus diſtinguée dans notre Hiſtoire: „ il faut s'attendre „ à avoir un nombre de cruels ennemis, „ & compter qu'ils ſe ſerviront d'armes „ les plus propres à accréditer le menſonge & la calomnie, quand on eſt en

„ place & qu'on veut déraciner des „ abus". Auſſi, pour marquer le cas qu'il fait des Libelles, ne veut-il même pas que la perſonne outragée ſe mette en devoir de ſe juſtifier. Le ſiecle s'applaudit d'avoir un pareil exemple à produire de la part d'un Miniſtre.

Quant à la vérité de ces Lettres, outre qu'elles portent toutes la même empreinte que celles qui ſont écrites à Madame Louïſe de France, & dont on ne conteſtera ſûrement point l'authenticité; outre qu'elles ſont preſque toutes adreſſées à des perſonnes connues, je les tiens en partie d'un digne Eccléſiaſtique qui en a fait recueillir autant qu'il a pu; de quelques amis du feu Pape; d'un perſonnage illuſtre qui tient en Italie un rang très-diſtingué; enfin d'un Archevêque, reſpectable à tous égards.

La Collection ſeroit plus volumineuſe, ſi j'avois voulu y inſérer des Lettres qui ſe réduiſent à de ſimples complimens, & ſi des conſidérations humaines n'avoient arrêté ceux qui pouvoient l'augmenter. Et voilà pourquoi on trou-

ve dans ce Recueil quelques noms uniquement désignés par des *étoiles*. Quoi qu'il en soit, le nombre de ces Lettres est assez considérable pour faire connoître Clément XIV, pour donner une juste idée de l'universalité de ses connoissances, de la supériorité de ses vues, de la délicatesse de son goût, de sa noble éloquence, & pour fermer à jamais la bouche à la prévention & à la calomnie.

Il y a quelques-unes de ces Lettres qui me furent communiquées à Florence, dès l'an 1758, par le Prélat Cerati & par l'abbé Lami, déja justement admirateurs du Pere Ganganelli. Je les trouvai si judicieuses & si belles, que je les copiai sur les originaux, & que j'avoue même en avoir fait usage dans quelques-unes de mes productions littéraires.

On ne trouvera pas toujours l'ordre des dates dans le cours de cet Ouvrage : j'ai cru devoir distribuer ces Lettres, de maniere à les varier, afin que le Lecteur passât d'un objet moral à un objet récréatif. Un Livre, pour être agréa-

ble, doit être comme un parterre : il y faut de la diverſité.

Je comptois placer l'Italien & le Latin à côté du François ; mais on m'a fait judicieuſement obſerver que cela mettroit l'Ouvrage à un trop haut prix, en empêcheroit conſéquemment le débit ; & qu'en France, la Langue Italienne étant abſolument étrangere au plus grand nombre, ce ſeroit multiplier les frais ſans néceſſité.

La Traduction eſt d'autant plus fidelle, qu'on a regardé comme une choſe ſacrée les productions d'un Pontife tel que Clément XIV, dont le nom ſera toujours vivant, & qui n'a beſoin que de lui-même pour mériter toute notre admiration & tous nos regrets. On a même pouſſé l'exactitude, juſqu'à laiſſer des omiſſions de dates & des phraſes coupées, telles qu'elles ſe trouvoient dans l'original.

NOTA. Les Eccléſiaſtiques qu'on nomme Prélats en Italie, ne ſont point Evêques, & on y diſtingue le *Monſeigneur* du *Monſignor*, comme étant le plus qualifié.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce Premier Volume.

AVERTISSEMENT *du* Libraire. Pag. V
DISCOURS *Préliminaire.* VII
LETTRE I. *à* M. de Cabane, *Chevalier de Malte.* 1
LETT. II. *à M. l'Abbé* Ferghen. 6
LETT. III. *à une de ſes Sœurs.* 17
LETT. IV. *à Monſignor* Bouget, *Camérier ſecret de Sa Sainteté.* 19
LETT. V. *au Révérendiſſime Abbé du Mont-Caſſin.* 21
LETT. VI. *à* M. Stuart, *Gentilhomme Ecoſſois.* 22
LETT. VII. *à la Signora* Bazardi. 25
LETT. VIII. *au Prélat* Cerati. 27
LETT. IX. *au Marquis* Clerici, *Milanois.* 28
LETT. X. *à Madame* ***. 29
LETT. XI. *au Révérend Pere* ***, *Religieux Franciſcain.* 34
LETT. XII. *à un Chanoine d'Oſimo.* 36
LETT. XIII. *au Comte* Algarotti. 40
LETT. XIV. *à M. l'Abbé* Lami. 43
LETT. XV. *à une Religieuſe Carmélite.* 45
LETT. XVI. *au Cardinal* Valenti, *Secrétaire d'Etat.* 46
LETT. XVII. *au même.* 48
LETT. XVIII. *au Prélat* Cerati. ibid.
LETT. XIX. *au Comte* ***. 50
LETT. XX. *au même.* 52
LETT. XXI. *à M. l'Abbé* Nicolini. 55
LETT. XXII. *à M. le Cardinal* Creſcenci 59
LETT. XXIII. *à un Gentilhomme de Ravenne.* 60

LETT. XXIV. *à M. le Cardinal* Quirini.
LETT. XXV. *au R. P.* Orsi, *Dominicain, devenu puis Cardinal.*
LETT. XXVI. *à un Prélat.*
LETT. XXVII. *à Monseigneur* Henriquez.
LETT. XXVIII. *à l'Abbesse d'un Monastere.*
LETT. XXIX. *à M. l'Abbé* Lami, *Ecrivain périodique à Florence.*
LETT. XXX. *au Comte* ***.
LETT. XXXI. *au Prince* San Severo, *Napolitain.*
LETT. XXXII. *à un Religieux de ses amis, devenu Provincial.*
LETT. XXXIII. *à Madame la Marquise* R***.
LETT. XXXIV. *au Chevalier* de Cabano.
LETT. XXXV. *à M. l'Evêque de Spoleto.*
LETT. XXXVI. *à M. le Cardinal* Quirini.
LETT. XXXVII. *au Révérend Pere* Sigismond, *de Ferrare, Général des Capucins.*
LETT. XXXVIII. *à Madame* B***, *Vénitienne.*
LETT. XXXIX. *au R. P.* Louis, *de Cremone, Religieux des Ecoles Pies.*
LETT. XL. *au Comte* ***.
LETT. XLI. *à M. le Cardinal* Passionei.
LETT. XLII. *à* M. Aymaldi.
LETT. XLIII. *à Dom* G***, *Prieur de la Chartreuse de Rhêtes.*
LETT. XLIV. *au même.*
LETT. XLV. *à un Religieux partant pour l'Amérique.*
LETT. XLVI. *au Prélat* Cerati.
LETT. XLVII. *à M. l'Abbé* de Canillac, *Auditeur de Rote.*
LETT. XLVIII. *au Marquis* Scipion Maffei.

LETT. XLIX. *à Monseigneur* Carraccioli, *Nonce à Venise, & mort Nonce en Espagne.* 129
LETT. L. *au Comte de* ***. 130
LETT. LI. *au même.* 133
LETT. LII. *à Monseigneur* Firriani, *Evêque de Pérouse.* 135
LETT. LIII. *au Prélat* Cerati. 136
LETT. LIV. *à un Religieux Franciscain.* 138
LETT. LV. *à la Dame* Piciliani. 139
LETT. LVI. *au Comte* Algarotti. 141
LETT. LVII. *à Monsigner* Rota, *Secrétaire de la Confrérie.* 142
LETT. LVIII. *au Gonfalonier de la République de Saint-Marin.* 143
LETT. LIX. *au Comte* ***. 148
LETT. LX. *à un Religieux des Mineurs Conventuels.* 151
LETT. LXI. *au Cardinal* Spinelli. 153
LETT. LXII. *à M. l'Abbé* Lanti. 155
LETT. LXIII. *à M. le Baron de* Bronecq, *Gentilhomme Allemand.* 158
LETT. LXIV. *à M. de la Bruere, chargé des affaires de France en Cour de Rome.* 159
LETT. LXV. *au même.* 161
LETT. LXVI. *au Cardinal* Quirini, *Evêque de Brescia.* 163
LETT. LXVII. *à M. le Comte de* Bielk, *Sénateur de Rome.* 172
LETT. LXVIII. *au Comte* ***. 174
LETT. LXIX. *au R. P.* Concine, *Dominicain.* 176
LETT. LXX. *au Cardinal* Gentili. 177
LETT. LXXI. *à Monseigneur* Zaluski, *Grand Référendaire de Pologne.* ibid.

LETT. LXXII. *à un Religieux de ſes amis, nommé Evêque.* 179
LETT. LXXIII. *à M. l'Abbé* Lami. 186
LETT. LXXIV. *à un Gentilhomme de la Toſcane.* 188
LETT. LXXV. *au Prélat* Cerati. 199
LETT. LXXVI. *au Cardinal* Quirini. 203
LETT. LXXVII. *au Cardinal* Banchieri. 206
LETT. LXXVIII. *à un Chanoine de Milan.* 207
LETT. LXXIX. *à M. l'Abbé* Lami. 210
LETT. LXXX. *à un Curé du Dioceſe de* Rimini. 213
LETT. LXXXI. *à* M. Mekner, *Gentilhomme Proteſtant.* 215
LETT. LXXXII. *à M. le Prince* San Severo. 219
LETT. LXXXIII. *au Comte* Algarotti. 225
LETT. LXXXIV. *à l'Abbé* Papi. 227
LETT. LXXXV. *à un Peintre.* 228
LETT. LXXXVI. *à Monſignor* Aymaldi. 230
LETT. LXXXVII. *à M. l'Abbé* Nicolini. 231
LETT. LXXXVIII. *à* M. Stuart, *Gentilhomme Ecoſſois.* 233
LETT. LXXXIX. *au Révérend Pere *** nommé Confeſſeur du Duc de ***.* 238
LETT. XC. *au Prélat* Cerati. 245
LETT. XCI. *au Prélat* Cerati, *Directeur des Ecoles de Piſe.* 247
LETT. XCII. *à un Maître des Novices.* 250
LETT. CXIII. *à un Lord.* 257
LETT. CXIV. *à un Médecin.* 262
LETT. CXV. *au même.* 265

Fin de la Table du premier Volume.

LETTRES

LETTRE INTÉRESSANT DU PAP CLÉMENT

LETTRE PREMIER

A M. DE CABANE, *Chevalier d*

MONSIEUR,

LA ſolitude que vous vous êtes fai de votre cœur, vous diſpenſe d'en une autre. Les Cloſtres ne ſont qu'autant qu'on y a l'eſprit recueil ſont pas les murs d'un Monaſtere q le mérite.

La maiſon de la Trappe, que nous avons en Italie, & où vous voulez vous retirer, n'eſt pas moins réguliere que celle qu'on voit en France; mais pourquoi quitter le monde lorſqu'on l'édifie? Il ſera toujours pervers, ſi tous les gens de bien l'abandonnent.

D'ailleurs, l'Ordre de Malte, dans lequel vous vivez, n'eſt-il pas un état religieux & capable de vous ſanctifier, ſi vous en rempliſſez les devoirs?

Je n'aime pas qu'on ſe ſurcharge d'obligations; l'Évangile eſt la véritable regle du Chrétien; & il faut une vocation bien éprouvée pour s'enterrer dans la ſolitude.

C'eſt une voie extraordinaire que celle qui nous tire de la vie commune; & quand on embraſſe la vie cénobitique, on doit craindre que ce ne ſoit une illuſion. J'honore parfaitement les ſolitaires qui ſuivent l'Inſtitut de la Chartreuſe & de la Trappe; mais il n'en faut qu'en petite quantité. Outre qu'il eſt difficile de trouver un grand nombre de Religieux fervens, on doit appréhender d'appauvrir l'Etat, en ſe rendant inutile à la ſociété. Nous ne naiſſons pas Moines, & nous naiſſons Citoyens. Le monde a beſoin de ſujets qui concourent à ſon harmonie, & qui faſſent fleurir les Empires par leurs talens, par leurs travaux, & par leurs mœurs.

Ces Solitudes profondes, où l'on ne donne

extérieurement aucun signe de vie, sont exactement des tombeaux.

Saint Antoine, qui vécut si long-tems dans les déserts, n'avoit pas fait vœu d'y toujours demeurer. Il quitta sa retraite, & vint au milieu d'Alexandrie pour combattre l'Arianisme & pour dissiper les Ariens; parce qu'il étoit convaincu qu'on doit servir la Religion & l'Etat par des actions, encore plus que par des prières. Aussi quand il eut rempli sa mission, retourna-t-il dans son hermitage, fâché d'y reporter le peu de sang que la vieillesse laissoit dans ses veines, & de n'avoir pas souffert le martyre.

Quand vous serez à la Trappe, vous prierez Dieu jour & nuit, il est vrai; mais ne pouvez-vous pas élever continuellement votre cœur vers lui, quoiqu'au milieu du monde? Ce ne sont pas les prieres vocales qui font le mérite de l'oraison. Le souverain Législateur nous avertit lui-même que la multiplicité des mots, ne nous obtient pas des secours du Ciel.

Plusieurs Ecrivains respectables ne font pas difficulté de dire que le relâchement des Monasteres est venu en partie de ce qu'on a trop multiplié les Offices. Ils pensoient, avec raison, que l'attention ne peut suffire à de trop longues prieres, & que le travail des mains est plus avantageux qu'une continuelle psalmodie. Le monde n'auroit pas tant crié contre les Moines, s'il les eût vu appliqués à des travaux

utiles. On bénit encore la mémoire de ceux qui défricherent les campagnes, & qui enrichirent les Villes de savantes productions, tant sur les faits historiques, que sur la date des événemens.

Les Bénédictins de la savante Congrégation de S. Maur en France, que nous appellons vulgairement *Maurini*, se sont fait un honneur qui durera longtems, en mettant au jour une multitude d'ouvrages, aussi curieux qu'utiles. Le célebre P. Montfaucon, qui n'est pas un de leurs moindres ornemens, remplit Rome & toute l'Italie de son érudition, lorsqu'il se livra tout entier à la connoissance de l'Antiquité.

Saint Bernard, le réformateur de tant de Monasteres qui suivent sa Regle, se rendit très-utile à la Religion & à sa Patrie, non lorsqu'il prêcha les Croisades, qu'on ne peut justifier qu'à raison de l'intention, mais quand il donna des avis solides aux Papes & aux Rois, & qu'il composa des ouvrages immortels. Il ne seroit pas devenu Pere de l'Eglise, s'il n'eût fait que prier.

Le P. Mabillon, dans son fameux Traité des Etudes Monastiques, me paroît avoir amplement triomphé de l'Abbé de Rancé, qui prétend que des Moines ne doivent s'appliquer qu'à la contemplation & à la psalmodie. La destination de l'homme est de travailler: *il n'y a qu'un pas de la vie spéculative à la vie paresseu-*

ſe, dit le Cardinal Paléotti, & rien de plus facile à franchir.

Vous ferez plus de bien en ſoulageant les pauvres, en les conſolant par vos diſcours, qu'en vous enſéveliſſant dans un déſert. Jean-Baptiſte lui-même, qui fut le plus grand parmi les hommes, en ſortit pour annoncer le Royaume de Dieu, & pour baptiſer ſur les bords du Jourdain.

N'allez pas vous imaginer, mon cher Monſieur, qu'en parlant de la vie utile, je veuille faire l'apologie des Religieux Mendians, au préjudice des Solitaires. Chaque Ordre a ſes uſages; & c'eſt le cas de dire ici, que celui qui ne mange point de chair, ne mépriſe point celui qui en mange. Mais j'eſtime, je vous l'avoue, d'autant plus l'état des Freres Mineurs, qu'on y joint la vie active de Marthe à la vie contemplative de Marie; & je crois, quoi qu'en diſent certains Spiritualiſtes, que ce genre de vie eſt beaucoup plus méritoire.

Saint-Benoît ſentit qu'on devoit être utile à ſa Patrie, & il faiſoit élever en conſéquence des pépinieres de Gentilshommes au Mont-Caſſin. Il ſavoit les regles qu'inſpire l'amour du prochain: *Sapeva le regole che inſpira l'amor de proſſimo.*

Si cependant, malgré mes raiſons, vous ſentez toujours une inſpiration ſecrete qui vous appelle à la vie cénobite, vous ferez là-deſſus ce qu'il vous plaira; car je craindrois de m'op-

poſer à la volonté de Dieu, qui conduit ſes ſerviteurs comme il lui plaît, & ſouvent par des voies ſingulieres.

Je voudrois pouvoir être avec vous à Tivoli, & y méditer à la vue de cette fameuſe caſcade, qui ſe partageant en mille torrens divers, & tombant avec la plus grande impétuoſité, retrace d'une maniere tout-à-fait énergique, le monde & ſes agitations: *In mondo ſiſico è il ritratto del mondo morale.*

Je vous ſouhaite les bonnes fêtes, & ſur-tout plus que toute l'éloquence cicéronienne ne pourroit l'exprimer, Monſieur, Votre très-humble, &c.

Fr. L. Ganganelli, au Couvent des SS. Apôtres, ce 29 Octobre 1747.

Mes très-humbles civilités au très-digne Evêque.

LETTRE II.

A M. l'Abbé Fergher.

Vous ne pouvez mieux faire, Monſieur l'Abbé, pour vous diſtraire de vos peines & de vos embarras, que de viſiter l'Italie. Chaque homme inſtruit doit un hommage à ce pays ſi

vanté & si digne de l'être. Je vous y verrai avec une satisfaction inexprimable.

D'abord vous y découvrirez les boulevards que la nature lui a donné dans les Apennins, & les Alpes qui nous séparent des François, & qui nous ont mérité de leur part le nom d'*Ultramontains*.

Ce sont des monts majestueux, faits pour servir de cadre au magnifique tableau qu'ils entourent.

Des torrens, des rivieres, des fleuves, sans compter les mers, sont d'autres perspectives qui offrent aux voyageurs & aux Peintres les points de vue les plus curieux & les plus intéressans. Rien de plus admirable que le sol le plus fertile, sous le plus beau climat, partout entre-coupé d'eaux vives, par-tout de villages, par-tout orné de superbes villes: & telle est l'Italie.

Si l'agriculture y étoit en honneur comme l'architecture, si le pays n'étoit pas partagé en divers Gouvernemens, tous d'une forme différente, & presque tous foibles & peu étendus, on n'y trouveroit pas la misere à côté de la magnificence, & l'industrie sans activité, mais malheureusement on s'y est plus occupé de l'embellissement des Villes, que de la culture des campagnes; & de toutes parts des terres incultes reprochent aux habitans leur oisiveté.

Si vous entrez par Venise, vous verrez une Ville unique pour sa position, c'est exacte-

ment un vaſte navire qui ſe repoſe tranquillement ſur les eaux, où l'on n'aborde qu'avec des chaloupes.

Ce ne ſera pas la ſeule choſe qui vous ſurprendra par la ſingularité. Des habitans maſqués pendant quatre ou cinq mois de l'année, les loix d'un Gouvernement deſpote, qui laiſſe pour les divertiſſemens la plus grande liberté, les droits d'un Souverain qui n'a nulle autorité, les uſages d'un peuple qui craint juſqu'à ſon ombre, & qui jouit de la plus grande tranquillité, forment des diſparates, qui intéreſſent ſinguliérement un voyageur. Il n'y a preſque pas de Vénitien qui ne ſoit éloquent: on a fait des recueils des ſaillies des Gondoliers, & l'on y trouve le ſel le plus piquant. *Il popolo non è ſempre popolo.*

Ferrare vous montrera dans ſon enceinte, une belle & vaſte ſolitude, preſqu'autant ſilencieuſe que le tombeau de l'Arioſte, qui y répoſe.

Bologne vous offrira un autre tableau. Vous y trouverez les ſciences familieres au ſexe même, ſe produiſant avec dignité dans des Ecoles & dans des Académies, où chaque jour on leur érige des trophées. Mille tableaux divers ſatisferont votre ame & vos yeux, & la converſation des habitans charmera votre eſprit.

Vous traverſerez enſuite dans l'eſpace de plus de cent lieues, une multitude de petites Villes, dont chacune a ſon Théâtre, ſon Caſin (rendez-vous

vous de la Nobleſſe) & quelque Savant, ou quelque Poëte, qui s'occupe ſelon ſon goût & ſelon ſes loiſirs.

Vous viſiterez Lorette, pélerinage fameux par le concours des étrangers, & par le tréſor dont ſon temple eſt ſuperbement enrichi.

Enfin vous appercevrez Rome, qu'on verroit mille ans avec un plaiſir toujours nouveau. Cette Ville, aſſiſe ſur ſept collines, que les Anciens appelloient les ſept maîtreſſes du monde, ſemble de-là dominer l'univers, & dire fiérement à tous les peuples, qu'elle en eſt la Reine & la Capitale.

Vous vous rappellerez tous ces anciens Romains, dont le ſouvenir ne s'effacera jamais, en jettant un coup-d'œil ſur ce Tibre fameux dont ils ont ſi ſouvent parlé, & qui fut tant de fois groſſi de leur ſang & de celui de leurs ennemis.

Vous vous extaſierez en voyant la Baſilique de S. Pierre, que les connoiſſeurs appellent la merveille du monde, comme étant infiniment au deſſus de Ste. Sophie de Conſtantinople, de St. Paul de Londres, & du Temple même de Salomon.

C'eſt un vaiſſeau qui s'étend à meſure qu'on le parcourt, où tout eſt coloſſal, & où tout paroît d'une taille ordinaire. Les peintures y ſont raviſſantes, les mauſolées vivans; & l'on croit appercevoir cette nouvelle Jéruſalem deſ-

cendue du Ciel, dont parle S. Jean, & qui eſt magnifiquement ornée : *Ornatam viro ſuo.*

Vous trouverez dans l'enſemble & dans les détails du Vatican, érigé ſur les ruines des faux oracles, des beautés en tout genre, qui laſſeront vos yeux, en même tems qu'ils les charmeront. C'eſt-là que Raphaël & Michel-Ange ont déployé, tantôt d'une maniere terrible, & tantôt d'une maniere attendriſſante, les chefs-d'œuvre de leur génie, en exprimant vivement toute l'énergie de leur ame ; c'eſt-là que la ſcience & l'eſprit de tous les Ecrivains du monde ſont en dépôt, dans une multitude d'ouvrages qui compoſent la bibliotheque la plus riche & la plus immenſe.

Des égliſes, des palais, des places publiques, des pyramides, des obéliſques, des colonnes, des galeries, des façades, des théâtres, des fontaines, des jardins, des perſpectives, tout vous dira que vous êtes à Rome, & tout vous y attachera comme à la Ville qui fut toujours de préférence univerſellement admirée. Vous n'y rencontrerez point cette élégance françoiſe, qui préfere ce qui eſt joli à ce qui eſt majeſtueux ; mais vous en ſerez dédommagé par des coups-d'œil qui exciteront à tout inſtant votre admiration.

Enfin vous appercevrez un nouveau monde dans toutes les figures peintes & ſculptées, tant par les anciens, que par les modernes, &

vous croirez ce monde animé. L'Académie de Peinture, occupée par les François, vous fera voir des éleves deſtinés à devenir de grands maîtres, & qui honorent l'Italie, en venant y prendre des leçons.

Vous admirerez la grandeur & la ſimplicité du Chef de l'Egliſe, le ſerviteur des ſerviteurs dans l'ordre de l'humilité, & le premier des hommes aux yeux de la foi. Les Cardinaux dont il eſt environnée, vous repréſenteront les vingt-quatre Vieillards qui entourent le trône de l'Agneau; car vous les trouverez auſſi modeſtes dans leurs manieres, qu'édifians par leurs mœurs.

Le malheur eſt que ce magnifique optique ſe terminera par des groupes de mendians, que Rome, en répandant des charités mal entendues, entretient mal-à propos, au lieu de les appliquer à d'utiles travaux; c'eſt ainſi que l'épine ſe montre avec la roſe, & que le vice ſe trouve preſque toujours à côté de la vertu: *Il vizio troppo ſovente è compagno della virtu.*

Mais ſi vous voulez voir Rome dans ſa ſplendeur, tâchez d'y être à la fête de S. Pierre. L'illumination de l'égliſe commence par une lumiere douce, qu'on prendroit volontiers pour la réverbération du ſoleil couchant. Elle fait ſaillir les plus beaux morceaux d'Architecture, & enſuite elle finit par des flammes ondoyantes qui font un tableau mouvant, & qui durent juſqu'au point du jour.

Cela eſt accompagné d'un double feu d'artifice, dont l'éclat eſt ſi vif, qu'on croiroit que les étoiles ſe détachent du ciel, & tombent avec fracas.

Je ne parle pas de l'étrange métamorphoſe qui a placé juſques dans le Capitole des Religieux de S. François, & qui a fait ſortir une Rome toute nouvelle des ruines mêmes de l'ancienne, afin d'apprendre à l'univers que le Chriſtianiſme eſt vraiment l'ouvrage de Dieu, & qu'il a ſubjugué les plus fameux Conquérans, pour s'établir dans le centre même de leurs poſſeſſions.

Si les nouveaux Romains ne vous paroiſſent pas belliqueux, c'eſt que leur gouvernement actuel ne leur inſpire pas la valeur; car ils ont le germe de toutes les vertus, & ils ſont auſſi braves Officiers que les autres, lorſqu'ils portent les armes ſous les ordres de quelque Puiſſance étrangere. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ont beaucoup d'eſprit, une aptitude ſinguliere pour les ſciences, & qu'on croiroit qu'ils naiſſent Pantomimes, tant ils ſont expreſſifs dans leurs geſtes, dès leur enfance même.

Vous paſſerez enſuite à Naples par la fameuſe Voie Appienne, que ſon ancienneté rend malheureuſement aujourd'hui très-incommode, & vous arriverez à cette Parthenope, où repoſent les cendres de Virgile, ſur leſquelles

on voit croître un laurier, qui ne peut être mieux placé.

D'un côté, le Mont-Véſuve, de l'autre les Champs Eliſées vous offriront des points de vue uniques; & après vous en être raſſaſié, vous vous trouverez environné d'une multitude de Napolitains, vifs, ſpirituels, mais trop enclins au plaiſir & à la pareſſe, pour être ce qu'ils pourroient être. Naples ſeroit une Ville enchantée, ſi l'on n'y rencontroit pas une foule de Plébéiens, qui ont l'air de malheureux & de brigands, ſans être ſouvent ni l'un ni l'autre.

Les Egliſes y ſont richement décorées, mais d'une architecture de mauvais goût, qui ne répond nullement à celle de Rome. Vous aurez un plaiſir ſingulier à parcourir les environs de cette Ville, délicieuſe pour ſes fruits, pour ſes perſpectives, pour ſa ſituation; & vous pénétrerez dans ces ſouterreins fameux, où la Ville d'Ercolano fut jadis engloutie par une éruption du Mont-Véſuve. Si par haſard il étoit en fureur, vous verriez ſortir de ſon ſein des torrens de feu, qui ſe répandent majeſtueuſement dans la campagne. Portici vous offrira une collection de ce qu'on a tiré des débris d'Ercolano, & les environs de Pouzzoles, chantés par le Prince des Poëtes, vous inſpireront le goût de la Poëſie.

Il faut y aller un Enéide à la main, & con-

fronter avec l'Antre de la Sybille de Cumes & avec l'Acheron, ce que Virgile en a dit.

Vous reviendrez par Caſerte, le plus beau Château royal qui ſera en Europe, par ſes décorations, par ſes marbres, par ſon étendue, par ſes aqueducs dignes de l'ancienne Rome, & vous ferez une viſite au Mont-Caſſin, où l'eſprit de S. Benoît ſubſiſte depuis près de douze ſiecles, ſans interruption, malgré les richeſſes immenſes de ce ſuperbe Monaſtere.

Florence, d'où ſortirent les beaux-arts, & où leurs plus magnifiques chefs-d'œuvre ſont en dépôt, vous préſentera d'autres objets; vous y admirerez une Ville *qu'on ne devroit montrer que les Dimanches*, ſelon la remarque d'un Portugais, tant elle eſt gentille & joliment décorée. On y voit partout les traces de la ſplendeur & de l'élégance des Médicis, inſcrits dans les annales du goût, comme les reſtaurateurs des beaux-arts.

Livourne, port de mer, auſſi peuplé qu'avantageux à la Toſcane; Piſe, toujours en poſſeſſion d'avoir des Ecoles & des hommes érudits en tout genre; Sienne, renommée pour la pureté de ſon air & de ſon langage, vous intéreſſeront tour-à-tour d'une façon ſinguliere. Parme, placée au milieu des plus fertiles pâturages, vous montrera un théatre qui contient quatorze mille perſonnes, & où un chacun entend tout ce qui ne ſe dit qu'à demi-voix; & Plaiſance vous paroîtra digne du nom qu'elle porte, com-

me un ſéjour qui, par ſa poſition & ſon aménité, plaît ſinguliérement aux voyageurs.

Vous n'oublierez pas Modene, comme la patrie de l'illuſtre Muratori, & comme une Ville célebre par le nom qu'elle a donné à ſes Princes.

Vous trouverez à Milan, la ſeconde Egliſe d'Italie pour la grandeur & pour la beauté; plus de dix mille ſtatues de marbre décorent ſon extérieur; & elle ſeroit un chef-d'œuvre ſi elle avoit un frontiſpice. La ſociété des habitans y eſt tout-à-fait agréable, depuis que les François en firent le ſiege: on y vit comme à Paris; & tout juſqu'à l'Hôpital, juſqu'au cimetiere même de cette Ville, a un air de ſplendeur. La Bibliotheque Ambroiſienne eſt intéreſſante pour les curieux, & le Rit Ambroiſien ne l'eſt pas moins pour un Eccléſiaſtique, ſurtout qui aime à connoître les uſages de l'Egiſe, ainſi que l'antiquité.

Les Iſles Borromée vous inviteront à les aller voir, par le récit qu'on vous en fera. Placées au milieu du lac le plus délicieux, elles offrent aux regards ce qu'il y a de plus magnifique & de plus riant dans les jardins.

Gênes vous prouvera qu'elle eſt réellement ſuperbe dans ſes Egliſes, & dans ſes Palais. On y remarque un port fameux par ſon commerce & par la fréquentation des étrangers; on y voit un Doge qui change à-peu-près com-

me les Supérieurs des Communautés, & qui n'a guere d'autorité.

Enfin Turin, la réſidence d'une Cour que les vertus habitent depuis long-tems, vous charmera par la régularité de ſes édifices, par la beauté de ſes places, par l'alignement de ſes rues, par l'eſprit de ſes habitans; & ainſi par-là vous terminerez agréablement votre voyage.

Je viens de faire le tour de l'Italie très-rapidement, & à peu de frais, comme vous voyez, afin de vous inviter à y venir réellement; d'ailleurs avec un homme comme vous, il ſuffit d'eſquiſſer les tableaux.

Je ne vous parle point de nos mœurs; elles n'y ſont pas pires que chez les autres Peuples, quoi qu'en diſe la malignité; elles varient ſeulement dans les nuances, ſelon la diverſité des Gouvernemens; car le Romain ne reſſemble point au Génois, ni le Vénitien au Napolitain; mais on peut dire de l'Italie comme du monde entier, qu'à quelque différence près, c'eſt ici comme là: *un poco di bene, un poco di male.*

Je ne vous préviens point ſur l'aménité des Italiens, non plus que ſur leur amour pour les ſciences & pour les arts; c'eſt une choſe que vous connoîtrez bientôt lorſque vous les fréquenterez, & ſur-tout vous plus que tout autre, avec qui on eſt charmé de converſer, & à qui l'on ſe fera toujours un plaiſir de dire qu'on eſt le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

J'ai profité d'un moment de loiſir pour vous donner une idée de ma Patrie; ce n'eſt qu'une peinture groſſiere, au lieu que ſous une autre main ce ſeroit une jolie mignature: le ſujet en valoit la peine, mais mon pinceau n'eſt point aſſez délicat pour avoir pu l'exécuter.

A Rome, ce 12 Novembre 1757.

LETTRE III.

A une de ſes Sœurs

LA perte que nous avons faite de tant de parens & d'amis, ma très-chere Sœur, nous annonce que cette vie n'eſt réellement qu'une vie d'emprunt, & qu'il n'y a que Dieu qui poſſede eſſentiellement l'immortalité. Ce qui doit nous conſoler, c'eſt que nous nous réunirons en lui, ſi nous nous attachons conſtamment à lui.

Les peines dont vous me parlez, doivent vous être plus précieuſes que des plaiſirs, ſi vous avez de la foi. Le Calvaire eſt ici-bas la place du Chrétien; & s'il monte ſur le Thabor, ce n'eſt que pour un inſtant.

Ma ſanté ſe ſoutient toujours avec la même vigueur, parce que je ne la careſſe ni ne la dorlote: quelquefois mon eſtomac voudroit être malade; mais je lui dis que je n'ai pas le tems, & il me laiſſe tranquille. L'étude abſorbe tou-

tes ces incommodités ſourdes dont l'homme ſe plaint ſouvent; il arrive bien de fois qu'on n'eſt indiſpoſé que par oiſiveté: bien des femmes ſont malades ſans ſavoir où eſt leur mal, parce qu'elles n'ont rien à faire: on ſe laſſe d'être trop bien, & cette ſatiété eſt accablante pour les gens du monde.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre de bonnes nouvelles du petit Michel. C'eſt une plante qui, cultivée avec ſoin, donnera quelque jour d'excellens fruits. Tout dépend d'une heureuſe culture: on devient ordinairement tout, ou rien, ſelon l'éducation qu'on reçoit.

Vous vous lamentez de ce que nous ne nous voyons pas; mais ce n'eſt ni notre figure ni nos paroles qui forment notre amitié. Pourvu que nos affections & nos penſées nous rapprochent, qu'importe que nos perſonnes ſoient à des diſtances éloignées! Quand on s'aime en Dieu, l'on ſe voit toujours, parce que Dieu ſe trouve par-tout: il doit être le centre de tous les ſentimens, comme il eſt celui des eſprits.

Je vous embraſſe très-cordialement, & je ſens tout le prix des Lettres que vous m'écrivez: elles me rappellent un pere que j'ai trop peu connu, & une mere dont la vie fut une leçon continuelle de vertu. Je n'ai jamais manqué de me ſouvenir d'eux à l'Autel, non plus que de vous, ma très-chere Sœur, dont je ſuis au-delà de toute expreſſion, le très-humble & le très-affectionné, &c.

LETTRE IV.

A Monſignor BOUGET, *Camérier ſecret de Sa Sainteté.*

MONSIGNOR,

JE ne manquerai point de me rendre à votre gracieuſe invitation, comme chez quelqu'un qui réunit dans ſa perſonne, l'eſprit, la ſcience & la gaieté. Si jamais la mélancolie vient à m'inveſtir, je rechercherai vos aimables entretiens, dont Benoît XIV connoît tout le prix, & qui auroient fait ſur Saül la même impreſſion que la harpe de David. Vous avez le talent de narrer de la maniere la plus rapide & avec le plus vif intérêt; des riens, par la tournure que vous leur donnez, deviennent la matiere d'une ſolide converſation.

Il y a du tems que nous ne nous ſommes rencontrés à la Trinité du Mont: nos Peres Minimes François méritent qu'on leur faſſe ſouvent des viſites; on ne peut que leur être attaché, quand on aime les ſciences & la ſociété; & cet attachement ne fait qu'augmenter lorſqu'on vous trouve avec eux.

Quand vous viendrez me voir, je vous montrerai mes réflexions ſur une cauſe qui vous intéreſſera. Il y en a de toute eſpece au Saint-Office: les unes qui font rire; les autres qui

font gémir: mais ne craignez point, je ne vous lirai pas ce qu'il y aura de plus triſte. Le grand art de la ſociété conſiſte à ſervir les perſonnes ſelon leur goût.

La gaieté eſt le vrai Médecin des gens d'étude; il faut dilater ſon eſprit & ſon cœur, lorſqu'on s'eſt reſſerré dans un travail opiniâtre. L'épanouiſſement de l'ame eſt néceſſaire comme celui des arbres, ſi l'on veut reverdir & fleurir; mais il y a des perſonnes qui, ſemblables à des boutons de roſes non éclos, n'offrent jamais à la vue que de l'écorce & des épines. Quand je les rencontre, je ne dis mot, & je paſſe vîte dans la crainte d'en être piqué.

La gaieté nous empêche de vieillir; on a toujours avec elle un air de fraîcheur, au lieu de cette pâleur & de ces rides que font naître les ſoucis.

Benoît XIV. ne jouit d'une auſſi bonne ſanté, que parce qu'il eſt toujours extrêmement gai; il quitte ſa plume pour dire quelques bons mots, & il la reprend ſans jamais ſe fatiguer.

Vous avez très-bien fait d'enter la gaieté Italienne ſur la gaieté Françoiſe: c'eſt le moyen de vivre cent ans. Je vous les ſouhaite, étant plus que je ne puis dire, Monſignor, votre très-humble, &c.

LETTRE V.

Au Révérendiſſime Abbé du Mont-Caſſin.

REVERENDISSIME,

Vous me faites trop d'honneur en voulant bien me conſulter ſur la date de vos deux manuſcrits: je les crois du neuvieme ſiecle, par la comparaiſon que j'en fais avec l'écriture de ce tems-là; on y cite d'ailleurs un de nos Auteurs qui vivoit alors, que peu de perſonnes connoiſſent, & dont il nous reſte quelques fragmens ſur le Sacrifice de la Meſſe.

Il eſt bien généreux de votre part de vouloir prendre ſur ce ſujet les petites lumieres d'un petit Franciſcain, pendant que vous êtes le Chef d'un Ordre qui connoît parfaitement l'antiquité, & qui, dans toutes les parties du monde, en a donné les preuves les plus éclatantes & les plus honorables.

Nous ſerions les plus ineptes ſans les Bénédictins, diſoit Innocent XI. (*Odescalchi.*) Outre qu'ils firent la gloire du Saint Siege & des différentes Egliſes pendant des ſiecles entiers, ils ont encore été les Peres & les Conſervateurs de l'Hiſtoire. C'eſt chez eux que les Monarques trouverent les titres les plus auguſtes & les plus intéreſſans, & que la ſcience & la foi

leurs opinions ſe trouvoient réunis, & que cette raiſon, après avoir gardé l'*incognito*, vînt à les éclairer de ſes rayons! comme ils ſeroient ſurpris, & en même tems atterrés, eux qui avoient la vanité de ſe croire plus qu'inſpirés! Le monde fut de tout tems livré aux diſputes & aux erreurs, & l'on doit ſe trouver bien heureux, au milieu de tant de nuages & de contradictions, d'avoir une lumiere ſûre pour prendre le droit chemin; je parle du flambeau de la révélation, qui, malgré tous les efforts de l'incrédulité, ne s'éteindra jamais. Il en eſt de la Religion comme du Firmament, qui nous paroît quelquefois obſcur, mais qui n'en eſt pas moins radieux. Les paſſions & les ſens ſont des vapeurs qui s'élevent du ſein de notre corruption, & qui dérobent à la vue les clartés céleſtes; & l'homme qui réfléchit, ſans s'allarmer, ni s'étonner, attend le retour du beau tems. Ne devroit-on pas ſavoir que les brouillards, formés par les Celſe, par les Porphyre, par les Spinoſa, par les Collins, par les Bayle, ſe ſont diſſipés, & que ceux de la Philoſophie moderne auront la même deſtinée? Il a paru dans chaque ſiecle des hommes ſinguliers, qui tantôt avec les armes, & tantôt avec le fanatiſme, ont ſemblé devoir anéantir le Chriſtianiſme; & ils ont paſſé comme ces tempêtes, qui ne ſervent qu'à faire paroître le Ciel plus ſerein.

C'eſt parce qu'on n'a point de principes, qu'on ſe

ſe laiſſe éblouir par des ſophiſmes; on regarde des objections pitoyables, comme tout-à-fait inſolubles, par la raiſon qu'on ne ſait rien. Dans la Religion tout eſt lié, tout eſt combiné; & pour peu qu'on laiſſe échapper une vérité, on ne trouve plus que des abymes & des ténebres : l'homme, au lieu de conclure à la vue des merveilles dont il jouit, que Dieu peut ſans doute lui donner des biens, encore plus admirables après cette vie, juge que la Divinité, toute-puiſſante qu'elle eſt, ne peut aller plus loin, & que ce monde eſt néceſſairement le *nec plus ultrà* de ſa ſageſſe & de ſon pouvoir.

Je voudrois voir un ouvrage qui prouvât d'une maniere démonſtrative, & il ſeroit facile à faire, pourvu qu'on eût de la phyſique & de la théologie, que l'univers, tel que nous le connoiſſons, eſt vraiment une énigme ſans la Religion. Il n'y a qu'elle qui puiſſe nous rendre compte, & de l'immenſité de ces cieux, dont l'incrédule ne peut deviner l'uſage, & des miſeres que nous ſouffrons, dont le Philoſophe ne peut trouver la cauſe, & des deſirs toujours renaiſſans qui nous agitent, & dont nous ne pouvons calmer l'impétuoſité.

Nous avons quelquefois ébauché ces grands ſujets, quand nous diſcourions familiérement enſemble, tantôt à la Vigne Borgheſe, & tantôt à la Vigne Négroni. Ce tems a paſſé, & une partie de notre vie avec lui; parce que

tout passé, excepté l'attachement sincere avec lequel je suis de tout mon cœur, mon très-cher Monsieur, &c.

A Rome, ce 13 Mai 1748.

LETTRE VII.

A la Signora BAZARDI.

Ne me consultez pas, je vous prie, sur l'état religieux que votre fils veut embrasser: si je vous dis qu'il ne peut mieux faire, vous croirez que c'est un homme intéressé qui vous parle pour son Ordre: si je vous réponds, au contraire, qu'il fera bien de n'y pas penser, vous présumerez que je suis un Religieux dégoûté de mon état, ou convaincu que la vie claustrale est pleine de misères. Ainsi, Madame, je ne dis ni oui, ni non. Chaque objet a deux faces; il s'agit de connoître quelle est la meilleure, & de l'adopter.

Si je prévoyois qu'un Postulant dût devenir un grand sujet pour la science & pour la piété, je ferois tous mes efforts pour le décider; mais comme je ne sais ce que cela deviendra, je suis très-réservé, & je ne conseille jamais à personne de se faire Religieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Mai 1748.

LETTRE VIII.

Au Prélat CERATI.

JE ne vous pardonne point de priver le Public d'une multitude d'anecdotes qui vous ſont familieres, & dont la collection ſeroit extrêmement intéreſſante: déſormais quand je vous verrai, j'aurai mon crayon, & j'écrirai. Que deviendroient les ſciences, ſi tous les Savans ſuivoient votre plan? La converſation ſeroit brillante; mais de lecture il n'y en auroit point.

Monſignor Cerati devroit penſer qu'il n'eſt utile lorſqu'il parle, qu'à ceux qui l'environnent, & qu'il rendroit ſervice s'il écrivoit aux perſonnes les plus éloignées. Un bon livre devient le patrimoine de tout le monde; il eſt entre les mains du Ruſſe, comme entre celles de l'Italien. Le Pape devroit vous obliger, ſous peine d'excommunication, à manifeſter par le moyen de l'impreſſion, tout ce que vous dérobez à la connoiſſance du Public. Mais peut-être, ayant vu les Nations étrangeres, ne ſeriez-vous plus ſi Ultramontain, & penſeriez-vous qu'on peut éluder le jugement d'un Décret Romain? *Il a beaucoup vu*, me diſoit dernierement le Cardinal Porto-Carrero, en me parlant de vous, *beaucoup lu*, *tout retenu*; *mais*

cela ne nous ſervira de rien, parce qu'il emportera dans l'autre monde ſa ſcience avec lui: andera tutto intiero nell' altra vita.

On n'a que trop écrit; & j'en gémis, quand je repaſſe en moi-même toutes les productions que le libertinage d'eſprit enfanta; mais on n'aura jamais aſſez écrit, quand il ſera queſtion des excellentes choſes que vous ſavez. Pour moi je veux faire imprimer qu'on ne peut trop vous admirer, & trop vous répéter combien j'ai l'honneur d'être votre, &c.

LETTRE IX.

Au Marquis CLERICI, *Milanois.*

M. LE MARQUIS,

PERMETTEZ-MOI de vous expoſer que le nommé Jacques Piovi eſt dans la derniere des miſeres. Je ne vous dirai pas qu'il eſt Soldat du Pape, ce ſeroit un pauvre titre de recommandation auprès d'un Militaire Autrichien; mais je vous rappellerai qu'il a ſix enfans; qu'il garde le lit depuis neuf mois; qu'enfin il eſt votre filleul.

La généroſité qui vous caracteriſe ſinguliérement, & qui ne cherche que les occaſions de donner, a ici un beau champ pour ſe con-

tenter. Si vous étiez une de ces ames ordinaires, qui n'obligent qu'à regret, je ne m'aviserois pas de vous importuner. Je n'aime pas à arracher des bienfaits; j'aime qu'ils coulent de source, & qu'ils aient pour principe la magnanimité.

J'entrevois cette Lettre parmi celles que tant de Militaires vous écrivent journellement, comme une bigarrure qui vous amusera: la signature du *Frere Ganganelli* ne peut avoir de mérite à vos yeux, qu'autant qu'elle se trouve au bas du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très, &c.

A Rome, ce 9 Septembre 1748.

LETTRE X.

A Madame ***.

MADAME,

LA vraie dévotion ne consiste, ni dans un air négligé, ni dans un habit brun. La plupart des dévotes s'imaginent, & je ne sais pourquoi, que les couleurs obscures plaisent davantage aux esprits célestes, que les couleurs vives. Cependant on nous peint toujours les Anges en blanc, ou en bleu. Je n'aime point la piété qui s'affiche: la modestie ne dépend

point d'une couleur ; il suffit qu'on ait de la décence dans ses habits & dans son maintien, pour être comme on doit être.

Observez d'ailleurs que si quelque femme médit dans une assemblée, paroît acariâtre, en colere contre le genre humain, c'est ordinairement celle qui est en brun. La singularité s'allie si peu avec la vraie dévotion, qu'il nous est ordonné dans l'Evangile de laver notre visage lorsque nous jeûnons, afin de n'être pas remarqués.

Ainsi je suis d'avis, Madame, que vous ne changiez rien à la forme & à la couleur de vos habits. Que votre cœur soit à Dieu, que toutes vos actions se rapportent à lui; & voilà le point capital.

Le monde n'auroit pas tant badiné la dévotion, si les dévots n'y avoient donné lieu. Presque toujours d'un zele amer, ils ne sont contents que d'eux-mêmes; & ils voudroient que chacun s'asservît à leurs bizarreries, parce qu'ils n'ont qu'une piété d'humeur.

Toute personne vraiment pieuse, est patiente, douce, humble, ne soupçonne point le mal, ne s'aigrit jamais, & cache les défauts du prochain, lorsqu'elle ne peut les excuser. Toute personne vraiment pieuse rit avec ceux qui rient, pleure avec ceux qui pleurent, conformément à l'avis de S. Paul, & n'est sage qu'avec sobriété, parce qu'il faut de la tempérance en toutes choses.

Enfin la vraie dévotion eſt la charité, & ſans elle tout ce qu'on fait eſt abſolument inutile pour le ſalut. Les faux dévots ne font guere moins de mal à la Religion que les impies mêmes. Toujours prêts à s'enflammer contre ce qui ne s'accorde, ni avec leurs opinions, ni avec leur humeur; ils ont un zele inquiet, impétueux, perſécutant, & ils ſont ordinairement fanatiques ou ſuperſtitieux, hypocrites ou ignorans. Jeſus-Chriſt ne les épargne pas dans l'Evangile, pour nous apprendre à nous en méfier.

Quand vous ſentirez, Madame, qu'il n'y a ni rancune dans votre cœur, ni hauteur dans votre eſprit, ni ſingularité dans vos actions, que vous obſervez enfin les préceptes de Dieu & de l'Egliſe ſans affectation, ſans minutie; alors vous pourrez croire que vous êtes réellement dans la voie du ſalut.

Sur-tout rendez vos domeſtiques heureux, en vous abſtenant de les tourmenter. Ce ſont d'autres nous-mêmes, & il faut continuellement alléger leur joug. Le moyen d'être bien ſervi, c'eſt d'avoir toujours un viſage ſerein: la vraie piété conſerve en tout tems le même calme & la même tranquillité, tandis que la fauſſe dévotion varie à tout inſtant.

Entretenez vos nieces ſelon leur condition, & n'exigez pas d'elles qu'elles faſſent préciſément tout ce que vous ferez, parce que vous

avez un attrait particulier pour la mortification.

Cet article demanderoit une Lettre entiere. On dégoûte ſouvent les jeunes perſonnes de la piété, par la raiſon qu'on leur demande une trop grande perfection, & l'on ſe laſſe ſoi-même des œuvres de pénitence, lorſqu'on ne ſait pas ſe modérer. La vie commune eſt la plus ſûre, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus parfaite: c'eſt un parti violent que de vouloir vous interdire toute viſite & tout délaſſement. Prenez garde que votre Directeur ne ſoit trop myſtique, & que ſa direction ne finiſſe par vous rendre ſcrupuleuſe, plutôt que bonne Chrétienne.

Faut-il donc tant ſe tourmenter pour embraſſer la piété? La Religion nous apprend ce qu'on doit croire, ce qu'on doit pratiquer; & il n'y aura jamais un meilleur Directeur que l'Evangile. Mêlez la ſolitude à la ſociété, & faites-vous des connoiſſances qui ne vous jettent, ni dans la mélancolie, ni dans la diſſipation.

Variez vos lectures. Il y en a de récréatives, qu'on peut faire ſuccéder à celles qui ſont ſérieuſes. S. Paul, en nous donnant des regles pour converſer décemment, nous permet de dire des choſes qui ſoient riantes & gracieuſes, *quæcumque amabilia.*

On ſerviroit Dieu en eſclave, ſi on s'imaginoit toujours pécher. Le joug du Seigneur eſt le plus doux & le plus léger. Aimez Dieu, dit

dit S. Auguſtin, & faites ce que vous voudrez; parce qu'alors vous ne ferez rien qui ne lui ſoit agréable, & vous agirez à ſon égard, comme un fils envers un pere qu'il chérit.

Sur-tout aimez les pauvres, d'autant mieux que vous êtes en état de les ſecourir. La Religion a pour piédeſtal l'humanité; & ſi l'on n'eſt pas charitable, on n'eſt pas Chrétien.

Je ne vous conſeille nullement de donner aux Communautés, outre qu'elles ne manqueront pas, il n'eſt pas juſte d'appauvrir les familles pour les enrichir. On ne ceſſe de crier contre la rapacité des Moines; il ne faut pas donner lieu aux gens du monde de faire de nouvelles plaintes à ce ſujet. Notre richeſſe doit être notre réputation; & elle doit être fondée ſur le déſintéreſſement & ſur la pratique de toutes les vertus.

Quoiqu'ami de mon état, je n'engagerai jamais perſonne à nous faire des largeſſes, ni perſonne à ſe faire Religieux: je crains de donner lieu aux reproches & au repentir, comme je craindrois de vous ennuyer, ſi je prolongeois davantage cette épître, qui n'a d'autre mérite à mes yeux, que l'avantage qu'elle me procure de vous aſſurer du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, &c.

A Rome, ce 2 Janvier 1749.

LETTRE XI.

*Au Révérend Pere ***, Religieux Franciſcain.*

J'AI griffonné, mon cher ami, pendant trois jours conſécutifs, tout ce que vous paroiſſez deſirer: j'ai tâché de mettre, dans ce diſcours, & du ſublime, & du ſimple, & du tempéré; deſorte qu'il y aura pour contenter les différens goûts. Il faudra vous appliquer à bien l'apprendre & à bien le déclamer, non-ſeulement pour vous-même, mais pour l'auditoire, qui ſera très-nombreux & très-bien compoſé.

Ce petit ouvrage ſe reſſentira de la précipitation; mais il en aura plus de feu. Mon imagination s'allume comme un vulcan, quand je ſuis extrêmement preſſé: j'appelle à moi toutes mes idées, toutes mes penſées, toutes mes perceptions, tous mes ſentimens, & cela bouillonne dans ma tête & ſur le papier, d'une maniere ſurprenante.

Malgré toute la chaleur que vous trouverez dans cette production, j'y ai mis de l'ordre autant que j'ai pu. Je ſerai content ſi vous l'êtes, & le deſire ardemment.

La guerre eſt plus allumée que jamais: on me l'écrit de la Flandre, où les fortereſſes tombent, comme les tuiles au moment d'une tempête. Dieu veuille que les François ſoient

toujours vainqueurs: vous savez combien j'aime cette nation, & combien je m'intéresse à ses succès. Mon existence est manquée: je devois réellement naître en France; & c'est la tournure de mon esprit & de mon cœur qui me le fait juger.

Ne dites à personne que vous avez reçu de mes nouvelles. Les Moines sont fins, & ils pourroient deviner que votre discours vient de moi, si vous me rappelliez dans leur souvenir.

Je suis toujours au sein de mes pensées, qui se partagent, ou qui se resserrent selon le travail que la Providence m'impose, & que la circonstance fait naître: ma journée est souvent un chaos auquel je ne conçois rien. Il me faut passer successivement d'une besogne à une autre; & ce sont des disparates plus dissemblables que le blanc & le noir, que la lumiere & la nuit. Je me jette après cela dans le tourbillon de mes confreres, parlant & riant *ab hoc & ab hac*, parce que j'en ai besoin, pour reprendre un nouvel être, tant je suis excédé. Je laisse souvent les anciens pour discourir avec les jeunes gens, & nous badinons à la maniere des enfans. C'est la meilleure maniere de s'amuser, quand on quitte une étude profonde, & c'étoit la méthode du célebre Muratori.

Adieu: aimez-moi parce que vous le devez, puisque je suis comme j'ai été, & comme je ferai toujours, votre meilleur ami.

Au Couvent des SS. Apôtres.

LETTRE XII.

A un Chanoine d'Osmo.

MONSIEUR,

LA Religion, renfermée de toute éternité dans le sein de Dieu, se produisit au dehors, au moment que l'univers sortit du néant, & vint se reposer dans le cœur d'Adam. Ce fut son premier temple sur la terre; & c'est de-là que les desirs les plus fervens s'exhaloient continuellement vers le Ciel. Eve, formée dans l'innocence, ainsi que son époux, partageoit l'avantage inestimable de bénir à tout instant l'Auteur de leur être. Les oiseaux s'unissoient par leur ramage à ce divin concert, & la nature entiere y applaudissoit.

Telle étoit la Religion, & tel étoit son culte, lorsque le péché entra dans le monde, & vint en souiller la pureté: alors l'innocence s'enfuit, & la pénitence s'efforça de la remplacer. Adam, banni du Paradis terrestre, ne trouva plus que des ronces & des épines, où il cueilloit autrefois les plus belles fleurs & les plus excellens fruits.

Le juste Abel fit à Dieu un holocauste de son propre cœur, & scella de son sang l'amour qu'il avoit pour la justice & pour la vérité.

Noé, Loth, Abraham, Iſaac, Jacob, ſe donnerent la main pour obſerver la loi de la nature, la ſeule Religion qui étoit alors agréable au Seigneur.

Moïſe parut comme un nouvel aſtre qu'on vit briller ſur le Mont-Sinaï, à côté du ſoleil de juſtice, & le Décalogue lui fut donné pour être exécuté ſans aucune altération. Les tonnerres furent le ſigne extérieur de cette nouvelle alliance, & le peuple Hébreu devint le dépoſitaire d'une loi écrite par la ſageſſe même.

Malgré le zele de Moïſe, de Joſué, & de tous les Conducteurs du peuple de Dieu, il n'y eut que la Religion chrétienne qui forma des adorateurs en eſprit & en vérité. Tout ce qui fut ſaint avant qu'elle exiſtât, lui appartenoit: & lorſqu'elle ſe préſenta dans l'univers, émanant du Verbe incarné, elle s'établit ſur les ruines du Judaïſme, comme la fille de prédilection, *filia dilecta*, & elle changea la face du monde entier.

Les mauvais deſirs furent prohibés, ainſi que les mauvaiſes actions; & les vertus les plus pures & les plus ſublimes germerent dans le ſang d'une multitude de Martyrs.

L'Egliſe ſe vit ſuccéder à la Synagogue; & les Apôtres, qui en furent les colonnes, eurent des ſucceſſeurs qui doivent ſe renouveller juſqu'à la fin des tems. Selon ce plan tout céleſte, & cette économie toute divine, la réalité ſuccede à l'ombre, car toute l'ancienne

Loi ne représentoit que Jesus-Christ; & l'évidence après la mort, sera la récompense de la foi. On verra Dieu tel qu'il est, & l'on se reposera éternellement en lui.

Voilà, Monsieur, comme vous devez débuter dans votre ouvrage sur la Religion, aller à la source, faire voir son excellence, s'élever avec elle jusqu'au Ciel, d'où elle descend, & où elle doit retourner.

La Religion ne se trouvera dans son centre, que lorsqu'il n'y aura plus d'autre regne que celui de la charité; car ce n'est ni la science qui fait son mérite, ni sa magnificence extérieure, mais l'amour de Dieu. Il est la base de notre culte, & nous ne sommes que des simulacres de vertu, si nous n'en sommes pas persuadés.

Je considere la Religion comme une chaîne, dont Dieu lui-même est le premier anneau, & qui s'étend, ainsi que l'éternité. Sans ce lien, tout se dissout, tout se renverse; les hommes ne sont plus que des animaux dignes de mépris, & l'univers n'a rien qui puisse intéresser; car ce n'est ni le soleil ni la terre qui en font le mérite, mais la gloire d'être renfermé dans l'immensité de l'Etre suprême, & de ne subsister que par Jésus-Christ, conformément aux paroles de l'Apôtre: *Omnia per ipsum, & in ipso constant.*

Ayez soin qu'il n'y ait rien dans votre ouvrage qui ne soit digne de votre sujet: & lorsque

ſur votre route, vous rencontrerez quelque fameux inerédule, ou quelque célebre héréſiarque, renverſez-le avec le courage qu'inſpire la vérité, mais ſans oſtentation & ſans aigreur.

La cauſe de la Religion eſt ſi belle à ſoutenir, elle qui réunit en ſa faveur tous les témoignages de la terre & du ciel, qu'on ne doit la défendre qu'avec modération. Des efforts d'eſprit n'ont rien de commun avec la vérité. *Il ſuffit d'expoſer la Religion telle qu'elle eſt*, diſoit S. Charles Borromée, *pour qu'on en faſſe connoître la néceſſité.* Les hommes qui voulurent ſe paſſer d'un culte, ou ſe réduiſirent à manger du gland, ou donnerent dans les plus grands excès.

Il y a plus de 45 ans que j'étudie la Religion, & j'en ſuis toujours plus frappé. Elle eſt trop élevée pour être l'ouvrage de l'homme, quoi qu'en diſe l'impiété. Rempliſſez-vous de l'eſprit de Dieu avant de rien écrire, pour ne pas donner de vaines paroles. Si le cœur n'eſt pas d'accord avec la plume, qui exprime des vérités ſaintes, on touche rarement ſes Lecteurs. Pénétrez leur ame du même feu que Dieu lui-même apporta ſur terre, & votre livre produira de merveilleux effets.

Ce qui a rendu l'*Imitation* ſi précieuſe & ſi touchante, c'eſt que ſon Auteur (Gerſen, Abbé de Verceil en Italie) y a mis toute la charité dont il étoit faintement embrâſé.

On confond ordinairement Gerſon avec Gerſen; mais il eſt aiſé de démontrer que ce n'eſt

ni Gerſon, ni Thomas à Kempis, qui ſont les Auteurs de ce Livre inimitable, & cela me fait un plaiſir infini, je l'avoue, car je ſuis enchanté de ce qu'un ouvrage auſſi excellent vient d'un Italien. Il y a dans le Chapitre V, du quatrieme Livre, une preuve évidente que ce n'eſt point un François qui a compoſé l'*Imitation*. Le Prêtre, y eſt-il dit, revêtu de ſes habits ſacerdotaux, porte devant ſoi la Croix de Jéſus-Chriſt: or tout le monde ſait que les chaſubles en France, different de celles d'Italie en ce qu'elles n'ont que ſur le dos l'effigie de Notre Seigneur; mais je ne veux point differter, me contentant de vous aſſurer, &c.

A Rome, ce 6 Février 1749.

LETTRE XIII.

Au Comte ALGAROTTI.

LE Pape eſt toujours grand, & toujours charmant par ſes bons mots. Il diſoit l'autre jour qu'il vous a toujours aimé, & qu'il vous reverroit avec le plus grand plaiſir: il parle du Roi de Pruſſe avec admiration; & il faut avouer que c'eſt un Monarque dont l'Hiſtoire ſera un des plus beaux monumens du dix-huitieme ſiecle. Avouez que je ſuis bien généreux; car il ſe moque de la Cour de Rome & des Moines tant qu'il peut.

Votre derniere Lettre eſt pleine de philoſophie: je l'ai fait voir à nos amis communs, & ils y ont trouvé le feu des Italiens, & le flegme des Allemands. Ce mêlange fait merveille aux yeux des hommes qui ont du bon ſens & du génie.

Le Cardinal Quirini ne ſera point content qu'il ne vous poſſede quelque tems à Breſcia: il me diſoit un jour, qu'il vous inviteroit à venir faire la dédicace de ſa bibliotheque: il l'enrichit tant qu'il peut, ſans doute pour qu'elle ſoit digne de vous.

Vous ranimerez Bologne quand vous y reviendrez: les Muſes n'y ſont pas endormies; mais elles n'y ſont pas autant animées que par le paſſé: il faut un eſprit comme le vôtre, pour électriſer les Académies.

Rome ne me fait point oublier cette Ville, où j'ai paſſé du tems. Le ſouvenir des Savans que j'y ai connus, me la rend toujours préſente: ſi la volonté du Pontife ne me tenoit pas ici garotté, j'irois volontiers y finir mes jours, ne voyant rien dans la carriere que j'ai à parcourir, qui puiſſe m'être plus agréable & plus avantageux. Je me poſſéderois moi-même, & je ſerois parfaitement content, quoique ce ſoit une bien petite poſſeſſion. Le domaine de mes connoiſſances eſt ſi peu étendu, qu'en me réduiſant à mon être, je me reſtreins à la plus ſimple médiocrité.

La Phyſique vient m'avertir de tems en tems

que je la néglige; & je lui réponds: j'y perds plus que vous. Mais que voulez-vous que j'y faſſe? La Théologie eſt devenue ma ſouveraine, & il faut que je lui obéiſſe ſans réſerve. Ceux qui ne la connoiſſent pas, la ſuppoſent une chimere, ou un ſimulacre; mais moi qui la conſidere ſous tous ſes rapports & dans toute ſon étendue, je la reconnois pour être la vraie lumiere de l'ame, & la vie des élus. Tout ce qui émane de Dieu, tout ce qui en parle, tout ce qui s'y rapporte, ne peut être un objet futile ou indifférent. Il n'y a pas de mal que je prêche un Philoſophe qui n'a pas coutume d'aller au ſermon, & que le ſéjour de Potzdam n'aura pas ſanctifié.

Vous êtes là trois hommes dont les talens ſeroient bien utiles à la Religion, ſi vous vouliez leur faire changer de direction; vous, M. de Voltaire & M. de Maupertuis: mais ce n'eſt pas le ton du ſiecle, & vous voulez être à la mode.

En attendant ce prodige, que Dieu peut opérer d'un moment à l'autre, quoiqu'il y ait peu d'apparence, j'ai honneur d'être avec une haute conſidération, &c.

LETTRE XIV.

A M. l'Abbé LAMI.

J'AI voulu revoir Frescati, ce séjour délicieux, où la multiplicité des jets-d'eau qui s'élancent vers le Ciel sans interruption, est une vive image de l'élévation & de l'abaissement des foibles mortels: j'ai fatigué mes jambes & mes yeux, à force de marcher & d'observer. La campagne n'est agréable, qu'autant qu'on ouvre les deux grands livres de la Botanique & de l'Astronomie, dont l'un est sur nos têtes, & l'autre sous nos pieds.

C'est une chose admirable de voir comment l'ame s'éleve jusqu'à une étoile, & comment elle retombe sur un grain de sable; comment elle se répand dans l'immensité des Cieux, & comment elle se replie sur elle-même; comment elle analyse la lumiere, comment elle anatomise un insecte, comment elle desire sans cesse, & comment elle est limitée dans ses facultés: aussi peut-on dire avec le Dante: *che l'anima è il più grand' miracolo del mondo.*

L'étude de la nature est nécessaire pour en bien connoître l'Auteur; aussi Newton dit-il qu'un Astronome, ou un Anatomiste ne sauroit absolument être athée. L'air ne s'apperçoit

pas, quoique nous en ſentions par-tout l'influence; & c'eſt une image de Dieu même, qui, malgré ſon inviſibilité, nous avertit à tout moment, & de ſa préſence & de ſon action.

J'ai réellement repris à la campagne une nouvelle vie, pour l'employer plus que jamais au travail. La mort, diſoit un Ancien, doit trouver un Empereur debout; & j'ajoute, un Conſulteur du Saint-Office, la plume à la main. Vous conviendrez que je ne me place pas mal.

Ce dernier moment s'approche de nous à chaque ſeconde, & le tems n'eſt preſque rien. Le paſſé, le préſent, l'avenir ſe touchent tellement qu'on n'a pas le loiſir de les diſtinguer. A peine une année commence-t-elle ſon cours, qu'elle ſe trouve à la fin.

Je n'ai jamais écrit un ſeul mot, fait une ſeule virgule, que je ne l'aie regardé comme un point retranché de ma vie. Cette maniere de voir eſt le meilleur moyen d'écarter l'ambition: auſſi je ne crois pas qu'elle vienne jamais frapper à ma porte. Je mépriſe trop la fortune, pour qu'elle faſſe les avances de m'appeller.

Mais c'en eſt une très-grande pour moi, que de vous aſſurer de tout l'attachement avec lequel je ſuis, &c.

A Rome, ce 12 *Fevrier* 1749.

LETTRE XV.

A une Religieuſe Carmélite.

Il ſemble, ma Révérende Mere, que Dieu ait choiſi de prédilection les montagnes, pour ſignaler ſa gloire & ſa miſéricorde. Je vois dans l'Ecriture, les Monts de Sinaï, du Thabor, des Oliviers, du Calvaire, comme les lieux les plus privilégiés de l'univers, par les merveilles qui s'y opérerent: & je vois dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, le Mont-Caſſin & le Mont-Carmel, comme la ſource de deux Ordres Religieux qui honorent la Religion par leur pénitence.

Sainte Thereſe, votre illuſtre Réformatrice, eſt une des plus grandes ames que Dieu ait ſuſcitée pour le bien du Chriſtianiſme. C'eſt un Pere de l'Egliſe par ſes lumieres & par ſes écrits, un modele de pénitence par ſes auſtérités. Il n'y a pas un nuage qui obſcurciſſe tant ſoit peu ſes actions. Toujours avec Dieu pour l'entendre, toujours avec les Fideles pour les inſtruire, toujours au même degré de perfection: elle eſt un prodige de ſcience & de ſainteté.

On ne connoît point aſſez ſes ouvrages, & le plus beau qu'elle ait fait, eſt ſans contredit la merveilleuſe harmonie qui regne parmi tant d'illuſtres filles, dont elle eſt la tige & le modele.

Vous n'avez point d'autres instructions à recevoir, ma Révérende Mere, que de cette grande Sainte. Elle a tout dit; elle a tout prévu, elle a tout enseigné. Les Religieuses ne peuvent choisir un meilleur Directeur; & c'est-là qu'elles s'adresseront, si leur piété n'a point ces affections trop sensibles, qui nuisent à la vraie dévotion.

Consultez donc Sainte Therese, & non le Frere Ganganelli, qui est le plus mince personnage que je connoisse. Je ne fais que glaner après tous ceux qui ont amplement moissonné; & toute la correspondance que je puis avoir avec vous, c'est que vous voudrez bien prier pour moi. Les Oraisons des Carmélites sont les plus agréables parfums qui puissent monter au trône de Dieu. Mais pour ne pas interrompre davantage le silence qui vous est prescrit, je me contente d'ajouter à cette Lettre, le respect avec lequel je serai toute ma vie, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 19 Juin 1749.

LETTRE XVI.

Au Cardinal VALENTI, *Secrétaire d'Etat.*

EMINENTISSIME,

CETTE Lettre est une supplique d'un pauvre

Religieux, qui vous prie pour un pauvre; c'eſt-à-dire, moins que rien aux yeux d'un Seigneur tel que vous, mais un ſujet digne de toute votre attention, ſi vous l'enviſagez du côté de cette philoſophie chrétienne, qui rapproche tous les hommes, & qui dirige vos actions.

Il eſt queſtion de Dominique Baldi, domeſtique attaché à votre ſervice depuis longtems, & qu'on vient de renvoyer pour un ſimple mouvement de vivacité. Comme il eſt du village où je ſuis né, & que je lui connois nombre de bonnes qualités, & ſur-tout celle de vous être ſinguliérement attaché, j'oſe vous ſupplier de lui rendre vos bontés.

Vous avez l'ame grande, Monſeigneur, & je ſuis aſſuré du ſuccès, pour peu que vous l'écoutiez; votre cœur ſera mon meilleur interceſſeur auprès de vous. Les hommes ne ſont pas des Anges; les ſerviteurs ont des défauts, & les maîtres également.

J'aurois été moi-même ſolliciter cette grace; mais vraiſemblablement il m'auroit fallu faire anti-chambre, à raiſon des perſonnes & des affaires qui vous aſſiegent; & je n'ai pas le loiſir de perdre mon tems. On m'impoſe tant de fardeaux de toute eſpece, que j'ai beſoin de tout mon courage pour n'y pas ſuccomber.

Si vous exaucez ma priere, ma gratitude ſera auſſi durable & auſſi étendue, que le profond reſpect avec lequel je ſuis, de votre Eminence, le très-humble, &c.

A Rome, ce 21 du courant.

LETTRE XVII.

Au même. . . .

Je ſuis tout glorieux de ce qu'un atome a fixé l'attention d'une Eminence, & de ce qu'un pauvre malheureux, qui n'avoit qu'une recommandation auſſi chétive que la mienne, eſt rentré à votre ſervice: cela vous fait d'autant plus d'honneur, que cela vous annonce pour un Grand ſans prétention, c'eſt-à-dire, pour un phénomene.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 22 du courant.

LETTRE XVIII.

Au Prélat Cerati.

Enchainé par état, tourmenté par des affaires, entraîné par le tems, je ne puis diſpoſer de mes journées de maniere à vous joindre. Le jour n'a pour moi que ſix heures, tant je ſuis occupé. Plût à Dieu que tous ceux qui s'ennuient, puſſent me faire préſent de tous les momens qui leur ſont à charge: ce ne ſeroit pas pour mener une plus longue vie, mais pour me livrer à l'étude tout à mon aiſe, ſans crainte de devenir taciturne!

Vous êtes heureux d'être à Florence, où il n'y

n'y a point de cour à faire qu'aux monumens, aux bibliotheques, aux perſonnes lettrées: on ne craint pas d'en être mal reçu.

Je vous ferai paſſer inceſſamment le mémoire que vous me demandez: j'y mets toute la modération poſſible, & parce que cela eſt conforme à la charité, & parce que les ouvrages écrits avec paſſion, euſſent-ils pour eux la vérité, n'operent aucun bien.

Vous avez beau me vanter les agrémens du jardinage, il m'eſt impoſſible de m'y livrer: je ne connois que les prairies & les champs: lorſque j'ai beſoin de me promener, le haſard me ménage mille petits ſentiers charmans, où j'aime ſinguliérement à m'égarer.

Le Pape ne fait que ce qu'il doit faire en vengeant la mémoire du Cardinal Noris. Il ſeroit cruel qu'on fût hérétique, parce qu'on eſt Auguſtinien ou Thomiſte, c'eſt-à-dire, d'une doctrine ſolemnellement approuvée par l'Egliſe; mais quand on eſt pouſſé par le fanatiſme, on ne raiſonne plus, & l'on ne voit rien.

Le bon Evêque de Spolette jouit toujours de la meilleure ſanté: il m'écrit auſſi gaiement que s'il n'avoit que vingt ans. Il eſt comme le Pape (Benoît XIV) qui ne s'attriſte jamais de rien: il ſe plaint de ce que les Hermites, qui vivent preſque ſous ſes yeux, ſont trop diſſipés; c'eſt un mal qui gagne preſque toutes les Communautés: il n'y a plus d'études que par extraits. Pourvu qu'on ait l'épiderme des ſcien-

ces, on se croit un grand docteur. Je ne sais pas où cela nous menera; mais je crains bien que nous retombions insensiblement dans l'ignorance du dixieme siecle. La science est comme la lune, qui après s'être montrée toute entiere, ne fait plus voir qu'une moitié d'elle-même, & finit par se cacher.

Le sommeil auquel je ne veux pas manquer, m'annonce qu'il faut nous quitter. Ce qui me console, c'est que mon amitié pour vous ne dort jamais; & que la nuit, comme le jour, je suis irrévocablement votre très-humble, &c.

A Rome, ce 8 Juillet 1749.

LETTRE XIX.

Au Comte ***.

MONSIEUR,

J'ÉTOIS trop l'ami de votre pere, & je suis trop le vôtre, pour ne pas vous rappeller à vous-même, dans un tems où vous vous en éloignez si étrangement. Est-il possible que ce cher enfant, que j'ai vu dans la maison paternelle, si doux, si honnête, si vertueux, ait totalement oublié ce qu'il étoit, pour devenir brusque, hautain, indévot? J'ai toute la peine du monde à me le persuader; mais cela m'est si souvent assuré, & par gens qui vous fréquentent, qu'il n'y a pas lieu d'en douter.

Venez me voir, je vous supplie; & dans l'effusion d'un cœur qui vous aimé tendrement, je vous dirai, non ce que le ressentiment inspire, non ce que la prévention suggere, non ce que les reproches ont d'amer, mais tout ce que l'attachement le plus vif peut dicter, pour vous retirer de l'abyme où les mauvaises compagnies vous ont précipité.

Vous ne trouverez en moi, ni un moniteur impérieux, ni un pédagogue irrité, mais un ami, mais un frere, qui vous parlera comme il se parleroit à lui-même, avec la même douceur, avec la même tranquillité. Je sais que la jeunesse est un âge bouillant, qu'on a toute la peine à se garantir du monde, quand on est riche & livré à ses goûts. Mais l'honneur, mais la raison, mais la décence, mais la Religion, tout cela, ne doit-il pas parler plus fortement que les passions & les sens?

Qu'est-ce que l'homme, mon cher ami, s'il ne prend plus conseil que de son cœur corrompu? Hélas! je trouverois en moi-même, ainsi que vous trouvez en vous, de quoi m'égarer, si je n'écoutois ma conscience & mon devoir; car nous n'avons tous en partage que le mensonge & la corruption.

Je vous attends avec la plus grande impatience, pour vous tendre les bras, pour vous embrasser. Ne vous effarouchez point à la vue de mon cloître & de mon habit: c'est précisément parce que je suis Religieux, que je dois

avoir plus de charité. Nous pleurerons ensemble sur le malheur d'avoir perdu un pere qui vous étoit si nécessaire; je tâcherai de vous donner des avis, pour que vous le fassiez revivre par vos mœurs. N'outragez pas sa mémoire, en menant une vie déréglée.

Il n'y a encore rien de perdu, si vous daignez m'écouter; car j'ai la confiance que le plan de vie que je vous tracerai, remettra les choses dans l'ordre où elles doivent être: ne craignez point; je ne vous enverai faire pénitence, ni chez les Capucins, ni chez les Chartreux: je n'aime pas les partis violens. Le Ciel nous inspirera: Dieu n'abandonne pas ceux qui reviennent à lui. Je ne sortirai point demain pour vous recevoir.

LETTRE XX.

Au même.

Est-il possible, mon cher Monsieur, que non seulement vous n'ayiez pas paru chez moi, comme je vous en avois supplié, mais que vous vous soyiez même fait celer lorsque je me suis transporté pour vous voir. Eh! que diroit votre pere, à qui vous promîtes, au moment même de sa mort, que vous auriez une entiere confiance dans mes avis; que vous vous feriez un devoir de cultiver toujours mon amitié? Encore une fois, que diroit-il? Ne suis-je pas celui

qui vous ai porté tant de fois dans mes bras, qui vous ai vu croître avec le plus grand plaisir, qui vous ai donné les premieres instructions, & à qui, dans mille occasions, vous avez témoigné le plus grand attachement?

Voulez-vous que je me mette à vos genoux, pour vous engager à me rendre votre amitié? Je m'y mettrai: rien ne me coûte, quand il s'agit de rappeller un ami à son devoir.

Si vous n'aviez pas un cœur noble, un esprit pénétrant, je désespérerois, & de votre changement, & de mes conseils: mais vous avez reçu une belle ame en partage, & une sagacité peu commune. Vous imaginez-vous, de bonne foi, que je me ménage le plaisir de vous gronder? Mais il n'y a que les faux dévots qui trouvent de la satisfaction à se courroucer. J'ai heureusement assez lu l'Evangile, ma regle & la vôtre, pour savoir comment Jesus-Christ recevoit les pécheurs, & comment on doit être attentif à ne pas éteindre la mêche qui fume encore, & à ne pas rompre le roseau déjà brisé; & je n'ai point oublié que Jean l'Evangéliste monta à cheval, malgré son grand âge, pour chercher un jeune homme qui le fuyoit, & qu'il avoit élevé. D'ailleurs, ne me connoissez-vous pas depuis long-tems, comme un homme qui n'a ni morgue, ni humeur, & qui sait compatir aux foiblesses de l'humanité? Plus vous me fuyerez, plus je vous croirai coupable. N'écoutez point vos camarades: laissez parler votre

cœur; & sur le champ je vous verrai. Le mien me presse de ne jamais vous abandonner: je vous persécuterai à force de vous aimer; & je ne vous donnerai point de relâche jusqu'à ce que nous nous soyons rapprochés.

C'est parce que je suis votre meilleur ami, que je vous cherche, dans un tems où presque tous vos parens ne veulent plus entendre parler de vous.

Si vous craignez mes remontrances, je ne vous dirai rien, bien convaincu que vous vous accuserez vous-même, & que vous ne me laisserez pas le tems de parler. Essayez au moins une visite; & si elle ne vous est pas agréable, eh bien, jamais vous ne me reverrez! Mais je connois votre ame, je connois la mienne; & je suis bien sûr qu'après cette entrevue, vous ne voudrez plus me quitter.

Je dois naturellement avoir plus d'ascendant sur votre esprit, moi qui vous connois depuis vingt ans, que tous les jeunes gens qui vous entourent, qui ne s'étudient qu'à manger votre bien, & qui ne sont vos amis, que pour ruiner votre réputation & votre santé.

Si mes larmes peuvent vous toucher, je vous proteste qu'elles coulent actuellement, & qu'elles ont pour principe ce qu'il y a de plus précieux dans l'univers, la Religion & l'amitié. Venez les sécher: ce sera le vrai moyen de me prouver que vous vous souvenez encore

de votre pere, & que vous savez être sensible aux peines d'un ami.

A Rome, ce premier Février 1750.

LETTRE XXI.

A M. l'Abbé NICOLINI.

LE portrait, Monsieur, que vous me faites de l'incrédulité, m'allarme sans m'étonner: outre que cela a été prédit dans les Livres saints, jusqu'au moindre *iota*, l'esprit est capable de tous les écarts, lorsque le cœur est corrompu. Du desir qu'on a qu'il n'y ait point de Dieu pour punir les crimes, on conclut qu'il n'existe pas: *dixit impius in corde suo, Non est Deus.* Le déisme conduit insensiblement à l'athéisme; on n'a plus de boussole, quand on n'a plus de Religion: elle seule est le point d'appui sur lequel on puisse raisonnablement se fonder.

Malgré les affreuses conséquences de la nouvelle philosophie, je suis d'avis qu'on ne doit point irriter ceux qui la professent. Il y a des inconvaincus qui méritent de la commisération, parce qu'au bout du compte, la foi est un don de Dieu. Jesus-Christ, qui tonnoit contre les Pharisiens, ne dit rien aux Saducéens. On ramenera bien plus facilement les incrédules par la douceur, que par la sévérité. On prend avec eux un ton d'orgueil, qui les blesse vive-

ment, d'autant mieux qu'on leur répond souvent avec beaucoup moins d'eſprit qu'ils n'en mettent dans leurs diſcours & dans leurs écrits. Le plus petit Eccléſiaſtique ſe met en devoir de les attaquer, ſans penſer que ſi ſon zele eſt louable, ſon ſavoir, qui n'y répond pas, fait plus de mal que de bien.

Ce n'eſt, ni en diſant des invectives, ni en s'emportant, que l'on convertit: il faut des exemples, des raiſons, de la modération, & commencer par convenir que la Religion a vraiment des myſteres incompréhenſibles, & qu'on ne peut tout expliquer. Il y a une chaîne de la terre au Ciel, & l'on ne confondra jamais l'incrédulité, à moins qu'on n'en tienne les anneaux. Des déclamations vagues ne ſont pas des raiſons: il faut de la lumiere, de la méthode & de la préciſion, pour combattre des hommes habiles dans l'art de ſophiſtiquer.

Quand je vois des perſonnages imbus de la nouvelle philoſophie, ce qui m'arrive aſſez ſouvent, je commence par leur inſpirer de la confiance, & je leur parle avec la plus grande honnêteté. Ils y ſont ſenſibles, pour peu qu'ils aient de l'éducation, & cela diminue au moins leurs préventions.

Tout zele impétueux qui veut faire deſcendre le feu du Ciel, n'excite que de la haine: l'Egliſe n'a la réputation d'être perſécutante aux yeux des incrédules, que parce que pluſieurs de ſes Miniſtres employerent la ſévérité.

Une

Une bonne cauſe ſe ſoutient d'elle-même; de ſorte que la Religion n'a beſoin de ſe préſenter qu'avec ſes preuves, ſa tradition, ſes œuvres, ſa douceur, pour ſe faire reſpecter. Le Chriſtianiſme renverſé par lui-même tout ce qui eſt ſecte, tout ce qui ſent la révolte, tout ce qui reſpire l'animoſité.

J'ai ſouvent occaſion de voir des hommes qui déteſtent cordialement tous les Religieux; & ce ſont ceux-là même que je m'empreſſe de bien accueillir. Si j'avois le loiſir & la capacité de combattre la nouvelle philoſophie, j'ai la préſomption de croire qu'aucun Philoſophe ne ſe plaindroit de moi. Je poſerois des principes qu'on ne pourroit nier; & quand je rencontrerois dans ma route ces hommes trop célebres, qui affichent l'incrédulité, je ferois voir avec la plus grande honnêteté, qu'ils n'ont pas bien pris le véritable ſens des Livres ſaints, ou qu'ils n'ont pas de bonnes raiſons pour en nier l'authenticité.

Je penſe bien que je ne les convertirois pas, puiſqu'il n'y a que Dieu ſeul qui éclaire & qui change les cœurs; mais du moins ils ne ſe déchaîneroient pas contre les défenſeurs de la Religion. Il faut au moins obtenir quelque choſe, quand on ne peut tout gagner.

Si Dieu ſouffre les incrédules, nous devons les ſupporter, d'autant plus qu'ils entrent dans ſes deſſeins; puiſque c'eſt par eux que la Re-

ligion en paroît plus forte, & que les juſtes ſont exercés dans la foi.

Il n'eſt pas ſurprenant que des ſiecles ſuperſtitieux aient amené un ſiecle d'incrédulité; mais ce ſont des orages qui paſſent, & qui ne ſervent qu'à faire paroître le ciel plus pur & plus ſerein.

Plus les incrédules ſe multiplient, plus les Miniſtres de l'Evangile doivent être attentifs à rendre la Religion reſpectable par leur amour pour l'étude, & par la pureté de leurs mœurs. Voilà bien des choſes qui ne vous apprennent rien. Ma plume m'a entraîné ſans m'en appercevoir: c'eſt un défaut que je lui reproche ſouvent, dont elle ne peut ſe corriger. Je vous demande grace pour elle en faveur de mon intention, & en conſidération du plaiſir que j'ai de vous aſſurer du reſpectueux & ſincere attachement avec lequel, &c.

Il y a quelque tems que je n'ai reçu des nouvelles de Monſignor Cérati. J'en ſuis d'autant plus inquiet, qu'il devoit me répondre ſur quelque choſe d'intéreſſant.

A Rome, ce 28 Février 1750.

LETTRE XXII.

A M. le Cardinal CRESCENCI.

EMINENTISSIME,

Vous avez réſolu le cas de conſcience comme il doit l'être, d'après l'avis des plus excellens Docteurs, & ſur-tout d'après le ſentiment de S. Thomas, dont le ſuffrage eſt du plus grand poids.

Le Saint-Office n'a point condamné les hommes dont ſon Eminence me parle, comme ayant réellement commerce avec le Démon, mais comme abuſant des paroles les plus ſaintes de la Meſſe & des Pſeaumes, pour faire leurs extravagantes opérations. On ſait que les ſorciers d'à préſent ne ſont pas des agens ſurnaturels, & que la démonomanie, quoique ſelon l'Ecriture le Démon ſoit un être très-réel, eſt un effet de la ſuperſtition, ou l'ouvrage d'un cerveau troublé.

Je vous baiſe les mains avec le plus profond reſpect, en attendant le moment où nous vous baiſerons les pieds, ſi la prophétie attribuée à Saint Philippe de Neri a lieu comme chacun le publie.

F. L. GANGANELLI.

A Rome, ce premier Mars 1750.

LETTRE XXIII.

A un Gentilhomme de Ravenne.

Je ne me ſerois jamais attendu, Monſieur, que vous vous adreſſeriez à un Religieux auſſi obſcur que moi, pour prononcer ſur une affaire de famille. Il y a ici une multitude de Juriſconſultes éclairés, qui vous donneront une excellente déciſion.

Outre mon incapacité dans cette partie, je n'aime pas donner des avis ſur des affaires ſéculieres. Je me rappelle que S. Paul interdit à tout Miniſtre du Seigneur, le détail des choſes temporelles. Un homme mort au monde, ne doit plus s'occuper du monde. Toute Société Religieuſe qui ne ſuivra pas cette maxime, périra tôt ou tard; comme tout Moine intrigant qui s'ingere dans les familles pour en ſavoir le ſecret, pour y régler des mariages ou des teſtamens, eſt auſſi mépriſable que dangereux.

Nous avons aſſez d'affaires à arranger ſans nous mêler de celles d'autrui, & nous ſerions maintenant déteſtés, ſi nous euſſions oſé nous en occuper. Nous avons fait autrefois tant de bruit, ſeulement pour ſavoir ſi nous avions l'uſage & la propriété de notre portion, qu'il ne faut pas nous mêler de celle des gens du monde. S. François nous maudiroit, lui qui n'a prêché que le déſintéreſſement & la pauvreté, s'il

nous voyoit appliqués à débrouiller les affaires féculieres.

Tout ce que je dois & puis faire, c'eſt de vous exhorter à la concorde, à la paix, & à ne pas montrer une avidité criminelle pour les biens de cette vie qui paſſe, & ne nous laiſſer rien que nos œuvres. Tâchons qu'elles ſoient bonnes, afin de ne pas paroître les mains vuides devant Dieu. Je ſuis, &c.

A Rome, ce 3 Mars 1750.

LETTRE XXIV.

A M. le Cardinal QUIRINI.

EMINENTISSIME,

J'AIME à voir une bibliotheque entre les mains de votre Eminence. On eſt bien aſſuré qu'elle ne ſera pas couverte de pouſſiere, & qu'elle ne demeurera pas en repos: par la maniere dont vous m'en parlez, & par le diſcernement que je vous connois, elle ſera digne de l'admiration de tous les curieux. Je me ſouviendrai toujours d'avoir paſſé une journée avec votre Eminence, le Cardinal Paſſionei, & pluſieurs Savans: ce ſera la plus belle & la plus précieuſe époque de ma vie.

Je voyois ce qu'il y a de plus ſavant dans l'Europe; & je puiſois à la ſource des deux

plus beaux fleuves du monde intellectuel. On y agita les plus importantes queſtions ſans affectation, ſans opiniâtreté, ſans orgueil. Il n'y a que les demi-ſavans & les demi-eſprits, qui s'affichent par l'obſtination & par la vanité; mais ce qui me frappe davantage, c'eſt que le génie, qui ne ſe rencontre pas toujours avec l'érudition, ſortoit du ſein de la ſcience, comme un éclair paroît ſortir du firmament.

J'aurois voulu voir nos Philoſophes modernes à côté de ces deux grands hommes, d'autant mieux qu'ils auroient été charmés de leur modération. Je rappellois, il y a quelque tems, cette anecdote au Cardinal Paſſionei; & ſa mémoire, toujours immenſe & toujours à lui, répéta ſommairement tout ce qu'on dit alors.

Je deſirerois bien, Monſeigneur, pouvoir vous accompagner au Mont-Caſſin. Vous y devez paroître rayonnant, comme Moïſe ſur le Mont-Sinaï: c'eſt votre centre, & le berceau dans lequel vous avez acquis les plus grandes lumieres, pour perpétuer la chaîne de tant d'hommes illuſtres qui s'y ſont formés.

Il me ſembleroit, Monſeigneur, ſi j'oſe vous faire cet aveu, que votre derniere Lettre aux Miniſtres Proteſtans eſt un peu trop ſeche. Votre Eminence ſait mieux que moi combien l'onction eſt néceſſaire, quand on veut gagner les eſprits. On ne peut rien ajouter au profond reſpect avec, &c.

LETTRE XXV.

Au R. P. ORSI, *Dominicain, devenu depuis Cardinal.*

M. R. P.

J'AI passé deux fois chez vous, sans avoir eu le bonheur de vous rencontrer, quoique vous soyez le Religieux le plus sédentaire. Je voulois vous remercier du tome que vous m'avez envoyé. Je félicite l'Italie de l'heureuse production dont vous l'enrichissez. M. Fleury avoit besoin d'un Ecrivain qui remplît les vuides de son Histoire; car il faut convenir, malgré tout le respect que j'ai pour sa mémoire, qu'il a passé légérement sur plusieurs faits importans. Peut-être n'avoit-il pas les notes nécessaires sur certains articles. On y regarde à plusieurs fois, quand il s'agit de condamner un si grand homme.

Je ne lui pardonne cependant pas de n'avoir presque rien dit de l'Eglise de Ravenne, si célebre dans les annales d'Italie, par une multitude d'événemens relatifs à ses Exarques. Quelquefois il est dangereux de vouloir être trop précis: on ne donne que des esquisses, au lieu de faire des tableaux.

Nous reprochons à M. Fleury de ce qu'il est trop zélé pour les Libertés de l'Eglise Gallica-

ne; & les François vous accuſeront M. R. P. de ſoutenir avec trop d'ardeur les opinions ultramontaines.

Voilà comment il eſt difficile d'écrire au gré de tous les Gouvernemens. Mais les hommes judicieux paſſent aux François & aux Romains leurs différentes prétentions, attendu que cela ne touche point à la foi. Chaque nation a ſa manie, comme chaque individu a ſon opinion.

Je ſouhaite qu'on récompenſe d'une maniere éclatante vos travaux, pour la gloire de l'Egliſe, & non pour la vôtre, car vous n'avez pas beſoin de la pourpre pour vous illuſtrer. Quant à moi, je me crois le plus honoré des hommes, quand vous voulez bien recevoir avec cordialité les ſentimens ſinceres & reſpectueux avec leſquels je ſuis irrévocablement, &c.

A Rome, ce 11 *Juin* 1750.

LETTRE XXVI.

A un Prélat.

MONSEIGNEUR,

MA main devroit être uſée depuis que j'écris; & elle a plus de vigueur que jamais, quand il s'agit de vous tracer les ſentimens que vous m'inſpirez.

J'ai fait, malgré mes occupations, tout ce

que vous m'avez preſcrit. J'ai vu la perſonne, j'ai vaincu ſa réſiſtance; elle ſe chargera du petit orphelin, comme vous le deſirez. Le malheur d'autrui me rend ſinguliérement éloquent: alors mon ame, mon cœur, mon eſprit parlent tout à la fois.

On reproche aux Religieux de n'être bons que pour eux-mêmes: en ce cas je ne ſerai jamais Religieux; mais c'eſt une calomnie que je n'entreprendrai point de réfuter. Il n'y a des miſeres humaines dans les Cloîtres, que parce qu'il y a des hommes, & les hommes ſe trouvent partout. Cela n'empêche pas qu'on n'y voye beaucoup de vertus. J'ai honte de moi-même, je vous le proteſte, quand je conſidere certains perſonnages vénérables avec leſquels je vis. Ils ne ſont occupés qu'à faire de bonnes œuvres du matin au ſoir. Le monde ne juge des Communautés que par quelques ſcandales qui éclatent malheureuſement quelquefois, ſans vouloir penſer aux talens & aux vertus qui s'y perpétuent.

L'état Religieux deviendra très-honorable, quand on ſaura l'honorer; & l'on y trouvera des hommes puiſſans en œuvres & en paroles, quand on voudra les chercher. L'émulation eſt abſolument néceſſaire dans les Cloîtres, pour y entretenir l'amour de l'étude, comme l'ambition en eſt le ſcandale & la ruine. C'eſt un monſtre dans l'Egliſe & dans l'Etat, qu'un Religieux ambitieux ou hypocrite, qui fait profeſſion d'être humble, & qui eſt bouffi d'or-

gueil; un homme extérieurement pauvre, & qui ne cherche qu'à s'enrichir; un prétendu dévot, qui s'annonce pour un ſerviteur de Dieu, & qui n'eſt que celui de ſa paſſion.

Quand je penſe qu'il y a des Religieux qui ſe perdent pour obtenir une miſérable ſupériorité qui ne donne que des chagrins & des embarras, je ne puis définir l'homme; & je dis que c'eſt ſe damner pour bien peu de choſe.

O ma ſolitude! mes livres! mes travaux! que de peines je reſſentirois, s'il falloit vous quitter, pour paſſer dans le tourbillon des affaires & des honneurs! Le titre même de Majeſté ne dédommage pas l'homme de la liberté qu'il perd, quand il devient Monarque.

On m'a appris dès ma plus tendre jeuneſſe, que l'honneur d'avoir une ame immortelle, eſt la plus grande gloire dont on puiſſe jouir; & heureuſement je l'ai bien retenu.

Je ne dirois pas cela à toutes les perſonnes du monde; car il y en a bien peu qui fuſſent capables de le comprendre; mais pour vous, qui favourez l'ineſtimable plaiſir d'exiſter & de penſer, vous m'entendez. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & je ſuis ſans réſerve votre ſerviteur & votre ami.

Rome, le 6 Novembre 1750.

LETTRE XXVII.

A Monſeigneur HENRIQUEZ.

MONSEIGNEUR,

Vous daignez me conſulter, & c'eſt moi qui aurois beſoin de vos conſeils. On connoît vos lumieres, votre piété; & il n'y a perſonne qui n'avoue que vous êtes le meilleur guide & le plus ſavant docteur.

Cependant, pour vous obéir, je vous dirai que le dépôt doit être remis à *Pierre*, quoiqu'il ne lui ait été deſtiné par *Jean*; qu'à raiſon de ſon attachement à la Religion Catholique, & qu'il ait malheureuſement changé.

Il eſt ſeulement néceſſaire de lui faire connoître quelle a été l'intention de ſon bienfaiteur, quand il l'a gratifié de cette ſomme. Mais je ne penſe pas que la perſonne chargée du dépôt, puiſſe l'en fruſtrer, à raiſon de ſon changement de Religion.

Vous dites, Monſeigneur, qu'il y a des perſonnes qui prétendent qu'on en pourroit faire un don à quelque Monaſtere; & moi j'oſe ſoutenir, tout Religieux que je ſuis, que ce ſeroit la plus mauvaiſe deſtination. Premiérement, parce qu'il doit être remis à qui il appartient: ſecondement, parce que les familles, dans le partage des biens, doivent toujours être préfé-

rées; troisiémement enfin, parce que les pauvres qui n'ont nul moyen de subsister, sont ceux qu'on doit principalement secourir.

La providence est la ressource des Communautés, & c'est elle, plutôt que des moyens humains, qui doit les sustenter. Tout Ordre Religieux n'est estimable, qu'autant qu'il imite Jesus-Christ; mais on a souvent des vues terrestres pour la conservation d'un Monastere, sans penser que le vrai Chrétien n'a point de Cité permanente, & qu'il n'arrive que ce que Dieu veut.

Je soumets néanmoins mon avis au vôtre, n'ayant jamais d'attachement opiniâtre à mes sentimens. Je les expose conformément à ce que me dicte ma conscience, & je prends toutes les précautions possibles pour qu'elle soit éclairée; car il n'y a point de mal qu'on ne fasse, en croyant même faire le bien, lorsqu'on n'a pour guide qu'une ignorante dévotion.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVIII.

A l'Abbesse d'un Monastere.

M. T. R. M.

D'APRES cet exposé, il paroît que vous ne savez pas employer à propos la fermeté. Si la dissipation entraîne vos Religieuses, & si elles

vous menent comme il leur plaît, que deviendra la Regle ? La diſſipation, & ſur-tout le parloir, ſont la perte des Couvens de filles. Il n'y a que le recueillement & l'application qui puiſſent maintenir dans l'ordre les différentes Communautés. C'eſt un joug inſupportable, que celui du Cloître, lorſqu'on voit le monde & lorſqu'on ſe retrouve avec lui : plus on le fréquente, plus on ſe dégoûte de ſon état.

Je ſuis d'avis que vous réuniſſiez ſouvent chez vous la Communauté, & qu'en bonne mere qui aime ſes enfans, vous leur parliez avec effuſion de cœur, ſur la néceſſité de remplir leurs devoirs. Je voudrois enſuite que vous fiſſiez vos efforts pour leur perſuader adroitement que votre conſcience vous reproche votre facilité ; & que ſi vous êtes obligée de paroître ſévere, c'eſt que vous avez une ame à ſauver.

Quand vos Religieuſes ſentiront que ce n'eſt point l'humeur qui vous gouverne, mais la crainte de manquer à Dieu, elles vous écouteront avec reſpect ; ou elles ſeront du nombre de ces Vierges folles, qui n'ont dans leur lampe ni huile ni lumiere, pour aller au devant de l'époux. Ce ſeroit le plus ſenſible malheur qui pût arriver, & ce ſeroit alors, qu'après avoir épuiſé toutes les reſſources de la prudence & de la charité, il faudroit employer l'autorité légitime des Supérieurs pour mettre la réforme.

Mais je préſume, ma Révérende Mere, que

vous n'en viendrez point à cette extrêmité. On murmurera contre vous pendant quelque tems; mais la colere des Religieuſes eſt un nuage qui paſſe comme une giboulée, à moins qu'il n'y ait des cabales & des partis; car alors il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe les diſſiper.

Il eſt difficile de réſiſter à une Supérieure qui prie, qui conjure, qui s'humilie, & qui emploie les larmes plutôt que les reproches, pour toucher & pour perſuader. Eh! plût à Dieu que ce fût le langage ordinaire de toutes les Abbeſſes! car, hélas, il n'y en a que trop qui, enivrées d'une nobleſſe chimérique, n'ont pour tout mérite, que beaucoup de caprices & beaucoup de hauteur, vivent ſéparément de leurs Religieuſes, & paſſent une partie de leurs jours à la toilette & au parloir. Ce ſont des Vierges folles (& encore peut-être ne méritent-elles pas ce nom), qui font la ruine & le ſcandale des Communautés, & qui n'y ſont que comme les frelons dans une ruche, pour y manger le miel, & pour y mettre la confuſion.

Vous m'avez réduit, Madame, à une cruelle épreuve, en me demandant conſeil; car je n'ai nul talent pour diriger, & des Religieuſes ſur-tout. Je penſe comme notre P. S. François (vous me pardonnerez mon ingénuité). Il diſoit: *Dieu nous a privé des femmes, en nous inſpirant le deſir d'entrer en religion; mais je crains bien que le Démon ne nous ait donné des ſœurs pour nous tourmenter.* Il ſavoit combien

les Religieuſes en général ſont difficiles à diriger, quoiqu'il y en ait de très-dociles & de très-éclairées. Il n'y a même pas une ſeule Communauté où l'on n'en trouve quelqu'une digne des plus grands éloges.

D'après cela, Madame, j'oſe vous prier de ne plus vous adreſſer à moi, d'autant plus que je n'aurois pas le tems de vous répondre, & que je ne pourrois vous dire rien de mieux que ce que vous dit votre Regle. Parlez peu à vos Directeurs, & beaucoup à Dieu; & la paix refleurira dans votre Abbaye. Je le ſouhaite pour vous-même, pour l'honneur de la Religion, étant avec tout le reſpect poſſible, &c.

A Rome, ce 10 *Novembre* 1750.

LETTRE XXIX.

A M. l'Abbé LAMI, *Ecrivain périodique à Florence.*

JE vois toujours vos Feuilles avec plaiſir, mon cher Abbé; mais je voudrois que vos cenſures fuſſent motivées. Au lieu de dire, par exemple, *que le ſtyle d'un tel ouvrage eſt incorrect, qu'il y a des choſes triviales qui déparent la beauté du livre*; il faudroit le montrer au doigt & à l'œil: *La regola a ſempre biſogno dell' eſempio.*

Comment voulez-vous qu'un Auteur ſe corrige, & que le Public adopte votre maniere de

juger, ſi vous ne cenſurez que vaguement, ſi vous ne montrez pas l'endroit où l'Ecrivain s'eſt négligé?

Il n'y a point de livre dont on ne puiſſe dire qu'il contient des négligences, ou des phraſes trop recherchées. Quand on ne parle qu'en général, on donne à croire qu'on n'a jetté qu'un coup-d'œil rapide ſur l'ouvrage dont on rend compte, & qu'on ne cherche qu'à ſe débarraſſer de ſon travail.

C'eſt encore une autre omiſſion, de ne pas faire voir les plus beaux endroits d'un livre. Le bon goût d'un Journaliſte exige qu'il ſoit attentif ſur cet article. Si un ouvrage ne vaut pas la peine d'être lu, il faut plutôt ne le pas annoncer, que d'invectiver celui qui l'a mis au jour. C'eſt une lâcheté, que de cenſurer amérement un ouvrage, uniquement pour faire rire le Public aux dépens de l'Auteur.

Il ſeroit à ſouhaiter que Rome prît la méthode de Paris, & qu'on y vît pluſieurs Feuilles périodiques paroître ſucceſſivement. Nous n'avons qu'un miſérable *Diario*, qui ne contient que des fadaiſes, & qui n'apprend rien. La fonction d'un Journaliſte éclairé eſt auſſi néceſſaire qu'honorable, dans un pays où l'on cultive les Lettres. Perſonne ne ſait mieux que moi, tout ce que doit la Patrie à un Ecrivain qui ſe captive chaque ſemaine, ou chaque mois, pour donner une analyſe des livres qui s'impriment, & pour faire connoître le gé-

génie de ſa Nation. C'eſt la voie la moins diſpendieuſe & la plus abrégée pour répandre la lumiere, & pour apprendre à juger ſainement.

Je n'aurois aucune idée de la Littérature Françoiſe, ſans les Journaux François qu'on a la complaiſance de me communiquer. Quand on eſt ſévere & jamais mordant, exact & jamais minutieux, juſte & jamais partial, on remplit ſa tâche à la ſatisfaction du Public. La mienne eſt complette, toutes les fois que je puis vous renouveller les ſentimens d'eſtime & d'affection avec leſquels, &c.

A Rome, ce 2 Mars 1750.

LETTRE XXX.

Au Comte ***.

Il n'eſt pas croyable, mon plus intime ami, combien vos trois viſites ont conſolé mon ame: les pleurs que vous avez répandus en ma préſence, la confeſſion que vous m'avez faite, en collant vos joues ſur les miennes, en me ſerrant les mains, en me proteſtant que vous n'oublierez jamais l'empreſſement avec lequel je vous ai recherché, en me promettant de la maniere la plus forte de réparer votre vie paſſée, de travailler ſérieuſement à rentrer en grace avec Dieu, tout cela ne s'effacera jamais de ma mémoire & de mon cœur. Je diſois

toujours en moi-même: il a reçu une éducation trop chrétienne, il reviendra ſur ſes pas: je le reverrai; ſes égaremens ne ſont qu'un orage qui ſe diſſipera. Le calme eſt revenu, Dieu ſoit loué: ce n'eſt pas moi, mon cher ami, mais lui ſeul qu'il faut remercier.

Puiſque vous voulez un plan de ma main pour vous guider, je vais vous tracer tout ſimplement ce que mes foibles lumieres & ma forte amitié vont m'inſpirer: cela ſera court. Les Commandemens de Dieu, ces premieres & ſublimes Loix, d'où dérivent toutes les autres, ſe réduiſent à peu de mots. Les préceptes, quand ils ſont clairs & fondés ſur la raiſon, ainſi que ſur le bonheur, n'ont beſoin ni de commentaires ni de diſſertations.

Vous lirez tous les matins la Parabole de l'Enfant prodigue: vous réciterez le *Miſerere* avec un cœur contrit & humilié; & ce ſera toute votre priere. Vous ferez quelques lectures chrétiennes dans le cours de la journée, non comme un eſclave qui remplit ſa tâche, mais comme un enfant de Dieu qui revient à ſon Pere, & qui attend tout de ſa miſéricorde. Ces lectures ne ſeront pas longues, pour ne pas vous en dégoûter. Vous prendrez l'heureuſe habitude d'aller à la Meſſe le plus ſouvent que vous pourrez, & vous n'y manquerez jamais, ni les Dimanches, ni les Fêtes. Vous y aſſiſterez en ſuppliant, qui demande pardon, & qui eſpere l'obtenir.

Vous vous ferez un devoir de répandre chaque jour quelque aumône dans le ſein des pauvres, pour réparer le tort que vous leur avez cauſé, en donnant à des plaiſirs criminels & à des ſuperfluités, ce qui leur étoit dû. Vous renoncerez aux ſociétés qui vous ont éloigné de Dieu, de vous-même, de vos vrais amis, & vous formerez de nouvelles liaiſons, avouées par l'honneur, par la décence & par la Religion. Il eſt facile de congédier des compagnons de débauches, ſans les bruſquer : on leur parle honnêtement du plan qu'on veut ſuivre ; on les engage à s'y conformer : on ne les entretient que de regrets ſur le paſſé, que de bonnes réſolutions pour l'avenir ; & bientôt ils ne reviennent plus : ou, s'ils reparoiſſent, c'eſt une preuve qu'ils changent de conduite ; & alors, au lieu de les éviter, on les reçoit avec plus de plaiſir que jamais.

Vous vous promenerez ſouvent, de peur que la retraite ne vous jette dans la mélancolie ; & vous ferez enſorte d'avoir toujours la ſociété d'un homme mûr, ou d'un jeune homme vertueux. Vous irez ſeul le moins que vous pourrez, & ſur-tout dans ces commencemens, où vos réſolutions ne ſont pas encore bien affermies. Il arriveroit que, livré à des penſées vagues, & bientôt ennuyé de vous-même, vous iriez au devant des occaſions qui vous replongeroient dans le précipice.

Vous prendrez quelque livre agréable, mais

inſtructif, pour vous entretenir dans une honnête gaieté. La triſteſſé eſt un écueil pour les jeunes gens qui s'occupent de leur converſion. Ils font le parallele de la vie diſſipée qu'ils menoient, avec la vie ſérieuſe qu'on leur preſcrit, & ils finiſſent par retourner à leurs égaremens.

Vous vous ferez rendre un compte exact de vos dettes & de vos revenus; & dans vos abſtinences, vous trouverez de quoi payer vos créanciers. Un homme eſt toujours riche, quand il fait uſage des privations; comme il eſt toujours pauvre, quand il ne ſe refuſe rien.

Vous ferez une penſion viagere à la perſonne que vous avez ſéduite, afin que la miſere ne l'oblige pas à continuer une vie déréglée; aux conditions qu'elle ſe retirera loin de vous; & c'eſt par écrit que vous lui annoncerez vos intentions, en lui demandant pardon de ce que vous l'avez ſubornée, & en la conjurant d'oublier les créatures, pour ne s'attacher qu'au Créateur.

Quand l'occaſion ſe préſentera de faire un petit jeu de ſociété, vous ne la refuſerez point; & parce que cela vous occupera décemment, & parce que cela ne vous expoſera point aux railleries d'un monde, qui ne cherche qu'à ridiculiſer la piété.

Vous vous habillerez comme tout le monde, ſelon votre condition, ſans être ni trop recherché, ni trop négligé. La vraie dévotion redoute les extrêmes: ce n'eſt que lorſqu'on la paro-

die, qu'on affecte d'avoir un habit mal-propre, une tête panchée, un visage austere, un langage patelin.

Vous renverrez les domestiques complices de vos intrigues, & participans de vos iniquités, quoiqu'après les avoir scandalisés, il fût à propos de les édifier; mais dans la crainte que connoissant votre foible, ils ne vous tendissent des filets pour vous remettre dans la voie de la perdition. Vous êtes encore trop jeune pour ne pas entourer votre cœur d'une double haie & d'un double fossé.

Vous vivrez avec vos nouveaux domestiques, dont la sagesse & la fidélité vous seront attestées, comme un maître qui connoît les devoirs de l'humanité, comme un Chrétien qui sait que devant Dieu nous sommes tous égaux, malgré l'inégalité des conditions: vous ne leur donnerez que de bons exemples; vous veillerez sur leurs mœurs, sans être ni leur tourment, ni leur espion, & vous vous les attacherez par votre douceur & par vos bienfaits. Rien de plus flatteur, que de rendre heureux ceux dont on est environné.

Je vous exhorte à visiter la chapelle que le Cardinal Cibo, dont je respecte infiniment la mémoire, s'est fait bâtir dans l'intérieur des Chartreux. Plutôt que de mêler ses cendres avec ses illustres ayeux, qui reposent dans les plus superbes tombeaux, il voulut être enterré au milieu de ses domestiques, dont il fit les

épitaphes, ne se réservant pour lui-même, que ces mots pleins d'humilité: *Hic jacet Cibo, vermis immundus.*

Ce sépulcre est absolument dérobé à la vue des hommes; mais Dieu, à qui tout est découvert, saura bien le manifester au dernier jour; & ce sera un reproche accablant pour ces hommes qui sont vains jusques dans le cercueil: *che sono impertinenti fine al sepolcro.*

Il faut penser à prendre quelque charge qui vous donne de l'occupation. On fait toujours mal, quand on ne fait rien. Sondez votre esprit, consultez votre goût, interrogez votre ame, & sur-tout adressez-vous à Dieu, afin de connoître ce qui peut vous convenir, soit dans le militaire, soit dans le politique. L'état Ecclésiastique n'est plus fait pour vous. On ne doit pas porter dans le Sanctuaire le reste d'un cœur souillé par le commerce du monde, à moins que la volonté du Seigneur ne se manifeste d'une maniere extraordinaire; ce qui est très-rare, & beaucoup plus admirable, qu'imitable.

On pensera ensuite à vous marier, & je suis d'avis de ne pas trop différer. Le mariage, lorsqu'il est fait avec pureté de cœur, préserve les jeunes gens d'une multitude d'écueils; mais ne comptez pas sur moi pour vous chercher une épouse. J'ai promis à Dieu, dès l'instant que j'embrassai l'état Religieux, de ne jamais me mêler de mariages ni de testamens.

Un Religieux eſt un homme enterré, qui ne doit donner aucun ſigne de vie, que pour des choſes purement ſpirituelles, parce que l'ame ne meurt point.

Votre parent, cet homme ſi ſage, ſi integre, ſi honnête, & avec lequel je viens heureuſement de vous réconcilier, eſt en état de vous bien marier. La Religion & la raiſon doivent être plus conſultées que l'inclination, pour un établiſſement qui doit durer toute la vie. On voit rarement réuſſir les mariages qui n'ont d'autre motif que l'amour. Cela eſt merveilleux dans les idylles & dans les romans, mais cela ne vaut rien dans la pratique.

Je ne vous parle ni de votre dépenſe, ni de votre table. Avec les principes que je vous donne, cela ne peut être que modéré. Ayez ſouvent à dîner quelque digne ami. Je n'aime point à vous voir ſeul, & vous y ferez le moins que vous pourrez, hors le tems de vos prieres & de vos lectures, *væ ſoli.*

Vous n'irez à votre terre que de tems en tems. Si vous habitez la campagne, & ſur-tout dans ces momens-ci, vous enſevelirez vos bonnes réſolutions, ainſi que votre éducation. Les ſociétés rurales ne conduiſent qu'à la diſſipation; & pour peu qu'on les fréquente, on finit par oublier tout ce qu'on a ſu, & par devenir agreſte, ignare & groſſier. Trop ſouvent la chaſſe, l'amour, le vin ſont le paſſe-tems des Gentilshommes qui vivent continuel-

lement à la campagne. La ville polit les mœurs, orne l'esprit, & empêche l'ame de se rouiller. Vous ne serez point minutieux pour l'heure de votre lever & de votre coucher. L'ordre est nécessaire dans toutes les conditions: mais la contrainte & la monotonie ne rétrécissent que trop souvent l'esprit.

Si vous voyez la Religion en grand, comme elle doit être vue, vous n'y trouverez point toutes les puérilités qu'y met la petite dévotion; & vous n'ouvrirez jamais ces livres mystiques ou apocryphes, qui sous prétexte de nourrir la piété, amusent l'ame par des minutieuses pratiques, & laissent l'esprit sans lumieres, comme le cœur sans componction. *La vraie dévotion*, par le célebre Muratori, vous préservera de tous les dangers d'une fausse crédulité. Je vous conseille de lire & relire cet ouvrage, pour en profiter.

Ne recevez pas des conseils indistinctement; car dans les maladies de l'ame, comme dans celles du corps, chacun veut donner le sien. Vous éviterez les cagots autant que les hommes dissipés. Les uns & les autres vous empêcheroient d'arriver au but que nous nous proposons. Je ne compte sur votre conversion, qu'après que vous vous serez long-tems éprouvé. On ne passe pas facilement du libertinage à la pratique de la vertu. C'est pour cela que je vous ai prié de prendre pour Directeur notre bon Franciscain, l'ami de feu votre pere, & le mien.

mien. C'eſt un excellent maître de la vie ſpirituelle; & s'il vous tient du tems avant de vous admettre à la participation des ſaints Myſteres, c'eſt qu'il voudra s'aſſurer, avec raiſon, ſi vous êtes changé, & ſuivre la pratique conſtante de l'Egliſe. Ne craignez rien de ſa ſévérité: il joint la tendreſſe d'un pere, à la fermeté d'un ſage Directeur; & il ne vous accablera pas de pratiques extérieures, comme font ordinairement les Confeſſeurs peu éclairés. Si vous avez péché par orgueil, il vous donnera des moyens de vous humilier: ſi c'eſt par ſenſualité, il vous donnera des regles pour vous mortifier; penſant, avec raiſon, qu'on ne guérit pas les plaies de l'ame par quelques prieres récitées à la hâte, mais en obſervant le contraire de ce qu'on a fait. La plûpart des Pécheurs, faute de cette méthode, paſſent leur vie à offenſer Dieu, & à ſe confeſſer.

Sur-tout point d'excès dans votre piété, point de parti violent: ce ſeroit le moyen de retomber.

Voilà, mon cher fils, mon fidele ami, ce que j'ai cru devoir vous tracer. Je n'y mettrois pas plus de tendreſſe, quand je vous l'écrirois avec mon propre ſang. Vous me feriez mourir de douleur, ſi les réſolutions que vous prîtes dernierement, en ma préſence, alloient s'évanouir. Ce qui me raſſure, c'eſt que vous êtes vrai, c'eſt que vous m'aimez, c'eſt que

vous êtes pleinement convaincu que je veux ſincérement votre bien; & qu'enfin vous avez éprouvé qu'une vie déſordonnée eſt un aſſemblage de chagrins, de remords, de tourmens.

Ecoutez la voix d'un pere, qui vous crie du fond de ſon tombeau, qu'il n'y a de bonheur ici-bas que pour les amis de Dieu, & qui vous ſomme de tenir la parole que vous lui donnâtes autrefois, de vivre avec l'aide du Ciel en bon Chrétien.

Je ſuis beaucoup plus à vous qu'à moi-même, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 20 Novembre 1750.

P. S. Je vous racommoderai ſûrement avec toute votre famille, excepté peut-être avec la Marquiſe R***, que je crois trop dévote pour vous pardonner. Je vous attends ſamedi pour prendre le chocolat, & pour vous communiquer une Lettre du pauvre Sardi, ancien Domeſtique de votre mere, & qui eſt réellement dans le beſoin. Il ne vous faut pas beaucoup de tems pour venir de Viterbe à Rome, ſurtout ſi vous avez des chevaux qui ſachent marcher à pieds : *che ſapiano caminare à piedi.*

LETTRE XXXI.

Au Prince SAN SEVERO, *Napolitain.*

MON PRINCE.

JE vous fais les plus humbles remerciemens, de ce que, ſur la Lettre d'un petit homme tel que moi, qui ne date, ni parmi les Grands, ni parmi les Savans, vous avez comblé d'honnêtetés M. Wesler. Il eſt tout glorieux d'une ſi belle réception: il ne parle qu'avec enthouſiaſme de tout ce que vous imaginez pour augmenter les progrès de la Phyſique, & la gloire des Phyſiciens. Ce ſont toujours de nouvelles découvertes, également utiles & curieuſes.

Naples eſt la Ville la plus propre à exercer l'eſprit des Savans. Elle offre de toutes parts tant de phénomenes en tout genre, qu'on eſt forcé de s'en occuper. Ses montagnes, ſes ſouterreins, ſes pierres, ſes eaux, le feu dont elle eſt, pour ainſi dire, penétrée, ſont autant d'objets qu'on veut ſonder.

Je ne ſuis point ſurpris, mon Prince, que le Roi lui-même ſoit flatté de votre travail & de vos ſuccès. Tout Monarque qui connoît ſa gloire, ſait combien celle des Savans réjaillit ſur lui, quand il les protege. Si les eſprits

capables de faire de grandes choſes, étoient encouragés parmi nous, l'Italie verroit encore ſortir de ſon ſein de grands perſonnages en tout genre. Le germe des talens y eſt toujours; & il n'a beſoin que d'être échauffé, pour fleurir avec magnificence.

Mais les Artiſtes commencent à perdre ce génie créateur, qui opéra des prodiges. Les meilleurs tableaux, comme les meilleures ſtatues qu'on fait maintenant, n'ont plus l'air que de copies. Il ſemble qu'on force le pinceau à travailler malgré lui. Il y a de la rudeſſe dans ſes traits, au lieu de cette moëlleuſe douceur qu'on admire chez nos premiers Peintres; & il nous manque actuellement cette expreſſion, qui fait l'ame des tableaux.

Nous ſommes plus riches en Ecrivains. Nous en avons encore qui, pour l'énergie du ſtyle, & pour la beauté des images, peuvent ſe placer à côté des Anciens, tels que l'Abbé *Buona-Fede*, de l'Ordre des Céleſtins.

C'eſt une obligation que nous avons à notre langue. Elle engage par ſes charmes à cultiver la Littérature, comme vous engagez par vos talens tout le monde à vous dire, qu'il n'y a rien de plus flatteur, que de pouvoir vous aſſurer des ſentimens de reſpect & d'admiration avec leſquels, &c.

A Rome, ce 17 Janvier 1751.

LETTRE XXXII.

A un Religieux de ſes amis, devenu Provincial.

Les dignités m'affectent ſi peu, que je n'ai pas le courage de faire un compliment à ceux qui en ſont revêtus. C'eſt une ſervitude de plus, qu'il faut joindre à toutes les miſeres de l'humanité, & d'autant plus à craindre, qu'elle donne de l'orgueil. L'homme eſt aſſez malheureux d'identifier avec lui-même de petits honneurs, qui ne ſont qu'une écorce, & d'oublier une ame immortelle, pour ſe repaître de quelques prérogatives chimériques, qui ne durent que quelques jours. Juſques dans les Cloîtres même, où tout doit être déſintéreſſement, abnégation, humilité, on ſe glorifie de certaines places, comme ſi l'on avoit le commandement de quelque Royaume.

Je vous fais ces réflexions, d'autant plus volontiers, que la trempe de votre eſprit vous met au deſſus de tous les honneurs, & que vous n'avez acquis de l'autorité, que pour faire des heureux. Je ſuis convaincu que vous mêlerez parfaitement la douceur avec la ſévérité; que jamais on ne verra de nuage ſur votre front, d'inégalité dans votre humeur; que vous ſerez toujours le frere de ceux dont vous devenez le Supérieur; que vous cher-

cherez à les placer selon leur inclination & selon leurs talens, & que vous n'employerez l'espionnage, que pour découvrir le mérite de ceux qui sont trop modestes pour le faire paroître.

Ainsi vous vous honorerez par la maniere dont vous remplirez votre place; & chacun desirera le moment de vous voir & de vous posséder, tandis qu'il y a des Provinciaux dont on redoute le passage, comme celui d'un orage. Sur-tout ayez soin, mon cher ami, des vieillards & des jeunes gens, pour que les uns soient secourus, & les autres encouragés, comme cela se doit. Ce sont deux extrêmités qui paroissent fort éloignées, & qui cependant se touchent, puisque tout jeune homme vieillit à chaque pas qu'il fait. Observez de la modération dans toutes vos démarches, & pensez qu'il faudroit plutôt donner dans un excès de douceur, que de se livrer à une trop grande sévérité.

Parlez noblement de la Religion, & n'en parlez qu'à propos. On évite les personnes qui prêchent continuellement. Jesus-Christ ne fait pas de longs sermons à ses Disciples; mais ce qu'il leur dit est esprit & vie: les paroles en ont bien plus de force quand elles ne sont qu'un trait. Point d'affectation dans votre maintien; il y a des hommes qui s'imaginent que tout doit être compassé chez une personne en place, & ceux-là sont de petits esprits.

Je ne vous dirai rien contre la duplicité, malheureuſement trop en uſage chez les Religieux qui gouvernent. Je me flatte, d'après la bonne opinion que j'ai de votre mérite, que vous n'écrirez jamais contre perſonne, ſans l'avoir averti pluſieurs fois, & ſans l'en avoir prévenu. Craignez de trouver des coupables, & humiliez vous quand vous en rencontrerez, en penſant que l'homme par lui-même eſt incapable de faire aucun bien. Rendez-vous communicatif: on perd beaucoup dans l'eſprit de ceux qu'on dirige, lorſqu'on eſt trop froid. En un mot, ſoyez ce que vous vouliez que fût un Provincial, quand vous étiez inférieur; mais trop ſouvent on exige des autres ce qu'on ne veut pas faire ſoi-même. Diſtinguez les fautes par les motifs, par les circonſtances; & ſachez que s'il y en a qu'on doit punir, il y en a qu'il ne faut pas voir, parce que tout homme a des imperfections.

Faites peu de confidences; & quand vous en ferez, que ce ne ſoit jamais à demi: on devine le reſte, & l'on n'eſt pas obligé de garder le ſecret. N'ayez point de prédilection pour celui-là, à moins que ce ne ſoit pour quelqu'un d'un mérite éminent. On y eſt alors autoriſé par l'exemple de Jéſus-Chriſt même, qui témoignoit une ſinguliere affection à S. Pierre & à S. Jean.

Enfin paſſez dans les maiſons comme une roſée bienfaiſante; de ſorte qu'on puiſſe regret-

ter le tems où vous ne ferez plus en place, à dire de vous : *Tranſiit benefaciendo.*

Aimez-moi comme je vous aime, & regardez cette Lettre comme l'emblême de mon cœur.

Mes complimens à nos amis communs, & ſur-tout à notre reſpectable vieillard, dont les bons avis m'ont été très-utiles, & pour qui ma reconnoiſſance eſt immortelle.

A Rome, ce 31 Janvier 1754.

LETTRE XXXIII.

*A Madame la Marquiſe R***.*

MADAME,

IL eſt ſans doute déſeſpérant pour M. le Comte, votre cher parent, que vous ne vouliez point revenir ſur ſon chapitre, malgré l'humble & touchante Lettre qu'il vous a écrite, & malgré la viſite qu'il vous a faite.

Eſt-ce donc là comme Dieu en agit à notre égard ? Et que voulez-vous que le Public penſe de votre piété, quand il vous voit ſi acharnée à rejetter l'Enfant prodigue ? Pour moi, Madame, qui n'ai pas votre vertu, j'ai couru après lui, dès que j'ai appris qu'il s'égaroit ; & j'eſpere que Dieu m'en récompenſera.

Vous ne ceſſez de dire, Madame, qu'il a beaucoup perdu d'argent ; qu'enfin c'eſt un

mauvais sujet. Mais qu'est-ce que la perte de l'or même, pour vous en affliger si vivement? Vous devez seulement être sensible à l'abus qu'il a fait de ses bonnes qualités, & penser que s'il est réellement un mauvais sujet, il a plus besoin que jamais des avis & des exemples des gens de bien.

C'est une religion bien mal entendue, que celle qui abandonne un jeune homme, parce qu'il donne dans des écarts.

Eh! que savez-vous, Madame, si ce mauvais sujet ne sera pas demain agréable à Dieu, pendant que vos services ne lui plaîront pas? Car enfin il ne faut qu'un grain d'orgueil, pour gâter la meilleure action. Le Pharisien qui jeûnoit deux fois la semaine, fut repoussé; & le Publicain qui s'humilioit, fut justifié.

La charité, à l'égard de tous les hommes, est toujours la charité; voilà ce que je ne cesserai de répéter, & ce qui s'accorde parfaitement avec la morale enseignée dans toutes les Ecoles chrétiennes, & dans toutes les Chaires.

Si la miséricorde de Dieu dépendoit de certains dévots, les pécheurs seroient bien à plaindre. La fausse dévotion ne connoît qu'un zele exterminant; tandis que Dieu, plein de patience, de douceur, de longanimité, attend à résipiscence tous ceux qui ont prévariqué.

Le sang même de Jésus-Christ réclame vos bontés pour votre cher parent; & c'est n'en tenir aucun compte, que de lui refuser l'entrée

de votre maiſon. Que ſavez-vous, Madame, ſi ſon ſalut n'étoit point attaché aux fautes dont il ſe répent ? Dieu permet ſouvent de grands déſordres, pour que l'homme ſorte de ſa léthargie. Vous ne pouvez ignorer qu'il y a plus de joie dans le Ciel pour la converſion d'un ſeul pécheur, que pour quatre-vingt-dix-neuf juſtes, qui n'ont pas beſoin de pénitence. Et vous conſerveriez du reſſentiment, pendant que les Anges ſe réjouiſſent ? Ce ſeroit bien alors une piété qui fait peur ; *una pietà ſpaventoſa.*

Je tremble pour tous les dévots qui affichent tant de rigidité ; car Dieu lui-même nous aſſure qu'il nous traitera comme nous aurons traité les autres. Ayez la bonté de lire l'Epître de S. Paul à Philemon, au ſujet d'Onéſime, & vous ſaurez, Madame, ſi vous devez pardonner.

Ce n'eſt point à nous à décider ſi le cœur d'un homme, qui paroît ſérieuſement rentré en lui-même, n'eſt pas changé. Outre qu'il n'y a que Dieu qui le ſait, on doit toujours le préſumer. Trouveriez-vous, Madame, fort équitable de la part de vos voiſins, témoins des bonnes œuvres que vous faites, s'ils prétendoient que vous n'agiſſez que par orgueil ? Laiſſons au Scrutateur des conſciences le ſoin de prononcer ſur le motif qui nous anime. Le frere de l'Enfant prodigue eſt condamné aux yeux de la Religion & de l'humanité, pour n'avoir pas été touché de ſon retour comme il le devoit.

Si j'étois votre Directeur, quoique la direction ne ſoit analogue, ni à mes travaux, ni à mon goût, je vous preſcrirois, pour appaiſer votre colere, d'écrire à celui qui vous eſt ſi odieux, de le voir ſouvent, & même aux conditions d'oublier le paſſé.

Si l'on regle ſa piété ſur l'humeur, on n'eſt qu'un fantôme de vertus: & aſſurément, Madame, je préſume que la vôtre a pour baſe la charité; car jamais je ne juge défavorablement de mon prochain.

Si ma Lettre, contre mon intention, vous paroiſſoit un peu dure, daignez penſer que c'eſt moins pour votre parent, que pour vous-même, que je vous ai parlé de la ſorte, car il y va de votre ſalut. Ne lui pardonneriez-vous point pendant qu'il eſt préſumable que Dieu lui-même lui a pardonné? Je ne puis me le perſuader.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec reſpect.

A Rome, ce 5 Février 1751.

LETTRE XXXIV.

Au Chevalier DE CABANE.

Vous perſévérez donc toujours, Monſieur, à vouloir vous enterrer à la Trappe, & à me mettre dans le cas de ne pouvoir plus rien vous adreſſer que votre épitaphe. Puiſque c'eſt vo-

tre dernier mot, je ne m'obſtinerai point à vous contrarier, d'autant mieux que vous vous êtes long-tems éprouvé, & que vous n'êtes plus dans l'âge où l'on fait des démarches inconſidérées.

Les gens du monde ſe moqueront de vous. Mais de qui ne ſe moquent-ils pas? Je ne connois aucune perſonne, aucun ouvrage, aucune démarche, & même aucune vertu qui n'ait des cenſeurs. C'eſt ce qui doit conſoler les Ordres Religieux de la haine qu'on leur porte, ainſi que du mépris avec lequel on en parle.

On en fit trop d'éloges au commencement qu'ils parurent. Il falloit un contrepoids qui les tînt dans l'humilité. Les Fondateurs n'eurent que de bonnes intentions en formant les divers Inſtituts qu'on trouve dans le ſein de l'Egliſe; & il n'y eut pas juſqu'aux habits qu'ils donnerent à leurs Diſciples, & que le monde juge bizarres, qui ne prouvent leur ſageſſe & leur piété. Ils penſerent que c'étoit le moyen d'empêcher les Religieux de ſe mêler avec les Séculiers, & de les exclure des aſſemblées profanes. Il étoit naturel que des hommes qui embraſſoient un genre de vie tout-à-fait différent des uſages du ſiecle, euſſent des vêtemens particuliers.

Les voilà donc juſtifiés ſur cet article. Eh! combien ne me ſeroit-il pas facile de faire leur apologie ſur le reſte, ſi je n'étois pas moi-même Religieux! Qu'on liſe leurs Regles; qu'on

comme leurs uſages; & l'on ne pourra s'empêcher de reconnoître que tout ce qui leur eſt recommandé, que tout ce qu'ils obſervent dans leurs Cloîtres, les rappelle à Dieu.

S'ils dégénerent de leur premier état, c'eſt que tout homme eſt foible; & qu'au bout d'un certain tems, la plus grande ferveur ſe ralentit. Mais un ſcandale ne fit jamais loi dans les Ordres Religieux: il y a toujours dans toutes les maiſons, quelqu'un qui réclame contre les écarts & contre les abus.

Ceux qui ſe déchaînent continuellement contre les Moines, qui voudroient qu'on prît leurs poſſeſſions, & qu'on les bannît de tous les Etats, ignorent certainement qu'ils furent appellés dans les différens Royaumes, par les Rois mêmes qui les doterent, & qui les comblerent de bienfaits. Ils ignorent que ſi les fondations des Princes ne ſont pas ſacrées, il n'y aura plus rien dans le monde qu'on doive épargner: qu'enfin ces Moines, qu'on déchire ſi cruellement, gagnerent par leurs ſueurs, par leurs veilles, par leurs travaux, le pain qui les nourrit.

Leur prétendue rapacité n'eſt qu'une calomnie. Les Bénédictins acquirent leurs biens en défrichant les campagnes & la vigne du Seigneur, dans des tems où la corruption & l'ignorance faiſoient les plus grands ravages. Les premiers Diſciples de S. Dominique, de S. François d'Aſſiſe & de S. François de Paule,

ne demanderent rien aux Monarques, lorſqu'ils avoient leur plus intime confiance, & qu'ils pouvoient tout obtenir; leur indigence actuelle en eſt la preuve.

Je ſais que des Monaſteres, par leur inconduite, ont ſouvent mérité des réformes; mais ce n'eſt ni les Regles monaſtiques, ni les Fondateurs, qu'on doit accuſer. Un homme qui vit dans un Cloître, comme il eſt obligé d'y vivre, ne peut qu'exciter l'eſtime, & mériter l'attachement des gens de bien. Car qu'eſt-ce qu'un vrai Religieux, ſinon un Citoyen du Ciel qui ne tient point à la terre, qui fait à Dieu même, dans la perſonne de ſon Supérieur, un ſacrifice de ſes ſens & de ſa volonté, qui deſire continuellement l'avénement du Seigneur, qui inſtruit & qui édifie, pour le bien du prochain; qui fait voir ſur un viſage continuellement épanoui, la joie d'une bonne conſcience & les charmes de la vertu; qui prie, qui travaille, qui étudie pour lui-même & pour ſes freres; qui ſe met aux pieds de tout le monde par ſon humilité, au deſſus de tous les hommes par la ſublimité de ſes eſpérances & de ſes deſirs; qui ne poſſede rien qu'une ame en paix; qui ne demande rien que le Ciel; qui ne vit enfin que pour mourir, & qui ne meurt que pour revivre dans l'éternité?

Voilà ce que vous allez être, mon très-cher Monſieur, à l'inſtruction près, puiſque vous n'aurez plus de commerce avec les humains.

C'eſt la ſeule choſe qui me fait peine, car j'aime ſinguliérement qu'on ſoit utile à ſon prochain.

Le tems, qui eſt une maſſe de plomb accablante pour la plupart des hommes, ne vous ſera nullement à charge. Chaque minute vous ſemblera un échellon pour arriver au Ciel; & la nuit elle-même vous paroîtra auſſi lumineuſe que le jour, par l'entretien que vous y aurez avec Dieu: *& nox ſicut dies illuminabitur.*

Vous n'entendrez pas la cloche qui vous appellera à l'Office, comme une cloche ſeulement, mais comme la voix de Dieu: vous n'obéirez pas à votre Abbé, comme à un homme ſimplement, mais comme à un perſonnage qui tient la place de Jeſus-Chriſt même, & qui vous parlera en ſon nom: vous ne regarderez pas la pénitence comme un aſſujettiſſement dont on ne peut ſe diſpenſer, mais comme une volupté toute ſainte qui fera vos délices.

Vous n'omettrez rien des plus petits Réglemens qui aſſujettiſſent l'eſprit, & qui contrarient la volonté; car un Religieux ne ſe maintient dans la ferveur, & ne diſſipe l'ennui, qu'en pratiquant exactement tout ce qui lui eſt recommandé; & avec cela, Monſieur, vous conſerverez la liberté des enfans de Dieu, en faiſant de bon cœur & de plein gré, tout ce que vous paroîtrez faire à titre d'obligation.

Je ſerai charmé de vous voir comme vous me l'annoncez, n'ayant pas une plus grande ſatisfaction que de me trouver avec de véritables

ſerviteurs de Dieu, d'autant plus qu'aujourd'hui ils ſont extrêmement rares. On ne peut rien ajouter, &c.

A Rome, ce 15 Mars 1751.

LETTRE XXXV.

A M. l'Evêque de Spolette.

MONSEIGNEUR,

CE que vous m'écrivez ſur les Reliques des Saints, fait honneur à votre diſcernement & à votre religion. Il y a réellement deux écueils à éviter, quand on eſt vraiment Catholique; celui de trop croire, & celui de ne pas croire aſſez. Si l'on ajoutoit foi à toutes les Reliques qu'on montre de toutes parts, il faudroit ſouvent ſe perſuader qu'un Saint a eu dix têtes, ou dix bras.

Cet abus, qui nous a fait donner le nom de ſuperſtitieux, n'a heureuſement pris racine que chez les ignorans. On ſait, graces au Ciel, en Italie, & les Paſteurs le répetent aſſez ſouvent, qu'il n'y a que la médiation de Jéſus-Chriſt qui ſoit abſolument néceſſaire; & que celle des Saints, comme l'enſeigne formellement le Concile de Trente, n'eſt que bonne & utile.

Les Reliques des Bienheureux méritent toute

te notre vénération, comme des reſtes précieux qui doivent un jour ſe ranimer glorieuſement; mais nous reconnoiſſons en les honorant, qu'elles n'ont par elles-mêmes aucune vertu, & que c'eſt Jeſus-Chriſt, dont elles ſont en quelque ſorte des fragmens, & l'Eſprit ſaint, dont elles ſont les véritables temples, qui leur communiquent une impreſſion toute céleſte, capable d'opérer les plus grands prodiges.

Malgré cela, le culte qu'on doit à Dieu n'eſt que trop ſouvent diſtrait par celui qu'on rend aux Saints. De-là vient qu'il eſt ſagement ordonné dans Rome, de ne jamais placer des Reliques ſur l'Autel où le *Vénérable* (le Saint Sacrement) eſt expoſé, dans la crainte de partager l'attention.

Notre Religion, qui eſt ſi ſpirituelle & ſi ſublime, paſſe à tort pour accréditer des abus, dont on ne trouvera pas le moindre veſtige dans les Cathédrales & dans les anciens Monaſteres.

Si l'on daigne écouter les ignorans, qui ne cherchent point à s'inſtruire, il n'y aura pas une ſtatue qui n'ait parlé, pas un Saint qui n'ait reſſuſcité des morts, pas un mort qui n'ait apparu; mais les ennemis de la Religion Catholique imputent fauſſement à l'Egliſe Romaine, les faits apocryphes que la ſuperſtition ne ceſſe de débiter. Le Peuple eſt une eſpece qu'on a beau prêcher; il ne revient point de ſon ob-

ſtination, lorſqu'il ſe perſuade quelque choſe de contraire à l'enſeignement de toute l'Egliſe.

J'ai fait convenir derniérement un Anglois, que les Proteſtans prenoient à tâche de nous prêter continuellement des abſurdités, que nous rejettons, & qu'il y avoit de la mauvaiſe foi dans leur maniere de nous juger.

L'Italie eut toujours des Miniſtres éclairés, qui gémirent de la crédulité des eſprits foibles, & de l'incrédulité des eſprits forts. Ce n'eſt point par des croyances populaires, que l'homme ſenſé juge de la foi d'un pays, mais par les dogmes que l'on enſeigne, ſoit dans les Catéchiſmes, ſoit dans les Inſtructions.

Il ſeroit bien ſingulier que Rome, la Souveraine & la Mere de toutes les Egliſes; que Rome, centre de vérité & d'unité, enſeignât des abſurdités. On la venge dignement, Monſeigneur, dans l'écrit que vous m'avez fait paſſer. Je vous exhorte à le rendre public, pour fermer la bouche aux ennemis du St. Siege, & pour apprendre au monde entier, que s'il y a des ſuperſtitions en Italie, peut-être plus qu'ailleurs, c'eſt que le Peuple y a une imagination plus exaltée, & conſéquemment plus propre à ſaiſir ſans réflexion, tout ce qui ſe préſente à ſon eſprit. Ménagez votre ſanté, malgré le zele qui vous dévore, & daignez me croire avec un reſpect infini, Monſeigneur, &c.

A Rome, ce 17 Mai 1751.

LETTRE XXXVI.

A M. le Cardinal QUIRINI.

EMINENTISSIME,

L'OUVRAGE que je viens de lire par votr ordre, eſt une production du ſiecle, où il a plus de paradoxes que de raiſonnemens, pl d'objections que de réponſes, plus de railleri que de preuves, plus de chaleur que de lumi re, plus de ſuperficie que de profondeur. L hommes légers le trouveront merveilleux, l gens ſenſés pitoyable; & comme ceux-ci fo ment le plus petit nombre, c'eſt un livre q aura de la réputation, & qui fera de bruit: av *ra della reputatione, è fara grand'ſtrepito.*

Peu de perſonnes ſavent apprécier un ouvr ge. Pour peu que le ſtyle entraîne, on do ne ſon ſuffrage, on admire, on s'extaſie, ſ penſer que le moindre mérite d'un table c'eſt la couleur.

Il faut convenir, Monſeigneur, que n vivons dans un ſiecle bizarre. On n'a ja eu moins de Religion; on n'en a jamais ſouvent parlé: on n'a jamais eu plus d'eſ on n'en a jamais plus abuſé. On veut tou voir, & l'on ne veut point étudier: on d de tout, & l'on n'approfondit rien.

Ce n'eſt point en récriminant, que je

contre le ſiecle. Il a beau haïr les Religieux ; ſi ce n'étoit point en haine de la Religion, je ne lui en ferois pas de reproche. Il peut avoir des raiſons, lorſqu'il ſe plaint de notre trop grand nombre, ainſi que de notre engagement, quelquefois trop précoce, dans une profeſſion qui dure toute la vie, quoiqu'il ſoit à propos d'y entrer jeune pour en prendre l'eſprit. Si bien des Religieux ſavoient s'accuſer eux-mêmes, ils conviendroient que par leur hauteur, ou par leur diſſipation, ils ont donné lieu à des plaintes & à des murmures. Car pourquoi diſſimuler ce que perſonne n'ignore? Mais c'eſt une injuſtice d'exiger que tous les Religieux ſoient ſolidaires les uns pour les autres, & que la faute d'un ſeul devienne une faute univerſelle: *il peccato d'un Frate, non è il peccato originale.*

Vous voyez, Monſeigneur, que je profite amplement de la permiſſion que votre Eminence m'a donnée, de laiſſer courir ma plume à tort & à travers, quand j'aurois le précieux avantage de lui écrire. Elle ſait, comme étant de l'Ordre de S. Benoît, que les Religieux n'ont pas toujours le tems de ſuivre un même objet. Il n'y a que l'attachement & le reſpect qui vous ſont dûs, qu'on ne perd jamais de vue; & c'eſt avec ce double ſentiment, que je ſuis de votre Eminence, &c.

A Rome, ce 3 Juillet 1751.

LETTRE XXXVII.

Au Révérend Pere SIGISMOND, *de Ferrare, Général des Capucins.*

M. R. P.

Je ſuis extrêmement reconnoiſſant de ce que vos courſes apoſtoliques ne vous ont point empêché de vous ſouvenir de moi. J'aurois voulu pouvoir vous accompagner, convaincu que j'aurois trouvé dans un pareil voyage, & de quoi m'inſtruire, & de quoi m'édifier. J'aurois admiré avec vous, comment la famille de notre ſaint Fondateur s'eſt multipliée, & avec quelles richeſſes les vertus ſe perpétuent dans votre Ordre.

Il n'y a point de bien que les PP. Capucins n'aient opéré : & l'on ne connoît aucun mal qu'on puiſſe leur reprocher. Les aumônes qu'on leur donne, ſont un ſalaire qui leur eſt juſtement dû; car ils travaillent avec un zele infatigable dans les campagnes, ainſi que dans les Villes, pour le ſoutien de la Religion, & pour la propagation de la foi. Les quatre parties du monde ont des Capucins; ils ſont protégés par les Princes mêmes les plus barbares, & ils ſe font aimer de toutes les Nations.

J'ai fait dans le tems indiqué la commiſſion

dont vous m'aviez chargé. Je vous l'avois promis; & mes promesses sont inviolables, comme tenant à la Religion & à la probité.

Votre jardin, M. T. R. P. est toujours une de mes promenades favorites. Je le préfere aux Parcs les plus magnifiques. Il semble qu'on y respire un air que la dépravation du siécle n'a point gâté.

J'ai l'honneur d'être, M. T. R. P. avec toute la vénération possible, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 7 Août 1751.

LETTRE XXXVIII.

*A Madame B***, Vénitienne.*

MADAME,

Vous me faites trop d'honneur en me faisant demander mon avis sur votre magnifique traduction de Locke. Est-il possible, qu'au sein d'une Ville plongée dans les plaisirs, comme elle l'est dans les eaux, une personne de votre rang s'applique aux profondeurs de la métaphysique. C'est la plus grande preuve que notre ame se dégage des sens, quand elle veut secouer la matiere, & que par conséquent elle est spirituelle.

J'ai lu & relu, avec la plus stricte attention, le riche manuscrit où vous avez si noblement

déployé les beautés de notre langue, & changé avec tant d'élégance, le champ aride de la philoſophie, en un agréable parterre. Le Philoſophe Anglois ſeroit tout glorieux, s'il pouvoit ſe voir habillé à l'Italienne avec tant de goût.

Je voudrois bien, s'il eût été poſſible, que votre Seigneurie illuſtriſſime eût fait diſparoître de ſon ouvrage, l'endroit où Locke laiſſe entrevoir que la matiere pourroit penſer. Cette réflexion n'eſt pas d'un Philoſophe qui a profondément réfléchi. La faculté de penſer ne peut être propre qu'à un être néceſſairement ſpirituel & néceſſairement penſant. La matiere n'aura jamais le privilege de penſer, non plus que les ténebres d'éclairer: l'un & l'autre impliquent contradiction; mais on aime mieux dire des abſurdités, que de ne pas dire des nouveautés.

Je félicite plus que jamais ma Patrie, de ce qu'elle eut toujours des femmes ſavantes. Il ſeroit à propos qu'on fît un Recueil de leurs ouvrages & de leurs rares qualités. La traduction de Locke y tiendroit un des premiers rangs, d'autant mieux que vous avez trouvé le ſecret d'employer de tems en tems un ſtyle poétique, pour dérider la philoſophie, qui fronce ordinairement le ſourcil, & qui ne s'exprime qu'en termes groteſques.

Je vous exhorte, Madame, à faire imprimer cet ouvrage, ne fût-ce que pour prouver aux

étrangers, que les ſciences ſont toujours en honneur parmi nous, & que le ſexe n'eſt pas ſi frivole qu'on ſe plaît à le répéter.

Comment m'avez-vous démêlé dans la foule, où mon peu de mérite m'a jetté ? Il y a nombre d'Académiciens, & ſur-tout à Bologne, dont le jugement eût été plus ſûr que le mien. On n'eſt pas Philoſophe pour avoir profeſſé la philoſophie, & ſur-tout celle de Scot, dont la pointilleuſe ſubtilité n'eſt qu'un ergotiſme continuel.

Il y a plus de ſubſtance dans une page de nos Métaphyſiciens du ſiecle dernier, que dans tous les livres d'Ariſtote, & de Scot. Il n'en eſt pas de même de Platon, qui, dans un tems comme celui-ci, auroit été un excellent Philoſophe, & vraiſemblablement un vrai Chrétien. Je le trouve plein de choſes & de grandes vues. Il porta ſes regards juſques ſur la Divinité, ſans qu'ils fuſſent obſcurcis par les nuages qu'on trouve chez les Anciens.

Je ſouhaiterois, Madame, que dans les dernieres feuilles de votre Traduction, on n'y trouvât point certains jeux de mots qui la déparent. Ce qui eſt majeſtueux par ſoi-même, n'a pas beſoin de frêles agremens. Ciceron ne ſeroit plus ce qu'il eſt, ſi l'on s'aviſoit de le faire parler comme Sénéque. Pardonnez ma franchiſe; mais vous aimez la vérité; & cette qualité eſt plus grande à mes yeux, que toutes celles qui vous illuſtrent.

Si

Si vous pouvez répandre à Veniſe le goût de la philoſophie, vous opérerez un grand miracle. C'eſt un pays où il y a beaucoup d'eſprit, même parmi les Artiſans; mais le plaiſir y eſt un cinquieme élément, qui arrête l'émulation: on lui ſacrifie ſon repos, ſon tems, excepté les Sénateurs, qu'on peut dire être les eſclaves de la Nation, tant ils ſont occupés: le Peuple ne s'applique qu'à ſe réjouir, tandis qu'ils travaillent. Mais je m'apperçois qu'inſenſiblement je viendrois à parler du Gouvernement; & ma Lettre ſeroit bientôt coupable du crime de leſe-Sérénité. Je connois combien la Séréniſſime République eſt chatouilleuſe ſur tout ce qui a rapport à ſes us & à ſes loix.

Je me bornerai donc, Madame, à vous dire, ce qui n'éprouvera point de contradiction, & ce qui ſera conforme aux ſentimens de tout le Sénat, ſavoir, qu'on ne peut aſſez vous aſſurer du reſpect dû à votre eſprit, à votre naiſſance, à vos vertus, & avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 10 *Janvier* 1753.

LETTRE XXXIX.

Au R. P. Louis, *de Cremone, Religieux des Ecoles Pies.*

Mon Révérend Pere, vous modeler pour la prédication ſur Bourdaloue, c'eſt courir à

l'immortalité. Nous avions beſoin d'un Orateur qui eût vos talens & votre courage, pour réformer notre ſtyle de la Chaire. Nous ſommes Poëtes dans nos Sermons, plutôt qu'Orateurs; & malheureuſement, plus ſouvent pantomimes que pathétiques, tandis que la parole de Dieu exige la plus noble éloquence & la plus grande circonſpection.

Je ſuis émerveillé de la maniere dont vous avez traduit quelques tomes de Bourdaloue. Je ne doute pas que le T. S. Pere n'applaudiſſe avec tranſport à votre travail. Je ſais combien il deſire la réforme de nos Sermons. Il ne prétend pas que l'éloquence italienne doive devenir françoiſe: il faut laiſſer à chaque Langue ſes tours & ſes expreſſions; mais il ſouhaite qu'on chriſtianiſe un ſtyle qui doit être évangélique, & qu'on ne le défigure pas, en le rendant burleſque

La bouche d'un Prédicateur eſt vraiment la bouche de Dieu. Eh! que doit-on penſer de celui qui en fait ſortir des bouffonneries & des frivolités ?

Quiconque ne trouve pas dans l'Ecriture Sainte & dans les Ouvrages des Peres, de quoi émouvoir ſes Auditeurs, n'eſt pas digne de prêcher. Il n'y a pas de plus belles images de la grandeur & de la miſéricorde de Dieu, que dans les Pſeaumes & dans les Cantiques: il n'y a pas d'hiſtoires plus attendriſſantes que celles de Joſeph, de Moïſe, des Macchabées: il n'y

n'a pas d'exemples plus frappans de la juſtice divine, que la punition des Nadab & des Abiud, que celle de Balthaſar, qui vit ſur la muraille une main redoutable qui écrivoit d'une maniere terrible ſa condamnation.

Dans tous les livres du monde, on ne trouve pas des traits d'éloquence ſemblables aux réflexions de Job. On les énerve, en voulant les paraphraſer. Pour peu qu'on raſſemble les plus beaux morceaux de l'Ecriture, & qu'on les adapte à ſon ſujet, on fera des diſcours raviſſans. S. Paul, l'homme le plus pathétique & le plus ſublime, n'emploie que le langage de l'Ecriture dans ſes Epîtres, & elles ſont admirables.

Il faudroit brûler la plupart de nos vieux Sermonaires, pour former le goût de nos jeunes Prédicateurs. C'eſt-là qu'ils vont chercher des faits apocryphes, des citations payennes, & qu'ils ſe font un ſtyle vraiment ridicule. Des ſentimens de componction ou de terreur, qui naiſſent des exclamations, des mines, des geſtes d'un Prédicateur, ne ſont que des impreſſions momentanées. C'eſt un coup de tonnerre qui étonne, qui engage à faire le ſigne de la Croix, & qui n'empêche pas de rire un moment après.

Si votre méthode, M. R. P. peut s'introduire parmi nous, vous ſerez le Reſtaurateur de l'éloquence chrétienne, & tous ceux qui la connoiſſent vous béniront.

J'ai eu pour Directeur, un Religieux rempli de l'esprit de Dieu, & qui gémissoit toutes les fois qu'il entendoit certains Prédicateurs. Quand il nous prêchoit lui-même, c'étoit son cœur qui parloit: aussi touchoit-il vivement ses Auditeurs.

Je vous verrai avec le plus grand plaisir, quand vous voudrez bien m'honorer d'une de vos visites: il n'y aura plus d'autre affaire que celle de vous écouter.

Je tâche, au milieu de mes occupations quotidiennes, d'avoir toujours quelques momens pour moi-même & pour mes amis. L'ame a besoin de ce répit pour retourner au travail. Les sciences sont des montagnes qu'on ne peut gravir sans prendre haleine.

Conservez-vous, moins pour vous-même que pour nous, qui voulons vous lire, vous entendre, vous admirer. C'est avec ce desir, si conforme aux souhaits de la Religion & de la Patrie, que j'ai l'honneur d'être de toute la plénitude de mon cœur, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce premier Mars 1753.

Quant à la refonte d'un Bréviaire dont vous me parlez, il seroit bien à desirer que le S. Pere s'occupât sérieusement de cet objet. Je ne suis cependant pas de votre avis, touchant la distribution des Pseaumes. Je jugerois à propos, si j'étois consulté, qu'on laissât le *Beati immaculati in viâ*, pour être récité tous les

jours. C'eſt une proteſtation continuelle d'un attachement inviolable à la Loi de Dieu; & cela eſt mieux placé dans la bouche des Miniſtres du Seigneur, que certains Pſeaumes obſcurs, énigmatiques, & ſouvent inintelligibles pour la plupart des Prêtres.

Ainſi je laiſſerois les Petites Heures comme elles ſont. Vous me direz qu'il y a la routine à craindre. Mais n'eſt-on pas expoſé à cet inconvénient, à l'égard des Prieres mêmes de la Meſſe, lorſqu'on la célebre tous les jours?

Les Notes qu'on m'a fait paſſer ſur l'*Imitation*, ſont admirables.

LETTRE XL.

*Au Comte ***.*

Je vous dois une Bibliotheque, mon cher ami, & ce ſera cependant vous qui la payerez. J'ai promis de vous donner la liſte des livres qui vous ſont néceſſaires; & je m'acquitte de ma parole. Cette liſte ſera courte, d'autant mieux que ce n'eſt pas la multiplicité des livres qui fait les Savans. Il importe peu de lire beaucoup; mais il importe eſſentiellement de bien lire: *non plures, ſed bonos.*

Le premier livre que je mets à la tête de votre Bibliotheque, c'eſt l'*Evangile*, comme celui qui eſt le plus néceſſaire & le plus ſacré. Il eſt juſte qu'un ouvrage, le principe & la

baſe de la Religion, ſoit le fondement de vos lectures.

C'eſt-là que vous apprendrez à connoître tout ce qu'on doit à Dieu, & quelles ſont la ſageſſe & la bonté du Médiateur en qui nous eſpérons, & qui a pacifié par ſon ſang la terre & les cieux.

Ce livre fut entre vos mains preſque dès votre enfance; mais à raiſon du peu d'attention que vous y aurez donnée, il excitera maintenant dans votre ame un ſentiment tout nouveau. L'Evangile, quand on le médite avec le reſpect qui lui eſt dû, paroît réellement le langage de Dieu. On n'y trouve point cette emphaſe oratoire qui caractériſe les Rhéteurs, ces argumens ſyllogiſtiques qui déſignent les Philoſophes: tout y eſt ſimple; tout y eſt à la portée de l'homme, & tout y eſt divin.

Je vous recommande expreſſément la lecture des Epîtres de S. Paul. Outre qu'elles vous inſpireront de l'averſion pour les faux Docteurs, & pour les faux dévots qui, ſous une apparence de piété en ruinent l'eſprit; elles vous pénétreront de cette charité univerſelle qui embraſſe tout, & qui, mieux que tous les maîtres du monde, nous rend bons parens, bons amis, bons citoyens. On apprend à l'école de l'Apôtre toute l'économie de la Religion; ſa longueur, ſa largeur, ſa profondeur, ſa ſublimité; en un mot, la ſcience ſuréminente de Jeſus-Chriſt, qui ſeroit univerſellement adoré

s'il étoit plus connu, & par qui le monde intellectuel & le monde matériel ont été faits. Le Pfeautier, comme l'ouvrage de l'Eſprit Saint, ouvrage qui embraſe en même tems qu'il éclaire, & qui ſurpaſſe en ſublimité tous les Poëtes & tous les Orateurs, doit vous être familier.

Il ne faudra pas vous ſurcharger de ces lectures. Les Livres Saints ne doivent être lus qu'avec beaucoup de recueillement & de réſerve; car outre que chaque trait peut former le ſujet d'une ample méditation, la parole de Dieu mérite tout un autre reſpect que celle de l'homme.

Vous aurez ſoin de vous procurer les Confeſſions de S. Auguſtin, ce livre écrit avec ſes larmes; mais c'eſt un ouvrage dont votre cœur, plutôt que votre eſprit, aura ſoin de ſe nourrir. Vous y joindrez le Recueil des plus beaux morceaux des PP. de l'Egliſe, afin de connoître par vous-même qu'il n'y a que l'éloquence chrétienne qui éleve véritablement l'ame, & de vous perſuader qu'elle eſt mille fois plus ſublime que tous les diſcours profanes, parce qu'elle a pour objet Dieu lui-même, la ſource de toute grandeur.

L'Imitation eſt un livre trop onctueux & trop inſtructif, pour le laiſſer à l'écart. C'eſt une production italienne, malgré ce qu'en ont dit tous les Diſſertateurs, (puiſqu'elle a pour Au-

teur Gerſen, Abbé de Verceil) où l'ame trouve tout ce qui peut l'édifier.

Vous en ferez ſouvent uſage, comme de l'ouvrage le plus fertile en conſolations, pour toutes les ſituations de la vie.

Vous pâlirez ſur l'Introduction à la Doctrine chrétienne, ouvrage du célebre P. Gerdil, Barnabite, comme ſur un livre que vous ne pouvez trop parcourir; & vous entremêlerez l'Hiſtoire de l'Egliſe avec celle des Empires & des Nations; de maniere que cela ne mette aucune confuſion dans votre mémoire & dans vos idées. Il faut toujours laiſſer à l'eſprit la netteté dont il a beſoin pour juger avec ſageſſe & avec préciſion. Quand vous ſaurez mieux la langue françoiſe, je vous conſeillerai la lecture de Boſſuet ſur l'Hiſtoire univerſelle, & des Penſées de Paſcal ſur les vérités de la Religion.

Les Annales d'Italie, par l'immortel Muratori, l'Hiſtoire de Naples, par Giannone, les Campagnes de Dom Carlos, par Buonamici, les Feuilles périodiques de l'Abbé Lami, non pour vous apprendre à décider, mais à bien penſer, ſeront autant d'ouvrages qu'il faudra parcourir.

Je ne vous parle point des Livres d'Hiſtoire Naturelle & d'Antiquités; c'eſt une choſe qu'on ne doit pas ignorer.

Vous vous ſouviendrez, mon cher ami, que Ciceron, Virgile, Horace, foulerent le ſol que nous habitons; qu'ils reſpirerent le même

air que nous reſpirons; & qu'en qualité de compatriotes, nous devons lire de tems en tems leurs écrits, d'autant mieux qu'ils ſont parſemés de ſentences & de beautés. Vous avez fait de bonnes études; & il vous ſera facile de jouir par fois de leur agréable entretien.

Je ne vous interdis point la lecture de nos Poëtes modernes, pourvu néanmoins que vous les parcouriez avec précaution, & que vous n'alliez pas vous jetter à tort & à travers dans tous leurs labyrinthes, dans toutes leurs grottes, dans tous leurs boſquets: ce n'eſt pas la place d'une ame chrétienne. Je n'aime pas qu'on s'arrête longtems avec les Déeſſes de la Fable: ce ne ſont que des fictions, mais qui ne conduiſent que trop ſouvent à des réalités.

Je ſerois plus content de voir entre vos mains les Lettres de Pline, les Penſées de Marc-Aurele & celles de Séneque: on y puiſe des ſentimens d'humanité qu'on ne peut trop éprouver.

Voilà, mon cher ami, toute la Bibliotheque à laquelle je vous réduis; parce qu'il me ſemble qu'on ne doit avoir des livres que pour ſon uſage, & non pour l'oſtentation. Vous pourrez y joindre les Lettres du Cardinal Bentivoglio.

Je ne vous donne ni Légendes, ni Livres myſtiques. Vous trouverez les principaux Saints dans l'Hiſtoire de l'Egliſe; & le récit qu'en font des Livres apocryphes ne ſerviroit peut-

être qu'à vous faire douter des prodiges qu'ils ont opérés, & qu'à diminuer le reſpect qui leur eſt dû. Les grands hommes ne doivent être vus qu'en grand; & la vérité n'a beſoin que d'elle-même pour ſe faire reſpecter.

Si je ne vous ai point parlé de Livres philoſophiques, c'eſt que je ne veux pas vous remettre ſur les bancs pour adopter des ſyſtêmes & pour diſputer. Je craindrois que vous ne priſſiez quelque opinion bizarre; & pour juger avec impartialité, il ne faut épouſer aucun ſentiment d'école.

La Philoſophie a fait naître plus de ſophiſmes que de raiſonnemens; & il ſuffit que vous ayez une connoiſſance exacte de la terre & du ciel, une idée claire & préciſe de nos devoirs, de notre origine, de notre deſtinée, pour que vous ſoyez vraiment Philoſophe. Occupez-vous au milieu de vos exercices & de vos lectures, de ces grands objets; & quand vous ſerez décidé pour un état, alors on vous indiquera les moyens de vous inſtruire de ce qui s'y rapporte.

Bon ſoir. Ma plume ne peut aller plus loin; ma tête, fatiguée par un travail qui a duré tout le jour, me force de m'arrêter. Il n'y a que mon cœur que je ſens toujours plein de vigueur, quand il s'agit de vous aſſurer combien je ſuis, &c.

A Rome, ce 31 Décembre 1751.

LETTRE XLI.

A M. le Cardinal PASSIONEI.

EMINENTISSIME,

SI l'on reſtituoit la ſcience qu'on a priſe, comme un bien qu'on a volé, votre Eminence me verroit lui remettre tout ce que je ſais, à titre de choſe qui vous appartient; & alors elle ſeroit bien éloignée de me louer ſur mon prétendu ſavoir. Preſque tous les ſamedis je me rends à la magnifique Bibliotheque de votre Eminence; & là je me remplis autant que je peux des excellentes choſes qui tombent ſous ma main. J'arrive tout-à-fait indigent, & je reviens extrêmement riche; & voilà comme des larcins ſecrets font toute ma réputation & tout mon mérite: ainſi c'eſt à vos Livres, Monſeigneur, & non à mon eſprit, que je dois des remerciemens.

Je m'unis, Monſeigneur, au plaiſir que goûtent ceux qui écoutent votre Eminence dans ce délicieux Hermitage, où la ſcience préſide, où la vertu brille, où l'amitié converſe. Il eſt écrit que le Frere Ganganelli n'aura que des deſirs ſur cet objet; que ſon travail ne lui permettra jamais d'aller ſe repoſer à l'ombre de vos myrthes & de vos orangers. Cela ſeroit trop ſenſuel pour un Religieux de S. François,

qui ne doit connoître que la mortification & la pauvreté.

Ce qui me console, Monseigneur, c'est qu'heureusement je goûte la plus pure volupté, en faisant la tâche qui m'est imposée; & que le respect que je vous présenterois à Frescati, ne seroit ni plus profond, ni plus étendu, que celui avec lequel j'ai l'honneur d'être ici, &c.

A Rome, ce 8 Mai 1753.

LETTRE XLII.

A M. AYMALDI.

LE dernier Mémoire que vous m'avez fait passer, ressemble à ces campagnes incultes, où il y a par hasard quelques endroits agréables. Je le débrouille avec la patience qui convient à un Religieux, & avec le plus grand desir de vous obliger. Il y auroit trop de volupté à étudier, si l'on ne trouvoit que des fleurs. Tout homme qui travaille dans son cabinet, doit se regarder comme un voyageur qui rencontre tantôt des sentiers fleuris, & tantôt des chemins raboteux.

La légere production du P. Nocetti, Jésuite, sur l'Iris, a beaucoup de délicatesse. On y trouve cette imagination brillante & poétique, qui embellit les pensées & le style. Les Jésuites ont toujours cultivé les Belles-Lettres

avec ſuccès. Ces ſortes d'ouvrages ſont pour moi des eaux vivifiantes, qui rappellent mes eſprits vitaux, quand je me ſens épuiſé par un long & pénible travail: alors je les flaire, & je reprends mes forces. Vous ſavez que l'érudition eſt le tombeau des Belles-Lettres, ſi on ne leur donne quelques heures de tems en tems, pour ne pas les oublier. Je me ſuis tellement abſorbé dans les études profondes, me diſoit autrefois mon Profeſſeur de Théologie, que mon eſprit n'a plus l'odorat aſſez fin pour ſentir les ouvrages délicats: le goût lui-même s'émouſſe, quand on ne lui donne plus rien à goûter.

Je verrai le R. P. Général des Dominicains (le Pere Bremond) au ſujet de votre affaire, & je crois que je reuſſirai. Outre qu'il eſt très-obligeant, il a mille bontés pour moi; & d'ailleurs je lui rappellerai que S. François & S. Dominique ayant été fort amis, ainſi que S. Bonaventure & S. Thomas d'Aquin, il eſt à propos que cette heureuſe harmonie ſubſiſte entre leurs Diſciples.

Adieu. Portez-vous bien; car il y a tout à parier que ſous le Pontificat d'un Savant, votre mérite vous conduira à de grandes choſes. Je le deſire bien moins pour vous, & pour moi-même, que pour l'honneur du Saint Siege.

J'ai celui d'être, &c.

A Rome, ce 12 Mai 1753.

LETTRE XLIII.

*A Dom G***, Prieur de la Chartreuſe de Rome.*

M. R. P.

PUISQUE vous m'ouvrez votre cœur ſur ce qui ſe paſſe dans votre Communauté, je vous ouvrirai le mien avec la même candeur; & je vous dirai qu'il ſeroit à ſouhaiter, dans un Ordre auſſi rigide que le vôtre, que les Supérieurs fuſſent plus communicatifs; qu'ils ne paſſaſſent point de ſemaine ſans viſiter leurs Religieux; qu'ils s'inſinuaſſent amicalement dans leur eſprit; & qu'enfin, par des conſeils ſalutaires & par de tendres encouragemens, ils les aidaſſent à ſupporter le joug de la ſolitude.

Le Royaume de Jeſus-Chriſt n'eſt pas le regne du deſpotiſme. Il eſt auſſi contraire à la Religion qu'à l'humanité, de faire des eſclaves. Parce qu'on a fait vœu d'obéir à des Supérieurs, on ne s'eſt pas engagé à reſpecter leur humeur.

On s'imagine communément que la place de Supérieur eſt une place d'autorité, qui conſiſte à commander, & à voir des Religieux tremblans & ſoumis; tandis qu'un Chef de Communauté eſt un homme qui doit ſe faire tout à tous, étudier les différens caracteres, ſonder les eſprits, parvenir enfin à connoître ce qui

unit à l'un, ce qui eſt utile à l'autre, & ce que chacun en particulier peut accomplir.

Il y a tel Religieux qui n'a pas beſoin de parler, parce qu'il eſt naturellement taciturne; tel autre qu'un ſilence opiniâtre tue, parce qu'il eſt homme de converſation, & c'eſt alors qu'un Supérieur doit avoir différentes manieres de conduire: c'eſt alors qu'il doit excuſer celui-ci plutôt que celui-là, ſi l'on fait quelques légeres infractions à la Regle. Tout Ordre Religieux ne peut avoir un autre eſprit que celui de Jeſus-Chriſt, qui toujours doux, toujours humble de cœur, traita ſes Diſciples comme ſes freres & ſes amis, ſe diſant leur ſerviteur, & en faiſant réellement les fonctions.

La Regle ſeroit une marâtre, ſi elle puniſſoit impitoyablement ceux qui par une trop grande vivacité, ou par une trop grande lenteur, ſe rendent coupables de quelques omiſſions. Il y a des Religieux qu'un Supérieur doit plus ſouvent viſiter, parce qu'ils ſont plus ſouvent tentés, & parce que la retraite leur eſt plus difficile à ſupporter. Ainſi, ſans un eſprit de diſcernement & de pénétration, un Supérieur n'eſt qu'un ſimulacre, dont le gouvernement eſt pitoyable. Il n'a qu'une ſeule maniere de diriger; & il faut preſque autant de différentes directions, qu'on a de perſonnes à conduire. Celui-ci recule dans la voie du ſalut, ſi l'on s'aviſe de le réprimander; & celui-là y avance à pas de géant, ſi on ne lui paſſe rien.

L'Ordre des Chartreux mérite toute la vénération poſſible, comme n'ayant eu beſoin, depuis ſept ſiecles qu'il ſubſiſte, ni de changement, ni de réforme; mais je vous avouerai bonnement qu'il m'a toujours paru que les Prieurs avoient l'air trop ſombre, trop ſévere, & qu'en allant ſeuls au Chapitre, ils étoient juges & parties.

Par la raiſon qu'ils reçoivent ſouvent des viſites, qu'ils ont la liberté d'écrire & de ſortir, ils ne doivent pas moleſter un pauvre Religieux qui aura dit un mot à la dérobée.

On devient l'Inquiſiteur de ſa maiſon, quand on veut tout punir & ne rien diſſimuler. Il y a dans les Communautés, ainſi que dans les familles, de petites altercations qui ne ſubſiſtent que parce qu'un Supérieur ne ſait pas les mépriſer.

Viſitez vos confreres de bonne amitié, ne leur parlez point de ce qui s'eſt paſſé, & vous verrez qu'ils ſeront honteux d'avoir cabalé. Rien ne déſarme la colere, comme la douceur. Vous leur apprendrez, en les embraſſant avec cordialité, que vous ſavez vous vaincre; & ils en ſeront édifiés. Il n'y a rien de plus dangereux pour les gens en place, que de ne vouloir jamais convenir qu'ils ſe ſont trompés.

Accoutumez-vous à étouffer dans votre propre maiſon les fautes de vos Religieux, ſans en informer le Général. On irrite par cette conduite ceux dont on ſe rend le délateur, & l'on fait voir

voir qu'on n'a pas le talent de gouverner.

Telle eſt ma maniere de penſer. Si je me trompe, vous me ferez plaiſir de me le prouver, & ſi vos raiſons ſont bonnes, je m'y rendrai; car je ne ſuis, ni prévenu en ma faveur, ni obſtiné.

C'eſt mon cœur qui vous a parlé dans toute cette Epître, comme c'eſt lui qui vous aſſure de la ſincérité des ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

A Rome, ce 21 Juin 1754.

LETTRE XLIV.

Au même.

La méridienne qu'on fait en Italie, mon très-cher & Révérend Pere, ne vous auroit pas tant allarmé, ſi vous vous étiez rappellé que, lorſqu'on eſt à Rome, il faut vivre à la maniere des Romains: *Cum Romano Romanus eris.*

Eſt-ce donc un ſcandale, un malheur, qu'un pauvre Religieux, dans un pays, où l'on eſt accablé par une exceſſive chaleur, prenne une demi-heure de repos, pour reprendre enſuite ſes exercices avec plus d'activité? Penſez que c'eſt le moment, où le ſilence eſt mieux gardé, vous qui mettez au nombre des péchés capitaux un ſeul mot prononcé, quand on ne doit pas parler. Voyez Jeſus-Chriſt, quand il trou-

ve ſes Apôtres endormis: *Hélas*, leur dit-il avec la plus grande bonté, *vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi?*

Mais comment accordez-vous l'obéiſſance que vous exigez de la part de vos Religieux avec celle que vous refuſez au Souverain Pontife? Vous ne pouvez ignorer que toutes les Regles Clauſtrales n'ont de vigueur que parce qu'elles furent approuvées par des Papes; & que, ſi celui qui regne maintenant avec tant de ſageſſe, veut diſpenſer vos Religieux de certaines pratiques, il en eſt abſolument le maître. On ne conteſtera jamais au Légiſlateur le droit de modifier la Loi: *il Legiſlatore è maeſtro della Legge.*

Ce n'eſt point toucher à l'eſſence des vœux, que d'adoucir quelques auſtérités qui dépendent du tems, du lieu, de la circonſtance. La lettre tue, & l'eſprit vivifie; mais il y a des Supérieurs qui ſont toujours inquiets, dans la crainte qu'on n'omette une ſyllabe des Conſtitutions. De grace, tranquilliſez-vous, & pour le bien de vos Religieux, & pour votre propre ſanté. Tant que vous me conſulterez, c'eſt ainſi que je vous répondrai: il ne ſuffit pas d'alléguer la conſcience, il faut l'éclairer. Je vous embraſſe de tout mon cœur, étant, &c.

A Rome, ce 21 Septembre 1754.

LETTRE XLV.

A un Religieux partant pour l'Amérique.

Les mers vont donc bientôt nous séparer, mais tel est le sort de cette vie, que les uns sont jettés aux extrêmités du monde, & que les autres restent toujours au même lieu. Ce qu'il y a de sûr, c'est que mon cœur suit le vôtre; & que par-tout où vous serez, il s'y trouvera.

Si vous n'aviez pas fait une ample provision de piété, je craindrois extrêmement pour vous, dans un trajet où toutes les paroles qu'on proférera, ne seront pas des mots d'édification, & dans un pays où tous les exemples qu'on vous donnera, ne seront pas des modeles de vertu. L'Amérique est le Paradis terrestre, où l'on mange souvent le fruit défendu. Le serpent y prêche continuellement l'amour des richesses & des plaisirs, & la chaleur du climat y fait bouillonner les passions.

Nous sommes assez malheureux ici-bas, pour ne savoir pas nous contenir, quand nous n'appercevons d'autre Supérieur que Dieu, à moins qu'une foi vive ne soit le principe de nos actions; & tel est le cas des Religieux qui vivent à l'Amérique: ne voyant plus personne qui leur en impose & qui leur commande, ils sont per-

dus, ſi l'Evangile ne regne dans leur cœur.

Je me perſuade que vous demanderez ſouvent le don de force à Dieu, afin qu'il vous ſoutienne contre tous les dangers. Il y a du bien à faire parmi les Negres, quelque penchant qu'ils aient pour les vices groſſiers, quand on ſait gagner leur confiance, & leur imprimer une certaine crainte.

Penſez que Dieu ſera auſſi près de vous en Amérique, qu'en Europe; que ſon œil voit tout; que ſa juſtice jugera tout; & que c'eſt pour lui ſeul qu'on doit agir. Faites-vous une vie laborieuſe & réglée; car ſi malheureuſement l'oiſiveté vous gagne, bientôt tous les vices vous inveſtiront, & vous ne pourrez plus vous en défendre.

Ne vous permettez jamais aucune parole qu'on puiſſe interpréter contre la Religion & contre les mœurs. Ceux-même qui paroîtroient y applaudir, vous mépriſeroient réellement, comme un ſerviteur infidele qui ſe moque du maître dont il mange le pain, & dont il porte la livrée.

Dieu vous préſerve de théſauriſer: un Prêtre qui aime l'argent, & ſur-tout un Religieux qui a fait vœu de pauvreté, eſt pire que le mauvais riche même, & mérite d'être encore plus rigoureuſement traité.

Du reſte, ſoyez ſociable, & gagnez vos Paroiſſiens par beaucoup d'honnêtetés; qu'on s'apperçoive que c'eſt la vraie piété qui vous

gouverne, & non l'humeur. Ne vous mêlez des affaires séculieres, que pour accommoder des procès & pour rétablir la paix. Je prierai pour vous celui qui commande aux flots, qui calme les tempêtes, & qui n'abandonne point les siens, dans quelque pays qu'ils se trouvent. Ce qui me console, c'est qu'il n'y a point de distance pour les ames; & que par les liens de la Religion & du cœur, nous sommes toujours voisins les uns des autres.

Adieu & adieu; je vous embrasse tendrement.

LETTRE XLVI.

Au Prélat CERATI.

Vous êtes trop heureux, mon cher Prélat, de partager votre tems entre Pise & Florence: dans l'une votre esprit y est à l'aise; & dans l'autre votre science y trouve de quoi s'y nourrir.

Quand je pense que la Toscane est vraiment la restauratrice des sciences & des arts, je la vénere singuliérement; & je sens palpiter mon cœur toutes les fois qu'on m'en parle. Elle étoit digne de cette gloire, comme étant avantagée de la plus heureuse situation & du plus heureux climat. On y respire une suavité, qui semble donner à l'ame un nouvel être; & l'on s'apperçoit à chaque pas que les beaux-arts avoient raison de s'y plaire.

J'ai connu un vieillard qui avoit la raison la

plus ornée & l'esprit le plus sensuel, & qui arrangeoit si bien son tems, que chaque année il passoit le printems à Pise, l'été à Sienne, l'automne à Livourne & l'hiver à Florence. Il alloit alternativement dans ces quatre Villes, pomper l'esprit des habitans, y répandre le sien, & goûter les douceurs du plus agréable commerce. Nos conversations commencent à dégénérer: on n'y trouveroit pas maintenant cet intérêt que nos Peres y mettoient; & c'est à la trop aimable frivolité françoise, qui gagne tous les esprit, que nous sommes redevables de ce changement.

Chaque siecle a un génie qui le caractérise: le luxe qui corrompt nos mœurs, corrompt aussi nos discours & nos écrits: il n'y a presque plus d'ame dans nos entretiens, dans nos livres, dans nos tableaux. Ce n'est plus qu'une certaine élégance, aussi légere que l'esprit qui la produit; & la Religion même se ressent malheureusement de ces maux. On croit pouvoir ôter du Christianisme ce qui déplaît, comme on retranche une garniture d'un habit: *come si leva un galone d'un vestito.*

Vous voyez ces choses: vous en gémissez, & vous avez raison.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 2 Septembre 1754.

LETTRE XLVII.

A M. l'Abbé de CANILLAC, *Auditeur de Rote.*

J'AI paſſé, Monſeigneur, pour avoir l'honneur de vous remettre moi-même un tome de M. de Buffon. L'excellent livre! l'excellent Ecrivain, s'il n'étoit point ſyſtématique! il y a une énergie de ſtyle & de penſées qui tranſporte & qui étonne.

Me demander ce que j'opine ſur les Libertés de l'Egliſe Gallicane, c'eſt me mettre dans le cas de ne pouvoir parler. D'ailleurs, qu'importe cette queſtion ſi les François, comme les Romains, ſont Catholiques, malgré les ſentimens qui les partagent ſur cet article? Les Papes & les Rois des tems paſſés eurent des torts réciproques; & Benoît XIV eſt heureuſement le Pontife le plus propre à les faire oublier. Ce que vous daignez me recommander ſe fera au plutôt, avec un zele égal au reſpect avec lequel je ſuis, &c.

A Rome, ce 6 Juin 1754.

LETTRE XLVIII.

Au Marquis SCIPION MAFFEI.

M. LE MARQUIS,

LE jeune Religieux que vous me recommandez, eſt tout glorieux d'une pareille prérogative, & je ne le ſuis pas moins de votre excellente Lettre: je la conſerverai comme un taliſman propre à me communiquer quelques étincelles de votre ſcience & de votre génie. Je voudrois dire mille choſes; mais j'ai peur de vous comme d'un eſprit, & je me trouve interdit. Je me rappelle l'immenſité de vos connoiſſances, la valeur de vos productions; & ce ſouvenir me rend ſi petit, que je n'oſe paroître devant vous.

L'Italie s'applaudira long-tems de vous avoir donné le jour; & ſi Vérone connoît ſa propre gloire, elle vous érigera des ſtatues. Mais ce qui vous rend infiniment ſupérieur à tous ces vains honneurs, c'eſt que vous êtes le plus humble des hommes, & que vous ſavez moins que perſonne combien vous valez.

Je ne pardonnerois point au tems de vous faire vieillir ſans nul égard pour votre mérite, ſi je n'étois perſuadé, comme vous, d'une vie toute céleſte qui nous attend. Nous ſavons que le Ciel eſt le centre & le ſéjour de toute lumiere, & que les connoiſſances qu'on y acquiert dans

dans un moment, ne peuvent se comparer aux foibles lueurs dont nous jouissons ici-bas.

J'aurai tous les égards possibles pour votre protégé. Il deviendra mon fils, comme il a été le vôtre, par l'intérêt que je prendrai à son avancement dans les sciences & dans la piété. Il trouvera dans notre Ordre le même secours que j'y ai trouvé pour m'instruire & pour me former; & je puis dire à cette occasion, sans vouloir flatter les miens, que les secours ne sauroient y être plus abondans. On y a le goût des bons livres; on y entretient l'émulation; on y est continuellement appliqué; & l'on y estime d'une maniere toute particuliere l'incomparable Scipion Maffei. Il vit dans nos cœurs, comme il vit dans ses écrits; & c'est ce dont je puis l'assurer, étant plus que personne, &c.

LETTRE XLIX.

A Monseigneur CARACCIOLI, *Nonce à Venise, & mort Nonce en Espagne.*

MONSEIGNEUR,

J'AI l'honneur de vous envoyer la délibération du Saint-Office, qui sera sûrement conforme à votre maniere de penser. J'y ai mis tout le zele dont je suis capable, pour vous prouver le cas infini que je fais de vos vertus. Plût à Dieu

que l'Eglise eût toujours des Prélats aussi exemplaires que vous, Monseigneur! C'est ce que répetent souvent les Vénitiens, & ce qui me transporte de joie, quand j'ai l'heureuse occasion de pouvoir vous assurer de tout le respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 21 Octobre 1751.

LETTRE L.

*Au Comte de ***.*

Si les scrupules vous investissent, mon cher ami, vous êtes perdu; ou vous retomberez dans la dissipation, ou vous ne servirez plus Dieu qu'en esclave. Souvenez-vous que la Loi Judaïque étoit une loi de crainte, & que la nouvelle est une Loi d'amour. Le vase d'argile auquel notre ame est attachée, ne nous permet pas d'avoir une perfection angélique.

On dégrade la Religion, lorsqu'on s'applique à des minuties. Il y aura des distractions dans les prieres, tant que les hommes prieront; des fautes dans leur conduite, tant qu'ils agiront; parce que tout homme est sujet à l'erreur & à la vanité: *Omnis homo mendax.*

Il n'y a que les faux dévots qui se scandalisent de tout, & qui voient le démon par-tout. Accomplissez la loi sans travail d'esprit, sans effort d'imagination, & vous serez agréable à Dieu. Rien n'arrête les ames dans le chemin de

la piété, autant que le ſcrupule mal-entendu. Comme la trop grande retraite favoriſe les illuſions, & que la ſociété les diſſipe, fréquentez les gens de bien, au lieu de reſter ſeul. D'ailleurs ne vous découragez pas quand vous ferez tenté. La tentation eſt une épreuve qui nous apprend à nous défier de nous-mêmes, & qui nous fait mériter.

Venez me voir, & nous tâcherons de découvrir enſemble d'où naiſſent les ſcrupules qui vous tourmentent. Je n'ai rien de plus à cœur que de vous ſavoir un bon Chrétien; mais je ſerois déſolé ſi vous deveniez ſcrupuleux. Alors tout vous bleſſeroit, & vous ſeriez inſupportable à vous-même.

J'ai toujours oublié de vous parler de votre bonne parente. Voilà comme mes diſtractions me jouent de tems en tems les plus mauvais tours, mais le cœur n'y a point de part. La Marquiſe plus effarouchée, que pénétrée de mes remontrances, ne ſait trop quel parti prendre. Quand la dévotion calcule en fait de réconciliation, il ne faut s'attendre qu'à des démonſtrations ſuſpectes. Mais comme d'une mauvaiſe paie on tire ce qu'on peut, vous vous contenterez de très-petites politeſſes que la très-chere parente vous fera.

Perſévérez, mon cher ami; perſéverez. Je ſuis édifié de votre courage, & charmé de ce que vous êtes content du guide que je vous ai donné. N'eſt-il pas vrai que c'eſt un digne

homme, & qui mene ſûrement à Dieu? Il faut une intelligence merveilleuſe pour découvrir l'intérieur des perſonnes, & l'ame la plus propre à gagner leur confiance.

J'approuve ce que vous mettez en réſerve pour faire des charités; mais je n'aime pas qu'on donne goutte à goutte, & qu'on s'aſſujettiſſe à des aumônes réglées, de maniere à n'avoir plus rien pour ceux dont le beſoin eſt extrême. Il vaut mieux arracher une ou deux familles à la miſere, que d'éparpiller quelques écus qui ne ſoulagent perſonne. Et d'ailleurs, il eſt à propos d'avoir toujours une ſomme en réſerve pour les cas extraordinaires: par cette diſpoſition, on remédie aux maux les plus urgens.

N'allez pas donner dans cette petite dévotion qui veut réduire tout pauvre, ſans examiner ni ſa naiſſance ni ſon extraction, à ſe vêtir & à ſe nourrir comme le bas peuple.

La charité n'humilie jamais perſonne, & elle ſait ſe proportionner ſelon les circonſtances & ſelon les conditions. Donner orgueilleuſement, c'eſt encore pis que de ne rien donner. Aſſaiſonnez vos largeſſes, de maniere à paroître plus mortifié que celui qui reçoit. La Religion eſt trop grande, pour approuver les petites ames qui obligent avec hauteur, & qui font ſentir l'importance de leurs ſervices.

Ne vous contentez pas de donner, mais prêtez encore, ſelon le précepte de l'Ecriture, à celui qui eſt dans le beſoin. Je ne connois pas

d'objet plus mépriſable que l'argent, ſi on ne l'emploie à ſecourir ſon prochain. L'inſipide plaiſir d'amaſſer des écus, peut-il ſe comparer à la ſatisfaction de faire des heureux, & au bonheur d'acquérir le Ciel ?

Quand vous ſerez économe ſans avarice, généreux ſans prodigalité, alors je vous regarderai comme un riche, qui ne ſera pas dans l'impoſſibilité de ſe ſauver. Prévenez les beſoins, ſans attendre qu'on vous demande: *La caritù ſa divinare.*

Adieu. Il me paroît ſuperflu de vous réitérer à la fin de cette Lettre, que je ſuis votre meilleur ami, & votre plus humble ſerviteur. Aſſurément vous n'en doutez pas, ou vous m'outrageriez bien ſenſiblement.

A Rome, ce 19 Avril 1752.

LETTRE LI.

Au même.

Vous me demandez pourquoi il y a des jours où, livrés à la mélancolie, ſans en ſavoir la cauſe, nous ſommes à charge à nous-mêmes; & je vous réponds.

Premiérement, que c'eſt à raiſon de la dépendance où nous ſommes d'un corps qui n'eſt pas toujours dans un parfait équilibre.

Secondement, parce que Dieu veut nous

faire ſentir que cette vie n'eſt pas notre félicité, & que nous ſerons toujours mal à notre aiſe, juſqu'à ce que nous la quittions. C'eſt ce qui faiſoit que l'Apôtre ſoupiroit ſans ceſſe après les biens éternels.

Il y a dans le monde moral, comme dans le phyſique, des brouillards & des nuages: *L'anima come il cielo, è circondata di nuvole.*

Le meilleur moyen de ſe diſtraire de ces contre-tems, c'eſt d'aimer le travail. On n'a le loiſir, ni de s'attriſter, ni de s'ennuyer, quand on s'occupe ſérieuſement. L'étude eſt l'élément de l'eſprit. Vous ne ſerez à charge, ni aux autres, ni à vous-même, dit Séneque, ſi vous aimez à étudier. Il eſt inconcevable combien il y a de mauvais quarts-d'heure dans le cours de la vie, dont le travail nous garantit. On n'eſt heureux ici-bas, qu'en ſachant engourdir ſes maux. Celui qui n'a point de chagrin, en a eu, ou il en aura, parce que les peines & les douleurs ſont l'héritage de notre premier pere, & qu'on ne peut abſolument s'en préſerver.

Je ſuis de tout mon cœur, &c.

A Rome, ce 27 Avril 1752.

LETTRE LII.

A Monſeigneur FERNIANI, *Evêque de Pérouſe.*

MONSEIGNEUR,

LE Poſtulant que vous m'avez adreſſé, paroît préférer l'Ordre des Auguſtins à celui des Franciſcains; &, loin d'en être fâché, je viens de le conduire moi-même chez un Religieux de mes amis, qui en prendra tout le ſoin poſſible, & qui, après l'avoir éprouvé, lui donnera l'habit de S. Auguſtin.

Pourvu qu'on ait le véritable eſprit de la piété, n'importe en quel Couvent on ſoit placé. Tous les Ordres ne ſont qu'une ſeule & même famille à mes yeux; & heureuſement je n'ai point des affections pour ma Communauté, qui puiſſent préjudicier à quelque autre. D'ailleurs les Auguſtins allierent de tout tems les lumieres avec les vertus, & on ne peut qu'y prendre d'excellentes leçons, lorſqu'on y eſt bien appellé.

Le P. Capucin qui vous a ſi avantageuſement parlé de moi, Monſeigneur, ne m'a preſque pas vu. Il a jugé de ma perſonne, comme d'une perſpective qu'on croit quelque choſe de loin, & qui n'eſt rien, lorſqu'on en approche. Je l'obligerai à ſe dédire, lorſqu'il reviendra à Rome, parce qu'alors je me ferai voir de près. C'eſt la meilleure maniere que je connoiſſe,

pour corriger les hommes de la bonne idée qu'ils peuvent avoir de moi. Je me recommande à vos prieres, que je crois très-efficaces auprès de Dieu; & j'ai l'honneur d'être avec, &c.

A Rome, ce 26 Août 1753.

LETTRE LIII.

Au Prélat CERATI.

MONSIGNOR,

JE viens de voir votre bon & ancien ami, Mgr. Bottari, & je l'ai trouvé, comme il est toujours, enfoncé dans la lecture la plus intéressante & la plus profonde. Il a passé de cet état à une conversation pittoresque, qui m'a singuliérement plu; car il ne parle point, sans faire tableau. Tout est sententieux, tout fait image, & tout caractérise parfaitement les livres & les personnes qu'il désigne.

Nous avons beaucoup discouru sur les Antiquités Romaines, & sur la diversité de nos Bibliotheques, qui plus ou moins excellentes, forment une collection admirable. Deux Anglois fort instruits ont pris part à notre entretien, & ont parlé de maniere à se faire écouter. C'est une Nation qui voyage avec beaucoup de fruit, en profitant de tout ce qu'elle voit. On

dir qu'elle prend la ſubſtance des choſes, tandis que les François ſe contentent de la ſuperficie. Mais je vous laiſſe à réſoudre, ſi pour le commerce de la vie, il ne vaut pas mieux être agréablement ſuperficiel, que triſtement profond.

Le Cardinal Bentivoglio diſoit *qu'il falloit voir les Anglois lorſqu'on vouloit ſonger, & les François quand on vouloit converſer.* J'ouvre ma cellule aux uns & aux autres avec le plus grand plaiſir, vous avouant toutefois que la vivacité françoiſe a quelque choſe pour moi de ſingulièrement atrayant. On aime à ſe retrouver, car vous ſavez que je ne ſuis ni lent, ni taciturne.

Vous devez avoir reçu le Livre que le P. Maſſoleni de l'Oratoire vous a fait paſſer. Vous le trouverez auſſi intéreſſant que bien conditionné. Je vous vois plongé dans cet ouvrage, ſans pouvoir vous en arracher. L'homme de cabinet a réellement des plaiſirs qui ſurpaſſent toutes les joies du monde. Mais chut: c'eſt le ſecret des gens d'étude, & il ne faut pas le divulguer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Novembre 1753.

LETTRE LIV.

A un Religieux Franciſcain.

Je ſens quelque choſe en moi-même qui me met la plume à la main, qui me dit à l'oreille de vous écrire, qu'il y a longtems que je n'ai joui de ce doux plaiſir; & c'eſt mon amitié pour vous qui me procure un auſſi grand avantage.

Il faut avouer, comme dit S. Auguſtin, que l'amitié a quelque choſe de bien doux & que quiconque n'en connoît pas les douceurs, doit s'exclure de la ſociété. Le Sauveur du monde l'a canoniſée par ſon attachement tout particulier pour S. Jean; & nous voyons que les plus grands Saints l'ont cultivée avec la plus religieuſe attention.

Soyez donc toujours mon bon ami. Quoiqu'on diſe dans le monde que les Moines n'aiment rien, j'ai trouvé dans le Cloître les cœurs les plus ſinceres & les plus officieux: on n'en croira rien, parce qu'on veut que nous ayons tort. Mais que nous importe, ſi nous n'en goûtons pas moins les douceurs de l'amitié, & ſi je n'en ſuis pas moins votre ſerviteur & votre ami.

A Rome, ce 29 Décembre 1754.

LETTRE LV.

A la Dame PICLIANI.

Ce n'eſt pas une choſe indifférente de garder vos deux filles avec vous : la qualité de mere vous impoſe les devoirs les plus importans. Le monde viendra ſe mettre continuellement entre vous & vos enfans, ſi vous n'avez ſoin de l'écarter, non avec cette auſtérité qui n'excite que des murmures, mais avec cette ſageſſe qui gagne la confiance.

Vos filles ne ſeront que des hypocrites, ſi vous les accablez d'inſtructions, & ſi vous les inquiétez ; tandis qu'elles aimeront la Religion, ſi par votre exemple & par votre douceur, vous ſavez la faire aimer.

On ne conduit pas des perſonnes de vingt ans comme ſi elles n'en avoient que dix. Il eſt des traitemens & des leçons pour les âges comme pour les conditions.

Entretenez le plus que vous pourrez le goût des bonnes lectures & du travail ; mais avec cette aiſance qui n'aſſujettit point à la minute, & avec cet eſprit de diſcernement, qui ſait différencier d'un Cloître une maiſon ſéculiere.

Etabliſſez vos filles ſelon leur bien & ſelon leur état, en ne forçant point leur volonté, à moins qu'elles ne vouluſſent s'allier avec des gens diſſipateurs ou vicieux. Le mariage eſt

la condition naturelle de tous les hommes : ce ſont des exceptions à la regle lorſqu'on s'en diſpenſe.

Sans aimer la mondanité, ne vous rendez point ridicule ſur les uſages du monde. La piété devient un ſujet de raillerie, quand on la préſente ſous des dehors ſinguliers : la femme ſage évite de ſe faire remarquer.

Quand on eſt né pour prendre certains habits, il faut les porter, mais toujours avec la décence qui convient à la pudeur.

Vous aurez ſoin que vos Demoiſelles fréquentent la Société. La vraie dévotion n'eſt ni bruſque ni farouche : la ſolitude mal entendue irrite les paſſions ; & pour de jeunes perſonnes, il eſt ſouvent plus ſûr de fréquenter un monde choiſi, que de reſter ſeul. Vous inſpirerez la gaieté, pour qu'on n'ait pas l'air de traîner la piété : vos récréations conſiſteront dans des promenades & dans des petits jeux ; & lorſqu'il ſera queſtion de s'appliquer, vous ne parlerez ni de ces études profondes, ni de ces ſciences abſtraites, qui ſouvent rendent le ſexe vain & jaſeur.

Faites-vous ſur-tout aimer : c'eſt le plus grand plaiſir auquel une mere puiſſe aſpirer, & la plus grande prérogative dont elle puiſſe jouir, pour opérer le bien ſelon ſa volonté.

Que vos domeſtiques aient de la religion & de l'honnêteté : ils ſont capables de tous les crimes, quand ils ne craignent pas Dieu. On

ne *doit* uſer avec eux, ni de hauteur, ni de familiarité, afin de les traiter comme des hommes & comme des inférieurs La juſtice eſt la mere de l'ordre: tout eſt à ſa place, quand on ſe comporte avec équité.

Ne puniſſez jamais qu'avec peine, & pardonnez toujours avec plaiſir.

Fréquentez votre Paroiſſe, pour que les brebis ſe trouvent ſouvent avec leur Paſteur; c'eſt conforme aux ſaints Canons, ainſi qu'à l'uſage ancien.

Votre ſageſſe vous apprendra le reſte. Je compte beaucoup ſur vos lumieres & ſur votre bonne volonté, comme vous pouvez être vraiment aſſurée de la reſpectueuſe conſidération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 15 Novembre 1754.

LETTRE LVI.

Au Comte ALGAROTTI.

MON CHER COMTE.

ARRANGEZ-VOUS, malgré votre philoſophie, de maniere que je vous voye dans le Ciel; car je ſerois bien fâché de vous perdre de vue pendant une éternité.

Vous êtes un de ces hommes rares pour l'eſprit & pour le cœur, qu'on veut aimer même

au-delà du tombeau, quand on a l'avantage de vous connoître; & perſonne n'a plus de raiſons que vous pour ſe convaincre de la ſpiritualité de l'ame & de ſon immortalité. Les années coulent pour les Philoſophes, comme pour les ignorans; & ce qui doit en être le terme, ne peut qu'occuper un homme qui penſe.

Avouez que je ſais accommoder les Sermons, de maniere à ne pas effaroucher un bel eſprit; & que, ſi l'on prêchoit auſſi briévement, auſſi amicalement, vous entendriez par fois le Prédicateur: mais il ne ſuffit pas d'écouter; il faut que cela paſſe dans le cœur; que cela y germe; & que le tout aimable Algarotti devienne auſſi bon Chrêtien, qu'il eſt bon Philoſophe: alors je ſerai doublement ſon ſerviteur & ſon ami.

A Rome, ce 11 Décembre 1754.

LETTRE LVII.

A Monſignor ROTA, *Secrétaire de la Chiffrerie.*

JE crois, Monſignor, que pour pouvoir enfin nous rencontrer, il eſt à propos qu'il y ait une heure de ralliement: je vous prie de vouloir bien me l'indiquer, & très-certainement je n'aurai garde d'y manquer.

Il n'y a rien que je regrette avec plus de

douleur, que le tems qu'on perd dans les anti-chambres. Le tems eſt le plus précieux don que Dieu nous ait fait; & l'homme le diſſipe avec une profuſion auſſi cruelle que ſurprenante.

Le tems, hélas, eſt un bien au pillage, chacun nous en enleve une partie; & malgré toute mon attention à vouloir le conſerver, je le vois s'échapper de mes mains; & à peine ai-je dit qu'il s'enfuit, qu'il a déja paſſé.

J'attends vos ordres pour me rendre chez vous, & pour vous dire que s'il y a des momens pour vous voir, il n'y en a point où je ne ſois avec autant d'attachement que de reſpect, Monſignor, votre très-humble, &c.

A Rome, ce 3 Janvier 1754.

LETTRE LVIII.

Au Gonfalonier de la République de Saint-Marin.

MON TRES-CHER AMI,

QUOIQUE vous ne ſoyez que le petit Souverain d'un très-petit Etat, vous avez une ame qui vous égale aux plus grands Princes. Ce n'eſt pas l'étendue des Empires qui fait le mérite des Empereurs: un pere de famille peut avoir beaucoup de vertus, & un Gonfalonier de Saint-Marin une grande réputation.

Je ne trouve rien d'auſſi charmant que d'être à la tête d'un petit canton, qu'on apperçoit à peine ſur la Carte géographique, où l'on ne connoît ni les diſcordes, ni la guerre, & où il n'y a d'orage que lorſque le Ciel s'obſcurcit; où il n'y a d'ambition que celle de ſe maintenir dans le ſilence & dans la médiocrité; où tous les biens ſont communs par l'uſage où l'on eſt de ſe ſecourir.

O que ce petit coin de terre me plaît! qu'on eſt heureux d'y demeurer; & non au milieu du tumulte qui agite les grandes Villes, & non au milieu des grandeurs qui font gémir les petits, & non au milieu du luxe, qui corrompt le cœur & qui éblouit les yeux! C'eſt un endroit où je fixerois volontiers mon tabernacle: mon cœur y eſt depuis longtems par l'amitié que je vous porte.

Il n'y a pas un plus grand fardeau qu'une Souveraineté; mais la vôtre eſt ſi douce, qu'elle n'empêche pas de marcher; ſurtout lorſque je viens à la comparer à ces Monarchies qu'on ne peut gouverner qu'en ſe multipliant, & qu'en ayant partout des yeux.

Tout eſt embuſcade pour un Prince qui ſe trouve à la tête d'un vaſte Royaume. Dans le tems qu'il ſe perſuade qu'on lui fait la cour, on cherche à le tromper. S'il eſt pieux, on fait l'hypocrite, & l'on ſe moque de lui: s'il eſt cruel, on le dit juſte; & il n'entend jamais la vérité.

Il

Il faut qu'il deſcende ſouvent dans ſon cœur pour la chercher. Mais qu'il eſt à plaindre ſi elle ne s'y trouve pas! L'Hiſtoire ne contient les regnes de tant de mauvais Princes, que parce qu'ils aimoient à vivre loin de la vérité. C'eſt la ſeule bonne amie des Rois quand ils veulent l'écouter; mais ils prennent ſouvent le change ſur ſon compte, ne la regardant que comme un moniteur importun, qu'il faut écarter ou punir.

Pour moi, qui l'aimai dès ma plus tendre enfance, il me ſemble que je l'aimerois toujours, quand même elle me diroit les choſes les plus dures. Elle eſt comme ces médicamens amers qui déplaiſent au goût, mais qui rendent la ſanté. On la connoît ſûrement plus à Saint-Marin, que partout ailleurs: on ne la voit qu'obliquement dans les grandes Cours; & vous l'appercevez en face, & vous l'accueillez avec empreſſement.

Je ne vous enverrai point le livre que vous vouliez voir: c'eſt une production tout-à-fait informe, mal traduite du François, & qui pullule d'erreurs contre la morale & contre le dogme. On n'y parle néanmoins que d'*humanité*; car c'eſt aujourd'hui le beau mot qu'on a finement ſubſtitué à celui de *charité*; parce que l'humanité n'eſt qu'une vertu payenne, & que la charité, au contraire, eſt une vertu chrétienne. La philoſophie moderne ne veut plus de tout ce qui tient au Chriſtianiſme; &

en cela elle fait voir aux yeux de la raiſon, qu'elle n'aime que ce qui eſt vicieux.

Les anciens Philoſophes qui n'étoient point éclairés des lumieres de la foi, & qui n'avoient pas le bonheur de connoître le vrai Dieu, ſouhaitoient qu'il y eût une révélation; & les nouveaux rejettent celle qu'on ne peut méconnoître: mais en cela ils ſe trahiſſent eux-mêmes; car s'ils avoient l'eſprit droit & le cœur pur, s'ils étoient humains comme ils le prétendent, ils recevroient à mains jointes une Religion qui condamne juſqu'aux mauvais deſirs, qui ordonne expreſſément l'amour du prochain, & qui promet une récompenſe éternelle à tous ceux qui auront ſecouru leurs freres, & qui auront été fidéles à leur Dieu, à leur Roi, à leur patrie: *Non ſi può odiare una Religione tant' oneſta quando il cuore e oneſto.*

Auſſi quand je vois continuellement ſous la plume des écrivains qui anathématiſent le Chriſtianiſme, les mots de *légiſlation*, de *patriotiſme*, d'*humanité*, je dis, ſans crainte de me tromper: Ces hommes-là ſe jouent du public, & ils ne ſont intérieurement ni patriotes ni humains. La bouche parle ordinairement de l'abondance du cœur.

C'eſt par-là que j'aurois voulu attaquer les Philoſophes modernes, ſi je m'étois ſenti aſſez fort pour les combattre. Ils auroient pu crier contre mes raiſonnemens, parce que je les aurois ſerrés de près; mais ils ne ſe ſeroient pas

plaints de ma vivacité. Je leur aurois parlé comme l'ami le plus tendre, zélé pour leur bonheur, autant que pour le mien, comme un auteur véridique, impartial, qui auroit reconnu leurs talens, & rendu ſouvent juſtice à la beauté de leur eſprit.

J'ai aſſez de préſomption pour croire qu'ils m'auroient aimé, quoique leur antagoniſte.

Je n'exécuterai point ce deſſein, parce que je ne jouis point ici de l'heureuſe tranquillité qu'on reſpire à Saint-Marin: on y eſt dans une quiétude qui a quelque choſe de céleſte.

Il faut cependant que ce repos ſoit funeſte aux Sciences & aux Belles-Lettres, attendu que je ne vois pas dans l'immenſe catalogue des hommes célebres, des Ecrivains citoyens de Saint-Marin. Je vous conſeille d'aiguillonner vos ſujets, pendant que vous ſerez en place; mais preſſez-vous: car ce n'eſt pas de votre regne dont il eſt dit: *cujus regni non erit finis.* Il y a de l'eſprit dans votre pays, il n'eſt queſtion que de l'exciter.

Voilà une Lettre auſſi longue que vos États, ſurtout ſi vous faites attention au cœur qui l'a dictée, & dans lequel vous occupez ſouvent une bonne place. C'eſt ainſi qu'on s'écrit & qu'on s'aime, quand on a été au College enſemble. Adieu.

LETTRE LIX.

*Au Comte ***.*

Je n'avois point voulu vous conſeiller l'étude des Mathématiques, mon cher ami, que lorſque vous ſeriez affermi dans les principes de la Religion. Je craignois qu'en vous appliquant à une ſcience qui ne veut que des choſes démontrées, vous fiſſiez comme tant de Mathématiciens qui s'aviſent de ſoumettre nos myſteres à la démonſtration. Les Mathématiques toutes étendues qu'elles ſont, n'ont rien que de très fini, dès qu'il s'agit de Dieu. Toutes les lignes qu'on peut tirer ſur la terre, tous les points où l'on peut aboutir, ne ſont que des infiniment petits en comparaiſon de cet Etre immenſe qui ne ſouffre ni paralleles ni rapports.

Les Mathématiques vous donneront un eſprit juſte. Sans elles, on manque d'une certaine méthode néceſſaire pour rectifier les penſées, pour caſer les idées, pour porter des jugemens ſûrs. Il eſt facile de s'appercevoir, en liſant un livre, même de morale, ſi l'auteur eſt Mathématicien: je ne m'y trompe guere. Le célebre Métaphyſien qu'ont eu les François, n'auroit jamais compoſé la Recherche de la Vérité, s'il n'eût été Mathématicien, non plus que Leibnitz ſa Théodicée. On apperçoit dans

leurs productions cet ordre géométrique qui reſſerre les raiſonnemens, qui leur donne de l'énergie, & ſur-tout de la méthode.

C'eſt une ſi belle choſe que l'ordre, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'en porte l'empreinte, & qu'il n'y a point d'harmonie ſans lui. Auſſi peut-on dire que les Mathématiques ſont une ſcience univerſelle, qui lie toutes les autres, & qui les fait voir ſous les plus heureux rapports.

Les regards d'un Mathématicien ſont ordinairement des coups-d'œil ſûrs, qui analyſent & qui décompoſent avec juſteſſe; au lieu qu'un homme privé de la ſcience des Mathématiques, ne voit que d'une maniere vague & preſque toujours incertaine.

Attachez-vous donc à la connoître cette ſcience ſi digne de notre curioſité, & ſi néceſſaire, mais de ſorte qu'elle ne vous jette pas dans des diſtractions. Il faut tâcher d'être toujours à ſoi-même, quelque choſe qu'on puiſſe étudier.

Si j'avois votre loiſir & votre jeuneſſe, je prendrois une connoiſſance plus étendue de la Géométrie. J'ai toujours chéri cette ſcience d'un amour de prédilection. La tournure de mon eſprit me fait rechercher avec avidité tout ce qui eſt méthodique, & je fais peu de cas des ouvrages où l'on ne trouve que de l'imagination.

Nous avons trois ſciences principales, que

je compare aux trois choſes eſſentielles qui nous conſtituent; la Théologie, qui par ſa ſpiritualité, reſſemble à notre ame; les Mathématiques, qui par leur combinaiſon & leur juſteſſe, expriment notre raiſon; la Phyſique, qui par ſes opérations méchaniques, retrace notre corps; & ces trois ſciences, qui doivent s'accorder parfaitement, lorſqu'elles ſe tiennent dans leur ſphere, nous élevent néceſſairement vers leur Auteur, ſource de plénitude de toute lumiere.

J'avois entrepris autrefois, étant à Aſcoli, un Ouvrage qui avoit pour objet le parfait accord de toutes les ſciences. Je faiſois voir quelle étoit leur ſource, leur fin, & quels étoient leurs rapports: mais les exercices du Cloître, & les leçons que j'étois obligé de donner, m'empêcherent de le finir. J'en ai quelques fragmens que je chercherai dans mes papiers; & vous les lirez, ſi cela vous amuſe. Il y a quelques idées, quelques vues: mais ce n'eſt qu'une production ébauchée, à laquelle il faut ſuppléer en la liſant, & vous en êtes capable.

La Philoſophie ſans Géométrie, eſt comme la Médecine ſans Chymie. La plupart des Philoſophes modernes ne déraiſonnent que parce qu'ils ne ſont pas Géometres. Ils prennent des ſophiſmes pour des vérités, & s'ils poſent de bons principes, ils en tirent de fauſſes conſéquences.

Il ne ſuffit pas d'étudier pour être ſavant, *ni* de connoître les ſciences pour être philoſophe. Mais nous vivons dans un ſiecle où les grands mots en impoſent, & où l'on croit avoir du génie, quand on imagine des ſingularités. Défiez-vous des écrivains qui s'occupent plus du ſtyle que des choſes, & qui haſardent tout, pour avoir la ſatisfaction d'étonner.

Je vous enverrai au premier moment un ouvrage ſur la Trigonométrie, &, s'il eſt néceſſaire, je vous prouverai géométriquement, c'eſt-à-dire, juſqu'à la démonſtration, que je ſuis toujours votre meilleur ami.

A Rome, ce 22 Juin 1753.

LETTRE LX.

A un Religieux des Mineurs Conventuels.

Vous avez tort de penſer, mon Réverend Pere, que je ne prends aucune part à nos Chapitres. Je m'en affecte vivement, non comme un ambitieux qui deſire parvenir, mais comme un ami de notre Ordre, qui ſouhaite ardemment que la ſcience & la piété y occupent les premiers rangs. Un Supérieur qui n'eſt que ſavant, peut faire beaucoup de mal, & celui qui n'eſt que dévot, encore davantage. Il n'y a nulle reſſource, quand il n'y a point de lu-

mieres; & c'eſt une réflexion très-judicieuſe de Sainte Théreſe. Outre la ſcience & la piété, un Supérieur a encore beſoin d'un eſprit de ſageſſe & de diſcernement; car il y a une grande différence entre enſeigner & gouverner. On a même remarqué que tous les Ecrivains, juſqu'à ceux-mêmes qui donnent les plus belles leçons aux Monarques, ne ſont pas propres à l'adminiſtration. Le bon ſens valut ſouvent mieux que l'eſprit, & même que le génie, pour conduire les hommes avec prudence: on a trop d'idées quand on a trop d'eſprit, & l'on varie continuellement.

Je m'emploie avec tout le zele poſſible pour faire élire Supérieurs ceux qui ont le plus d'aptitude au gouvernement, mais ſans aucun retour ſur ſoi-même, & ſans aucune intrigue. J'aime à n'avoir pour tout Empire que ma cellule; & encore ai-je de la peine à contenir dans l'ordre mon imagination & mes penſées. L'homme eſt ſi ſouvent ballotté par ſes deſirs, qu'il ne fait pas toujours tout ce qu'il veut, quoiqu'il ſoit toujours libre d'agir ou de ne point agir.

Je ferai propoſer à la prochaine aſſemblée ce que vous ſouhaitez; & je préſume qu'on y conſentira, autant qu'on peut répondre d'une multitude de goûts, de ſentimens & d'eſprits divers. La vérité devroit naturellement entraîner tous les hommes; mais elle ſe préſente ſous tant d'aſpects différens, que chacun en juge

juge d'après ſes yeux. La vue varie ſelon ſes intérêts & ſelon les opinions: *li occhi vedono come vogliono.*

Soyez convaincu que je ſuis comme par le paſſé toujours prêt à vous obliger, toujours votre bon ſerviteur & votre bon ami.

LETTRE LXI.

Au Cardinal SPINELLI.

EMINENTISSIME,

LE livre ſera approuvé comme il mérite de l'être; votre Eminence peut y compter. Il ne contient que des choſes très-orthodoxes & très-praticables, quoi qu'en diſent certains illuminés. Si on laiſſoit faire le phariſaïſme, bientôt il n'y auroit dans l'Egliſe que des pratiques minutieuſes; & la Religion, qui eſt ſi belle & ſi ſublime, deviendroit un cercle de ſuperſtitions.

On aime en général tout ce qui ne tend point à la réforme du cœur; & l'on eſt charmé de vieillir ſans déraciner ſes mauvaiſes habitudes, à l'aide de quelques oraiſons qu'on récite à la hâte, & qu'on croit ſuffiſantes pour mener au Ciel.

Il n'eſt point étonnant que le monde nous ſéduiſe. Mais on ne conçoit pas comment des

hommes qui s'affichent pour être opposés à ses maximes, ne garantiſſent pas les ames de cette ſéduction. Les Phariſiens ſont de tous les tems, & il y en aura juſqu'à la fin du monde. Ils bâtiſſent des ſépulcres blanchis, au lieu d'ériger des temples à l'Eternel; & ils endorment les Fideles, en les amuſant avec des pratiques qui n'influent ni ſur l'eſprit, ni ſur le cœur.

Il ſeroit à déſirer que l'œil de votre Eminence devînt celui de tout le monde. Que d'abus réformés! que de fauſſes pratiques ſupprimées! Quand un Paſteur ne ſe nourrit que de l'Ecriture ſainte, des Conciles & des Peres, il n'y a point à craindre que ſon Dioceſe donne dans la ſuperſtition. Muratori diſoit que les petites dévotions reſſemblent à la plupart des pierres à détacher, qui n'ôtent les taches en apparence, que pour les élargir.

Quoiqu'accablé de travail, je vous prouverai, Monſeigneur, en me chargeant de celui que vous m'impoſerez, que je ne me refuſerai jamais au bonheur de vous convaincre du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

A Rome, ce 3 Juillet 1752.

LETTRE LXII.

A M. l'Abbé LAMI.

Je ne ſais comment je puis me reconnoître au milieu du déſordre qui regne dans ma cellule & dans ma tête. Tout y eſt pêle-mêle: il faut écrire à un Auteur auſſi méthodique que vous, pour débrouiller un pareil chaos.

Votre derniere Lettre ſur la poéſie me paroîtroit un chef-d'œuvre, ſi vous y aviez caractériſé le génie poétique de chaque Nation. Les Italiens ne ſont pas Poëtes comme les Anglois, ni les Allemands comme les François. Ils ſe reſſemblent pour les principes; mais ils different pour l'effervescence & pour l'enthouſiaſme. La poéſie allemande eſt un feu qui éclaire; la françoiſe, un feu qui pétille; l'italienne, un feu qui brûle; l'angloiſe, un feu qui noircit.

On entaſſe trop d'images dans nos Pieces de vers; & il faudroit moins les prodiguer, pour qu'ils fiſſent une ſenſation plus vive. Rien ne réveille mieux un lecteur que la ſurpriſe; & il n'y en a point lorſqu'on multiplie trop les choſes qui peuvent étonner.

Heureux l'eſprit ſobre, qui dans la poéſie comme dans la proſe, ménage avec délicateſſe les rencontres & les ſituations. Je m'ennuie

bientôt d'un jardin où je vois partout des cascades & des boſquets; au lieu qu'il m'enchante ſi je n'y découvre qu'au haſard des cabinets de verdure & des pieces d'eau. Les violettes gagnent infiniment à ne paroître qu'à demi, ſous un épais feuillage: *Queſto che ſi naſconde accita la curioſita.*

Il n'y a de beautés que par comparaiſon. Si tout étoit également magnifique, les yeux ſe laſſeroient bientôt d'admirer. La nature, qui doit ſervir de modele à quiconque écrit, varie ſes perſpectives de maniere à ne jamais fatiguer la vue: la plus magnifique prairie ſe trouve dans le voiſinage du plus ſimple vallon; & ſouvent une charmante riviere à côté d'un morne côteau.

Répétez ces leçons, mon cher Abbé, pour corriger nos Poëtes, s'il ſe peut, de cette profuſion de beautés qui ne ſont que de l'or entaſſé ſans ordre & ſans goût. On eſtime vos fouilles autant qu'on admire votre eſprit; & quand un Journaliſte a acquis cette double gloire, il peut parler en maître, bien aſſuré qu'on l'écoutera.

J'étois jeune écolier, quand je perdis un de mes camarades avec qui la ſympathie m'avoit extrêmement lié. Hélas! après bien des promenades ſolitaires faites enſemble, bien des réflexions ſur des choſes que nous ne ſavions point encore, mais que nous deſirions connoître, il mourut; & je crus ne pouvoir mieux

engourdir ma douleur, qu'en lui adreſſant des vers, par la conviction que j'avois dès ce tems-là, que nous ne faiſons que changer de vie, quand nous paroiſſions mourir.

Je louois ſur-tout ſa candeur & ſa piété; car il étoit un exemple de vertus. Mais cet éloge, ainſi qu'on m'en fit appercevoir, péchoit à raiſon des peintures dont il étoit ſurchargé. J'y faiſois entrer toutes les beautés de la campagne, & je ne donnois pas à mon lecteur le tems de reſpirer. C'étoit un arbre étouffé ſous ſes branches & ſous ſon feuillage, & où l'on n'appercevoit point de fruits.

Dès ce moment je n'oſai plus verſifier. Je me contentai de lire les Poëtes, en m'appliquant à connoître leurs défauts & leurs beautés. Tout ce qui me fâchoit, c'eſt que mon ouvrage rempli d'imperfections, n'iroit point à la poſtérité, & que mon ami méritoit à tous égards l'honneur d'être immortel.

Jamais il ne s'effacera de mon cœur; & voilà comme les vrais amis ont une reſſource du côté du ſentiment, quand l'eſprit ne ſuffit pas pour bien rendre leur amitié. C'eſt ma poſition à votre égard. Faites diſtraction de mes penſées, pour vous occuper de l'attachement que je vous ai voué; & vous trouverez que, ſi je ne ſuis pas un beau diſeur, je ſuis au moins bon ami & bon ſerviteur. Mettez-moi à l'épreuve.

A Rome, ce 10 *Décembre* 1755.

LETTRE LXIII.

A M. le Baron de KRONECK, *Gentilhomme Allemand.*

JE ne sais, Monsieur le Baron, ce que je dois le plus admirer en vous, ou de l'esprit, ou de l'aménité. Rien ne prouve mieux que votre exemple, combien les Allemands ont les qualités propres à devenir amis. Tous ceux que j'ai fréquentés, m'ont fait voir la plus belle ame du monde.

Si vous continuez à vous occuper utilement, vous honorerez votre nation & tous ceux qui vous auront connu. Je me félicite de ce qu'un simple hasard m'a procuré le plaisir de votre agréable conversation. J'ai toujours gagné en me rendant communicatif: car j'ai rencontré des personnes qui méritoient qu'on leur fût vivement attaché, ou des malheureux qui avoient besoin de secours & de conseil.

Il est si doux d'obliger, qu'on ne peut trop aller au devant de ceux qu'on rencontre, quand on est conduit par ce motif. Je voudrois que cette Lettre ne finît point, à raison du plaisir que j'ai de vous entretenir. Mais je me dois aux Offices, à mes travaux ordinaires, & à la crainte de vous ennuyer. Recevez donc sans façon les vœux que je fais pour vous revoir ici, & pour vous redire combien j'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE LXIV.

A M. DE LA BRUERE, *chargé des affaires de France en Cour de Rome.*

MONSIEUR,

JE m'étois rendu chez vous, à deſſein de vous voler au moins une heure de votre temps, pour en faire mon profit; mais il n'y a pas eu moyen de pénétrer dans ce précieux cabinet, d'où vous comuniquez avec celui de Verſailles, d'une maniere ſi glorieuſe pour vous, & ſi avantageuſe pour votre aimable Nation.

Je me ſuis bien vîte retiré, moi qui n'ai d'autre politique que celle de n'en point avoir, & je ſuis revenu, en me diſant à moi-même, que je ne devois plus paroître chez vous, ſans y être appellé.

Si je ſavois néanmoins l'heure que vous deſtinez aux Belles-Lettres, vos bonnes amies, je m'empreſſerois de vous aborder. Il ſortiroit quelque choſe de votre excellente mémoire & de votre brillante imagination, qui embelliroit la mienne, & je deviendrois intéreſſant dans la Société.

Je regrette toujours de n'avoir entendu qu'à moitié la lecture de ce certain manuſcrit, où Rome rendue telle qu'elle eſt, ſatisfait pleinement la curioſité. Les fleurs y ſont mêlées

avec les fruits, & c'eſt la plus agréable corbeille qu'on puiſſe offrir aux perſonnes qui ont du goût.

Mon ame eſt avide d'entendre le reſte. Je vous crois trop honnête, pour ne pas contenter ſon deſir.

Vous ne pouviez choiſir une plus heureuſe époque que le regne de Benoît XIV, pour peindre Rome à ſon avantage. Il ſemble qu'il a fait revivre cette ville aux yeux des étrangers, & que les Sciences y reparoiſſent pour lui faire la cour: tant il eſt vrai, qu'il ne faut qu'un Monarque, pour donner de l'ame & du reſſort aux choſes mêmes inanimées.

Si par le plus grand haſard il vous arrive une heure dont vous ſoyez embarraſſé, faites appeller Ganganelli; & il vous prouvera qu'il n'y a ni étude, ni affaire, ni viſite qui le retiennent, quand il s'agit de vous prouver le zele avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 2 Mars 1753.

LETTRE LXV.

Au même.

MONSIEUR,

EN vérité vous êtes trop généreux, quand vous voulez bien m'accorder trois heures de vo-

tre tems, & les laiſſer à mon choix. Dès demain, puiſque vous me le permettez, j'irai jouir de vos bienfaits. J'ai beau dire à mon eſprit de ſe mettre *in fiocbi*, de ſe parer enfin avec élégance, je ſuis ſûr qu'il ne pourra que vous admirer. Sa timidité jointe à ſon peu d'acquit, l'empêchera de ſe produire brillamment.

Ainſi attendez-vous à faire tous les frais de notre entretien ; il n'y a que vous qui en ſerez fâché : car vous êtes auſſi modeſte qu'inſtruit.

Malgré tout le plaiſir que j'ai de vous voir, j'en aurois encore davantage, ſi vous poſſédiez encore ici M. le Duc de Nivernois, dont chacun exalte l'ame & le génie. C'eſt un Seigneur qui n'eſt ſavant qu'avec ceux qui le ſont, & dont la ſcience eſt entourée de roſes & de jaſmins.

Je vous communiquerai une production d'un de nos jeunes Religieux, qui vous convaincra qu'il n'y a pas ſeulement de l'érudition dans les Cloîtres, mais qu'on y trouve encore du goût, quand les talens ſont exercés ainſi qu'encouragés. On voit des plantes qu'on croyoit ſtériles, donner les plus beaux fruits.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 3 Mars 1753.

LETTRE LXVI.

Au Cardinal QUIRINI, *Evêque de Breſcia.*

EMINENTISSIME,

VOTRE Eminence me fait trop d'honneur, & elle a trop bonne opinion de mes foibles lumieres, quand elle ne dédaigne pas de me demander comment on doit étudier & enſeigner la Théologie.

Il n'y avoit autrefois qu'une ſeule maniere d'expoſer cette ſcience ſublime qui, prenant ſa ſource dans Dieu même, ſe répand au milieu de l'Egliſe comme le fleuve le plus majeſtueux & le plus abondant; c'étoit ce qu'on appelle la Poſitive.

On ſe contentoit, ſans doute par reſpect pour la Doctrine ſacrée de l'Ecriture, des Conciles & des Peres, de mettre tout ſimplement ſous les yeux des étudians la morale & les dogmes évangéliques. Ainſi les Commandemens de Dieu s'expoſoient autrefois ſans commentaire à la vue des Juifs, & ils les plaçoient dans leur cœur, comme ce qui devoit les intéreſſer davantage, & ce qui devoit faire leur félicité.

L'Egliſe toujours agitée par des tempêtes, quoiqu'aſſiſe ſur la montagne ſainte dont les fondemens ſont éternels, vit de tems en tems ſortir de ſon ſein des enfans rebelles qui apprirent

l'art de ſophiſtiquer ; & ce fut leur langage artificieux qui obligea les défenſeurs de la foi à employer la forme ſyllogiſtique.

Tout le monde connoît l'époque où certains Docteurs s'hériſſerent d'enthymêmes & de ſyllogiſmes, pour pouſſer juſques dans les derniers retranchemens les hérétiques qui pointilloient ſur tous les ſens de l'Ecriture, & ſur tous les termes. Thomas, l'Ange de l'Ecole, Scot, le Docteur ſubtil, crurent devoir employer la même forme ; & inſenſiblement leur méthode ſoutenue de leur éclatante réputation, prévalut dans les Univerſités.

Mais, comme ordinairement tout dégénere, il ne fut plus poſſible de remettre la Théologie poſitive ſur le tapis ; & la maniere d'enſeigner dans les écoles, qui prit le nom de Scholaſtique, ne roula que trop ſouvent ſur des diſtinctions & ſur des mots. On embrouilla tout, à force de vouloir tout éclaircir, & ſouvent on ne répondit ſur rien en voulant répondre à tout.

Outre que cet ergotiſme ne convenoit qu'à la philoſophie, il avoit l'air de rendre problématiques les choſes les plus ſûres ; & cela étoit d'autant plus fâcheux, qu'on agitoit des queſtions ridicules, & qu'on incidentoit juſques ſur les myſteres, dont la ſublime profondeur doit arrêter tout homme qui réfléchit.

Cependant, comme la ſcholaſtique a l'avantage d'aider la mémoire, en donnant une forme aux raiſonnemens, que d'ailleurs les abus qu'on

lui reproche, n'offuſquent jamais les vérités ſaintes, dont le regne eſt auſſi durable que celui de Dieu même, on crut devoir la conſerver.

Auſſi ai-je toujours penſé, Monſeigneur, qu'une ſcholaſtique modifiée, telle qu'on l'enſeigne à la Sapience de Rome, & dans les premieres Ecoles du Monde Chrétien, pouvoit ſubſiſter ſans énerver la morale & ſans altérer les dogmes, pourvu que ceux qui profeſſent, ſoient parfaitement éclairés, & qu'ils ne prennent pas de ſimples opinions, pour des articles de foi.

Rien de plus dangereux que de donner comme foi ce qui n'eſt que d'opinion, & que de confondre une pieuſe croyance avec une choſe révélée. Le vrai Théologien n'emploie que des diſtinctions ſolides & réelles, & il ne tire des conſéquences que de principes clairs & précis.

Une vérité n'eſt jamais mieux conſtatée que par l'enſeignement commun de toutes les Egliſes; & c'eſt une choſe à laquelle la plupart des Théologiens modernes ne font pas aſſez d'attention. Le dogme Euchariſtique ne parut jamais mieux établi, que lorſqu'on fit voir une conſanguinité de doctrine ſur cet objet, parmi les Catholiques Romains, & les Grecs Schiſmatiques.

La Théologie, pour être ſolide & lumineuſe, c'eſt-à-dire, pour conſerver ſes plus eſſentiels attributs, n'a donc beſoin que d'une expoſition claire & ſimple de tous les articles de la foi; &

c'eſt alors qu'elle paroît étayée de toutes ſes preuves & de toutes ſes autorités.

Si l'on veut établir, par exemple, la vérité du myſtere de l'Incarnation, il faut démontrer que Dieu ne pouvant agir que pour lui-même, il avoit en vue dans la création du monde le Verbe éternel, par qui l'Univers & les ſiecles ont été faits; & qu'en formant Adam, comme le dit Tertulien, il traçoit déjà les linéamens de Jeſus-Chriſt: cela eſt conforme à la maniere la plus expreſſe, que tout exiſte dans ce divin Médiateur, & ne ſubſiſte que par lui: *Omnia per ipſum & in ipſo conſtant.*

On prouve enſuite par les figures & par les prophéties dont on démontre l'authenticité, que l'Incarnation eſt leur objet, & qu'il n'y a rien dans les Livres ſaints, qui ne s'y rapporte directement ou indirectement: enſuite on fait voir le tems & le lieu où ce myſtere ineffable s'accomplit, en examinant le caractere des ſignes qui l'ont accompagné, des témoins qui l'ont atteſté, des prodiges qui l'ont ſuivi; & l'on expoſe à ce ſujet toute la Tradition.

C'eſt alors qu'on démontre l'autorité des PP. de l'Egliſe, la force de leurs raiſonnemens, la ſublimité de leurs comparaiſons, & qu'on ſe ſert de ſcholaſtique pour débrouiller les ſophiſmes des Héréſiarques, pour les combattre avec leurs propres armes, & pour les vaincre.

Ainſi la Théologie poſitive reſſemble à un magnifique jardin, & la ſcholaſtique à une haie

hériſſée d'épines, pour empêcher les animaux nuiſibles d'y pénetrer & de le ravager.

Si je n'enſeignai que très-ſcholaſtiquement, lorſque je régentai la théologie, c'eſt que confrere de Scot, je ne pouvois me diſpenſer d'enſeigner le ſcotiſme. Un particulier auroit mauvaiſe grace de vouloir changer la maniere d'enſeigner dans un Ordre dont il eſt Membre: ce ſeroit ſouvent d'une dangereuſe conſéquence, quoiqu'on ne doive pas ſervilement embraſſer des opinions bizarres.

Pour vous, Monſeigneur, qui, en qualité d'Evêque, avez un droit inconteſtable ſur l'enſeignement, & pouvez lui donner la forme qu'il vous plaît, je vous ſupplie de recommander à vos Théologiens de n'uſer de la ſcholaſtique qu'avec diſcrétion, dans la crainte d'énerver la théologie.

Je croirai qu'ils répondent à vos lumieres, ſi je les vois puiſer dans les ſources, au lieu de copier ſimplement des théologies manuſcrites; & s'ils ſe contentent d'expoſer la doctrine de l'Egliſe ſans ſe livrer aux diſputes, & ſans avoir aucun eſprit de parti.

Cet eſprit, Monſeigneur, eſt d'autant plus dangereux, qu'on donne alors ſes propres opinions, au lieu des vérités éternelles que chacun doit reſpecter, & qu'on ſe livre à des altercations qui, ſous prétexte de ſoutenir la cauſe de Dieu, éteignent la charité.

Ne permettez pas que, pour ſoutenir le li-

bre arbitre, on nie la toute-puiſſance de la grace; que pour faire valoir ce don ineſtimable & purement gratuit, on détruiſe la liberté; & que par un trop grand reſpect pour les Saints, on oublie ce qu'on doit à Jeſus-Chriſt. Toutes les vérités théologiques n'en ſont qu'une ſeule, par la maniere dont elles ſe tiennent; & il y en a qui ſont couvertes d'un voile myſtérieux qu'il eſt impoſſible de lever.

Le grand défaut de quelques Théologiens, c'eſt de vouloir tout expliquer, & de ne pas ſavoir s'arrêter: l'Apôtre nous dit par exemple, quand il s'agit du Ciel, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu communique à ſes Saints; & ils nous font une deſcription du Paradis, comme s'ils y avoient été. Ils aſſignent les rangs à chaque Elu; & ils crieroient preſque à l'héréſie, ſi l'on oſoit les contredire. Le vrai Théologien s'arrête où il faut s'arrêter; & quand une choſe n'a pas été révélée, & que l'Egliſe n'a rien prononcé, il ne s'aviſe pas de décider. Il y aura toujours un nuage impénétrable entre Dieu & l'homme, juſqu'au moment de l'éternité.

Les figures ceſſerent avec l'ancienne Loi, pour faire place à la réalité; mais l'évidence ne doit ſe trouver qu'après la mort: telle eſt l'économie de la Religion. Il ſeroit à ſouhaiter, Monſeigneur, qu'en parlant de Dieu, on en parlât toujours avec un ſaint ſaiſiſſement, non comme d'un être qu'on redoute, mais comme

d'un esprit dont les perfections immenses excitent le plus grand respect & le plus grand étonnement: ainsi, au lieu de dire: Dieu seroit injuste, Dieu seroit menteur, Dieu ne seroit pas tout-puissant, si telle chose arrivoit; il faut s'accoutumer à ne jamais joindre des mots aussi injurieux à celui de Dieu. Contentons-nous de répondre comme S. Paul: Est-ce qu'il peut y avoir en Dieu dē l'injustice? A Dieu ne plaise: *Numquid iniquitas apud Deum? Absit.*

Le nom de Dieu est si terrible & si saint, qu'on ne doit pas le faire servir à des jeux d'esprit.

N'est-ce pas assez que l'homme s'exerce sur les phénomenes de la nature, qu'il dispute sur les élémens & sur leurs effets, sans rendre Dieu lui-même le sujet de ses contestations?

C'est-là ce qui a rendu la Théologie ridicule aux yeux des Esprits-forts, & ce qui leur a peut-être appris à mettre Dieu dans toutes leurs objections & dans tous leurs sarcasmes: car comment la Théologie, qui n'est que l'exposition de la providence, de la sagesse, enfin de tous les attributs de l'Etre infini, de l'Etre tout-puissant, de l'Etre par excellence, pourroit-elle paroître une science futile, si on ne la présentoit qu'avec dignité? La connoissance d'un grain de sable dont le vent se joue à son gré, d'un insecte que l'homme écrase, d'une terre enfin qui doit elle-même périr, seroit-elle supérieure à la connoissance de Dieu même,

de

de ce Dieu en qui nous avons l'être, le mouvement & la vie, devant qui les mers ne sont qu'une goutte d'eau, les montagnes qu'un point, l'univers qu'un atome?

C'est par la grandeur de cet Etre immense & suprême que le Théologien doit commencer son cours théologique. Après avoir démontré son existence absolument nécessaire, & nécessairement éternelle; après avoir cherché jusques dans son sein la création des esprits; après avoir prouvé que tout émane de lui comme de son principe; que tout respire en lui comme dans son centre, que tout retourne à lui comme à sa fin, il déploie son infinie sagesse, son infinie bonté, d'où résulte la révélation, & le culte que nous observons.

Alors la loi naturelle, la loi écrite, la loi de grace, paroissent chacune dans son rang, selon son mérite & selon la chronologie. Alors on démontre comment Dieu fut toujours adoré par un petit nombre d'adorateurs en esprit & en vérité, comment l'Eglise survécut à la Synagogue, comment elle retrancha d'âge en âge les rebelles qui voulurent corrompre sa morale & ses dogmes, & comment, toujours puissante en œuvres & en paroles, elle fut secourue par les plus grands Docteurs, & maintenue dans sa pureté, au milieu des plus affreux scandales & des plus cruelles divisions.

Il est nécessaire que ceux qui étudient la Théologie, trouvent de la lumiere dans ce

qu'on leur enſeigne, & qu'on ne les amuſe point par d'éblouiſſantes étincelles qui laiſſent l'eſprit ſans chaleur, & le cœur ſans charité; qu'on les mene aux ſources les plus pures, ſous la conduite de S. Auguſtin & de S. Thomas, & qu'on laiſſe à l'écart tout ce qui ſent la nouveauté; qu'on leur inſpire la tolérance évangélique à l'égard de ceux-mêmes qui combattent la foi, & qu'on leur imprime que l'eſprit de Jeſus-Chriſt n'eſt point un eſprit d'aigreur & de domination.

Ce n'eſt ni en invectivant les hérétiques, ni en montrant un zele ardent contre les incrédules, qu'on les ramene à la vérité; mais en manifeſtant un deſir ſincere de leur converſion; mais en ne parlant d'eux que pour apprendre qu'on les aime ſincérement, dans le tems même qu'on combat leurs ſophiſmes.

Il eſt néceſſaire qu'un Profeſſeur de Théologie oppoſe les Théologiens du Paganiſme à ceux du Chriſtianiſme; d'autant mieux qu'il n'y a pas un meilleur moyen de faire tomber la Mythologie, de couvrir d'un ridicule éternel les ſuperſtitions des anciens, & d'élever ſur leurs ruines la doctrine du Verbe incarné.

Il eſt encore plus néceſſaire qu'il ne ſoit pas ſyſtématique. On ne doit tenir qu'à l'Egliſe, qu'à l'Ecriture, qu'à la Tradition, quand on enſeigne les vérités éternelles, parce qu'alors on eſt le député du corps des Paſteurs, pour

inſtruire en leur nom, & pour exercer leur pouvoir.

Plût à Dieu qu'on eût fidélement ſuivi cette méthode! L'Egliſe n'auroit pas vu naître dans ſon ſein les diſputes les plus affligeantes & les plus opiniâtres. Les paſſions ſe mettent à la place de la charité, & la haine des Docteurs produit les effets les plus funeſtes.

D'où il s'enſuit, Monſeigneur, que Votre Eminence ne peut être trop attentive à nommer des Théologiens modérés, dans la crainte qu'un zele amer ne fît beaucoup plus de mal que de bien. L'eſprit de l'Evangile eſt un eſprit de paix; & il ne convient pas que ceux qui doivent le prêcher, ſoient des hommes turbulens.

Si j'oſois, Monſeigneur, je ſupplierois votre Eminence de faire compoſer un corps de Théologie qui deviendroit l'enſeignement perpétuel de votre Dioceſe, & qui ſeroit ſûrement adopté par pluſieurs Evêques. La liberté des écoles ne devroit exiſter que relativement aux queſtions philoſophiques; car il n'y a qu'un ſeul baptême & qu'une ſeule foi.

La Théologie n'exiſte pas pour exercer l'eſprit des jeunes gens, mais pour l'éclairer & pour l'élever juſqu'à celui qui eſt la plénitude & la ſource de toute lumiere.

Il eſt à propos de pourvoir les écoliers des meilleurs livres, relatifs aux traités qu'on leur fait voir. La plus excellente maniere d'étudier

la Religion, eſt de beaucoup ſe familiariſer avec les Ecrivains ſacrés, avec les Conciles & avec les Peres. On apprend à leur école à ne point s'égarer, & à parler ſur le Chriſtianiſme d'une maniere digne de lui.

Il ne me reſte plus rien à dire, Monſeigneur, ſinon qu'un Profeſſeur de Théologie doit être un homme auſſi pieux que ſavant. Les vérités éternelles ne doivent paſſer, autant qu'il eſt poſſible, que par des bouches toutes ſaintes. Il en réſulte une bénédiction du Ciel pour le maître, pour les écoliers; & c'eſt une odeur de vie pour tout un Dioceſe. L'Italie heureuſement eut toujours des Théologiens qui répondirent à la pureté de ſa Théologie.

Excuſez, Monſeigneur, ma témérité, qui ne ſeroit pas pardonnable, ſi votre Eminence ne m'avoit ordonné de lui dire mon avis. Je le ſoumets pleinement à ſes lumieres, ayant l'honneur d'être avec la plus parfaite obéiſſance & le plus profond reſpect, &c.

A Rome, ce 31 *Mai* 1753.

LETTRE LXVII.

A M. le Comte DE BIELK, *Sénateur de Rome.*

EXCELLENCE,

JE me rendrai auprès de votre Seigneurie illuſtriſſime, le plutôt que je pourrai, afin d'exa-

miner le manuſcrit dont elle me fait la grace de me parler. Il n'y a point d'endroit où un Religieux ſoit plus à ſon aiſe que chez votre Excellence: on y trouve une délicieuſe ſolitude, des livres exquis, & votre aimable converſation: rien de plus agréable dans le commerce de la vie, que cette liberté philoſophique qui s'affranchit de la ſervitude, qui s'éleve au deſſus des grandeurs, qui agit ſans gêne, qui ne dépend que de ſon devoir.

Et cependant vous me dites que vous n'êtes pas heureux. Eh! que voulez-vous donc pour l'être? Ces fiers Romains, qui habiterent ce Capitole où vous réſidez, malgré leur réputation & leur philoſophie, n'avoient pas votre tranquillité: ils vivoient au ſein des orages; vous êtes dans le centre de la paix: ils étoient toujours en guerre; & Rome eſt maintenant cette Cité dont parle le Prophête, & dont les confins ont pour bornes la paix: *Qui poſuit fines ſuos pacem.*

Ce n'eſt ni dans les richeſſes, ni dans le fracas qu'on peut être heureux; mais dans la ſociété de quelques livres, & de quelques amis. Nous ſommes perdus, ſi l'humeur nous domine: c'eſt le plus grand ennemi de nous-mêmes.

Votre Excellence a tant de reſſources dans ſon eſprit, qu'elle ne devroit même pas connoître l'ennui: pour moi, je ne ſais ce qu'il eſt que par les Dictionnaires qui me l'ont appris. Il eſt vrai que s'il vouloit s'introduire dans

ma cellule, j'y trouverois bientôt le remede; je viendrois profiter de vos connoiſſances, & vous répéter ſouvent les ſentimens de reſpect & d'attachement avec leſquels je ſuis, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres.

LETTRE LXVIII.

*Au Comte ***.*

Eh bien, mon cher ami, que faiſons-nous? Il y a long-tems que je ne vous ai vu: je ne mérite certainement pas cette privation. Vous ſavez que je quitte volontiers ma plume, mon travail, mes livres, quand vous venez me viſiter.

Ceux qui viennent nous voir n'ont beſoin ni de nos études, ni de nos affaires; & c'eſt à quoi bien des gens de cabinet ne penſent pas. Ils ne ſont occupés que d'eux-mêmes, ou de leurs intérêts, lorſqu'on les aborde, ſans vouloir réfléchir qu'on ſe doit tout entier à ceux qui nous recherchent.

Je me fis toujours une loi de bien accueillir quiconque m'honore de ſes viſites, même les importuns: il ſuffit que ce ſoit mon prochain. Jugez d'après cela, ſi vous ſerez bien reçu.

Il y a tout-à-l'heure dix-huit jours que je n'ai vu le petit Abbé. Je crains; mais je n'oſe vous dire que.....

L'art de ſe taire eſt une grande vertu : heureux qui ne dit que ce qu'il doit dire ! Accoutumez-vous au ſecret, ſans affecter la diſcrétion : on ne peut ſouffrir dans la ſociété un homme myſtérieux ; & pour peu qu'on ait de la ſagacité, on devine aiſément celui qui fait mine de ne vouloir rien dire.

Je ne ſuis point caché ; mais je ne confie à perſonne, ni mes correſpondances, ni mes relations.

N'employez jamais la fineſſe ; c'eſt une mauvaiſe reſſource, tout-à-fait incompatible avec la probité, & dont on s'apperçoit bien vîte.

On m'a déja parlé de la Demoiſelle qu'on vous deſtine ; & d'après le portrait qu'on m'en a fait, comme d'une perſonne qui n'a ni la petite dévotion, ni la modeſtie grimaciere, ni l'humeur bizarre, il me ſemble qu'elle vous conviendra.

Je vous en dirai davantage quand nous nous verrons ; mais que ce ſoit inceſſamment, demain, aujourd'hui, tout-à-l'heure. Je ſuis ſans aulle réſerve votre ſerviteur & votre meilleur ami, &c.

LETTRE LXIX.

Au R. P. CONCINA, *Dominicain.*

Il eſt ſans doute bien étrange, mon Révérend Pere, que dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, il y ait des Caſuiſtes qui enſeignent les abominations que vous combattez. Ceux qui trouvent votre zele trop amer, ne connoiſſent pas ce que la Religion exige, quand la morale & les dogmes ſont attaqués. C'eſt le cas de vous dire: *Clama, ne ceſſes.*

S'il n'y avoit jamais de réclamation dans l'Egliſe, toutes les erreurs s'y gliſſeroient inſenſiblement; mais à peine un ſentiment hétérodoxe ou relâché vient-il à ſe produire, qu'auſſitôt on embouche la trompette ſacrée, & que les Paſteurs qui veillent ſans ceſſe, arrêtent la ſource du mal.

Votre ouvrage m'a fait un ſenſible plaiſir: j'y ai trouvé cette ſainte véhémence qui caractériſe les PP. de l'Egliſe. J'aurois bien déſiré aller vous voir; mais vos occupations, comme les miennes, combattent l'inclination que j'aurois de vous aſſurer verbalement de la conſidération reſpectueuſe avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 7 Mars 1753.

LET-

LETTRE LXX.

Au Cardinal GENTILI.

EMINENTISSIME,

Je me rendrai demain à l'heure préciſe que m'indique votre Eminence, jaloux de lui prouver en toute occaſion combien ſes ordres me ſont reſpectables. Il me ſera impoſſible de porter avec moi l'Ecrit en queſtion, attendu qu'il n'eſt pas fini; mais je tâcherai d'y ſuppléer à force de harceler ma mémoire. Quelquefois elle me ſert aſſez bien. Je ſuis, de votre Eminence, Monſeigneur, avec le plus profond reſpect, &c.

A Rome, ce 7 Mars 1752.

LETTRE LXXI.

A *Monſeigneur* ZALUSKI, *Grand-Référendaire de Pologne.*

MONSEIGNEUR,

J'AI eu beau faire chercher le livre que vous me demandez; il n'eſt ni dans notre Bibliotheque, ni dans toutes celles de Rome. Il faudroit une ſagacité comme la vôtre, pour pou-

voir le découvrir. Car quel eſt l'ouvrage que vous n'ayiez pas déterré ? Il n'y a point de livre dans le monde qui ne vous doive un hommage, & qui puiſſe échapper à vos recherches.

C'eſt pour perpétuer l'honneur que s'acquit la Nation Polonoiſe dans tous les tems, en ſe ſignalant par une érudition peu commune. On n'oubliera jamais les Copernic pour la phyſique, les Hoſius pour la théologie, les Zaluski pour l'hiſtoire, les Zamoiski pour les belles-lettres, les PP. des Ecoles-Pies pour l'érudition, les Sobieski pour l'art militaire.

La Bibliotheque que vous venez de rendre publique, de concert avec votre illuſtre frere, l'Evêque de Cracovie, eſt remplie d'Ecrivains Polonois qui ſe diſtinguerent dans tous les genres. Ce ſeroit dommage, qu'une République auſſi célebre, n'entretînt pas l'amour des ſciences parmi ſes ſujets, & que l'eſprit, naturel à vos dignes compatriotes, demeurât ſans culture.

Les guerres, dont la Pologne fut ſi ſouvent l'horrible théâtre, firent avorter bien des Auteurs. Ils auroient écrit avec une encre ineffaçable, les productions de leur génie; & ils écrivirent avec leur propre ſang, les marques de leur valeur.

Les circonſtaaces décident preſque toujours du ſort des hommes: l'un étouffe ſon aptitude aux ſciences, parce qu'il devient ſoldat: l'autre ſe rend recommandable par ſon érudition, parce qu'il mene une vie privée; & c'eſt la pro-

vidence qui dispose le tout pour le mieux: *fortiter suaviterque disponens omnia.*

Je voudrois bien, Monseigneur, que votre avidité pour les sciences & pour les livres, vous fît naître le desir de revoir Rome. Vous y vîntes autrefois pour vous instruire, & vous y viendriez aujourd'hui pour nous donner des leçons, pour y recevoir le respect de tout le monde, & en particulier celui de votre très-humble, &c.

A Rome, ce 9 Juillet 1755.

LETTRE LXXII.

A un Religieux de ses amis, nommé Evêque.

Après avoir été l'humble Disciple de St. François, vous voilà donc au rang des Apôtres. C'est assez pour vous dire, mon cher ami, que vous ne devez vous élever, que pour être réellement le serviteur de tous; que vous ne devez briller que par l'éclat des vertus.

Il n'y a pas une dignité sur terre plus redoutable aux yeux de la foi, que l'Episcopat. Il faut veiller nuit & jour sur le troupeau de Jesus-Christ, & penser qu'on répond à son Tribunal de chaque brebis qui s'égare. Il faut reproduire pour ne jamais se lasser, se multiplier pour être par-tout, s'isoler pour étudier & pour prier.

Il y a deux choses tellement essentielles pour

les Evêques, qu'ils ne peuvent l'être dignement, s'ils ne les poſſedent dans un degré éminent; la pureté, qui doit les rendre ſemblables aux Anges mêmes, & qui leur a fait donner ce nom dans la ſainte Ecriture, comme il paroît aux premiers chapitres de l'Apocalypſe; & la ſcience, qui dans l'Evangile même leur mérite l'honneur d'être appellés la lumiere du monde. En qualité d'hommes intacts, ils ne doivent pas même être ſoupçonnés ſur l'article des mœurs: mais ils ſont encore obligés de préſerver les autres de la corruption; & c'eſt pour cela qu'on les nomme le ſel de la terre. En qualité de ſavans, ils doivent être l'œil des aveugles, le pied des boiteux, la lumiere du monde. Il ne ſuffit pas qu'un Evêque ait des vertus, & qu'il conſulte des hommes éclairés pour ſavoir ce qu'il fera; il doit encore diſcerner par lui-même le bien du mal, la vérité de l'erreur; car il eſt juge de la doctrine & des mœurs: & s'il n'a pas le talent de juger, il n'aura pas celui de gouverner, & il ſe laiſſera tromper.

Ce qui me conſole, c'eſt que vous, êtes ſolidement inſtruit, que vous voudrez tout voir par vous-même; & cela eſt d'une néceſſité abſolue, pour n'être la dupe ni des hypocrites, ni des délateurs.

Je ne doute point que vous n'ayez déjà ſérieuſement médité l'Epître de S. Paul à Timothée, & celle de S. Pierre à tous les Fideles.

Par la premiere, vous aurez vu qu'un Evêque doit être irrépréhenſible, ſobre, chaſte, pacifique, pour ne pas vivre comme certains Prélats dont l'hiſtoire eſt exactement celle du mauvais riche, en ce qu'ils ſont vêtus de pourpre & de lin, qu'ils ſe nourriſſent tous les jours ſplendidement, & qu'ils laiſſent à leur porte expirer Lazare.

Par la ſeconde, vous aurez appris à ne dominer ſur aucun Eccléſiaſtique confié à vos ſoins; car l'eſprit de Jeſus-Chriſt n'eſt point un eſprit de domination, mais un eſprit de douceur & d'humilité; de ſorte qu'un Evêque doit regarder les Curés comme ſes égaux dans l'ordre de la charité chrétienne, quoiqu'ils ne ſoient pas dans celui de la Hiérarchie. Sa maiſon doit être leur hoſpice.

Ne vous diſpenſez pas légérement d'annoncer la parole de Dieu, vous rappellant que S. Paul dit qu'il n'a pas été envoyé pour baptiſer, mais pour prêcher. Faites enſorte qu'il n'y ait aucun Sacrement que vous n'adminiſtriez de tems en tems, afin de montrer à vos Diocéſains que vous êtes entiérement à eux, en maladie comme en ſanté, à leur naiſſance comme à leur mort.

Sur-tout viſitez exactement le domaine qu'on vous a confié, & ayez ſoin que vos viſites ne ſoient pas des orages qui n'inſpirent que de la terreur, mais des roſées bienfaiſantes qui répandent l'allégreſſe & la fécondité.

Ce ſont-là de terribles vérités: mais comme on n'eſt pas maître de les changer, il faut s'y ſoumettre, ou abdiquer.

Que les pauvres ſoient vos amis, vos freres, & même vos commenſaux. Vous ne ſauriez trop donner. L'aumône eſt une des plus eſſentielles obligations d'un Evêque; & il faut la faire dans les priſons, dans les maiſons, dans les places publiques, enfin par-tout, pour retracer notre divin Sauveur, qui ne ceſſa pendant les jours de ſa vie mortelle de faire du bien; mais ſurtout donnez avec gaieté: *hilarem datorem diligit Deus*, & donnez de maniere que vous deveniez vous-même indigent.

Je ne vous ai rien dit de vos occupations domeſtiques, convaincu que vous partagerez votre tems entre la priere, l'étude & le gouvernement de votre Dioceſe. On ne ſe laſſe point de lire l'Ecriture & les Peres, quand on en connoît le prix, qu'on ne vit pas dans la diſſipation, & qu'on ſait que l'Epiſcopat n'eſt pas une dignité ſéculiere, mais un redoutable fardeau.

Ecoutez tout le monde; rendez-vous populaire, à l'exemple de notre divin Maître, qui laiſſoit approcher de lui les plus petits enfans, & qui leur parloit avec la plus grande bonté. Répandez-vous chez vos Diocéſains qui auront éprouvé quelques malheurs, pour être leur ſecours & leur conſolation.

C'eſt une choſe odieuſe qu'un Evêque qui

ne connoît que les perſonnes riches & diſtinguées de ſon Dioceſe. Les petits en murmurent, & ils ont raiſon; car ſouvent aux yeux de Dieu ils ſont les hommes les plus précieux.

S'il s'éleve quelque diſpute parmi les habitans de votre ville épiſcopale, devenez ſur le champ leur médiateur. Un Evêque ne doit connoître que les procès des autres, & travailler à les accommoder.

Interrogez vous-même les Eccléſiaſtiques qui ſe préſenteront aux Ordres, & ayez ſoin qu'on ne leur faſſe jamais de queſtions puériles ou étrangeres à ce qu'ils doivent ſavoir. Veillez pour que vos Confeſſeurs obſervent les regles de S. Charles dans le tribunal ſacré.

N'allez pas prendre l'habitude de n'aller que rarement à votre Egliſe, ſous prétexte d'affaires. Le public ne ſe contente point de ces raiſons, il veut être édifié; & qui eſt-ce qui priera Dieu, ſi ce n'eſt un Evêque?

Quand vous aurez mené une vie auſſi pleine, vous vous trouverez environné à l'heure de votre mort d'une multitude de bonnes œuvres. Vous ſavez qu'elles nous ſuivent dans l'éternité, au lieu que le faſte, la grandeur, les titres, vont ſe perdre dans la nuit du tombeau, & ne laiſſent dans l'ame qu'un vuide affreux. Liſez ſouvent ce qui eſt dit aux Evêques déſignés dans l'Apocalypſe. Cela fait trembler.

Je crois avoir parcouru dans cette Lettre tous les devoirs de l'Epiſcopat; c'eſt à vous

de les pratiquer. Vous vous seriez sûrement dit à vous-même, & beaucoup mieux que je n'ai fait, ce que je viens de vous rappeller : mais vous m'avez forcé de vous donner ces avis. Ils naissent, je vous jure, de la plus vive amitié & du desir sincere de vous voir travailler efficacement à votre propre sanctification, en travaillant à celle des autres. Vous le devez doublement, & comme Religieux, & comme Evêque.

J'attendrai que vous soyez consacré, pour vous écrire avec plus de cérémonie. Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 30 *Mai* 1755.

LETTRE LXXIII.

A M. l'Abbé LAMI.

Je suis enchanté de votre derniere Feuille. Votre critique est raisonnée; & voilà comme on doit censurer sans impatience, sans humeur, sans partialité, selon les regles de la justice & du goût. On a souvent découragé des talens naissans, en jugeant avec trop de rigueur. Je ne connois aucun ouvrage, soit ancien, soit moderne, qui ne parût défectueux, si l'on vouloit tout critiquer. Les auteurs ont besoin de l'indulgence des Journalistes, & les

Journaliſtes eux-mêmes de celle du public, parce qu'il n'y a rien d'abſolument parfait.

Je vous ſais gré de nous rendre compte de tems en tems des livres françois. Ceux du ſiecle dernier avoient plus de force, & ceux-ci ont plus d'agrément. Il eſt aſſez d'uſage que le beau faſſe place au joli. C'eſt le diminutif qui dérive du ſubſtantif. L'éloge que vous faites de M. le Cardinal des Lances lui eſt bien dû. Il édifie l'Egliſe entiere par ſes éclatantes vertus, & elles ſont chez lui accompagnées d'une multitude de connoiſſances. Je ſerois enchanté qu'il demeurât à Rome: je tâcherois, pour jouir de ſes lumieres, de mériter ſes bontés. Il eſt un éleve de la Congrégation de Sainte Genevieve en France, renommée pour la ſcience & pour la piété, en ayant porté l'habit pendant quelque tems.

On fait toujours ici beaucoup de Sonnets qui ne valent rien; il nous faudroit la renaiſſance de Petrarque, pour nous remettre dans le vrai chemin du Parnaſſe. L'Académie des Arcades ſoutient toujours, mais en l'air, c'eſt-à-dire, ſur des zéphirs & ſur des aîles de papillon; car on n'y travaille que des pieces légeres & badines.

Mettez ſouvent votre eſprit à l'alambic: il en ſort de ſi bonnes choſes, que vous ne ſauriez trop le tourmenter. Adieu. Mon amitié vous dit le reſte.

Mes complimens les plus affectueux au Prieur

des Dominicains. Il promet toujours de venir à Rome; & il reſte, ainſi que moi, collé ſur ſes livres & dans ſa cellule.

LETTRE LXXIV.

A un Gentilhomme de la Toſcane.

L'ÉDUCATION, mon cher Monſieur, que vous voulez donner à vos enfans, ne ſera qu'un vernis, ſi elle n'eſt appuyée ſur la Religion. Il y a des occaſions dans le cours de la vie, où la probité n'eſt point aſſez forte pour réſiſter à certaines tentations, & où l'ame ſe dégrade ſi elle n'eſt relevée par la ferme eſpérance de l'immortalité.

Il faut que l'homme, pour être heureux & ſage, entrevoye Dieu dès ſa plus tendre enfance, comme le principe & la fin de toutes choſes: il faut que la Raiſon & la Foi lui diſent en même tems que c'eſt deſcendre au triſte rang des bêtes, que de n'avoir ni culte, ni loi; il faut qu'il connoiſſe que la Vérité étant une, il ne peut y avoir qu'une ſeule Religion, & que ſi l'autorité ne déterminoit pas notre croyance, chacun auroit ſon ſyſtême & ſon opinion.

Ce n'eſt point par des pratiques minutieuſes que vous ferez de vos enfans de vrais Chrétiens. Le Chriſtianiſme eſt le plus grand ennemi du phariſaïſme & de la ſuperſtition. L'Egli-

ſe nous preſcrit aſſez de devoirs, ſans penſer à les multiplier. On ne néglige que trop ſouvent ce qui eſt de précepte, pour ſuivre ce qui n'eſt que de conſeil; parce qu'on aime beaucoup mieux écouter le caprice que la raiſon, & parce que l'orgueil s'accommode parfaitement de la ſingularité.

Vous aurez ſoin de beaucoup élever l'ame de nos trois jeunes gens, & de les convaincre que le plus grand plaiſir de l'homme eſt de réfléchir, & de ſe ſentir exiſter. C'eſt une volupté ſublime, digne d'un eſprit vraiment céleſte, au point que je regarde comme un être malheureux, ou du moins apatique, celui qui ne connoît pas cette félicité.

Le Catéchiſme ſuffit pour apprendre les vérités révélées; mais dans un ſiecle incrédule, il faut autre choſe que l'alphabet de la Religion. Ainſi vous remplirez l'eſprit de vos enfans de ces lumieres vives & pures, qui diſſipent les nuages de la philoſophie moderne, & les ténebres de la corruption.

Peu de livres, mais ſolides, feront de vos fils des Chrétiens inſtruits. Ils les liront avec une religieuſe attention, moins pour les conſigner dans leur mémoire, que pour les graver dans leur cœur. Il ne s'agit pas de former des jeunes gens qui doivent ſoutenir theſe, mais qui ſont obligés, à titre d'êtres raiſonnables, de ſe convaincre des vérités éternelles.

Quand la jeuneſſe a étudié la Religion par

principes, il eſt rare qu'elle acquieſce aux ſophiſmes de l'impiété, à moins que le cœur ne ſoit entiérement corrompu.

Vous veillerez exactement, pour les conſerver ſans tache, non en faiſant uſage des délateurs & des eſpions, mais en ayant les oreilles & les yeux par-tout, afin d'imiter la Divinité qu'on ne voit point, & qui voit tout.

Il ne faut pas que les enfans s'apperçoivent qu'on ſe défie d'eux & qu'on les obſerve; car alors ils ſe découragent, ils murmurent; ils prennent en averſion ceux qu'ils doivent aimer; ils ſoupçonnent le mal auquel ils ne penſoient pas; & ils ne cherchent plus qu'à tromper. De-là vient que preſque tous les Ecoliers & preſque tous les Séminariſtes n'agiſſent que par crainte, & ne ſont jamais plus contens que lorſqu'ils ſont éloignés de leurs Supérieurs.

Rendez-vous moins le maître de vos enfans que leur ami; & ils ſeront tranſparens à vos yeux, & ils vous diront-même leurs défauts. Cent fois des jeunes gens m'ont confié leurs peines & leurs écarts, parce que je les traitois toujours avec bonté: ils vous donneront la clef de leur cœur, quand ils auront reconnu que vous voulez ſincérement leur bien, & qu'il vous en coûte extrêmement pour les reprendre.

Il y a bien des raiſons qui m'engagent à vous conſeiller l'éducation domeſtique, & il y en a encore plus qui m'empêchent de vous le perſuader. L'éducation domeſtique eſt ordinaire-

ment plus sûre pour les mœurs; mais elle a quelque chose de si monotone, de si tiede, de si languissant, qu'elle décourage & qu'elle absorbe l'émulation. D'ailleurs, comme elle veille de trop près, elle fait plus souvent des hypocrites que de bons sujets.

Cependant, si vous trouvez un Précepteur, qui, doux, patient, sociable, éclairé, sût allier la condescendance avec la fermeté, la sagesse avec la gaieté, la tempérance avec l'amabilité; je vous dirois au moins d'en essayer, persuadé que vous ne feriez rien que de concert avec lui, & que vous ne chercheriez point à le régenter. Il n'y a que trop de peres qui regardent un Précepteur comme un mercénaire, & qui se croient en droit de le maîtriser, parce qu'il est à leurs gages.

Ne confiez vos fils qu'à un homme dont vous soyez sûr comme de vous-même; mais après cela n'hésitez plus à le laisser maître de ses opérations: rien ne dégoûte un Précepteur comme la défiance qu'on lui témoigne, & le doute qu'on paroît avoir de sa capacité. Prenez garde aux domestiques qui environnent vos enfans, c'est presque toujours par eux que la jeunesse se corrompt.

Faites enforte qu'une aimable sérénité rayonne continuellement sur votre front & dans vos yeux, & que tout s'accomplisse selon vos desirs, sans gêne & sans crainte. Personne

n'aime un tems orageux, & tout le monde s'épanouït à l'aſpect d'un beau jour.

Attachez du plaiſir à tous les genres d'étude que vous propoſerez à vos fils; en excitant en eux le plus vif deſir de ſavoir, & la plus forte appréhenſion de reſter ignorans.

Vous aurez ſoin de ménager des repos dans le travail, pour ne pas laſſer la mémoire & l'eſprit de vos enfans. Quand le dégoût ſe joint à l'étude, on prend les livres en averſion, & l'on ne ſoupire qu'après la nonchalance & la liberté.

Inſtruiſez, non en puniſſant, mais en faiſant aimer vos inſtructions; & pour cet effet, ayez ſoin de les égayer par quelques traits d'hiſtoire & par quelques ſaillies qui réveillent l'attention. J'ai connu à Milan un jeune homme qu'on avoit rendu tellement amateur de l'étude, qu'il prenoit les jours de congé comme un délaſſement néceſſaire, mais en les conſidérant comme des jours de deuil. Ses livres étoient ſon plaiſir & ſon tréſor; & c'étoit un bon Prêtre, qui, par les reſſources de ſa gaieté & de ſon imagination, l'avoit vivement enflammé pour tous les ouvrages de goût & d'érudition. Il ſeroit devenu un des premiers Savans de l'Europe, ſi la mort ne l'avoit arrêté dans ſa courſe.

Proportionnez les études ſelon le tems, & ne vous aviſez pas de vouloir faire des Méta-

phy-

phyſiciens dès l'âge de douze ans; ce ne ſont plus alors des jeunes gens qu'on éleve, mais des perroquets à qui l'on apprend des mots.

Il en eſt des ſciences comme des alimens. L'eſtomac d'un enfant exige une nourriture légere; ce n'eſt que par gradation qu'on l'accoutume à des mets qui ont de la ſubſtance & de la ſolidité.

Ne manquez jamais de faire ſuccéder un livre amuſant à un livre ſérieux, & d'entremêler la poéſie avec la proſe. Virgile n'eſt pas moins éloquent que Ciceron; & ſes deſcriptions, ſes images, ſes expreſſions, donnent de l'imagination & de l'élocution à ceux qui n'en ont pas. La Poéſie eſt la perfection des Langues; & ſi l'on n'en fait pas uſage lorſqu'on eſt jeune, on n'en prend jamais le goût: il eſt impoſſible à un certain âge de lire long-tems des vers, à moins qu'on n'ait réellement le goût poétique.

Tempérez cependant l'étude des Poëtes, car outre que très-ſouvent ils prennent des licences contraires aux bonnes mœurs, il eſt dangereux de les trop aimer. Un jeune homme qui ne parle & ne rêve que poéſie, eſt inſupportable dans la ſociété; c'eſt un maniaque qu'on peut ranger au nombre des foux. J'excepte ceux dont le génie n'eſt abſolument propre qu'à cela; & alors ils ſont dédommagés de cette manie, par l'honneur de devenir des Dante, des Arioſte, des Taſſe, des Mil-

ton, des Corneille, des Racine, des Geſſner.

Que l'Hiſtoire du monde, des Nations, ſurtout celle du pays, devienne familiere à vos enfans, & que cette étude ne ſoit pas une étude ſeche; mais qu'elle ſoit accompagnée de réflexions courtes & préciſes, qui apprennent à juger avec diſcrétion des évènemens, & à reconnoître un agent univerſel, dont tous les hommes ne ſont que des inſtrumens, & toutes les révolutions, des effets combinés & prévus dans les decrets éternels.

L'Hiſtoire eſt une lecture morte, ſi l'on n'en connoît que les dates & les faits; & c'eſt un livre plein de vie, ſi l'on y apperçoit le jeu des paſſions, les reſſorts de l'ame, les mouvemens du cœur, & ſur-tout ſi l'on y découvre un Dieu qui, toujours maître des évènemens, les fait naître, les dirige, les détermine ſelon ſon bon plaiſir, & pour l'accompliſſement de ſes ſublimes deſſeins.

Nos yeux charnels ne voient dans l'univers qu'un voile qui nous couvre l'action du Créateur; mais les yeux de la foi nous montrent que tout ce qui arrive a une cauſe, & que cette cauſe eſt vraiment Dieu.

Ayez ſoin qu'une bonne Rhétorique, moins en préceptes qu'en exemples, donne le goût de la véritable éloquence à vos fils. Faites-leur bien comprendre que ce qui eſt vraiment beau, ne dépend ni des modes, ni des tems;

& que, s'il y a, selon les différens ſiecles, une façon différente de dire les choſes, il n'y en a qu'une ſeule de bien les concevoir.

Donnez-leur le plus grand éloignement pour cette éloquence puérile qui, toute en jeux de mots, révolte la raiſon; & perſuadez-leur bien, que toute expreſſion & toute idée giganteſque n'entrerent jamais dans un beau diſcours. Quoiqu'on ne devroit jamais ſe laſſer de la véritable éloquence, l'homme eſt ſi bizarre, qu'il s'en raſſaſie; & voilà pourquoi nous le voyons aujourd'hui préférer une diction ſinguliere & frivole, au langage impoſant des Orateurs du ſiecle dernier.

Il y a des hommes & des époques qui dans tous les genres ont fixé le goût; & c'eſt ſur leurs tableaux que les yeux de vos enfans doivent être continuellement appliqués, comme ſur les meilleurs modeles; mais non pour s'en rendre les eſclaves: car il ne faut être le ſervile imitateur de perſonne.

J'aime que l'eſprit prenne l'eſſor, & qu'il ſoit lui-même, au lieu qu'il n'eſt qu'une copie, lorſqu'il n'oſe inventer.

Nous n'avons que des hommes d'eſprit, & nous aurions des hommes de génie, ſi l'on ne ſuivoit pas trop machinalement les routes battues: *chi prende ſempre la medeſima ſtrada, non conoſce grand' coſa.* L'eſprit d'invention eſt un genre inépuiſable, quand on ſait oſer.

Soyez vous-mêmes & non autrui, dirois-je

ſouvent à des jeunes gens dont j'aurois la conduite. Il eſt triſte d'employer des années entieres à n'apprendre autre choſe à des éleves que l'art de répéter.

Quand vos enfans auront acquis l'âge de maturité, alors ce ſera le moment de leur parler en ami du néant des plaiſirs dont le monde fait ſa félicité, des malheurs auxquels ils engagent, des remords qu'ils excitent, des dommages qu'ils cauſent tant au corps qu'à l'eſprit, des abymes enfin qu'ils creuſent ſous les pas, en ne paroiſſant répandre que des fleurs.

Il ne vous ſera pas difficile de faire voir les écueils de la volupté, ſoit par des expreſſions vigoureuſes, ſoit par des exemples frappans, & de leur perſuader que, ſans l'oiſiveté, la plupart des plaiſirs auxquels on ſe livre ſans réſerve, n'auroient aucuns attraits. On s'en fait dans le déſœuvrement la plus brillante idée, de même qu'au ſein du ſommeil, on ſe repréſente mille agréables chimeres.

Quand un fils eſt perſuadé qu'un pere ne lui parle que raiſon, & que c'eſt uniquement par tendreſſe, & non par humeur, il écoute; & les avis ont le meilleur effet.

Lorſque vous aurez élevé cet édifice, il y aura le ſommet que je regarde comme la choſe la plus difficile; je veux vous parler du choix d'un état. C'eſt ordinairement la pierre de touche des peres & meres, & le point le plus critique de la vie pour des enfans.

Si vous m'en croyez, vous leur donnerez une année pour réfléchir eux-mêmes sur le genre de vie qui leur convient, sans leur parler pour une profession plutôt que pour une autre. La bonne éducation qu'ils auront reçue, les connoissances qu'ils auront acquises, les conduiront naturellement à une bonne fin; & il y a tout lieu d'espérer qu'ils se décideront alors d'eux-mêmes, d'après leurs penchans & d'après la raison.

Il sera nécessaire de leur parler alors fréquemment des avantages & des écueils de chaque état, & de leur faire connoître l'importance d'en remplir fidelement les devoirs, & pour ce monde & pour l'autre. La profession Sacerdotale, & la profession Religieuse, vous fourniront d'amples chapitres sur le bonheur inestimable qu'on y goûte, lorsqu'on y est réellement appellé, & sur les terribles calamités qu'on y éprouve, quand on a la témérité de les embrasser, sans autre vue que des motifs humains. La condition d'Officier, comme celle de Magistrat, offrent d'elles-mêmes une multitude d'obligations à remplir; & il suffira de les exposer à leurs yeux, pour les en convaincre.

Après ces précautions, & sur-tout après celle d'implorer souvent le secours du Ciel, vos fils entreront d'un pas ferme dans la carriere qu'ils auront choisie; & vous aurez la consolation de pouvoir dire devant Dieu & devant les hommes, que vous avez respecté leurs inclina-

tions & leur liberté. Rien de plus funeſte que de contrarier les penchans de ceux dont on eſt pere; on les expoſe à un repentir éternel, & on s'expoſe ſoi-même, aux reproches les plus amers, & même à des malédictions qu'on a malheureuſement méritées.

La Providence vous ayant donné des biens, & vous ayant fait naître d'une famille diſtinguée, vous maintiendrez vos fils ſelon leur richeſſe & ſelon leur condition; mais en leur laiſſant toujours ſentir quelques privations, & en les tenant toujours dans les bornes de la modeſtie, pour leur apprendre que cette vie n'eſt point notre félicité, & que plus on eſt élevé, moins on doit être orgueilleux. Vous aurez ſoin de leur donner de l'argent, & pour qu'ils apprennent de vous-même à n'être point avares, & pour qu'ils ſoient en état de ſecourir les malheureux. Il ſera bon de ſuivre des yeux l'uſage qu'ils en feront; &, ſi l'on apperçoit de la léſine, ou de la prodigalité, il faudra diminuer ce qui leur ſera accordé.

Enfin, mon très-cher & reſpectable ami, travaillez ſur le cœur de vos fils, encore plus que ſur leur eſprit: *ſe il cuore è buono, il reſto andara bene.*

Les circonſtances vous apprendront comment il faudra les gouverner. Tantôt vous paroîtrez facile, tantôt ſévere, mais toujours juſte & toujours honnête. L'eſprit d'équité déſole les jeunes gens qui ne veulent point être ſages, parce qu'ils ſentent, malgré eux, qu'ils n'ont rien à repliquer.

Vous leur laiſſerez une honnête liberté, de maniere que la maiſon paternelle ne ſoit pas un pis-aller. Il eſt néceſſaire qu'ils s'y complaiſent, & qu'ils y trouvent plus qu'ailleurs les douceurs & les agrémens qu'on doit attendre d'un pere, ami de l'ordre, & bienfaiſant par inclination.

Ma plume m'entraîne malgré moi: on diroit qu'elle a du ſentiment, & qu'elle éprouve le doux plaiſir que je goûte à vous parler de vos chers enfans, que j'aime plus que moi-même, & un peu moins que vous. Que Dieu les comble de ſes bénédictions; & ils ſeront tout ce qu'ils doivent être, & l'éducation que vous leur donnerez, germera pour l'éternité. C'eſt-là qu'on moiſſonne le fruit des bons avis qu'on a donnés à la jeuneſſe, & que les dignes peres ſe trouvent avec leurs dignes fils, pour être à jamais heureux.

A Rome, ce 16 Août 1753.

LETTRE LXXV.

Au Prélat CERATI.

Si cette Lettre vous porte tous mes ſentimens, vous ne la trouverez pas légere; car je la charge de toute l'eſtime, de tout l'attachement, de toute l'admiration dont je ſuis capa-

ble, pour vous convaincre plus que jamais, combien je vous révere, & combien je vous chéris.

J'ai vu le Religieux Auguſtin que vous m'avez adreſſé, & je l'ai trouvé, comme vous me l'avez dit, tout rempli des Peres de l'Egliſe. Ils ſont ſur ſes levres, ils ſont dans ſon cœur; & c'eſt l'homme du monde qu'on peut feuilleter avec le plus de plaiſir quand on connoît tout ce qu'il vaut. Son héros eſt avec raiſon S. Auguſtin, à titre de Docteur univerſel, qui embraſſa toutes les ſciences, & qui en fut ſinguliérement favoriſé. On a bien loué cet homme incomparable; mais il ne l'a pas encore été, comme il le mérite. Auſſi conſeillois-je, il y a quelque tems, à un Eccléſiaſtique qui me conſultoit ſur la maniere de faire le panégyrique de ce grand Saint, de ne rien dire de lui-même, mais de tout extraire de ſes Ecrits, penſant que, pour célébrer dignement Auguſtin, il faut être Auguſtin même. Il a ſuivi mon avis; & l'on a vu les morceaux les plus ſublimes & les plus touchans de cet illuſtre Docteur compoſer ſon éloge. Cela fut très-bien lié, quoiqu'entre-coupé par des exclamations & par des élancemens qui pénétrerent les Auditeurs. Quand nos Rhétoriciens & nos Prédicateurs ſauront-ils que la vraie éloquence ne conſiſte ni dans l'eſprit ni dans les mots; mais qu'elle eſt une expreſſion de l'ame, un bouillonnement du cœur qui brûle, qui étonne, & qui opere les plus grandes choſes?

Il y a certains momens où les grands Orateurs ſemblent n'avoir plus de ſtyle, plus de mots, dans la crainte que la ſublimité des choſes ne s'altere par des phraſes étudiées.

On s'alambique pour être éloquent, & il ne ſort de cette opération que des penſées forcées, que des phraſes bourſoufflées; tandis que, ſi l'on s'abandonnoit à l'énergie du cœur, on auroit une bouche d'or.

Je ne trouve dans preſque tous les livres du tems que de l'élégance; & il y a bien loin d'elle à l'éloquence. L'élégance plaît, & l'éloquence entraîne, & lorſqu'elle eſt naturelle, elle s'amalgame avec toutes les beautés de la nature & du génie, pour les rendre dans tout leur jour, & ſelon toute la vérité: elle eſt en un mot telle que le morceau de votre compoſition que vous me fîtes voir, il y a quelques tems, où je reconnus la vraie touche de Démoſthene, malgré l'intervalle immenſe que les ſiecles ont mis entre vous & lui.

Rien de plus admirable que de ſe rapprocher fortement des Anciens, que de tenir à eux, malgré l'éloignement des tems, comme ſi l'on étoit leur contemporain; car il faut l'avouer, ils ont tout moiſſonné, & nous ne faiſons que glaner.

Il m'arriva, il y a quelque tems, d'avoir compoſé un Diſcours ſcientifique qu'on me demandoit, pour être à la tête d'un livre de géométrie. J'appellai toute mon ame à moi; & dans

l'effervescence d'un travail qui dura plus d'une semaine, je crus avoir enfanté quelque chose de fort intéressant & tout-à-fait neuf; mais je ne saurois vous dire combien je fus par la suite surpris & humilié de trouver toutes mes pensées répandues dans quelques pages des anciens. Je n'avois cependant pas pillé; mais l'esprit des hommes n'ayant qu'un cercle, toutes les générations se ressemblent, à quelque chose près, dans la maniere de penser, hors les teintes qui font absolument différentes.

On m'a dernièrement présenté le nommé Sagri, sorti de vos écoles de Pise; & il m'a paru qu'il y a de quoi faire un grand sujet. Mais en quelles mains tombera-t-il? Le moment où l'on quitte le College est l'instant qui décide du sort d'un jeune homme: alors tout avorte, ou tout vient à bien. J'en ai vu qui avoient remporté tous les prix, & qu'on citoit avec complaisance comme de véritables Coryphées; & malgré toute cette admiration emphatique, ils devenoient moins que rien. Des plaisirs criminels les investissoient; ou des emplois mécaniques les occupoient, ou leur esprit qui avoit fait un effort, se ressentoit de cette laborieuse opération, & ne pouvoit plus produire. C'est l'histoire d'un fruit précoce qui charme par ses couleurs, ainsi que par sa nouveauté, & qui se flétrit au moment qu'on l'admire & qu'on se dispose à le cueillir.

Que de peines, avant que l'esprit arrive à sa

perfection : tout ce que je fais, c'eſt que le mien ſe croit merveilleux quand il participe au vôtre, par une communication d'idées & qu'il me met dans le cas de vous réitérer mes ſentimens d'attachement & de reſpect, &c.

A Rome, ce 27 Août 1754.

LETTRE LXXVI.

Au Cardinal QUIRINI.

EMINENTISSIME,

LEs diverſes réflexions de votre Eminence, ſur les différens ſiecles écoulés depuis le commencement du monde, ſont dignes d'un génie comme le vôtre. Il me ſemble que je vois la raiſon peſer tous ces ſiecles, les uns comme des lingots, les autres comme des feuilles de clinquant. Il y en a effectivement de ſi ſolides & de ſi légers, que cela forme le contraſte le plus étonnant. Le nôtre, ſans contredit, eſt plus marqué qu'aucun autre, au coin de la légéreté ; mais il plaît, il ſéduit, ſur-tout par les bons offices des François, qui lui ont communiqué une élégance, qu'on trouve malgré ſoi, vraiment agréable.

Nos anciens en auroient murmuré avec raiſon : mais s'ils étoient de nôtre tems, ils ſe laiſſeroient entraîner comme nous ; & ſans le vou-

loir, ils s'amuſeroient, & de nos propos légers & de nos jolis écrits.

La grandeur Romaine ne s'accommode pas de ces agréables frivolités; mais les Romains d'aujourd'hui ne ſont plus auſſi majeſtueux qu'autrefois: l'élégance Françoiſe a paſſé les Alpes; & nous l'avons accueillie avec plaiſir, au moment même que nous en faiſions la critique.

Votre Eminence, qui aime beaucoup les François, leur aura ſûrement pardonné leurs gentilleſſes, quoique ce ſoit au détriment de la dignité des anciens. Il n'y a pas de mal que dans tous les ſiecles pris collectivement, il y ait des étincelles & des flammes, des lis & des bluets, des pluies & des roſées, des étoiles & des météores, des fleuves & des ruiſſeaux: cela rend parfaitement la nature; & pour juger de l'Univers & des tems, il faut réunir les différens points de vûe, & n'en faire qu'un ſeul optique.

Tous les ſiecles ne ſauroient ſe reſſembler; c'eſt leur variété qui ſert à juger des choſes; parce que ſans cela, il n'y auroit point de comparaiſon. Je ſais qu'on aimeroit mieux vivre dans un ſiecle qui n'offrît rien que de grand; mais c'eſt bien le cas de dire qu'il faut prendre le tems comme il vient, & ne pas regretter continuellement ce qui eſt paſſé, en s'attachant au char des anciens. Prenons leur goût, & nous n'aurons rien à craindre de notre futilité.

C'eſt quelque choſe d'étonnant de conſidérer ce gouffre d'où ſortent les tems, & celui où ils ſe précipitent. Que d'années, que de mois, que de jours, que d'heures, que de minutes, que de ſecondes abſorbées par l'éternité, qui toujours la même, demeure immuable au milieu des changemens & des révolutions. C'eſt un rocher au milieu des mers, contre lequel viennent battre inutilement tous les flots. Nous ſommes tels que des grains de ſable dont le vent ſe joue, ſi nous ne nous attachons imperturbablement à ce point d'appui: c'eſt-là ce qui fixe votre Eminence, & ce qui lui fait entreprendre tant d'ouvrages ſolides que l'Europe admire, & dont la Religion s'applaudit.

Je ne me laſſe point de lire la Relation de vos Voyages, & ſur-tout la deſcription que vous faites de Paris & de la France. Outre que le latin peut ſe comparer à celui de S. Jérôme, il y a des réflexions admirables ſur tout ce que votre Eminence a vu. Quel coup-d'œil que le vôtre! il pénetre l'eſſence des choſes, la ſubſtance des écrits, l'ame des Ecrivains. Vous avez eu le bonheur de voir à Paris pluſieurs reſtes précieux du ſiecle de Louis XIV; des grands hommes qui vivoient encore, pour vous convaincre qu'on n'a pas exalté ce ſiecle ſans raiſon.

Rien n'étend l'ame comme les voyages: j'en lis le plus que je puis, afin de faire courir au moins mes penſées, pendant que mon corps eſt

sédentaire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis souvent en idée à Brescia, cette ville, Monseigneur, que vous enrichissez de vos préceptes, & où vous recevez à toute heure des hommages, auxquels je m'unis de toute mon ame, en vous assurant du profond respect, &c.

A Rome, ce 10 Décembre.

LETTRE LXXVII.

Au Cardinal BANCHIERI.

EMINENTISSIME,

JE n'ai point encore vu le Ferrarois que votre Eminence daigne me recommander : je l'ai cependant déjà annoncé au Gardien de l'*Ara Cœli*, & il fera tout pour vous prouver combien l'intérêt que vous y prenez, lui est précieux.

Je voudrois bien que mes occupations me permissent un voyage à Ferrare, cette ville célebre par tant d'événemens, & qui a le bonheur de posséder votre Eminence, & les cendres de l'Arioste. Mon premier soin seroit d'aller les baiser. Il en sortiroit quelques étincelles poétiques qui viendroient me saisir, & qui me mettroient en état de vous assurer en vers comme en prose, que rien ne peut égaler le profond respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 7 Janvier 1755.

LETTRE LXXVIII.

A un Chanoine de Milan.

Ce n'eſt pas une petite entrepriſe, Monſieur, qu'un panégyrique de S. Paul; il faudroit avoir l'ame auſſi grande que le Docteur des Gentils, pour le célébrer d'une maniere digne de lui. Son éloge eſt celui de la Religion; il eſt tellement identifié avec elle, qu'on ne peut le louer ſéparément.

C'eſt chez ce grand Apôtre le même eſprit, le même zele, la même charité. Quelle plume rapide, ſi l'on veut décrire ſes voyages & ſes travaux apoſtoliques! Il court auſſi vîte que la penſée, quand il s'agit d'entreprendre une bonne œuvre; & il ne reſpire que Jeſus-Chriſt, lorſqu'il annonce l'Evangile. On croiroit, par la maniere dont il ſe multiplie, qu'il forme lui ſeul tout le College Apoſtolique: il eſt preſque en même tems ſur terre, ſur mer, toujours veillant pour le ſalut des Fideles, toujours deſirant la palme du martyre, toujours s'élançant vers l'éternité: perſonne ne fut auſſi bon ami. Il n'oublie rien; il ſe ſouvient des plus petits ſervices qu'on lui rend, & ſon cœur ne palpite pas une ſeule fois, que ce ne ſoit un deſir vers le Ciel, un mouvement d'amour pour Jeſus-Chriſt qui l'a converti, & un acte

de reconnoiſſance envers les Chrétiens qui l'ont aſſiſté.

Le panégyrique, en général, eſt un genre d'écrire qui ne doit point reſſembler à un ſermon: il y faut des fleurs, des éclairs, & que cela brille ſur un fond de morale qui ſoit la baſe du diſcours. Si on ne fait que louer, on n'inſtruit point: ſi on ne fait qu'inſtruire, on ne célebre pas ſon Héros.

L'habileté de l'Orateur conſiſte à faire ſortir du ſein de l'éloge même des réflexions lumineuſes, qui aient pour objet la réforme des mœurs; mais ſur-tout ayez ſoin, mon cher ami, de ne jamais faire le panégyrique d'un Saint, aux dépens des autres. Cela prouve la ſtérilité de l'Orateur. Chaque illuſtre perſonnage a ſon mérite; & c'eſt outrager la mémoire d'un ſerviteur de Dieu, qui s'eſt regardé comme le moindre de tous, que de relever ſa gloire au préjudice d'un autre Saint.

Point de digreſſions éloignées de votre ſujet. Ne perdez pas de vue que c'eſt S. Paul que vous voulez louer, & que vous manquez votre but, ſi vous vous attachez à autre choſe qu'à ſon éloge.

Point de langueurs dans un panégyrique; tout doit être rapide, & ſur-tout dans celui du grand Apôtre, dont le zele ne ſe repoſa jamais. Il faut que vos Auditeurs croient le voir & l'entendre, qu'ils puiſſent dire: C'eſt lui-même, le voilà. Il faut que vous déployiez

avec lui toute la puiſſance de la grace ; que vous terraſſiez, comme lui, ceux qui diminuent le pouvoir abſolu de Dieu ſur le cœur de l'homme ; que vous tonniez, comme lui, contre les faux Prophêtes, & contre les corrupteurs de la morale. Il faut enfin que vous donniez une idée ſuccinte de ſes différentes Epîtres, en les préſentant brûlantes des flammes de la charité, rayonnantes des lumieres de la vérité.

Point de comparaiſons forcées ; elles doivent naître du ſujet : point de mots inutiles ; ils doivent tous inſtruire : point de phraſes bourſouffiées ; elles doivent être toutes naturelles. C'eſt votre cœur qui dans ce diſcours doit être l'Orateur, & non votre eſprit. Réſervez l'eſprit pour les Académies, quand vous y prononcerez quelque éloge ; mais la dignité de la Chaire, la ſainteté du Temple, l'éminence du ſujet, le panégyrique de Paul enfin, ſont infiniment au deſſus des antitheſes, des ſaillies, & des jeux de mots.

L'éloquence humaine eſt faite pour louer des actions humaines ; mais il faut une éloquence divine pour célébrer des hommes divins. Ce n'eſt point chez les Poëtes qu'on doit cueillir les fleurs dont on couronne les Elus, mais chez les Prophêtes. Je ſuis plus que je ne puis dire, &c.

A Rome, ce 13 Octobre 1755.

LETTRE LXXIX.

A M. l'Abbé LAMI.

OH! je ne ſuis point du tout de votre avis, mon cher Abbé, touchant le livre que vous critiquez avec tant de ſévérité. Certainement il n'eſt point auſſi médiocre que vous le prétendez. Il y a des principes, des vues, des beautés, des détails qui rendent cet ouvrage intéreſſant. Quelques négligences de ſtyle ne défigurent pas un livre totalement. Le ſtyle n'eſt que l'écorce; & quelquefois un arbre eſt bon, quoique l'écorce n'en vaille rien. Malheureuſement dans le ſiecle où nous ſommes, on s'attache moins aux choſes qu'aux mots. Les phraſes ne font que trop ſouvent la fortune d'un ouvrage. J'ai parcouru une multitude de brochures imprimées à Paris, qui n'avoient pour elles qu'un ſtyle rapide & ſéduiſant. On ſe demandoit à ſoi-même ce que l'Auteur avoit voulu dire, & l'on n'en ſavoit rien. Il n'eſt point étonnant que dans un pays où l'on aime ſinguliérement la parure & tout ce qui a du clinquant, on ſe paſſionne pour une production écrite avec élégance.

Il y a des ſujets qu'on traite, & qui n'ont beſoin que d'eux-mêmes pour captiver l'attention; au lieu qu'il y a certaines matieres qu'on ne liroit pas, ſi elles n'avoient un ſtyle brillant pour paſſe-port. Un Ecrivain habile doit ſavoir faire cette différence.

Je ſerois bien-aiſe que vous analyſiez deux ouvrages qui viennent de paroître ici tout récemment : *La Converſation avec ſoi-même*, & *les Elémens de Métaphyſique*. Le premier eſt ſinguliérement intéreſſant, en ce qu'il éleve l'ame ſur les débris des paſſions & des ſens. Le ſecond ne l'eſt pas moins, en ce qu'il rend palpable ſa ſpiritualité & ſon immortalité. Ce ſont deux productions métaphyſiques, différemment préſentées ; la *Converſation avec ſoi-même*, avec une clarté qui la met à la portée de tout le monde ; les *Elémens*, avec une profondeur qui en interdit la lecture au plus grand nombre.

Je regarde vos Feuilles comme un excitateur qui empêche nos Italiens de s'endormir ſur les Sciences & ſur la Littérature. Dans un climat chaud, on a beſoin pour étudier d'être ſouvent réveillé. L'eſprit s'aſſoupit comme le corps, ſi l'on ne prend garde à ſoi ; & pourlors à peine a-t-on le courage de lire & de penſer. Florence fut toujours une ville renommée pour la littérature & pour le goût ; & je ne crains point qu'elle dégénere, tant que vous l'éclairerez. Un ouvrage périodique fait avec diſcernement, répand la lumiere dans les eſprits, entretient l'émulation, & ſupplée à la lecture d'une multitude d'ouvrages qu'on n'a pas le tems de lire, & qu'on n'a pas le moyen de ſe procurer.

Quand je lis un Journal qui rend compte des productions qui s'impriment en Europe, j'ap-

prends à connoître le génie des Nations; & je m'apperçois que l'Anglois n'écrit pas comme l'Allemand, & ne penſe pas comme le François. Cette bigarrure dans la maniere de compoſer & de penſer qui différencie les peuples, me perſuade que le monde moral eſt réellement une copie du monde phyſique, & qu'il en eſt des eſprits comme des viſages qui n'ont aucune reſſemblance entre eux.

Adieu. Je vous quitte, pour me jetter dans les épines de la Controverſe, où je ne trouverai ſûrement pas les fleurs qu'on apperçoit dans vos écrits.

Rome, ce 5 Novembre 1755.

LETTRE LXXX.

A un Curé du Dioceſe de Rimini.

C'EST très-témérairement, mon cher Paſteur, que vous jugez votre Pere, le mien, celui de tous les Fideles, le grand Lambertini, pour qui toutes les Egliſes ont la plus profonde vénération. Outre qu'il eſt célebre par ſes connoiſſances, vaſtes & ſublimes, par ſon génie pénétrant, par ſa prudence conſommée, il eſt le Chef de la Religion, le ſouverain Pontife, duquel on ne peut médire ſans blaſphémer. Avez-vous ignoré que S. Paul demande pardon au Grand-Prêtre de la Synagogue, quoi-

qu'elle expirât, parce qu'il l'avoit appellé *muraille blanchie*?

Le Traité que Benoît XIV fit avec l'Eſpagne, pour que les Clercs Eſpagnols ne vinſſent plus à Rome, a empêché je ne ſais combien de jeunes Eccléſiaſtiques d'être vagabonds, & de mener une vie licentieuſe. Rien n'eſt plus à propos que de voir ceux qui ſe deſtinent au miniſtere de la Religion ſous les yeux de leurs propres Evêques, qui apprennent à les connoître, & qui ne les perdent pas de vue.

D'ailleurs il faut tant de raiſons pour juger un Souverain avec équité, que, ſi l'on ne connoît ce qui ſe paſſe dans les cabinets des Princes, la nature des événemens, les ſuites qu'une affaire peut avoir, & ſi même l'on ne pénetre l'ame de ceux qui agiſſent & qui font agir, on ne peut que former un jugement très-criminel.

Eh! qui ſommes-nous, pour condamner le Vicaire du Chriſt, & ſur-tout lorſque nous ignorons le motif de ſes démarches, & que nous ne ſavons pas ce qu'il a pu prévoir? Dans une affaire, le préjugé eſt en faveur des Juges. Comment juſtifiera-t-on la licence qu'on ſe donne de blâmer, ſur de foibles apparences, la conduite du ſouverain Pontife? C'eſt ſans doute prêter des armes aux Proteſtans, & manquer eſſentiellement de reſpect à l'égard de celui que Dieu a établi ſur un trône pour voir & pour juger, & qu'il nous a ordonné

d'écouter comme lui-même: je dis plus, c'eſt riſquer ſon ſalut.

Il n'y a point de circonſtance, point de moment, dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion, où il ſoit permis de s'élever contre les démarches du ſouverain Pontife. Il voit mille choſes que vous ne voyez pas; &, s'il ne nous en rend pas compte, c'eſt que ſouvent il eſt lié par des conſidérations qui retiennent ſa plume & ſa langue. Il eſt une politique chrétienne, qui ſans jamais bleſſer la vérité, ne dit pas toute vérité, & qui s'enveloppe d'un ſilence néceſſaire, quand il eſt avantageux de ne pas parler. Comment prêcherez-vous dans votre Paroiſſe le reſpect dû au Chef de l'Egliſe, ſi l'on vous entend vous-même vous échapper contre lui? Suppoſons même qu'il ait mal fait; vous devriez comme Chrétien, comme Prêtre, comme Curé, l'excuſer en public, & impoſer un ſilence éternel à ceux qui oſeroient l'attaquer. Voilà mes ſentimens ſur les ſouverains Pontifes. Ce ſont les Oints du Seigneur, les Chriſts, dont on ne doit jamais mal parler: *Nolite tangere Chriſtos meos, & in Prophetis meis malignari.*

Je me flatte que vous reviendrez de votre préjugé, & que vous approuverez mes raiſons, parce que vous avez l'eſprit juſte & le cœur droit. C'eſt une effervescence d'imagination, qui vous a porté à condamner Benoît XIV, lui dont toutes les démarches ſont peſées au

poids de la juſtice, & dans le ſanctuaire même de la vérité.

Je vous embraſſe, mon cher Paſteur, & je ſuis, &c.

A Rome, ce 14 Mai 1755.

LETTRE LXXXI.

A M. MEKNER, *Gentilhomme Proteſtant.*

JE ſuis fâché, mon cher Monſieur, de vous voir rebattre perpétuellement contre l'Egliſe Romaine une multitude d'objections uſées, que M. Boſſuet, Evêque François, a mis en poudre dans ſon Expoſition de la Foi Catholique, & dans ſon excellent Ouvrage des Variations. Il eſt impoſſible de ſuivre à la piſte un Proteſtant, parce qu'au-lieu d'attendre la réponſe à la queſtion qu'il propoſe, il en fait une nouvelle, & il ne donne pas le tems de reſpirer.

Si vous me parlez tout-à-la fois du Purgatoire, de l'Euchariſtie, du Culte des Saints, il eſt impoſſible que je vous replique au même inſtant ſur ces trois points. Une controverſe doit être raiſonnée, ſi l'on veut s'entendre, & conſéquemment elle exige qu'on traite un ſujet à fond, avant de paſſer à un autre. Sans cela nous frapperons l'air, & nous aurons le ſort de tous les diſputeurs, qui, après avoir

bien argumenté, finiſſent par demeurer opiniâtrément dans leur ſentiment.

Vous êtes convenu de la marche que j'établis; de vous prouver par l'Evangile même, & par les Epîtres de S. Paul, que vous recevez comme un ouvrage inſpiré, toutes les vérités que vous conteſtez; & de vous faire voir que la Tradition, ſans nulle interruption, les a toujours enſeignées.

Et s'il en étoit autrement, vous ſauriez le jour, la date où nous aurions innové; à moins que vous ne vouliez nous perſuader, que toute l'Egliſe, dans un clin-d'œil, malgré tous ſes membres diſperſés, a changé ſa croyance, ſans le ſavoir. Mais quelle abſurdité!

Les reproches que vous faites continuellement à l'Egliſe Romaine, mon cher Monſieur, ſur le célibat qu'on preſcrit aux Prêtres, & ſur la coupe qu'on retranche aux Fideles dans la participation aux ſaints Myſteres, tombent d'eux-mêmes, quand on penſe que le mariage & le ſacerdoce ſe réuniſſent encore tous les jours chez les Grecs catholiques, & qu'on y donne à tous les Fideles la Communion ſous les deux eſpeces.

Revenez à l'Egliſe de bonne foi; & le grand Pape qui la gouverne aujourd'hui, ne vous rejettera pas de ſon ſein, parce que vous avez des Miniſtres mariés, & que vous deſirez l'uſage de la coupe. Sa prudence trouvera un tempérament qui vous accordera tout ce qu'on peut ac-

accorder, ſans changer le dogme & la morale, mais en changeant ſeulement la diſcipline, qui de tout tems fut ſujette à varier.

Le Cardinal Quirini, que le zele pour votre retour conſume perpétuellement, ſera votre médiateur entre le Pape & vous. En revenant au Pape, vous reviendrez à celui qui étoit autrefois votre Chef; car c'eſt vous qui vous êtes éloignés. Les abus qui regnoient alors dans l'Egliſe, parce qu'il eſt néceſſaire, comme dit Jeſus-Chriſt, qu'il y ait des ſcandales & des héréſies, ne pouvoient abſolument autoriſer vos ancêtres à ſe révolter & à ſe ſéparer. Ils n'avoient que la voie des repréſentations; &, s'ils ſe fuſſent bornés à cet objet, ſans y mettre ni aigreur, ni fiel, ni eſprit de rébellion, ils auroient ſûrement obtenu quelque réforme. Pour guérir quelques tumeurs de notre corps, on ne ſe met pas en devoir de le mutiler, ou de l'étouffer.

Bien des Proteſtans reviendroient, s'ils n'étoient point arrêtés par un miſérable reſpect humain; car il eſt impoſſible qu'en liſant auſſi ſouvent la ſainte Ecriture qu'ils le font, ils n'y apperçoivent pas les prérogatives du Chef des Apôtres, & l'infaillibilité de l'Egliſe, qui ne peut jamais enſeigner aucune erreur, d'autant plus que Jeſus-Chriſt eſt réellement avec elle juſqu'à la conſommation des ſiecles, ſans nulle interruption: *omnibus diebus vitæ, uſque ad conſummationem ſæculi.*

Il ne faut que des yeux pour voir qui, de l'Egliſe Romaine, ou de l'Egliſe Proteſtante, a raiſon : l'une paroît cette montagne ſainte, dont parle l'Ecriture; & l'autre, une vapeur qui obſcurcit les yeux, & qui n'a nulle ſolidité.

Je donnerois juſqu'à la derniere goutte de mon ſang, mon cher Monſieur, pour vous voir réunis à nous, parce que, aſſuré que vous avez rompu la chaîne qui vous attachoit au centre d'unité, vous n'êtes plus que des êtres iſolés, ſans bouſſole, ſans guide & ſans chef.

Dieu vous le fait ſentir d'une maniere terrible, en vous livrant à je ne ſais combien d'erreurs différentes, qui forment preſque autant de ſectes diverſes que de communions. Et cela nous prouve que, lorſqu'il n'y a plus d'autorité qui réuniſſe les Fideles, ils ne tiennent plus qu'à eux-mêmes, & conſéquemment à tous les préjugés.

N'allez pas vous imaginer, je vous ſupplie, que je veuille ici inſulter à votre état. Hélas! tout m'annonce que vous êtes dans la bonne foi. Mais cela ne vous juſtifiera pas devant Dieu, qui exige de vous un examen ſévere ſur un article auſſi eſſentiel; d'autant plus que vous pouvez mieux que perſonne vous inſtruire & vous juger.

La ſentence qu'on prononce contre ſoi-même, lorſqu'on a tort, eſt digne de votre belle ame & de votre bon cœur. Votre candeur me

répond que vous vous instruirez selon la vérité, & que vous ne la rejetterez point, lorsque vous la verrez. Elle est sur les levres des bons Catholiques; &, en les écoutant, c'est elle-même que vous entendrez. Je le desire de toute la plénitude de mon cœur, par l'ardeur sincere que j'ai de me trouver éternellement avec vous dans ce séjour de paix, où il n'y aura que ceux qui sont marqués du signe de la Foi. Jugez par-là de toute l'étendue de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 14 Mai 1753.

LETTRE LXXXII.

A M. le Prince SAN SEVERO.

EXCELLENCE,

LES pétrifications que je vous ai fait passer, sont beaucoup au dessous de vos remerciemens. J'en connois tout le prix, ainsi que celui d'entrer en relation avec un Philosophe qui se plaît à étudier l'Histoire de la Nature, & qui sait avec connoissance de cause admirer ses phénomenes & ses jeux.

Les oiseaux que vous faites venir du nouveau monde pour l'Empereur, feront des pieces très-curieuses; mais je doute, malgré toutes les précautions, qu'ils puissent arriver vivans jus-

ques dans nos climats. Mille fois on a tenté de passer l'oiseau mouche & le colibri; & on a eu le désagrément de les voir expirer à quelque distance de nos ports.

La Providence, en nous donnant le paon, nous a assez richement pourvus, sans aller chercher ailleurs des beautés aîlées. L'Amérique en effet n'a rien de plus magnifique que nos plus superbes oiseaux; mais on préfére ordinairement ce qui est étranger, par la seule raison qu'il vient de loin.

Vous devez, mon Prince, être enchanté de l'entreprise de M. de Buffon, Académicien François, & de ses premiers tomes qui paroissent. Je ne les connois encore que par des extraits qu'on nous en a donnés; & cela me paroît admirablement vu. Je suis seulement fâché de ce que l'Auteur d'une Histoire Naturelle se déclare pour un système. C'est le moyen de faire douter de plusieurs choses qu'il avance, & d'avoir des guerres à soutenir contre ceux qui ne sont pas de son avis. D'ailleurs tout ce qui s'écarte de la Genese sur la création du monde, n'a pour appui que des paradoxes, ou tout au moins des hypotheses.

Il n'y avoit que Moïse, parce qu'il fut inspiré, qui pût bien nous apprendre la formation du monde & son développement. Ce n'est point un Epicure qui a recours à des atomes; un Lucrece qui croit la matiere éternelle; un Spinosa, qui admet un Dieu matériel; un Des-

cartes, qui balbutie ſur les loix du mouvement: mais un légiſlateur, qui annonce à tous les hommes, ſans héſiter, ſans craindre de ſe méprendre, comment le monde a été créé. Rien de plus ſimple & de plus ſublime que ſon début: *Au Commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Il ne parleroit pas plus affirmativement, quand il en auroit été le ſpectateur; & par ces paroles, la mythologie, les ſyſtêmes, les abſurdités croulent, & ne paroiſſent plus que des chimeres aux yeux de la raiſon.

Quiconque n'entrevoit pas la vérité dans ce que rapporte Moïſe, n'eſt pas fait pour la connoître. On s'attache tous les jours à des hypotheſes qui ne ſont pas même vraiſemblables; & l'on ne veut pas ajouter foi à ce qui donne la plus haute idée de la puiſſance & de la ſageſſe de Dieu.

Un monde éternel offre mille fois plus de difficultés qu'une intelligence éternelle; & un monde co-éternel eſt une abſurdité qui ne peut exiſter, parce que rien ne peut être auſſi ancien que Dieu.

Outre qu'il eſt néceſſaire, & que l'univers ne l'eſt pas; de quel droit la matiere, choſe tout-à-fait contingente, choſe abſolument inerte, prétendroit-elle aux mêmes prérogatives qu'un eſprit tout-puiſſant, qu'un eſprit entiérement immatériel? Ce ſont des extravagances qui n'ont pu naître que dans les accès d'une imagination délirante, & qui prouvent l'éton-

mante foibleſſe de l'homme, quand il ne veut plus entendre que lui-même.

L'Hiſtoire de la Nature eſt un livre fermé pour toutes les générations, ſi elles n'entrevoient pas un Dieu Créateur & Conſervateur; car rien n'eſt plus ſenſible que ſon action. Le ſoleil, tout magnifique & tout impoſant qu'il eſt, le ſoleil, quoiqu'adoré par diverſes nations, n'a ni intelligence, ni diſcernement; &, ſi ſon cours eſt tellement régulier, que jamais il ne l'interrompt d'un ſeul inſtant, c'eſt qu'il reçoit l'impulſion d'un Agent ſuprême, dont il exécute les ordres avec la plus grande ponctualité.

On a beau promener les yeux dans la vaſte étendue de cet univers; on le voit renfermé dans l'immenſité d'un Etre devant qui le monde entier eſt comme s'il n'étoit pas. Il ſeroit bien ſingulier que le plus petit ouvrage ne pouvant exiſter ſans un ouvrier, le monde eût le privilege de ne devoir qu'à lui-même ſon exiſtence & ſa beauté! La raiſon ſe creuſe des précipices effroyables, quand elle n'écoute plus que les paſſions & les ſens: *la raggione ſenza la fede mi fa compaſſione.* Toutes les Académies de l'univers peuvent imaginer des ſyſtêmes ſur la Création du monde; mais après toutes leurs recherches, toutes leurs conjectures, toutes leurs combinaiſons, après des multitudes de volumes, ils m'en diront beaucoup moins que

Moïse n'en a dit dans une simple page; & encore ils ne me diront que des choses invraisemblables. Et telle est la différence qui se trouve entre l'homme qui ne parle que d'après lui-même, & l'homme qui est inspiré.

L'Eternel se rit au haut des cieux de tout ces systêmes insensés qui arrangent le monde à leur gré, & qui tantôt lui donnent le hasard pour pere, & tantôt le supposent éternel.

On aime à se persuader que la matiere se gouverne elle-même, & qu'il n'y a pas d'autre divinité; parce qu'on sait bien que la matiere est absolument inerte & stupide, & qu'on n'a point à redouter ses effets: au lieu que la justice d'un Dieu qui voit tout, qui pese tout, est accablante pour le pécheur.

Rien de plus beau que l'Histoire de la Nature, quand elle est liée à celle de la Religion. La Nature n'est rien sans Dieu; & elle produit tout, elle vivifie tout par l'opération de Dieu. Sans être rien de ce qui compose l'univers, il en est le mouvement, la seve & la vie. Otez son action, & il n'y a plus d'activité dans les élémens, plus de végétation dans les plantes, plus de ressort dans les causes secondes, plus de révolutions dans les astres. Des ténebres éternelles prennent la place de la lumiere, & l'univers devient à lui-même son propre tombeau.

Il arriveroit au monde, si Dieu venoit à retirer sa main, ce qui arrive à nos corps, quand

il en arrête le mouvement. Ils tombent en poudre, ils se dissipent en fumée: & l'on ne sait même pas s'ils ont existé.

Si j'avois eu assez de connoissances pour travailler sur l'Histoire de la Nature, j'aurois commencé mon ouvrage par exposer les perfections immenses de son Auteur, par traiter ensuite de l'homme qui est son chef-d'œuvre; & successivement de substances en substances, d'especes en especes, je serois descendu jusqu'à la fourmi, & j'aurois montré dans le plus petit insecte, comme dans l'Ange le plus parfait, la même sagesse qui rayonne, & la même toute-puissance qui agit.

Un tableau de cette nature auroit intéressé les amateurs de la vérité, & la Religion elle-même qui en eût tracé le dessein, l'auroit rendu infiniment précieux.

Ne parlons jamais des créatures que pour nous rapprocher du Créateur. Elles sont la réverbération de sa lumiere indéfectible; & ce sont-là des idées qui nous élevent & qui nous abaissent: car l'homme n'est jamais plus petit & plus grand, que lorsqu'il se considere en Dieu. Alors il apperçoit un Etre infini dont il est l'image, & devant qui il n'est qu'un atome: deux contrariétés apparentes qu'il faut concilier pour avoir une juste idée de soi-même, & pour ne pas donner dans l'excès des Anges superbes, ni dans celui des incrédules qui se réduisent à la condition des bêtes.

Votre

Votre Lettre, mon Prince, m'a conduit à ces réflexions; & je vous avoue en même tems que je n'ai pas une plus grande satisfaction, que lorsque je trouve l'occasion de parler de Dieu. Il est l'élément de notre cœur, & ce n'est qu'en son amour que l'ame s'épanouit.

Je sentis heureusement dès mes premieres années cette grande vérité, & je choisis le cloître en conséquence, comme une retraite où, séparé des créatures, je pourrois m'entretenir plus facilement avec le Créateur. Le commerce du monde est si tumultueux, qu'on n'y connoît presque pas le recueillement qui nous unit à Dieu.

Je croyois ne faire qu'une Lettre, & c'est un sermon; excepté qu'au lieu de finir par *Amen*, je finirai par le respect qui vous est dû, & avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Décembre 1754.

LETTRE LXXXIII.

Au Comte ALGAROTTI.

Il y a long-tems, mon cher Comte, que nous n'avons causé ensemble, ou plutôt que je n'ai été à votre école. Un petit Philosophe de Scot ne peut mieux faire que de profiter des leçons d'un Savant qui a mis au jour le Newtonianisme des Dames.

Une Philosophie d'attraction devoit être particuliérement la vôtre, par la raison que vous avez un caractere liant, aimable, qui attire tous les esprits: mais je voudrois, avec tant d'avantages, celui d'être moins Newtonien, & plus Chrétien.

Nous n'avons été créés ni pour être les Disciples d'Aristote, ni ceux de Newton. Notre ame a de plus grandes destinées; & plus elle est sublime chez vous, & plus vous devez remonter vers sa source.

Vous direz tant qu'il vous plaira, que c'est le fait d'un Religieux de prêcher; & moi je vous répéterai continuellement que c'est le fait d'un Philosophe de beaucoup s'occuper d'où il vient & où il va. Nous avons tous un premier principe, & une derniere fin; & ce ne peut être que Dieu qui soit l'un & l'autre.

Votre philosophie, malgré ses raisonnemens, ne roule que sur des chimeres, si vous la séparez de la Religion. Le Christianisme est la substance des vérités que l'homme doit chercher. Mais il aime à se nourrir d'erreurs, comme les reptiles aiment à se rassasier de la fange des marais. On va chercher bien loin ce qu'on trouveroit en soi-même, si l'on vouloit y rentrer: ce qui fait que le grand Augustin, après avoir parcouru tous les êtres, pour voir s'ils n'étoient point son Dieu, revient à son propre cœur, & déclare que c'est-là qu'il existe plus que partout ailleurs: *Et redii ad me.*

J'eſpere que vous me prêcherez quelque jour; & que chacun aura ſon tour: *voleſſe iddio.*

Au reſte, ſoit que vous moraliſiez, ſoit que vous badiniez, je vous écouterai toujours avec le plaiſir qu'on goûte à entendre une perſonne qu'on chérit cordialement, & dont on eſt, autant par inclination que par devoir, le très humble, &c.

A Rome, ce 7 Décembre 1754.

LETTRE LXXXIV.

A M. l'Abbé PAPI.

VOILA donc, mon cher Abbé, le ſavant Cardinal Quirini qui vient d'aller unir ſa ſcience à celle de Dieu, & ſe remplir de ce torrent de lumieres que nous n'appercevons ici-bas qu'à travers des nuages. Il eſt mort comme il a vécu, la plume à la main, finiſſant une ligne, & prêt à ſe rendre à l'Egliſe, où fut toujours ſon cœur.

Le mien lui érige un monument au dedans de moi-même, auſſi durable que ma vie. Il avoit des bontés pour moi; eh! pour qui n'en avoit-il pas? Sa Cathédrale, ſon Dioceſe, toute l'Italie, Berlin même, ont ſenti ſes libéralités. Le Roi de Pruſſe l'honora d'une eſtime ſinguliere, & tous les Savans de l'Europe admirerent ſon zele & ſes talens.

Il avoit un génie conciliateur. Tous les Proteſtans l'aimoient, quoiqu'il leur dît ſouvent de

bonnes vérités. Il eſt fâcheux qu'il ne nous ait pas laiſſé quelque ouvrage conſidérable, au lieu de n'écrire que des feuilles volantes. Il auroit groſſi la Bibliotheque Bénédictine déjà ſi volumineuſe, comme étant un des Membres les plus diſtingués de l'Ordre de St. Benoît, & il auroit enrichi l'Egliſe de ſes productions.

M. de Voltaire le regrettera, ſi les Poëtes ſont ſuſceptibles d'amitié. Ils s'écrivoient amicalement. Le génie recherche le génie. Pour moi qui n'ai que celui d'admirer les grands hommes, & de les regretter, je répands des pleurs ſur le tombeau de notre illuſtre Cardinal: *Quando inveniemus parem?*

J'ai l'honneur d'être.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 13 Janvier 1755.

LETTRE LXXXV.

A un Peintre.

TANT qu'il y aura, mon cher Monſieur, de l'expreſſion dans vos tableaux, vous pourrez vous applaudir de votre ouvrage. C'eſt-là ce qui en fait l'eſſence, & ce qui rend excuſables bien des défauts qu'on ne paſſeroit pas à un Peintre ordinaire.

J'ai parlé de vos talens à S. E. M. le Cardinal Portocarrero, & il vous recommandera en Eſpagne comme vous le deſirez; mais rien

ne vous fera mieux connoître que votre propre génie: il en faut pour être Peintre, comme pour être Poëte. Le Carrache n'eût rien fait, malgré la fierté de son pinceau, s'il n'eût eu cette verve, qui donne de l'enthousiasme & du feu.

On reconnoît dans ses tableaux une ame qui parle, qui échauffe, qui enthousiasme. On croit devenir lui-même à force de l'admirer, & de se remplir de la vérité de ses images.

Que ce grand homme que vous avez choisi pour modele, respire en vous; & vous le ferez ensuite revivre sur la toile. Ne fussiez-vous que son ombre, vous mériterez d'être estimé: *L'ombra d'un grand' uomo non è senza sostanza.*

La nature doit toujours être le point de vue de tout homme qui peint; & pour bien la rendre, il ne faut point d'efforts. On devient gigantesque parmi les Peintres, comme parmi les Poëtes, lorsqu'on violente l'esprit pour composer. Quand la tête est organisée pour travailler un ouvrage, on se sent entraîné par une pente irrésistible, à prendre la plume ou le pinceau, & l'on se livre à son penchant: sans cela il n'y a ni expression, ni goût.

Rome est la véritable école où l'on peut se former; mais quelque peine qu'on se donne, on sera toujours médiocre, à moins qu'on ne soit saisi d'un génie pittoresque.

Il est tems de me taire, attendu qu'un Consulteur du Saint-Office n'est pas un Peintre, &

qu'on a tout à perdre, quand on parle de ce qu'on ne ſait qu'imparfaitement.

Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE LXXXVI.

A Monſignor AYMALDI.

VOUS avez raiſon, Monſignor, de vous étonner de l'heureuſe alliance qui va déſormais unir la Maiſon de Bourbon à celle d'Autriche: il y a des prodiges dans la politique, comme dans la nature, & Benoît XIV eut bien raiſon de s'écrier, en apprenant cette nouvelle: *O admirabile commercium!*

M. de Bernis s'eſt immortaliſé par ce phénomene politique, comme ayant mieux vu les choſes que le Cardinal de Richelieu.

Par ce moyen, nous n'aurons plus de guerres en Europe, que lorſqu'on ſera las de la paix, & que le Roi de Pruſſe, toujours avide de gloire, ne cherchera point à conquérir. Mais je vois la Pologne à ſa bienſéance; & par la raiſon qu'un héros auſſi vaillant qu'heureux, aime toujours à s'agrandir, il l'envahira quelque jour en partie, ne fût-ce que la ſeule ville de Dantzick: *E un bucone che li piace.* La Pologne elle-même donnera peut-être les mains à un pareil changement, en ne veillant point aſſez pour ſon propre pays, & en ſe livrant à mille différentes factions. L'eſprit patriotique

n'eſt plus aſſez fort chez les Polonois, pour qu'ils défendent leur pays, aux dépens de leur propre vie. Ils ſont trop ſouvent hors de chez eux, pour ne pas perdre l'eſprit national. Il n'y a que chez les Anglois que l'amour patriotique ne s'éteint jamais, parce qu'ils ont des principes.

L'Europe a toujours eu quelque Monarque belliqueux, jaloux de s'étendre & de cueillir des lauriers; tantôt Guſtave, tantôt Sobieski, tantôt Louis-le-Grand, tantôt Frédéric. Les armes, beaucoup plus que les talens, ont agrandi les Empires; parce qu'on a connu qu'il n'y a rien d'auſſi énergique que la loi du plus fort; c'eſt l'*ultima ratio Regum*.

Heureuſement nous ne nous reſſentons point ici de ces calamités. Tout y eſt dans la paix, & chacun en ſavoure délicieuſement les fruits, comme je goûte éminemment le plaiſir de vous aſſurer de toute mon eſtime & de tout mon attachement.

LETTRE LXXXVII.

A M. l'Abbé NICOLINI.

MONSIEUR,

J'AI été bien fâché de ne m'être pas trouvé au Couvent des SS. Apôtres, lorſque vous

m'avez fait la grace de venir me voir avant votre départ. J'étois, hélas, sur les bords du Tibre, que les anciens Romains grossissoient comme leurs triomphes, & qui n'est qu'un fleuve ordinaire pour la longueur & pour la largeur.

C'est une promenade que j'aime singuliérement, par les idées qu'elle m'inspire sur la grandeur & sur la décadence des Romains. Je me rappelle le tems où ces fiers despotes enchaînoient l'univers, & où Rome avoit à Rome autant de Dieux que de vices & de passions.

Je retombe ensuite dans ma cellule, où je m'occupe de Rome Chrétienne; & où je travaille, quoique le dernier de la Maison de Dieu, pour son utilité: mais c'est un ouvrage à la tâche, & dès-lors presque toujours fastidieux; car en fait d'étude, l'homme n'aime ordinairement que ce qu'il fait librement.

Je n'ose vous parler de la mort de notre ami commun: c'est ouvrir une plaie trop sensible. J'arrivai trop tard pour recueillir ses dernieres paroles: il est regretté comme un de ces hommes rares, qui valoit mieux que son siecle, & qui avoit toute la candeur des premiers âges. On dit qu'il laisse quelques morceaux de poésie dignes des plus grands maîtres. Il n'en avoit jamais parlé; chose d'autant plus extraordinaire, que les Poëtes ne sont pas plus discrets sur leurs écrits que sur leur mérite.

Nous avons eu ici depuis quelque tems, un

eſſaim de jeunes François; & vous devez croire que je les ai vus avec beaucoup de plaiſir. Ma chambre n'étoit pas aſſez grande pour les contenir; car ils m'ont tous fait là grace de me venir voir; & cela, parce qu'on leur avoit dit qu'il y avoit un Religieux au Couvent des SS. Apôtres, qui aimoit ſinguliérement la France & tout ce qui en venoit. Ils parlerent tous à la fois; & c'étoit exactement un tremblement de terre qui me réjouit beaucoup: *un moto di terra che mi rallegrava ſommamente.*

Ils n'aiment pas trop l'Italie, parce qu'on n'y eſt pas encore tout-à-fait à la françoiſe; mais je les ai conſolés, en les aſſurant qu'ils compléteroient un jour cette métamorphoſe, & que j'étois déja moi-même plus qu'à demi rendu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 24 Juillet 1756.

LETTRE LXXXVIII.

A M. STUART, *Gentilhomme Ecoſſois.*

MONSIEUR,

SI vous ne vous reſſentiez pas de la mobilité des flots qui vous environnent, je vous reprocherois vivement votre inconſtance; car il n'eſt pas permis d'oublier un ancien ami qui

vous est constamment attaché. Votre conduite me rappelle ce que j'ai pensé plusieurs fois, que les principales Nations de l'Europe ressemblent aux élémens.

L'Italien, d'après cette similitude, représente le feu, qui, toujours en action, s'enflamme & pétille: l'Allemand, la terre qui, malgré sa densité, produit de bons légumes & d'excellens fruits: le François, l'air, dont la subtilité ne laisse aucune trace: & l'Anglois, l'onde mobile qui change à chaque instant.

Un Ministre habile enchaîne avec adresse ces élémens dans l'occasion, ou les fait lutter les uns contre les autres, selon les intérêts de son maître. C'est ce que nous avons vu plus d'une fois, quand l'Europe étoit en combustion, & qu'on s'agitoit pour des torts réciproques.

La politique humaine brouille ou réconcilie selon ses intérêts, n'ayant rien de plus à cœur, que de dominer ou de s'agrandir: la politique chrétienne, au contraire, ignore l'art criminel de semer des divisions; prévît-elle les plus grands succès. Je ne fais aucun cas d'une politique sans équité; car c'est le machiavelisme mis en action; mais j'ai la meilleure idée d'une politique qui, tantôt tranquille, & tantôt agissante, se laisse gouverner par la prudence; médite, calcule, prévoit, après avoir rappellé le passé, réfléchi sur le présent, entrevu l'avenir; & rapproche ainsi tous les tems, pour ne rien faire, ou pour agir.

Il eſt abſolument néceſſaire qu'un bon politique connoiſſe parfaitement l'Hiſtoire & le ſiecle dans lequel il vit ; qu'il ſache à quel degré de force & d'eſprit ſont ceux qui paroiſſent ſur la ſcene du monde ; afin d'intimider s'il y a de la foibleſſe, de réſiſter s'il y a du courage, d'en impoſer s'il y a de la témérité.

La connoiſſance des hommes, beaucoup mieux que celle des livres, eſt la ſcience d'un bon politique. Il importe exactement dans les affaires de connoître ceux qu'on doit mettre en action. Les uns ne ſont bons que pour parler, les autres ont du courage pour agir, & tout conſiſte à ne pas s'y méprendre. Bien des politiques échouent, parce qu'ils placent mal leur confiance. On ne peut plus retenir un ſecret quand il eſt échappé ; & il vaudroit encore mieux commettre une faute par une trop grande réſerve, que par une imprudence : *il tacere non ſi ſcrive.*

La crainte d'être trahi, rend puſillanime celui qui a fait trop légérement quelque ouverture de cœur. Il eſt des circonſtances où il faut paroître tout dire, quoiqu'on ne diſe rien, & ſavoir habilement faire prendre le change ſans jamais trahir la vérité ; car il n'eſt jamais permis de l'altérer.

Ce n'eſt pas foibleſſe de plier lorſqu'on ne peut faire autrement, mais ſageſſe. Tout dépend de bien connoître les momens & les eſprits, & de prévoir à coup ſûr l'impreſſion que

feroit une réſiſtance dans une telle rencontre.

L'amour-propre fait ſouvent tort à la politique: on veut triompher d'un ennemi, lorſqu'on eſt pouſſé par le reſſentiment; & l'on s'engage dans une mauvaiſe affaire, ſans en prévoir les ſuites.

On doit ſavoir ſecouer les paſſions, quand on veut mener les hommes, & n'oppoſer qu'une tête froide à ceux qui ont le plus de chaleur; ce qui nous fait dire communément: *che il mondo appartiene à li flegmatici.*

On déconcerte l'adverſaire le plus impétueux, par une grande modération.

Nous aurions bien moins de querelles & bien moins de guerres dans l'univers, ſi l'on ſupputoit ce qu'il en coûte pour ſe battre, & ſeulement pour ſe brouiller. Il ne ſuffit pas d'avoir beaucoup de monde & d'argent à ſa diſpoſition; il faut encore ſavoir comment on les employera, & penſer que les haſards ne ſont pas toujours entre les mains des plus forts. Nous n'avons depuis longtems à Rome qu'une politique de temporiſation, parce que nous ſommes très-foibles, & que le cours des événemens eſt la plus heureuſe reſſource pour tirer d'embarras ceux qui ne peuvent réſiſter. Mais néanmoins, comme c'eſt aujourd'hui un ſecret que perſonne n'ignore, & qu'on connoît toute notre pénétration, il n'y a pas de mal, & il eſt même à propos qu'un Pape, de tems en tems, non pour des prétentions conteſtées, mais pour des

choſes juſtes, ſache tenir ferme; ſans cela, on ſeroit ſûr d'opprimer les Souverains Pontifes, toutes les fois qu'on les menaceroit.

Il y a des Nations qui ont malheureuſement beſoin de la guerre pour devenir opulentes; d'autres, pour qui elle eſt une ruine aſſurée. Et de tout cela je conclus qu'un Miniſtre qui profite habilement de ces choſes, eſt vraiment un tréſor, & que, lorſqu'un Souverain a eu le bonheur de le trouver, il doit, malgré toutes les cabales, le conſerver.

Je viens de bégayer ſur un ſujet que vous ſavez beaucoup mieux que moi; mais une phraſe en amene une autre, & inſenſiblement on oſe parler de ce qu'on ignore.

C'eſt ainſi que ſe font les Lettres: on les commence ſans prévoir tout ce qu'on y dira. L'ame, quand elle vient à ſe replier ſur elle-même, s'étonne avec raiſon de ſa fécondité. C'eſt une vive image de la production de l'univers, qui eſt ſorti du néant; car enfin notre penſée qui n'exiſtoit pas, éclot tout-à-coup, & nous fait ſentir que la Création, comme le prétendent certains Philoſophes modernes, n'eſt réellement pas une choſe impoſſible. Je vous laiſſe avec vous-même; vous y êtes beaucoup mieux qu'avec moi. Adieu.

A Rome, ce 22 Août 1756.

LETTRE LXXXIX.

*Au Réverend Pere***, nommé Confeſſeur du Duc de ***.*

QUELLE charge! quel fardeau! mon très-cher ami. Eſt-ce pour votre perte, eſt-ce pour votre ſalut que la Providence vous a pourvu d'un pareil emploi? Cette idée doit vous faire trembler.

Vous me demandez ce qu'il faut faire pour le remplir? Etre un Ange.

Tout eſt écueil, & tout eſt piege pour le Confeſſeur d'un Souverain, s'il n'a de la patience pour attendre les momens de Dieu, de la douceur pour compatir aux imperfections, de la fermeté pour contenir les paſſions. Il doit être plus qu'aucun autre rempli des dons de l'Eſprit Saint, afin de répandre tantôt la crainte, tantôt l'eſpérance, & toujours la lumiere. Il lui faut un zele à toute épreuve, & un eſprit de juſtice qui lui faſſe balancer les intérêts du peuple & du Souverain, dont il a la conduite.

Il doit d'abord s'appliquer à connoître ſi le Prince qu'il dirige, eſt inſtruit des devoirs de la Religion, & de ſes obligations envers ſes ſujets; car hélas! il n'eſt que trop ordinaire qu'un Prince ſorte des mains de ceux qui l'ont formé, ſans avoir d'autre ſcience que des connoiſſances entiérement frivoles. Alors il doit

obliger ſon Pénitent à s'inſtruire, & à puiſer dans les véritables ſources, non en ſe chargeant la mémoire de pluſieurs lectures, mais en étudiant par principes, ce que la Religion & la Politique exigent d'un homme qui gouverne.

Il y a des ouvrages excellens ſur cette matiere, & vous ne devez pas l'ignorer. J'en connois un qui fut fait pour Victor-Amédée, & qui n'a d'autre défaut que d'être trop diffus, & trop exigeant.

Quand le Duc ſera ſolidement inſtruit, car il ne faut pas l'endormir avec des pratiques minutieuſes, vous lui recommanderez de chercher continuellement la vérité, & de l'aimer ſans réſerve: *la verità deve eſſere la boſſola di Sovrani.* C'eſt le moyen de faire tomber tous les délateurs & tous les Courtiſans, eux qui ne ſe ſoutiennent dans les Cours que par la fourberie & par l'adulation, & qui mille fois plus dangereux que tous les fléaux, perdent les Princes pour ce monde & pour l'autre.

Vous inſiſterez ſans relâche ſur l'indiſpenſable néceſſité de faire rendre à la Religion le reſpect qui lui eſt dû, non en inſpirant un eſprit de perſécution, mais en recommandant un courage évangélique, qui épargne les perſonnes, & qui arrête les ſcandales. Vous répéterez ſouvent que la vie d'un Souverain, comme ſa couronne, ne tient à rien, s'il permet des plaiſanteries ſur le culte qu'on rend à Dieu, & s'il n'arrête pas les progrès de l'irreligion.

Vous aurez ſoin par votre fermeté, par vo repréſentations, par vos prieres, & même pa vos larmes, que le Prince que vous avez à conduire, ſe diſtingue par de bonnes mœurs, & qu'il les faſſe fleurir dans ſes Etats comme la tranquillité des citoyens, & le bonheur des familles, qui ſont le véritable germe de la population.

Vous lui repréſenterez ſouvent que ſes Sujets ſont ſes enfans; qu'il ſe doit à eux la nuit comme le jour, enfin à tout moment, pour les conſoler & pour les ſecourir; qu'il ne peut mettre des impôts, qu'à proportion de leurs biens & de leur induſtrie, afin de ne pas les jetter dans l'indigence ou dans le déſeſpoir, & qu'il leur doit une prompte juſtice.

Si vous ne l'engagez pas à voir tout par lui-même, vous ne remplirez votre miniſtere qu'à demi. On ne rend le peuple heureux, qu'en entrant dans les détails; & il n'y a pas moyen de les connoître ſi l'on ne deſcend juſqu'à lui.

Que ce peuple, que les Grands mépriſent, (ſans vouloir penſer que dans un Etat tout eſt peuple, excepté le Souverain) vous ſoit toujours préſent comme une portion ſacrée dont le Prince doit ſans ceſſe s'occuper; portion qui fait l'appui du Trône, & qu'il faut ménager comme la prunelle de l'œil.

Faites ſentir à votre illuſtre dirigé, que la vie d'un Souverain eſt une vie de travail; que les récréations ne lui ſont permiſes, comme à tou

tous les hommes, qu'à titre de délaſſement; & apprenez-lui qu'il doit interrompre ſes lectures chrétiennes, ſes prieres mêmes, s'il s'agit de venir au ſecours de l'Etat.

Vous lui parlerez du compte terrible qu'il rendra à Dieu de ſon adminiſtration, & non de ce que l'Hiſtoire dit des mauvais Princes après leur mort. Ce n'eſt pas un motif aſſez chrétien pour fixer ſur cet objet les yeux d'un Prince religieux; car l'Hiſtoire n'eſt que le cri des hommes, & elle périra avec eux; au lieu que Dieu, toujours vivant, toujours vengeur des crimes, eſt ce qui doit régler la conduite d'un Souverain. Il importe peu à la plupart des perſonnes, ſi l'on parle d'elles en bien ou en mal, après leur mort; mais la vue d'un Juge inflexible, éternel, fait la plus terrible impreſſion ſur l'eſprit.

Vous ne donnerez point de ces pénitences vagues, qui ne conſiſtent que dans de ſimples prieres; mais vous appliquerez un remede propre à guérir les plaies qu'on vous montrera; & ſur-tout vous tâcherez de découvrir quel eſt le défaut dominant. Sans cela on confeſſeroit tout un ſiecle, qu'on ne connoîtroit point ſon pénitent. C'eſt toujours à la ſource du mal qu'il faut aller, ſi l'on veut en arrêter le cours.

Vous aurez grand ſoin de vous renfermer dans les bornes de votre miniſtere, & de ne vous mêler, je ne dis pas d'aucune intrigue, mais d'aucune affaire de Cour. C'eſt une cho-

se indigne de voir un Religieux qui ne doit paroître que pour représenter Jesus-Christ, déshonorer cette auguste fonction par un sordide intérêt & par une horrible ambition.

Tout votre desir, toutes vos vues ne doivent avoir pour objet que le salut du Prince qui vous donne sa confiance. Etonnez-le par une vertu à toute épreuve, & toujours également soutenue. Si un Confesseur ne se rend pas respectable, & sur-tout dans une Cour, où l'on ne cherche que des prétextes pour n'être pas Chrétien, il autorise les vices, & il se met dans le cas d'être renvoyé.

Inculquez bien dans l'esprit du Prince, qu'il répond devant Dieu de toutes les places qu'il donne, & de tout le mal qui s'y fait, s'il n'a pas bien choisi ceux qui doivent les remplir. Représentez-lui sur-tout le danger de nommer aux dignités ecclésiastiques des ignorans ou des vicieux, & de nourrir leur mollesse & leur cupidité, en leur donnant plusieurs bénéfices. Persuadez-lui de chercher le mérite, & de récompenser ceux qui écrivent pour l'utilité publique & pour la Religion. Apprenez-lui à soutenir sa dignité, non par le faste, mais par une magnificence proportionnée à l'étendue de ses Etats, de ses forces, de ses revenus, & à descendre en même tems de son rang, pour s'humaniser avec son peuple, & pour s'appliquer à son bonheur.

Remettez-lui souvent ses devoirs devant les

yeux, non d'un ton sévere, non avec importunité, mais avec cette charité qui est l'effusion de l'Esprit Saint, qui ne parle jamais qu'avec prudence, qui saisit à propos les momens & qui en profite. Quand un Prince est convaincu de la science & de la piété d'un Confesseur, il l'écoute avec docilité, à moins qu'il n'ait le cœur corrompu.

Si l'on ne s'accuse pas des fautes essentielles qui se commettent dans l'administration, vous en parlerez en général, & vous en viendrez insensiblement au point de faire avouer ce qu'il vous importe de connoître. Vous insisterez souvent sur la nécessité d'écouter tout le monde, & de faire rendre une prompte justice. Si vous ne vous sentez pas disposé à suivre ce plan, retirez vous; car ce sont-là des préceptes, qu'on ne peut transgresser, sans se rendre très-coupable devant les hommes & devant Dieu.

La fonction d'un Directeur ordinaire n'attire pas l'attention du public; mais tout le monde a les yeux ouverts sur la conduite que tient le Confesseur d'un Souverain. Aussi ne peut-il être trop exact dans le Tribunal de la Pénitence, pour qu'on ne voie pas approcher des Sacremens celui qui, par des actions scandaleuses, s'en rendroit indigne, au jugement du public. Il n'y a pas deux Evangiles, l'un pour les peuples, & l'autre pour les Souverains. Les uns, comme les autres, seront également jugés sur

cette regle inaltérable, parce que la loi du Seigneur demeure éternellement.

Les princes ne ſont pas ſeulement les images de Dieu par leur pouvoir & par leur autorité qu'ils ne tiennent que de lui ſeul, mais ils le ſont encore, à raiſon des vertus qu'ils doivent avoir pour le repréſenter. Il faut qu'un peuple puiſſe dire de ſon Souverain: Il nous gouverne comme la Divinité même, avec ſageſſe, avec clémence, avec équité; car les Souverains ſont comptables de leur conduite envers leurs ſujets, non pour leur dévoiler le ſecret de leur cabinet, mais pour ne rien faire qui puiſſe les méfédifier.

Prenez garde ſur-tout, ou par foibleſſe, ou par reſpect humain, d'altérer la vérité. On ne capitule point avec la loi de Dieu; elle a la même force dans tous les tems, & l'eſprit de l'Egliſe eſt toujours le même. Elle loue aujourd'hui le zele du grand Ambroiſe à l'égard de l'Empereur Théodoſe, comme elle le loua autrefois; car elle ne varie ni ſur ſa morale ni ſur ſes dogmes.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous ſoutienne, & qu'il vous éclaire dans une carriere auſſi pénible, où vous ne devez pas être un homme ordinaire, mais un guide céleſte. Alors vous vivrez en Solitaire au milieu du grand monde; en Religieux, dans un ſéjour où il y a ordinairement peu de religion; en Saint, ſur un terrein qui dévoreroit les hommes de

Dieu, ſi le Seigneur n'avoit par-tout ſes élus. Je vous embraſſe, & je ſuis, &c.

A Rome, ce 26 Avril 1755.

LETTRE XC.

Au Prélat CERATI.

MONSIGNOR,

ENFIN le Chapitre des Dominicains auquel le Saint Pere a ſolemnellement préſidé, vient de finir, & le R. P. Bouxadors, auſſi diſtingué par ſon mérite que par ſa naiſſance, a été élu Supérieur-Général. Il gouvernera avec beaucoup de ſageſſe & d'honnêteté, en homme éclairé qui connoît les hommes, & qui ſait qu'ils ne ſont pas faits pour être impérieuſement conduits.

Benoît XIV, qui a ouvert la ſéance par le diſcours le plus éloquent & le plus flatteur pour l'Ordre de S. Dominique, où il y eut toujours de grandes lumieres & de grandes vertus, deſiroit pour Général le R. P. Richini, le Religieux le plus modeſte & le plus ſavant; mais malgré ſa préſence & tous ſes deſirs, il n'a pu réuſſir.

Le Pape a bien pris la choſe; & comme il s'en alloit tout en riant, il a dit que Ste. Thereſe ayant demandé à notre Seigneur, pour-

quoi un Carme, qu'il lui avoit révélé devoit être Général, ne l'étoit pas, il lui avoit répondu : *Je le voulois bien ; mais les Moines ne l'ont pas voulu.* Il n'eſt donc pas étonnant, a ajouté le Saint Pere, ſi la volonté de ſon Vicaire n'a pas eu ſon effet.

Tout le monde ſait qu'on ne réſiſte que trop ſouvent au Saint-Eſprit, que l'homme empêche tous les jours l'opération de Dieu par ſa mauvaiſe volonté.

Le P. Brémond eſt peu regretté, quoiqu'il fût très-affable & très-vertueux. On lui reproche dans ſon Ordre, d'avoir eu une condeſcendance aveugle pour un Frere qui le menoit, & dont je me défiai toujours, parce qu'il me paroiſſoit patelin. Il eſt rare que les hommes de ce caractere ne ſoient pas faux. Le langage doucereux eſt rarement celui de la ſincérité.

Je plains le pauvre Pere Brémond, ſans oſer le blâmer. Car quel eſt l'homme en place qu'on n'ait pas trompé ?

On eſt aſſez communément injuſte à l'égard des grands, & ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas grand ſoi-même. On ne fait pas attention qu'ils ont des affaires & des embarras qui les excuſent en partie, quand ils ne voient pas tout eux-mêmes. Heureux celui qui n'apperçoit les grandeurs que dans le lointain, comme une montagne qu'on ne voudroit pas gravir !

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 26 Avril 1756.

LETTRE XCI.

Au Prélat CERATI, *Directeur des Ecoles de Piſe.*

MONSIGNOR,

LE ſujet pour lequel je m'intéreſſe, eſt digne d'une protection comme la vôtre, & en cela je crois faire ſon plus grand éloge. Vous avez le tact trop fin, l'eſprit trop pénétrant, pour ne pas appercevoir ſes bonnes qualités. Plus on l'obſerve, plus on le trouve méritant.

D'ailleurs, vous connoiſſez ma franchiſe. Je ne vous le recommanderois pas, s'il n'en valoit la peine. Toutes les ſollicitations du monde ne m'engageroient pas à altérer la vérité.

Si l'on ne fait point ſa fortune en diſant vrai, je reſterai toute ma vie le *Frere François-Laurent Ganganelli*, & c'eſt le meilleur lot qui puiſſe m'écheoir, pour ma propre ſatisfaction & pour mon repos.

Si je pouvois m'arracher à mes occupations, je parcourrois volontiers la Toſcane, & après avoir revu Florence, qui flatte les yeux par ſes beautés, Sienne, qui charme les oreilles par ſon langage, j'admirerois Piſe comme ayant l'avantage de vous poſſéder.

Perſonne ne pouvoit mieux, que votre Seigneurie illuſtriſſime, donner du luſtre à ſes Eco-

lés. Outre le tréſor que vous aviez en vous-même, vous êtes revenu dans votre patrie chargé des richeſſes qu'on trouve en Allemagne, en Hollande & ſur-tout à Paris.

J'ai fait à l'égard de cette Ville comme notre Patriarche Saint-François. J'ai eu le deſir d'y aller, ſans pouvoir l'effectuer. J'aurois vu avec le plus grand plaiſir cette Univerſité célebre, recommandable à tant d'égards, & ſur-tout par l'avantage d'avoir eu pour aſſociés Saint Bonaventure & Saint Thomas d'Aquin.

Il m'auroit fallu les yeux d'Argus pour tout voir, & j'en aurois fait un bon uſage. Si je juge de la piece par les échantillons, Paris a des avantages que n'ont point les autres capitales. Le François eſt le premier homme du monde pour mêler l'agréable à l'utile, & comme je l'ai dit pluſieurs fois, il feroit preſque aimer la douleur, tant il eſt ingénieux à rendre tout aimable.

Mes ſociétés ſont toujours très-nombreuſes & très-excellentes. Je vois alternativement les Prophetes & les Peres de l'Egliſe, dont je me remplis autant que je peux; & vous conviendrez certainement qu'on a la meilleure compagnie lorſqu'on jouit des entretiens de Saint Athanaſe, de Saint Ambroiſe, de Saint Auguſtin: ce dernier me paroît toujours plus beau. Il ne lui a manqué que la Philoſophie d'un ſiecle plus éclairé, pour être parfait en tout genre. La grace, en changeant ſon cœur, ne con-

ver-

vertit pas un ingrat. Rien de plus admirable que la maniere dont il ſoutient ſa force & ſes droits contre l'arrogant Pélage.

Je relis actuellement les Lettres de Saint Jérôme. C'eſt ma recréation, & je me crois le mortel le plus riche & le plus heureux, lorſqu'avec ce Livre à la main, je m'égare dans quelque ſolitude. Il y a des jardins autour de Rome, faits tout exprès pour moi, en ce que je n'y trouve que moi-même, ou par haſard quelque Jardinier avec qui, las d'avoir étudié, je converſe familiérement.

Si je vois nos Grandeurs, ce n'eſt qu'en traverſant la Ville, & encore je fais ce que je puis pour n'en être pas vu. Au reſte, je ſuis un atome, & conſéquemment incapable d'attirer l'attention d'une Eminence.

Je crains que vous ne veniez point à Rome, ainſi que vous le promettez. Vous avez tant d'amis qu'ils vous retiendront malgré vous; mais penſez que vous en avez des relais dans tous les pays, & que pour dix perdus, vous en retrouverez cent.

On débite beaucoup de nouvelles, & encore plus d'abſurdités. Nos Romains ont un eſprit vorace, qui a toujours beſoin d'alimens.

M. le Marquis de Stainville, (aujourd'hui le Duc de Choiſeul) Ambaſſadeur de France, ſe ſignale tous les jours par ſa magnificence, & encore plus par ſa grandeur d'ame & par ſon génie. Perſonne n'étoit plus propre que lui à

faire respecter son Roi & sa Nation. Il trompe nos politiques, en leur disant la vérité. Le Saint Pere le considere beaucoup, & vous savez qu'en fait de mérite il est un excellent connoisseur, il analyse les personnes & les juge sur le champ.

J'ai l'honneur d'être irrévocablement, avec tous les sentimens d'estime qui vous sont dûs, & en vous baisant les mains.

Fr. L. Ganganelli, du Couvent des Saints Apôtres.

A Rome, ce 3 Juillet 1756.

LETTRE XCII.

A un Maître des Novices.

M. R. P.

L'EMPLOI que vous exercez, exige autant de douceur que de fermeté. Il faut penser que si un Religieux doit être circonspect dans sa conduite, un jeune homme ne peut avoir en partage la gravité des vieillards.

Le grand talent d'un Maître des Novices consiste à bien connoître la source d'où dérivent les fautes, afin d'humilier, si c'est orgueil, d'encourager, si c'est paresse, de mortifier, si c'est molesse, de réprimer, si c'est pétulance. Vous aurez soin que vos jeunes gens soient toujours appliqués. Outre que l'application fixe

l'esprit & captive l'imagination, elle fait éclore les talens. Il y en a chez qui ils se développent lentement: mais pour peu qu'on ait de la patience & de la sagacité, on juge si le nuage sera percé par des rayons, ou s'il demeurera toujours opaque.

Si vous vous laissez emporter par un zele amer, il vous arrivera de renvoyer des sujets qui feroient la gloire de l'Ordre. Ceux qui ont le plus de génie, ont souvent le caractere le plus impétueux; & si l'on n'est pas assez maître de soi-même pour ne pas s'en offenser, il arrive que des vivacités qui ne sont que des étourderies, perdent un jeune homme pour toujours, en lui faisant perdre un état où il auroit rendu à l'Eglise des services importans.

Donnez-vous bien de garde d'avoir une méthode unique dans votre maniere de diriger. Celui-ci doit essuyer une vive réprimande, celui-là n'a besoin que d'un simple coup-d'œil. *Alias sic, alius vero sic.*

Que votre silence soit éloquent; c'est le moyen de ne reprendre que rarement. Les jeunes gens croient presque toujours que c'est humeur, ou envie de gronder, lorsqu'on ne cesse de leur donner des avis: & souvent ils ne se trompent pas.

Veillez avec soin, mais sans qu'ils s'en apperçoivent. On fait naître le desir de mentir & de tromper, lorsqu'on montre un air de méfiance. Le ton d'amitié flatte un Novice, au lieu que l'air sévere le blesse & l'irrite.

Ne pardonnez presque jamais ce qui attaque directement la Religion, & faites bien attention à tout ce qui blesse les mœurs. La pureté convient à tous les Chrétiens, mais sur-tout à des Prêtres, & à des Religieux. Distinguez cependant une faute momentanée, d'un péché d'habitude.

Souvenez-vous que la vraie vertu n'est point farouche, & qu'un visage riant inspire la confiance. On se révolte presque toujours contre un extérieur froid & sérieux, parce qu'il ressemble à l'orgueil.

Ne poussez pas trop loin la perfection; les hommes ne sont pas des Anges, & il faut être sage avec sobriété: autrement les jeunes gens vous prendront en aversion, & se lasseront de la piété même. Ce n'est pas la répétition des préceptes, qui les rend meilleurs. On prêcheroit tout le jour, qu'on n'opéreroit rien, si l'on ne donne pas des principes. Quand on est convaincu par le raisonnement qu'il y a nécessairement un Dieu, conséquemment une Religion, & que la seule vraie est celle que nous professons, on ne se laisse plus éblouir par des sophismes; & si l'on peche, on est assuré qu'on fait mal. Bannissez l'espionnage comme une peste publique. Sans cela on accoutume les hommes à être hypocrites, & faux amis. Ayez également en horreur la prévention. Elle est cause que l'innocent est tous les jours opprimé, & que le coupable triomphe. Si vous apprenez quelque

chose par des rapports, allez aux éclairciſſemens, & ne condamnez jamais perſonne, ſans l'avoir mis dans le cas de ſe juſtifier.

Ne puniſſez pas ſans avertir, à moins qu'il ne s'agiſſe d'un crime qui exige ſur le champ une peine proportionnée. Soyez plus indulgent pour les fautes ſecretes, parce qu'elles ne ſont pas accompagnées de ſcandale, qui eſt le plus grand des maux. Suivez le précepte de l'Evangile, en avertiſſant charitablement celui qui s'égare.

Penſez qu'il faut des récréations à la jeuneſſe, & que l'eſprit eſt comme une terre, qui pour mieux produire a beſoin de ſe repoſer. D'ailleurs il eſt à propos que tout paroiſſe ſe faire avec liberté. L'obéiſſance devient un joug inſupportable, ſi un ſupérieur n'a pas ſoin de l'adoucir.

Ne mettez entre les mains des Novices aucun de ces Livres apocryphes que Saint Paul appelle des Contes de vieilles : *Ineptas autem & aniles fabulas devita.* La vérité ne ſe ſoutient point par le menſonge, & la Religion eſt la vérité même. Variez les lectures de vos jeunes éleves, & dans la crainte d'échauffer leur imagination, ou de l'égarer, ne les appliquez pas à ce qui n'eſt que contemplatif. D'ailleurs, dans l'âge tendre, il faut à la mémoire des faits qu'elle puiſſe retenir. Sur-tout maintenez la paix au milieu de votre troupeau, en ayant ſoin d'élever les ames qui vous ſont confiées au deſſus de toutes les minuties du Cloître, qui ne dégénerent que trop ſouvent en diſputes, en haines, en jalou-

ſies. Apprenez-leur à être grands dans les plus petites choſes, & à donner du prix aux obligations les plus abjectes, par la maniere dont on s'en acquitte.

Etouffez l'ambition, excitez l'émulation. Sans cela vous ferez des ſuperbes, ou des idiots.

Inſpirez l'eſprit de corps, mais de maniere qu'il ſoit modéré. Si l'on n'eſt point attaché à la ſociété dont on eſt membre, on ſe dégoûte inſenſiblement de ſon état: ſi on l'eſt outre meſure, on ſe croit néceſſaire, on mépriſe toutes les autres Communautés, & l'on va même juſqu'à canoniſer des abus auxquels on eſt attaché par routine, ou par prévention.

Montrez-vous toujours égal. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme qui ne reſſemble point à lui-même. Les jeunes gens ont l'œil fin, quand il s'agit d'analyſer un Supérieur. Rarement ils ſe méprennent ſur le compte d'un capricieux, ou d'un original. On les déconcerte & l'on gagne leur eſtime, lorſqu'on marche toujours ſur la même ligne. Point d'humeur, mais de la fermeté.

Evitez la familiarité, mais ſoyez moins le Supérieur, que le bon ami de ceux qui vous ſont confiés. Qu'ils trouvent en vous un pere, & qu'ils ſachent que votre plus grande peine eſt de les réprimander.

Ne montrez de prédilection qu'envers ceux qui ont plus de ſageſſe & de piété, & que ce ne ſoit que dans les circonſtances où cela peut ſervir de leçon aux volages & aux pareſſeux.

N'employez jamais l'aſtuce pour faire avouer des fautes que vous voulez connoître. La ruſe ne peut s'allier avec la probité.

Proportionnez le châtiment ſelon les délits, & n'allez pas faire un crime de quelques légeres tranſgreſſions, qui ne ſuppoſent ni malice, ni déréglement.

Ce n'eſt pas en criant qu'on corrige les hommes. Saint François de Sales diſoit, *qu'il touchoit plus les pécheurs en leur faiſant amitié, qu'en les grondant.* Le langage de l'Evangile eſt celui de la perſuaſion.

Ne conduiſez perſonne par des voïes extraordinaires, & arrêtez ceux qui voudroient les ſuivre, à moins qu'il n'y eût quelque choſe de ſurnaturel; mais ce ſont des cas ſi rares, que cela ne peut faire loi. Le tems des myſtiques & des ſpéculatifs eſt paſſé, & il ſeroit dangereux de le rappeller.

Laiſſez à vos jeunes gens la liberté de parler en votre préſence, ſans les intimider. C'eſt le moyen de connoître leur intérieur.

En un mot, comportez-vous comme un bon pere de famille, qui ne veut faire de ſes enfans, ni des eſclaves, ni des hypocrites, ni des idiots, mais des ſujets qui ſachent rendre à Dieu ce qui lui eſt dû, à la Religion ce qui lui appartient, à la ſociété ce qui lui convient. La premiere de toutes les regles, eſt d'apprendre à aimer le Seigneur, & à ne rien faire qui puiſſe lui déplaire. Toutes les inſtitutions Religieu-

ſes n'ont pas d'autre objet ; car vous ſavez auſſi-bien que moi, mon Révérend Pere, que nos réglemens ſeroient ſouvent puériles, s'ils n'étoient des moyens pour nous conduire à Dieu. Chaque Inſtituteur a imaginé ceux qu'il a cru les plus propres à ce deſſein.

Garantiſſez-vous de cette pédanterie qui ſe donne pour impeccable, & pour tout ſavoir. Quand je régentois, & qu'on me demandoit une choſe que j'ignorois, je convenois tout bonnement de mon ignorance, devant mes Ecoliers mêmes, & ils ne m'en eſtimoient que davantage. Les jeunes gens aiment qu'on ſe rapproche d'eux.

Si je me ſuis étendu, c'eſt que la vie d'un Maître des Novices eſt une vie de détail. Vous pouviez vous adreſſer beaucoup mieux qu'à moi pour les obſervations en queſtion ; mais il vous eût été difficile de rencontrer mieux pour le zele avec lequel je vous ai ſervi.

Si ma plume s'eſt égarée dans ce que je vous écris, mon cœur eſt tout entier dans ces derniers mots, qui vous aſſurent qu'on ne peut vous aimer & vous eſtimer plus que je fais. Soyez-en bien aſſuré.

Saluez tous nos amis, & ſur-tout mon Diſciple qui m'eſt toujours préſent. Je lui ferai paſſer le Livre qu'il deſire, auſſi-tôt que j'en trouverai l'occaſion. Adieu.

A Rome, ce 9 Avril 1756.

LETTRE XCIII.

A un Lord.

Je ne conçois pas, Milord, qu'inſtruit, comme vous l'êtes, des imperfections de l'humanité, de la variété des opinions, de la bizarrerie des goûts, de la force de la coutume, vous ſoyez auſſi étonné de la forme de notre Gouvernement. Je ne prétends pas le juſtifier, d'autant plus qu'il ne favoriſe, ni le commerce, ni l'agriculture, ni la population, c'eſt-à-dire, ce qui fait préciſément l'eſſence de la félicité publique: mais penſez-vous qu'il n'y a pas des inconvéniens dans les autres pays?

Nous ſommes ſous un Gouvernement apathique, il eſt vrai, qui n'excite ni l'émulation, ni l'induſtrie; mais je vous vois, vous, M. l'Anglois, ſous le joug d'un Peuple qui vous entraîne comme il veut, & qui, par ſon impétuoſité qu'on ne peut contenir, eſt exactement Souverain; & je vois les autres Peuples, tels que les Polonois ſous l'anarchie, tels que les Ruſſes ſous le deſpotiſme; ſans parler des Turcs, qui n'oſent rien dire, dans la crainte d'un Sultan, qui peut tout ce qu'il veut.

On s'imagine communément, & je ne ſais pourquoi, que le Gouvernement eccléſiaſtique eſt un ſceptre de fer; & quiconque a lu l'Hiſtoire, ne peut ignorer que la Religion chrétien-

ne a préciſement aboli l'eſclavage; que dans les pays où il regne malheureuſement encore, comme dans la Pologne, dans la Hongrie, les Payſans qui ſont ſous la domination des Evêques, ne ſont point ſerfs; & qu'enfin il n'y a rien de plus doux que l'empire des Papes. Outre qu'ils n'ont preſque jamais la guerre, étant néceſſairement Princes de la paix, ils ne vexent perſonne, ni pour les impôts, ni pour la maniere de penſer.

Ce ſont les Inquiſitions qui ont fait donner aux Prêtres le ſurnom de perſécuteurs. Mais outre que les Monarques qui les autoriſerent, furent encore plus coupables que ceux qui en furent les inſtigateurs, on ne vit jamais Rome ſe livrer au barbare plaiſir de faire brûler des Citoyens, parce qu'ils n'avoient pas la foi, ou parce qu'ils s'échappoient en mauvais propos. Jeſus-Chriſt expirant ſur la Croix, loin d'exterminer ceux qui blaſphemoient contre lui, ſollicite leur pardon auprès de ſon pere: *Pater, ignoſce illis.*

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ſi les Miniſtres de Dieu ont quelquefois reſpiré le carnage & le ſang, ils ne l'ont fait que par un abus énorme de la Religion qui, toute charité, ne prêche que la manſuétude & la paix.

J'ai beau parcourir tous les pays du monde, je vois qu'au milieu de notre indigence & de notre apathie, nous ſommes encore ceux qui vivons le plus heureuſement. Cela vient, il eſt vrai, de la bonté du ſol & du climat, qui nous fournit abondamment les choſes néceſſaires à la vie.

Si notre Gouvernement avoit plus d'activité, il y auroit sûrement plus de ressort & de circulation dans l'Etat Ecclésiastique. Mais qui nous a dit que le Gouvernement pour-lors ne deviendroit pas despotique? La nonchalance des Papes, ordinairement trop vieux pour entreprendre & pour agir, fait tout-à-la-fois, & notre malheur & notre félicité.

Ils laissent les campagnes produire d'elles-mêmes, sans s'occuper ni de leur culture, ni de leur amélioration; mais ils n'écrasent personne sous le poids des impôts; & chacun est sûr de rester en paix chez soi-même, sans éprouver la moindre vexation.

Les pays riches sont taxés à proportion de leurs richesses; & je ne sais, en vérité, lequel vaut mieux d'habiter un pays florissant, à raison de son industrie, & d'avoir des droits exorbitans à payer, qui laissent tout au plus le moyen de subsister; ou de vivre dans un lieu sans circulation, mais dans une heureuse aisance. Il me semble que chaque individu séparément, aime moins gagner & ne rien payer, que de gagner beaucoup, & de donner presque tout. Je préfere de n'avoir que vingt-cinq sequins à moi, au bonheur d'en posséder cent, sur lesquels il m'en faudra donner quatre-vingt-dix.

On est souvent entraîné par un avantage spécieux, dans ce qu'on débite sur les Gouvernemens. La totalité du monde entier exige sans doute qu'on travaille, qu'on se remue, & qu'on

ſe donne la main d'une extrêmité de la terre à l'autre, pour entretenir des correſpondances, & pour maintenir un juſte équilibre, ou du moins une heureuſe harmonie; mais cela n'empêche pas qu'il ne puiſſe y avoir un petit coin de l'Univers qui, ſans prendre part à toutes les entrepriſes & à toutes les révolutions, ne puiſſe être heureux; & nous ſommes ce petit retranchement, où la diſcorde ne vient point faire ſiffler ſes ſerpens, & où la tyrannie n'exerce point ſes cruautés.

L'eſprit des hommes eſt remuant, par la raiſon qu'il s'agite ſans ceſſe: il aime à voir des pays toujours en mouvement. Des Conquérans qui ravagent les Royaumes, qui ſaccagent, qui tuent, qui envahiſſent, lui plaiſent beaucoup plus que des êtres qui, fixés au même endroit, menent une vie toujours uniforme, & ne ſe donnent point en ſpectacle par des révolutions.

Cependant la vie célébrée par les Philoſophes & par les Poëtes, n'eſt point la vie tumultueuſe. Ils banniſſent du cœur de l'homme, pour le rendre heureux, la cupidité, ainſi que l'ambition; & en cela, ils s'accordent avec les vrais Chrétiens, qui ne prêchent que le déſintéreſſement & l'humilité.

Je vous aſſure que j'ai ſouvent apprécié tous les Gouvernemens, & que je ſerois très-embarraſſé pour vous dire quel eſt le meilleur. Il n'y en a point qui n'ait des inconvéniens; & cela doit d'autant moins ſurprendre, que l'Uni-

vers lui-même, quoique gouverné par une ſageſſe infinie, eſt ſujet aux plus étranges révotions. Tantôt on y eſt écraſé par des tonnerres, tantôt affligé par des calamités, & preſque toujours vexé, ou par le choc des élémens, ou par l'importunité des inſectes. Il n'y a que la céleſte patrie, où tout ſera parfait, & où l'on ne trouvera ni maux, ni dangers.

Un peu moins d'enthouſiaſme pour votre pays, Monſieur, vous feroit convenir qu'il y a des abus comme ailleurs. Mais comment exiger d'un Anglois qu'il ne ſoit pas enthouſiaſte de ſa patrie! Vous me direz qu'on reſpecte chez vous ſinguliérement la propriété des citoyens, & leur liberté; & je vous répondrai que ces deux prérogatives, qui conſtituent eſſentiellement le bonheur, & auxquelles on ne devroit jamais toucher, ſont intactes ſous la domination des Papes. On y laiſſe chacun jouir en paix de tout ſon bien, aller & venir comme bon lui ſemble; ſans jamais l'inquiéter. Les coups d'autorité ſont inconnus dans l'Etat Eccléſiaſtique; & l'on peut dire que les Supérieurs y ont beaucoup plus l'air de prier que de commander. Ne me croyez pas, d'après ces obſervations, l'apologiſte d'un Gouvernement qui a autant de défectuoſités que le nôtre; je les connois auſſi-bien que vous: mais penſez qu'il n'y a point d'adminiſtration dans le monde entier dont on ne puiſſe dire & du bien & du mal. Que le Républicain aime les Républiques, que le ſujet

d'un Monarque aime les Monarchies, & par-là tout eſt à ſa place. Pour moi, je me mets à la mienne, quand je vous aſſure du reſpect, &c.

A Rome, ce 27 Septembre 1756.

LETTRE XCIV.

A un Médecin.

Je ſuis déſolé, mon cher ami, de ce que vos affaires domeſtiques ſont toujours en mauvais état, & de ce que votre femme, par une dépenſe exceſſive, travaille continuellemeot à les empirer. Il n'y a que la patience & la douceur qui pourront la toucher. Gagnez ſa confiance, & vous obtiendrez enſuite tout ce qu'il vous plaira.

On ne doit jamais moleſter une épouſe, quelques torts qu'elle puiſſe avoir; mais on prend des moyens capables d'ouvrir ſes yeux. On lui parle raiſon; on paroît même entrer dans ſes vues, pour n'avoir pas l'air de la contredire; & inſenſiblement, par d'honnêtes repréſentations, par de bons procédés, par des raiſonnemens ſenſibles, par des effuſions de cœur, on fait goûter la morale qu'on prêche: mais il ne faut prendre ni l'air pédanteſque, ni le ton moraliſeur.

Sur-tout ne vous plaignez jamais de votre femme devant vos enfans & devant vos domeſtiques. Ils prendroient la manie de ne plus la reſpecter, & peut-être même de la mépriſer.

Les femmes méritent des égards, d'autant plus que c'eſt preſque toujours l'humeur des maris, où des chagrins domeſtiques, qui les rendent acariâtres, lorſqu'elles le ſont. Leur complexion foible exige des ménagemens, ainſi que leur poſition, qui ne leur permet pas de ſe diſſiper auſſi facilement que nous, dont les affaires, les études, les emplois partagent la vie. Tandis que l'époux ſort pour ſes intérêts ou pour ſes plaiſirs, la femme reſte concentrée dans ſa maiſon, néceſſairement occupée de détails minutieux, & conſéquemment faſtidieux. Les femmes qui aiment à lire ont une reſſource; mais on ne peut pas toujours s'appliquer: d'ailleurs, *donna che troppo legge, donna ordinariamente ſuperba.*

Je vous conſeillerois de recommander aux créanciers de venir ſouvent perſécuter Madame, quand elle leur doit. Elle ſe laſſera bientôt de ces viſites; & vous en prendrez occaſion de lui expoſer que le plus grand malheur eſt de devoir, quand on ne peut payer. Vous l'intéreſſerez en lui parlant de ſes enfans, qui ont beſoin que vous leur amaſſiez du bien. Elle les aime tendrement; & ce motif ſera la meilleure leçon qu'on puiſſe lui donner.

J'ai autrefois connu à Peſaro un ancien Officier, qui avoit beaucoup à ſouffrir des emportemens de ſon épouſe. Lorſqu'elle entroit en fureur, il reſtoit immobile, ne parloit point; & cette ſilencieuſe attitude calmoit bientôt ſa colere. On déſarme le courroux par la douceur.

Que je me ſais bon gré, mon cher Docteur, d'avoir épouſé ma cellule! C'eſt une bonne compagne, qui ne me dit mot, qui ne met point ma patience à bout, & que je trouve toujours la même, à quelque heure que je rentre; toujours tranquille, toujours prête à me recevoir. Les peines des Religieux ſont des riens, comparées à celles des gens du monde : mais il faut que chacun prenne ſon mal en patience, & faſſe réflexion que cette vie n'eſt pas éternelle. S. Jérôme diſoit qu'il ne conſeilloit le mariage qu'à ceux qui avoient peur pendant la nuit, afin d'avoir une compagne qui pût les raſſurer, & que, comme il n'étoit pas timide, il n'avoit jamais voulu ſe marier. Je ſuis charmé de ce que votre aîné a une ſagacité peu commune. Il faut tourmenter l'eſprit de votre cadet, puiſqu'il eſt plus enveloppé, afin qu'il ſe produiſe. Le talent d'un pere eſt de ſavoir ſe multiplier, & de paroître à ſes enfans ſous diverſes formes; à l'un comme un maître, à l'autre comme un ami.

La confiance qu'ont en vous les premiers de la ville, leur fait honneur. Ils auront reconnu par de fréquentes guériſons, que les reproches faits aux Médecins ne ſont pas toujours fondés : la mode eſt de s'égayer à leurs dépens; & pour moi, je ſuis très-convaincu qu'il y a plus de ſavoir parmi eux, que dans preſque tous les Corps ; & que leur ſcience n'eſt pas ſi conjecturale qu'on le penſe communément : mais l'homme ingénieux à ſe faire illuſion, dit que c'eſt

c'eſt toujours le Médecin qui tue, & jamais la mort. D'ailleurs, quel eſt le Savant qui ne ſe trompe pas? Nous ne voyons dans les livres, tant de ſophiſmes & tant de paradoxes, que parce qu'on n'eſt pas infaillible, quoiqu'on ſache beaucoup.

Ce que je vous dis, mon cher Docteur, eſt d'autant plus généreux de ma part, que je jouis de la plus forte ſanté, & que je n'ai beſoin d'aucun Médecin. Je prends chaque matin mon chocolat; je mene une vie très-frugale, je fais beaucoup uſage du tabac, je me promene fréquemment; & avec ce régime on vit un ſiecle: mais ce n'eſt pas ce que j'ambitionne.

Aimez-moi toujours comme votre meilleur ami, comme celui de votre famille, & comme la perſonne qui deſire le plus ſincérement de vous ſavoir heureux.

Mes complimens à votre chere épouſe, que je voudrois voir pour les dépenſes auſſi raiſonnable que vous; mais cela viendra. Le bonheur de cette vie conſiſte à toujours eſpérer.

A Rome, ce 30 *Septembre* 1756.

LETTRE XCV.

Au même.

Vous verrez, mon ami, par ce Mémoire de vos deux Collegues, qui ſe déchirent à

belles dents, & que je joins à cette Lettre, que l'étude ne nous exempte pas des foibleſſes attachées à l'humanité.

Cependant les Savans devroient donner l'exemple de la modération, & laiſſer les querelles & les jalouſies au bas peuple, comme ſon élément. Chaque ſiecle a produit des combats littéraires bien humilians pour la raiſon & pour l'eſprit. Le mérite de l'un n'eſt pas le mérite de l'autre; & je ne vois pas pourquoi l'envie s'acharne à décrier ceux qui ont de la réputation. J'aimerois mieux n'avoir lu de ma vie, que de concevoir la moindre haine contre un écrivain: s'il écrit bien, je l'admire, s'il écrit mal, je l'excuſe, m'imaginant qu'il a fait de ſon mieux.

Plus il y a de petits eſprits qui ſe mettent ſur les rangs pour écrire, & plus il y a des ſatyres & des diſſenſions. Les hommes de génie reſſemblent aux dogues, qui mépriſent les inſultes des petits chiens: on ne répond pas aux critiques, lorſqu'on eſt vraiment grand: *Il tacere è il remedio delle ſatire.*

La Littérature eſt plus ſujette aux eſcarmouches que les Sciences, parce qu'elle n'applique pas de même. Les Savans s'abſorbent dans l'étude, & n'ont point d'oreilles pour entendre les rumeurs & les murmures de la jalouſie; tandis que les Littérateurs, comme les troupes légeres, ſe répandent de toutes parts, & ſont toujours aux aguêts pour tout ſavoir.

De-là vient que les François s'eſcriment aſſez ſouvent dans leurs Ecrits, de la maniere la plus odieuſe, parce qu'ils ont ordinairement beaucoup plus de Littérateurs que de Savans. Leur eſprit agréable & léger, les entraîne plutôt du côté des Lettres, que du côté des Sciences. Ils craignent d'engager leur liberté, & de contraindre trop leur gaieté, en ſe livrant à des recherches & à des calculs. Un Savant eſt preſque toujours l'homme de la poſtérité; & le Littérateur eſt celui de ſon ſiecle; & comme on ſe dépêche d'avoir de la réputation, parce que l'amour-propre veut jouir ſur le champ, on préfere à une gloire durable, un éclat éphémere.

Je ſuis ravi de ce que votre épouſe a été ſenſible à vos remontrances: elle finira peut-être par devenir avare; mais prenez-y garde, car elle vous feroit mourir de faim; & un Médecin ne doit connoître la diete que pour ceux qu'il traite.

Je n'ai guere le tems de lire l'ouvrage que vous m'indiquez: cependant vous me parlez ſi magnifiquement de ſa latinité, que je tâcherai de le parcourir. Il y a des livres que j'effleure dans un clin-d'œil; d'autres que je pénetre de maniere à ne rien échapper; cela dépend des ſujets qu'ils traitent, & de la façon dont ils les expoſent.

J'aime un ouvrage, dont les chapitres, comme autant d'avenues, me conduiſent agréablement à quelque perſpective intéreſſante. Quand

je vois des routes mal-alignées, un terrein embarrassé, je me rebute dès le commencement & je ne vais pas plus loin, à moins que l'importance des choses ne me fasse oublier la maniere dont elles sont présentées.

Je vous quitte pour aller voir un Milord qui pense fortement & qui s'exprime de même: il ne peut comprendre que Rome puisse canoniser des hommes qui ont saintement vécu; comme si l'on ne jugeoit pas des personnes par leur vie, & comme si Dieu n'avoit pas promis le Royaume des Cieux, à ceux qui accompliront fidélement sa Loi.

Je crois cependant que l'excellent Ouvrage du Saint Pere *de la Canonisation des Saints*, (*) lui dessillera les yeux: il goûte infiniment ce Pontife, & il a une haute idée de ses Ecrits. Adieu.

(*) M. l'Abbé *Baudeau*, connu par différens Ouvrages utiles, nous a donné un excellent Abrégé de ce savant Traité.

Fin du Premier Volume.

LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV,

(GANGANELLI.)

TOME SECOND.

B. 81

LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV, (GANGANELLI.)

SUIVIES *de diverſes Bulles, Brefs, & de l'Oraiſon funebre du Pontife, prononcée à Fribourg en Suiſſe, par un ancien Membre de la Société de Jéſus.*

TOME SECOND.

II

Nouvelle Edition, Revue & Corrigée.

A AMSTERDAM,
Chez BARTHELEMI VLAM.

MDCCLXXVI.

LETTRES

LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV.

LETTRE XCVI.

A M. l'Abbé LAMI.

Je souhaite, mon cher Abbé, pour l'honneur de votre pays & pour l'Italie, que l'Hiſtoire de la Toſcane qu'on ſe diſpoſe à nous donner, réponde parfaitement à ſon titre.

Quelle belle matiere à traiter, ſi l'Ecrivain, auſſi judicieux que délicat, fait ſortir les Arts de ce pays, après avoir été enfouis pendant pluſieurs ſiecles; & s'il peint vigoureuſement les

Médicis, à qui nous devons cet inestimable avantage!

L'hiſtoire rapproche tous les ſiecles & tous les hommes dans un point de vue, pour en faire une perſpective qui fixe agréablement les yeux. Elle donne de la couleur aux penſées, de l'ame aux actions, de la vie aux morts; & elle les fait apparoître ſur la ſcene du monde, comme s'ils étoient encore vivans, avec cette différence que ce n'eſt plus pour les flatter, mais pour les juger.

On écrivoit mal l'hiſtoire autrefois, & nos Auteurs Italiens ne l'écrivent pas encore *trop* bien aujourd'hui. On n'entaſſe que des époques & des dates, ſans faire connoître le génie de chaque Nation & de chaque Héros.

La plupart des hommes ne conſiderent l'Hiſtoire que comme une belle tapiſſerie de Flandres, à laquelle ils donnent un coup-d'œil. Ils ſe contentent de voir des perſonnages éclatans par la vivacité des couleurs, ſans penſer à la tête qui en ébaucha le deſſin, non plus qu'à la main qui l'exécuta. Et voilà comme on croit tout voir, & qu'on ne voit rien.

Je défie qu'on puiſſe profiter de l'Hiſtoire, quand on ne s'attache qu'à voir paſſer en revue des Princes, des batailles, des forfaits; mais je ne connois pas un meilleur livre pour inſtruire, quand on conſidere la marche des événemens, & qu'on obſerve comment ils furent amenés; quand on analyſe les talens & les intentions de ceux qui faiſoient tout mouvoir; quand on ſe

transporte dans les siecles & dans les régions où les choses mémorables se sont passées.

La lecture de l'Histoire est un sujet inépuisable de réflexions. Il faut peser sur chaque fait, non en homme minutieux qui doute de tout, mais en critique qui ne veut pas être trompé. Il est rare que les jeunes gens profitent de l'Histoire, attendu qu'on ne leur en parle jamais sinon comme d'une lecture uniquement faite pour la mémoire; au lieu qu'il faudroit leur dire que c'est l'ame & non les yeux qui doivent lire tous les ouvrages historiques.

Alors on découvre des hommes qu'on encensoit, & qui déshonoroient l'humanité; des hommes qu'on persécuta, & qui furent la gloire de leur Nation & de leur siecle. Alors on connoît les ressources de l'émulation, les dangers de l'ambition; alors on voit l'intérêt comme le mobile universel des Villes, des Cours, des Familles.

Les Historiens ne font que rarement des réflexions, pour laisser à leurs Lecteurs le loisir de penser, & d'analyser ceux dont on parle, afin de les juger.

Il y a dans toutes les Histoires du monde, des personnes qu'on apperçoit à peine, & qui sous la toile mettent tout en jeu. Celui qui lit bien, les saisit & leur fait honneur, de ce que la flatterie n'attribue que trop souvent à un homme en place. Presque tous les Princes, presque tous leurs Ministres ont un génie caché qui les fait

agir, & qu'on ne découvre qu'en décompoſant leurs perſonnes.

Auſſi peut-on dire que les plus grands événemens qui étonnent le monde, ont eu pour Auteurs des hommes ſubalternes, & même très-obſcurs du côté du rang & de l'extraction. Bien des femmes qui ne paroiſſent à l'extérieur, que parce qu'elles ſont les épouſes d'un tel Prince, ou de tel Ambaſſadeur, & qu'on ne cite même pas dans les Hiſtoires, furent ſouvent la cauſe des plus beaux exploits. Leur conſeil prévalut: on le ſuivit; & les maris eurent tout l'honneur d'une entrepriſe, qu'ils ne devoient qu'à la ſagacité de leurs épouſes.

La Toſcane fournit mille traits éclatans qu'une main habile peut nuancer de la maniere la plus vive & la plus tranchante. L'endroit où l'on fera voir des Princes auſſi reſſerrés, & auſſi peu puiſſans que les Médicis, reſſuſcitant les Arts, les ranimant dans toute l'Europe, ne ſera pas celui qui fera le moins plaiſir. Quand je me repréſente cette époque, il me ſemble voir un nouveau monde ſortir du néant, un nouveau ſoleil venir éclairer les Nations. Que cet ouvrage, mon cher Abbé, n'eſt-il entre vos mains! vous lui donneriez toute la vie dont il eſt ſuſceptible. Adieu. On vient m'aſſiéger; & je ne veux pas me laiſſer bloquer, d'autant mieux que ce ſont des viſites de bienſéance, & qu'il faut ſavoir être décent.

A Rome, ce 8 Novembre 1756.

LETTRE XCVII.

Au même.

MONSIEUR,

Je lis & relis toujours vos feuilles avec le plus grand plaiſir, & ſur-tout depuis qu'elles nous donnent une idée de la Littérature Françoiſe. Il me paroît que les François ne ſont pas ſi riches en expreſſions que les Italiens, mais qu'ils le ſont davantage en penſées.

Je connois une multitude d'Ouvrages compoſés parmi nous, où l'on eſt enchanté des fleurs, des caſcades, des points de vue qui en font l'agrément, mais où l'on ne trouve pas un ſeul fruit à cueillir.

Le mal vient de ce que nous avons une langue qui nous rend pareſſeux à penſer. Comme elle eſt extrêmement belle & riche, nous croyons avoir aſſez fait, lorſque nous l'employons avec art: & comme elle eſt ſéduiſante, elle nous entraîne malgré nous, & au lieu d'être précis, nous devenons diffus.

La langue Françoiſe garantit le François de ces défauts. Elle eſt faite pour faire éclorre des penſées; & les idées dont on ne manque pas de la revêtir, la dédommagent de ſa ſtérilité.

La véritable éloquence veut plus d'images dans les choſes, que dans les phraſes.

C'eſt ce que je tâche de perſuader aux Littérateurs & aux Prédicateurs qui me font la grace de me conſulter.

Il faudroit dix de nos Sermons pour en rendre un ſeul de Bourdaloue, tant nous ſommes verbeux & amateurs des digreſſions. Dans le moindre diſcours nous voulons appeller à nous toutes les vérités, au lieu d'appuyer ſur celle que nous nous propoſons de faire connoître. C'eſt comme nos Poëtes qui veulent toujours faire ramager les oiſeaux, murmurer les ruiſſeaux & gémir les échos.

Je vous parle d'autant plus volontiers ſur ce ton, que vous aimez la préciſion, & que vous ne tombez point dans le défaut que je reproche à mes compatriotes.

On eſt toujours foible, quand on eſt lâche. Si l'éloquence n'a du reſſort, elle ne fait qu'une impreſſion momentanée. C'eſt un bouquet qui plaît, & qui dès le ſoir même eſt fané.

Il faut de l'ame dans l'éloquence, & trop ſouvent on n'y met que de l'eſprit. On croit être Poëte, & l'on n'eſt que Verſificateur. On croit être Orateur, & l'on n'eſt que Rhéteur. La bouffiſſure n'eſt pas moins oppoſée à l'éloquence, que la ſtérilité.

Nos Poéſies modernes reſſemblent à ces jardins factices où l'art a tout opéré, & où la nature n'eſt pour rien. Eh! pourquoi faire des efforts pour aller chercher ce qui germeroit ſouvent ſous la plume, ſi l'on n'avoit pas la ma-

nie de contraindre ſes penſées ? Alors elles avortent plutôt qu'elles ne naiſſent, & c'eſt un fruit précoce qui ſe corrompt au lieu de mûrir.

Si je radote, mon cher Abbé, c'eſt que je ſuis abſorbé par un travail qui ne me laiſſe ſouvent qu'un quart de moi-même. Les trois quarts s'en vont dans des diſſertations, des examens & une laſſitude qui ſouvent m'accable, & ne me laiſſe qu'une exiſtence indéciſe. Quelquefois je me leve, & je retombe ſur ma chaiſe, ne ſachant ce que je vais devenir.

Alors je reprends mes ſens & je ſors pour me délaſſer, m'abandonnant au premier chemin qui ſe préſente à ma vue, & converſant avec la premiere perſonne que je rencontre. Je fais comme les hirondelles qui raſent la terre, après avoir volé ſur les toits.

Vous me ſeriez ſouvent d'un grand ſecours, ſi j'avois votre converſation. Il y a certainement beaucoup d'eſprit & d'érudition parmi mes Confreres. Je leur dois tout ce que je ſais; mais chacun a ſon emploi, & le tems dont ils peuvent diſpoſer, dans une Ville comme Rome, où tout eſt occupation, ne leur eſt donné que goutte à goutte.

Faites mes complimens les plus affectueux au Prieur des Dominicains du grand Couvent: outre qu'il eſt d'un Ordre floriſſant qu'on eſtime, & qu'on chérit à proportion de ce qu'on aime l'Egliſe, je lui ſuis ſincérement attaché pour lui-même. Il a toute la candeur des Anciens,

& tout l'esprit des Modernes. Il a dû recevoir le chocolat que je lui ai fait passer, & que j'aurois bien voulu prendre avec lui.

Vous jugerez d'après mes réflexions, que l'amour de ma patrie ne m'aveugle point sur les défauts de nos Ecrivains. Quoique fortement attaché à mon pays, je sais discerner ce qu'il y a de bon de ce qu'il y a de mauvais. Je pense de même à l'égard des Ordres Religieux, j'y loue ce qui est louable & n'approuve point ce qui est défectueux, persuadé qu'il n'y a ni famille ni société où tout soit parfait, & que la Communauté des esprits célestes est la seule où la vertu soit sans tache.

Je voudrois bien jouir de votre tems. Je converserois plus souvent avec nos Poëtes & avec nos Orateurs. J'aime ce qui promene l'imagination sans l'égarer, & ce qui diversifie les idées.

L'érudition a sans doute ses agrémens; mais c'est un champ où il faut continuellement défricher: au lieu que les Belles-Lettres sont un parterre où l'on n'a que des fleurs à cueillir, ou à semer. Je voudrois qu'on fondît la Littérature de tous les pays, pour en faire des ouvrages analogues à l'esprit de toutes les nations. Chaque peuple y trouveroit des nuances assorties à sa vue, & prendroit insensiblement le goût du bon & du beau; mais il faudroit une main habile qui sût bien assortir les couleurs.

Le style François modéreroit le style Oriental:

mal : le ſtyle Italien échaufferoit le ſtyle Allemand, & ainſi du reſte.

J'applaudis de tout mon cœur à l'éloge que vous faites de nos deux ſavans Minimes, les Peres le Seur & Jacquier. Il y a long-tems que je les eſtime, & que je les connois comme deux hommes rares, qui font époque dans notre ſiecle & qui l'illuſtrent : ils ajoutent infiniment à la gloire d'un Ordre qui a produit les Mercenne, les Maignan, les Feuillette, les Plumier, les Niceron, les Moncini, &c. & qui n'eſt jamais ſorti des bornes de l'humilité Religieuſe.

Vous aurez lu la derniere production de François Zanotti. S'il eût vécu du tems que la Fable étoit à la mode, on l'eût fait Secrétaire des Dieux, tant il écrit bien, & nous lirions ſon nom dans la Mythologie. J'aurois voulu l'entendre diſcourir avec le fameux Fontenelle. Tous deux Secrétaires de deux célebres Académies; tous deux pleins d'anecdotes, pleins de ſaillies, pleins d'amabilité, ils feroient briller avec le plus grand avantage l'eſprit Italien & l'eſprit François.

Quels charmes pour un Souverain puiſſant qui raſſembleroit tous les grands hommes de l'Europe, & qui ſe trouveroit au milieu d'eux, avec un génie propre (bien entendu) à les comprendre & à les goûter. C'eſt-là que ſi j'étois riche, je payerois bien volontiers, pour être aux premieres loges.

Prenez-vous-en à vous-même, ſi je donne

l'eſſor à mon imagination. Comme vous en avez une des plus brillantes, j'ai oſé faire un effort, non pour vous égaler, mais au moins pour vous ſuivre.

Je vous quitte pour m'entretenir avec deux braves Militaires qui ont tout le mérite & tout l'honneur de leur profeſſion. Nous parlons guerre, & cela ne vous étonnera pas, pour peu que vous vouliez vous rappeller que c'eſt un Franciſcain qui inventa la poudre à canon. En diſcourant avec des hommes de tous états, on vient à bout de ſavoir un peu de tout ; mais quand je vous lis, je reconnois que je ne ſais rien.

Le P. Capucin que vous avez vu, ne voyage pas comme un homme ordinaire. Ses yeux ſont des téleſcopes, & ſa tête un laboratoire où ſe filtrent les plus excellentes choſes. Le Pape lui-même le recommande à la Cour de Turin.

Je ſuis ſans interruption votre ſerviteur, & encore plus votre admirateur.

Rome, ce 16 Novembre 1756.

LETTRE XCVIII.

*Au Comte de***.*

Je ne puis vous rendre toute ma joie, mon cher Comte, quand je penſe que vous marchez maintenant d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, & que vous êtes aſſez maître de vous-

même pour tenir dans l'ordre vos ſens, vos paſſions & votre cœur.

Oui, nous ferons enſemble le petit voyage que nous avons projetté. Votre ſociété fait mes délices, depuis que vous êtes un homme nouveau.

Je vous préſenterai volontiers au Saint-Pere, quand vous viendrez ici; & je vous proteſte qu'il ſera charmé de vous voir, ſur-tout, lorſqu'il apprendra que vous aimez ſinguliérement les bons livres. Vous le trouverez auſſi gai que s'il n'avoit que vingt-cinq ans.

La gaïeté eſt le baume de la vie; & ce qui me fait croire que votre piété ſe ſoutiendra, c'eſt que vous êtes toujours d'une humeur enjouée. On ſe laſſe inſenſiblement de la vertu, lorſqu'on ſe laſſe de ſoi-même. Alors tout devient à charge; & l'on finit par donner dans la plus triſte miſanthropie, ou dans la plus grande diſſipation. J'approuve beaucoup les exercices du corps auxquels vous vous livrez. Ils allegent l'eſprit, & le rendent propre à tout: j'en fais uſage, autant que l'état lugubre d'un Religieux me le permet.

Quand vous viendrez me voir, je vous dirai tout ce que l'irréconciliable Marquiſe allegue pour ſe juſtifier de ce qu'elle ne vous voit pas. Je penſai toujours que ſa ſinguliere dévotion ne lui permettroit pas de faire une ſi bonne action. Elle veut ſoutenir ſa démarche par vanité. Vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'il en coûte à certaines dévotes, pour avouer qu'elles ont tort.

Quant à vous, reſtez en là. Vous lui avez écrit, vous lui avez parlé ; & certainement c'eſt bien aſſez, d'autant plus que S. Paul nous dit qu'il faut avoir la paix avec tout le monde, ſi faire ſe peut, *ſi fieri poteſt*. Il ſavoit qu'il y a des perſonnes inſociables, avec qui il eſt impoſſible de vivre cordialement. Je vous embraſſe de toute mon ame, &c.

LETTRE XCIX.

Au R. P. LUCIARDI, *Barnabite.*

M. R. P.

VOTRE déciſion eſt conforme à celle des Conciles : & je ſerois bien étonné que cela fût autrement, connoiſſant depuis long-tems l'étendue de vos lumieres, & la juſteſſe de vos réponſes.

Outre les excellens livres dont vous faites réguliérement votre compagnie, vous avez toujours celle du Révérend Pere Gerdil, dont le ſavoir, autant que la modeſtie, méritent les plus grands éloges.

Ménagez votre ſanté pour le bien de la Religion, & pour nos propres intérêts.

La ville (de Turin) que vous habitez, connoît ſûrement tout le prix de vous poſſéder ; car c'eſt un lieu où le mérite eſt eſtimé & chéri.

Je me ferois ſcrupule de vous arracher plus long-tems à vos lectures & à vos exercices de

piété. Ainſi je finis ſans cérémonie, en vous aſſurant qu'on ne peut être plus cordialement, &c.

A Rome, ce 3 Décembre 1755.

LETTRE C.

Au Comte ALGAROTTI.

MONSIEUR LE COMTE,

L'OUVRAGE que vous m'avez fait paſſer, a rajeuni mon eſprit, qui vieillit depuis nombre d'années ſous le poids des compilations, des diſcuſſions, des diſſertations, &c. Car cela ne finit point. Mais il faut vouloir ce que Dieu veut.

Vous aurez réjoui les ombres de nos anciens Ecrivains en renouvellant leur maniere d'écrire, & contriſté ceux qui vivent actuellement, par le chagrin qu'ils ont de ne pouvoir vous imiter. En cela vous prouvez que vous êtes courageux, puiſque vous ne craignez pas de vous brouiller avec les vivans.

Les froids du Nord n'ont point ralenti la chaleur de votre génie: il eſt vrai que vous étiez en Pruſſe auprès d'un Monarque qui vivifie tous ceux qui l'approchent. L'Allemagne a le précieux avantage d'avoir des Souverains qui ſe connoiſſent en mérite, & qui ſavent le faire éclorre. Combien la Reine d'Hongrie n'a-t-elle pas répandu de lumiere & de vertus dans ſes Etats!

Je n'oublierai jamais que j'eus le bonheur de la voir, lorſqu'elle vint à Milan. Je régentois alors dans cette Ville, & pendant tout le tems qu'elle y fut, mon ame treſſaillit d'alégreſſe. La préſence des grands perſonnages fait la même impreſſion ſur moi, que le ſoleil ſur les plantes. Je rajeunis & je renais.

Si les Souverains qui nous gouvernent, avoient le tems de connoître le mérite & de le récompenſer, il naîtroit parmi nous une foule d'excellens Ecrivains & d'excellens Artiſtes.

Rome a des eſprits pétillans, profonds, ſublimes, qui ne cherchent qu'à ſe produire, mais qui s'abſorbent, ou qui s'évaporent faute de moyens. Un Pape n'eſt qu'un rayon qui paſſe, & qui ſouvent n'a pas aſſez de chaleur pour faire germer l'eſprit répandu dans ſes climats.

On diroit que les Michel-Ange, les Taſſe n'oſent renaître, dans la crainte de n'être pas récompenſés. D'ailleurs le ſiecle précédent nous a rendu pareſſeux. Nous avons cru qu'il n'y avoit rien de mieux à faire, qu'à cueillir tout ſimplement les fleurs & les fruits que le dix-ſeptieme ſiecle fit éclorre. Auſſi voyons-nous qu'entre les âges célebres, il y eut toujours des intervalles, & que le ſiecle d'Auguſte n'eut point de ſucceſſeur. Celui de Séneque ne fut qu'un bâtard, & encore ne parut-il que long-tems après.

Mais je vous dérobe à vous-même, en vous occupant de mes idées, qui valent mille fois

moins que les vôtres. Je me dédommage du silence que j'ai gardé tout le jour. Personne ne cause plus volontiers que les gens d'étude, quand ils sont en train. On veut dire en une heure ce qu'on a étouffé pendant dix: mais quelque chose qui arrive, je ne me tairai jamais quand il s'agira de vous assurer de l'affection sincere, & de la haute estime avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, *Fr. L. Ganganelli*, du Couvent des Saints Apôtres.

Mes civilités, je vous prie, aux personnes qui se souviennent encore de moi. Je n'oublierai jamais que je dois à Bologne une partie de mes connoissances sur la physique. Cette Ville est un foyer où tous les rayons du soleil viennent se réunir.

A Rome, ce 7 Décembre 1756.

LETTRE CI.

A un Directeur de Religieuses.

Je ne vous féliciterai point sur votre emploi; mais je vous engagerai à vous en acquitter avec toute la prudence & toute la charité possibles.

Si vous m'en croyez; premiérement vous n'irez que très-rarement au parloir: c'est le lieu des paroles inutiles, des fines médisances, des

rapports, & une occaſion ſûre d'exciter des jalouſies; car ſi vous voyez plus ſouvent celle-ci que celle-là, on viendra ſécrétement vous écouter par un eſprit de curioſité; & vous ferez naître des cabales, des partis, & le moindre mot que vous aurez dit, aura mille commentaires.

Secondement, vous ne guérirez les vains ſcrupules dont on vous entretiendra fréquemment, qu'en ſachant les mépriſer, & qu'en les écoutant tout au plus deux fois.

Troiſiémement, vous accoutumerez les Religieuſes à ne jamais vous parler au confeſſional que de ce qui les regarde. Sans cela, elles vous feront la confeſſion de leurs voiſines; & en n'en confeſſant qu'une ſeule, vous apprendriez inſenſiblement toutes les fautes de la Communauté.

Quatriémement, vous travaillerez ſans relâche à maintenir la paix dans tous les cœurs, répétant ſans ceſſe que Jéſus-Chriſt ne ſe trouve qu'au ſein de la paix.

Vous ferez ſouvent réflexion que s'il y a une concupiſcence des yeux chez tous les hommes, comme nous l'apprend S. Jean, il y en a une de langue & d'oreille pour bien des Religieuſes: aurez-vous l'art de la guérir? Ce n'eſt pas qu'il ſoit à propos de preſcrire un ſilence qui étoufferoit; mais il eſt du moins néceſſaire d'interdire ces entretiens malins, où l'on s'amuſe aux dépens du prochain.

Ayez égard à la foibleſſe d'un ſexe qui exige

de la condeſcendance dans la maniere de le gouverner. Il faut de l'indulgence pour de pauvres recluſes, chez qui l'imagination travaille, afin de ne pas aggraver leur joug déja aſſez peſant par le poids d'une éternelle ſolitude.

Notre Saint Pere a connu leurs beſoins, en leur permettant de ſortir une fois dans l'année pour ſe viſiter mutuellement. Tout ce qui ſe fait par un principe de charité, mérite d'être loué.

Il y aura des occaſions où il faudra vous armer de fermeté: ſans cela, vous ne ſerez pas Directeur, mais dirigé. C'eſt une friandiſe pour bien des Religieuſes de mener celui qui a ſoin de leur conſcience. Elles font cela tout pieuſement, ſans paroître y toucher.

Si vous négligez ces avis, vous vous en répentirez; &, ſi vous faites encore mieux, vous ne paroîtrez qu'au confeſſional, en Chaire & à l'Autel. Vous en ſerez bien plus reſpecté. Il y a peu de Directeurs qui ne perdent beaucoup, en ſe faiſant trop connoître. C'eſt une grande ſcience que celle de ne ſe communiquer qu'à propos. Ne me demandez rien de plus; car ſur cet article, voilà tout ce que je ſais. Adieu.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 29 Décembre 1756.

LETTRE CII.

A. M. le Comte GENORI.

M. LE COMTE,

Mes livres, mes exercices claustraux, mon emploi, tout s'oppose au plaisir que j'aurois de vous aller voir. Que feriez-vous outre cela d'un Religieux, dont le tems continuellement coupé par la lecture & par la priere, interromproit nos promenades & nos entretiens?

Je suis tellement accoutumé à mes heures de solitude & de travail, que je croirois ne plus exister, si cela m'étoit enlevé.

C'est-là toute la richesse d'un Religieux; savoir être seul, savoir prier, savoir étudier. Il ne me reste que ce bien-être, & je le préfere à tous les plaisirs du monde. La conversation de quelques savans ou de quelques amis m'est infiniment précieuse, pourvu toutefois qu'elle ne prenne rien sur la distribution de mon tems. Je n'ai jamais prétendu me rendre esclave de la minute aux heures dont je puis disposer, parce que je déteste tout ce qui est minutieux: mais j'aime l'ordre; & je ne vois que cet amour qui puisse entretenir l'harmonie de l'ame & des sens.

Où il n'y a point d'ordre, il n'y a point de paix. La tranquillité est fille de la regle; & c'est par la regle que l'homme se renferme dans la sphere de ses devoirs. Toutes les créatures

inanimées nous prêchent l'exactitude : les aſtres font périodiquement leur cours, & les plantes ne ſe raniment qu'au moment qui leur eſt marqué. On ſait l'inſtant où le jour doit paroître, & il n'y manque pas ; on connoît le moment de la nuit, & alors les ténebres couvrent la terre.

Le vrai Philoſophe ne renverſe point l'ordre des tems, à moins qu'il n'y ſoit forcé par des occupations ou par des uſages qu'il ne peut changer.

Pour revenir à l'Hiſtoire naturelle dont vous me parlez, Monſieur le Comte, il eſt certain que nous l'avons moins étudiée que l'Antiquité, quoiqu'il y ait beaucoup plus à gagner à l'une qu'à l'autre. Cependant l'Italie offre à chaque pas de quoi exercer toute la curioſité des Naturaliſtes, & de quoi la contenter. On y remarque des phénomenes qu'on ne voit point ailleurs, & que des peuples qu'on dit moins ſuperſtitieux que les Italiens, prendroient à coup ſûr pour des miracles.

Un Abbé François qui eſt depuis quelque tems ici, & que j'ai connu chez M. le Cardinal Paſſionei, étoit dans le plus grand étonnement, à l'occaſion des merveilles que la nature offroit ici à ſes regards. Je me ſouviendrai toujours d'avoir fait une promenade avec lui du côté de la ville *Mattei*, & qui, quoique très-courte, dura près de cinq heures, parce qu'il s'arrêtoit à chaque pas. Il a des connoiſſances, & un tel goût pour l'Hiſtoire Naturelle, qu'il ſe colle ſur un inſecte

ou sur un caillou, sans pouvoir s'en arracher. J'avois peur qu'il ne se pétrifiât lui-même à force de regarder des pierres; & il faut avouer que j'y aurois beaucoup perdu, car il a une conversation aussi intéressante qu'enjouée. C'est le même qui a écrit contre les systêmes de M. de Buffon. Eh! combien ne se seroit-il pas arrêté davantage, s'il eût eu le bonheur de se trouver avec vous?

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte, avec la plus vive reconnoissance & le plus respectueux attachement, votre très-humble, &c.

LETTRE CIII.

*A M. C***, Avocat.*

OH! des complimens. Si vous saviez comme je les aime, vous ne m'en feriez sûrement pas.

Ce qu'on débite sur le compte du personnage en question, n'est fondé que sur l'envie & sur la malignité. Quel est l'homme en place, quel est l'homme qui écrit, qui n'ait des ennemis? Les libelles, comme les satyres, ne font impression que sur des têtes foibles, ou mal organisées; & ce que vous observerez, c'est que les personnes les plus tarées & les plus mal notées, sont toujours celles qui croient le plus facilement les calomnies, & qui paroissent avoir le plus de répugnance à voir ceux qu'on a outragés.

Mais la prévention eſt tellement en uſage, que, ſelon la remarque du Saint-Pere, il faut mille recommandations pour déterminer un homme en place en faveur de quelqu'un; & qu'il ne faut qu'un ſeul mot pour le faire changer, & pour l'irriter. C'eſt la plus grande preuve de la dépravation du cœur humain.

On ſeroit obligé de ne voir perſonne, ſi l'on fermoit ſa porte à tous ceux dont on dit du mal. Les jugemens téméraires ſont la choſe dont on doit plus ſe garder. Il eſt honteux de juger ſon frere, dans le tems qu'on n'a même pas de preuves pour l'accuſer.

La prévention perdra la plupart des Grands, & ſur-tout des dévots qui croient devoir pieuſement ajouter foi à tout le mal qu'on leur dit du prochain. Ils aiment à ignorer que Dieu nous commande expreſſément de ne point juger, pour n'être pas jugés; & qu'on eſt moins criminel à ſes yeux, lorſqu'on a commis des fautes dont on s'humilie, que lorſqu'on accuſe ſes freres témérairement.

La premiere regle de la charité chrétienne, eſt qu'on ne peut croire le mal, ſi l'on n'a rien vu, & qu'on doit ſe taire, ſi l'on a vu.

D'ailleurs, ſi celui qu'on voudroit vous engager à ne point voir, recherche la ſociété des gens de bien, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas ſi libertin, ou qu'il veut changer. Peut-être ſon ſalut eſt-il attaché au bon exemple que vous lui donnerez; ainſi ne le rebutez pas.

La charité ne juge pas comme le monde, parce que le monde n'a presque jamais manqué de mal juger. Je suis, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres.

LETTRE CIV.

*A M. l'Abbé L****

PUISQUE vous me consultez, Monsieur, sur le discours que j'entendis dernièrement, je vous dirai avec ma franchise ordinaire, que j'y ai trouvé d'excellentes choses, mais que je n'aime point cette affèterie qui l'énerve. Il sembleroit que c'est un ouvrage travaillé à une toilette où l'on a fardé. Laissez dorénavant parler votre ame, quand vous monterez en chaire, & vous parlerez bien. L'esprit ne doit être que la bordure du tableau, & vous en avez fait le fonds de votre discours.

Pour qu'un Orateur soit bon, il faut qu'il tienne le milieu entre les Italiens & les François, c'est-à-dire, entre ce qui est giganteſque & ginguet.

Ne vous laissez pas gâter par l'esprit du siecle. Vous ne pourrez plus vous débarrasser de cette éloquence guindée qui met à la torture les pensées & les mots. Il est important pour un jeune homme qui a du talent, de recevoir de pareils avis, & sur-tout qu'il y défere; c'est ce dont

votre modeſtie me répond. Je ſuis, Monſieur, avec tout le deſir poſſible de vous voir un parfait Orateur, votre très-humble, &c.

A Rome, ce 10 *du courant.*

LETTRE CV.

Au Prince SAN SEVERO.

EXCELLENCE,

Je ſuis toujours dans l'admiration de vos nouvelles découvertes. Vous faites ſortir un ſecond Univers du premier par tout ce que vous créez. Cela déſeſpere nos Antiquaires, qui ſe perſuadent qu'il n'y a rien d'intéreſſant & de beau, que ce qui eſt très-vieux.

Il eſt bon ſans doute d'eſtimer l'Antiquité; mais je penſe qu'il ne faut pas s'en rendre l'eſclave, de maniere à exalter outre meſure une choſe vile en ſoi-même, uniquement parce qu'elle a été *tirée* des jardins d'Adrien.

Les Anciens avoient, comme nous, pour leur uſage des choſes extrêmement communes; &, ſi on les exalte à raiſon de leur vétuſté, la terre en cette qualité mérite nos premiers hommages, car ſûrement on ne lui conteſtera pas ſon ancienneté.

Je ne puis ſouffrir les enthouſiaſtes, non plus que les perſonnes entiérement froides. Il n'ap-

partient qu'à ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrêmes, de bien voir & de bien juger. L'indifférence des gens froids leur ôte le goût & la curiosité; & il faut l'un & l'autre pour examiner & pour prononcer.

L'imagination est encore plus dangereuse que l'indifférence, quand elle n'est point réglée. Elle cause des éblouissemens qui couvrent la vue, & qui obscurcissent la raison. La Philosophie même, sur laquelle cette folâtre ne devoit jamais avoir d'empire, se ressent tous les jours de sa trop funeste impression. Les sophismes, les paradoxes, les raisonnemens captieux qui sont à la suite de tous nos Philosophes modernes, n'ont d'autre origine que l'imagination. Elle se monte selon les caprices, & elle n'a plus d'égards ni pour l'expérience ni pour la vérité.

Votre Excellence doit connoître ces Ecrits, ayant des occasions fréquentes de lire les productions du tems. L'Angleterre qui, à raison de son phlegme, sembleroit devoir moins imaginer que les autres Nations, a souvent mis au jour les idées les plus extravagantes. Leurs Philosophes ont délité encore plus que les nôtres, parce qu'il leur aura fallu faire plus d'efforts pour sortir de leur caractere naturellement sombre & taciturne. Leur imagination est comme le charbon qui s'allume, & dont la vapeur trouble le cerveau.

On a raison de dire que l'imagination est la mere des songes: *l'imaginazione è la madre di sogni.*

Elle

mé en produit plus que la nuit même; & ils ont d'autant plus dangereux, qu'en s'y livrant, on ne croit pas rêver; au lieu que le matin nous détrompe ſur les illuſions du ſommeil.

Je crains toujours que vos expériences chymiques ne nuiſent à votre ſanté. Il en réſulte quelquefois de terribles accidens. Mais lorſqu'en Phyſique on fait quelque nouvel eſſai, on s'y livre ſans en redouter les ſuites, comme un Officier entraîné par ſa valeur, ſe jette à tort & à travers au milieu du feu.

J'ai l'honneur d'être avec autant de reſpect que d'attachement, &c.

A Rome, ce 13 Janvier 1757.

LETTRE CVI.

A un Prélat.

MONSIGNOR,

UNISSEZ-vous à moi pour venger la mémoire de Sixte-Quint. On me força hier de me fâcher en quelque ſorte, en me ſoutenant que c'étoit un Pape cruel, un Pontife indigne de regner. Il eſt étonnant combien cette réputation qu'on lui a faite gratuitement, ſe ſoutient, & combien elle a gagné de terrein.

Eſt-il donc permis de juger un ſi grand homme, ſans ſe repréſenter les tems où il a vécu,

& ſans faire attention que l'Italie fourmilloit alors de brigands; que Rome étoit moins ſûre qu'une forêt, & qu'on y inſultoit les plus honnêtes femmes, même en plein jour?

La ſévérité de Sixte-Quint, qu'on nomme improprement *cruauté*, aura pour le moins autant plu à Dieu, que la piété de Pie V.

On a vu ſous le regne de certains Papes, des milliers d'hommes aſſaſſinés, ſans qu'on punît les meurtriers; & c'eſt alors qu'on pouvoit dire que de tels Pontifes étoient cruels. Mais que Sixte-Quint ait fait mettre à mort une cinquantaine de brigands, pour ſauver la vie de la plupart de ſes ſujets, pour rétablir les mœurs au milieu des villes, & la ſûreté au ſein des campagnes, dans un tems où il n'y avoit plus ni loi, ni bon ordre, ni frein, c'eſt un acte de juſtice & d'un zele autant utile au public, qu'agréable à Dieu.

Je gémis, je vous l'avoue, quand je vois de grands hommes devenir la fable de quelques Ecrivains ignorans ou prévenus. Plus d'une fois la poſtérité elle-même, qu'on dit être un juge impartial, a été entraînée par les réflexions d'un Hiſtorien ſéduiſant, qui ſe mettoit ſur les rangs ſans en avoir miſſion, & qui prononçoit d'après ſes préjugés.

On a beau crier à la calomnie, l'impreſſion eſt faite, le livre a été lu; & la multitude ne juge plus que ſur ce premier écrit. Ainſi *Gregorio Leti* a rendu Sixte-Quint odieux dans tou-

les les régions de l'univers, au lieu de le peindre comme un Souverain forcé d'intimider ſon peuple, & de le contenir par les plus grands exemples de ſévérité.

Rien n'eſt plus terrible pour les Etats qu'un gouvernement trop mou. Les crimes font mille fois plus de victimes, que des ſupplices ordonnés à propos. L'Ancien Teſtament eſt rempli d'exemples de juſtice & de terreur; & c'étoit Dieu lui-même, qu'on n'accuſera pas ſans doute d'être cruel, qui les ordonnoit.

J'irai ſûrement vous voir au premier moment: vous y pouvez compter, comme ſur l'affection avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 8 Avril 1757.

LETTRE CVII.

A un jeune Religieux.

Les conſeils que vous me demandez, mon cher ami, ſur votre maniere d'étudier, doivent être analogues à vos diſpoſitions & à vos talens. Si c'eſt la vivacité d'eſprit qui vous domine, il faut la tempérer par la lecture des ouvrages, où il y a peu d'imagination; ſi, au contraire, vous avez de la lenteur dans vos penſées, il faut les vivifier, en vous familiariſant avec des livres pleins de feu.

Ne ſurchargez pas votre mémoire de dates &

de faits, avant d'avoir mis de l'ordre dans vos idées, & de la juſteſſe dans vos raiſonnemens. Il faut vous accoutumer à penſer méthodiquement, & à diſſiper, quoique ſans effort, toutes les chimeres qui paſſent par votre eſprit. Celui qui ne penſe que vaguement, n'eſt propre à rien, en ce qu'il ne trouve rien qui puiſſe le fixer.

La baſe de vos études doit être la connoiſſance de Dieu & de vous-même. En vous approfondiſſant, vous trouverez en vous l'action de celui qui vous a créé; & en réfléchiſſant ſur les écarts de l'imagination, vous ſentirez la néceſſité d'une Révélation qui a fait revivre la Loi d'une maniere plus efficace & plus vive.

Alors vous vous livrerez ſans réſerve à la ſcience qui, par l'uſage du raiſonnement & de l'autorité, nous introduit dans le ſanctuaire de la Religion; & c'eſt-là que vous puiſerez la doctrine céleſte énoncée dans les Livres ſaints, & interprétée par les Conciles, & par les Peres de l'Egliſe.

Leur lecture vous familiariſera avec la vraie éloquence; & vous les prendrez de bonne heure pour modeles, afin de réuſſir par la ſuite dans la maniere d'écrire ou de prêcher.

Vous profiterez des intervalles qui ſe trouveront entre vos exercices, pour jetter de tems en tems un coup-d'œil ſur les plus beaux morceaux des Orateurs & des Poëtes, à l'exemple de S. Jérôme, c'eſt-à-dire, non en homme qui s'en

nourrit avidement, mais comme une perſonne qui en extrait ce qu'il y a de meilleur pour en orner ſon ſtyle, & les faire ſervir à la gloire de la Religion.

Les Hiſtoriens vous conduiront enſuite d'âge en âge & comme par la main, pour vous montrer les événemens & les révolutions qui ne ceſſerent d'agiter le monde, & de l'occuper. Ce ſera pour vous un moyen continuel de reconnoître & d'adorer une Providence qui dirige tout ſelon ſes deſſeins.

Vous verrez dans l'Hiſtoire, preſque à chaque page, comment les Empires & les Empereurs furent dans la main de Dieu des inſtrumens de juſtice ou de miſéricorde; comment il les éleve, & comment il les abaiſſe; comment il les crée, & comment il les détruit, étant toujours le même, & ne changeant jamais.

Vous relirez le matin ce que vous aurez lu le ſoir, afin que vos lectures ſe caſent dans votre cerveau, & avec ordre; & vous ne manquerez jamais, afin de ne pas devenir un homme de parti, de faire ſuccéder la lecture d'un ouvrage flegmatique & ſolide à celle d'un livre plein d'imagination.

Cela tempere les penſées que les productions d'un eſprit exalté font fermenter, & cela raſſied le génie qui ne ſe laiſſe que trop ſouvent emporter hors de la ſphere où il doit reſter.

Vous vous procurerez le plus qu'il ſera poſſible la converſation des hommes inſtruits. Heu-

reuſement que la Providence y a pourvu, et que dans preſque toutes nos maiſons, il ſe trouve des Religieux qui ont bien étudié.

Ne négligez pas la ſociété des vieillards. Ils ont dans leur mémoire, meublée de pluſieurs faits dont ils furent témoins, un répertoire qui eſt bon à feuilleter. Ils reſſemblent à ces bouquins qui contiennent d'excellentes choſes, quoique ſouvent vermoulus, poudreux & mal reliés.

Vous ne vous paſſionnerez, pour aucun ouvrage, pour aucun Auteur, pour aucun ſentiment, dans la crainte de devenir homme de parti; mais vous donnerez la préférence à un Ecrivain, plutôt qu'à un autre, lorſque vous le jugerez plus ſolide, & plus excellent. La prévention & les préjugés ſont les *choſes dont* on doit ſe garantir avec plus de précaution; & malheureuſement, plus on étudie, & plus on s'y laiſſe prendre.

On s'identifie avec un Auteur qui aura dit de bonnes choſes; & l'on ſe rend inſenſiblement le panégyriſte & l'adorateur de toutes ſes opinions, quoique ſouvent il en ait de bizarres. Garantiſſez-vous de ce malheur; & ſoyez toujours plus ami de la vérité, que de Platon, ou de Scot.

Reſpectez les ſentimens de l'ordre, pour ne pas vous élever contre des idées reçues; mais ne vous en rendez pas l'eſclave. On ne doit tenir imperturbablement qu'à ce qui eſt de foi, & conſacré par l'Egliſe univerſelle. J'ai vu

des Profeſſeurs qui ſe ſeroient laiſſés égorger, plutôt que d'abandonner des opinions d'école: toute ma réponſe étoit de les plaindre, & de les éviter. Ne vous attachez à la Scholaſtique, qu'autant qu'on en a beſoin pour ſavoir le jargon des écoles, & pour réfuter les Sophiſtes: car loin de faire l'eſſence de la Théologie, elle n'en eſt que l'écorce.

Evitez les diſputes: on n'éclaircit rien en diſputant; mais ſachez dans l'occaſion ſoutenir la vérité, & combattre l'erreur, avec les armes que Jéſus-Chriſt & les Apôtres nous ont miſes en main, & qui ne ſont autre choſe que la douceur, que la perſuaſion, que la charité. On ne prend pas les eſprits d'aſſaut; mais on vient à bout de les gagner, quand on connoît l'art de s'inſinuer.

Craignez de fatiguer les facultés de votre ame, en vous livrant à des études déſordonnées: à chaque jour ſuffit ſa peine, & par un travail prolongé dans la nuit, il ne faut pas anticiper ſur le lendemain, à moins qu'il n'y ait néceſſité.

L'homme qui regle ſon tems, & qui ne donne réguliérement que quelques heures au travail, avance beaucoup plus que celui qui entaſſe momens ſur momens, & qui ne ſait pas s'arrêter: un perſonnage de cette trempe, finit ordinairement par n'être qu'un frontiſpice de livres, ou qu'une bibliotheque renverſée; *Che un frontiſpicio di libri, ove una biblioteca rinverſciata.*

Aimez l'ordre, ſans être minutieux, afin de ſavoir renvoyer votre travail à un autre inſtant, quand vous ne vous ſentirez pas diſpoſé à étudier : l'homme d'étude ne doit pas travailler comme le bœuf, qu'on aſtreint à tracer un ſillon, ni comme le mercenaire qu'on paye à la journée.

C'eſt une mauvaiſe coutume que de ſe roidir continuellement contre le repos, & contre le ſommeil : ce qu'on fait à contre-cœur, n'eſt jamais bien fait ; & ce qu'on fait avec trop de contention, altere la ſanté.

Il y a des jours & des heures où l'on n'a nulle diſpoſition au travail ; & alors c'eſt une folie de ſe faire violence, à moins qu'on ne ſoit extrêmement preſſé.

Il n'y a guere de livres qui ne ſe reſſentent d'une compoſition pénible, parce que trop ſouvent on écrit, lorſqu'on devroit ſe repoſer.

C'eſt un grand art, pour réuſſir dans ſes études, que celui de prendre le travail, & de le quitter à propos : ſans cela, la tête s'échauffe, l'eſprit s'abſorbe ou s'exalte, & l'on ne fait plus rien que de languiſſant ou d'extraordinaire. Apprenez à bien choiſir les ouvrages qu'il faut lire, pour ne ſavoir que de bonnes choſes, & pour en bien uſer : la vie eſt trop courte pour la perdre dans des études ſuperflues, ſi l'on ne ſe dépêche d'apprendre, on ſe trouve vieux ſans avoir rien ſu.

Sur-tout priez Dieu qu'il vous éclaire : car il n'y

y a de ſcience que par lui, & l'on eſt dans les énebres, lorſqu'on ne ſuit pas ſa lumiere.

Craignez d'être ſavant, pour vous faire une éputation: car outre que la ſcience enfle, & ne la charité édifie, on révolte une Communauté lorſqu'on affiche le ſavoir.

Laiſſez agir le cours des événemens, & prôner otre mérite pour vous avancer: ſi les places ne iennent pas vous chercher, contentez-vous de a derniere, & croyez ſur ma parole, que c'eſt a meilleure.

Je n'ai jamais été plus ſatisfait que lorſqu'après es Chapitres, je me ſuis trouvé ſans autre dignité que l'honneur d'exiſter: alors je m'applaudiſſois d'avoir refuſé tout ce qu'on avoit voulu m'offrir, & de n'avoir que moi-même à gouverner.

L'avantage d'aimer l'étude, & de converſer avec les morts, vaut mille fois mieux que la gloire frivole de commander à des vivans: le plus beau commandement eſt celui de tenir ſes ſens & ſes paſſions en reſpect, & de conſerver à l'ame ſa ſouveraineté qui lui eſt dûe.

Ajoutez que l'homme qui s'applique, ne connoît point l'ennui; qu'il ſe croit encore jeune, lorſqu'il eſt déja vieux: les tracaſſeries du Cloître, comme les embarras du monde, ſont toujours loin de lui.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, non-ſeulement pour le bien de notre Ordre, mais encore pour votre propre ſatisfaction, à vous li-

vrer à une vie appliquée. Avec un livre, u plume, vos pensées, vous vous trouverez bi par-tout où vous ferez: l'esprit comme le cœ offre à l'homme des asyles, quand il faut s retirer.

Je suis sensible à toute la confiance que vou me témoignez, d'autant plus que vous auriez d vous adresser aux Peres Colombini, Marzoni Martinelli, préférablement à moi. Ce sont-là des hommes qui par leur science & par leurs talens, sont capables de donner des conseils. Adieu; & croyez-moi votre bon serviteur & votre bon ami.

A Rome, ce 7 Juin 1757.

LETTRE CVIII.

*Au Pere*** Théatin.*

MON RÉVÉREND PERE,

N'ALLEZ pas me demander ce que je vous écris. Je sais tout simplement que je vous aime, que je charge ma plume de vous l'exprimer, qu'elle s'en acquitte tant bien que mal, & que j'ai la tête si épuisée par un long & pénible travail, que je ne puis plus mettre aucune suite dans mes pensées. A peine me reste-t-il assez de force pour me rappeller que j'existe. Je ne reviens à moi-même qu'en pensant à l'attache-

ment avec lequel je ferai toute ma vie votre ſerviteur & votre ami,

Fr. L. Ganganelli, du Couvent des Saints Apôtres.

Faites mes complimens *al Signor Avocato*. Je lui répondrai au premier jour, mais d'un ſtyle bien inférieur au ſien. La Magiſtrature depuis Cicéron eſt en poſſeſſion d'avoir les hommes les plus énergiques & les plus éloquens.

A Rome, ce 1 *Mars* 1758.

LETTRE CIX.

Au Prélat CERATI.

MONSIGNOR,

J'AI toute la peine du monde à raffermir ma main, pour vous apprendre que Lambertini n'eſt plus que dans ſes écrits, & dans nos cœurs. Sa mort me cauſe un tremblement qui m'agite & m'accable. Outre la douleur que je reſſens d'avoir perdu un protecteur, & j'oſe dire un ami, je prévois que malgré tout le mérite du Sacré College, il ne ſera pas remplacé; & je ſais qu'on avoit encore beſoin de ſa ſageſſe & de ſa modération.

Le peuple Romain, qui s'éleve & s'abaiſſe comme les flots de la Méditerranée, & qui voudroit

changer de Pape tous les ans, s'applaudit de ce que celui-ci, qui en a regné dix-neuf, vient enfin de finir: mais laissons-le se livrer à une joie insensée: avant six mois il sentira son malheur, & il s'unira au monde entier pour pleurer Benoît XIV.

Il seroit bien singulier que le peuple de Rome laissât aux Communions Protestantes le soin de regretter Lambertini: car sûrement Londres & Berlin seront vivement affligées de sa mort.

Un peu plus de courage l'auroit rendu parfait: il y a mille choses qu'il vouloit conclure, & qu'il n'osoit entamer. Il faut être intrépide lorsqu'on veut faire le bien, & sur-tout lorsqu'on est le Chef de l'Eglise; car combien d'obstacles n'a-t-on pas à vaincre!

Laissons mûrir cette mort, & nous connoîtrons encore plus qu'actuellement tout le mérite de Benoît XIV: chaque année ne fera qu'ajouter à sa réputation. Sa gaieté le soutenoit au milieu de ses plus vives douleurs, il sembloit que son corps n'étoit point à lui, tant il en paroissoit peu affecté. S'il avoit quelque chagrin, un accès de colere qui ne duroit que quelques minutes, venoit promptement le dissiper.

Il me disoit un jour „ que l'homme se faisoit „ des fantômes pour en avoir peur, & que l'i„ magination beaucoup plus que le cœur, étoit „ le magasin des inquiétudes & des peines; mais „ qu'il s'en étoit rendu maître, de maniere

„ qu'elle ne lui préſentoit jamais que des choſes „ agréables."

Je n'en ſuis pas encore là, mais je crois que j'y viendrai. J'ai beſoin de tout mon eſprit, & n'en ai point aſſez pour en abandonner une partie à la diſcrétion des événemens. Un homme n'eſt pas un arbre pour ſe laiſſer agiter par la tempête, & pour perdre au premier coup de vent, ſa conſiſtance & ſa fraîcheur.

J'apprends avec plaiſir que votre ſanté ſe remet d'un jour à l'autre. Celle des gens d'étude s'épuiſe inſenſiblement: mais elle n'éprouve pas ces ſecouſſes qui tuent les gens du monde, ou qui dans un court eſpace les rendent décrépits.

Je ſens que la ſolitude vous eſt à charge dès que vous ne pouvez étudier: mais chez vous l'eſprit de priere vous tient lieu de tout. Eh! comment pourroit-on s'ennuyer quand on s'entretient avec l'Etre ſuprême. La converſation avec Dieu remet l'ame à ſa place, tandis qu'elle eſt dans un état violent, lorſqu'elle ſe diſtrait de ſon Créateur.

J'ai eu depuis ſix ſemaines un travail accablant. Toujours aux autres & jamais à ſoi, c'eſt ce que je trouve de plus cruel dans toutes les tâches qu'on eſt obligé de remplir. Mais je ſuis Religieux, & conſéquemment obligé de me dépouiller au moins ſoixante fois dans une heure de ma propre volonté.

La cloche qui m'appelle fréquemment à mes devoirs, me paroît par fois incommode, & cepen-

dant elle eſt une bonne amie qui vient me rendre un bon office. Elle m'empêche de faire des excès d'étude, qui ne manqueroient pas de m'épuiſer, & qui me rendroient par la ſuite incapable d'être avec moi-même & avec la ſociété.

On accuſe aſſez communément les Religieux d'avoir un ſtyle peſant & diffus, & ils devroient plutôt avoir un ſtyle coupé. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi leurs phraſes ne ſont pas morcelées, leurs penſées le ſont ſouvent par la ſucceſſion des exercices qui les tirent d'un moment à l'autre, & de leur cellule & de leur travail.

Voici Rome ouverte aux calculs, aux projets & même aux prédictions. Il y aura ſous peu de jours autant de Papes que de Cardinaux, par la peine que chacun va prendre d'élire celui dont il eſt ou protégé, ou connu.

Ce ſont-là des choſes ſi relevées pour moi, que je laiſſe agir la providence & courir l'événement, ſans m'occuper à déſigner celui que Dieu fera ſortir de ſon ſecret, quand il lui plaira.

Le Conclave eſt un ſecond firmament, ſurtout pour des mortels qui n'y ſont pas. On prend des téleſcopes pour le conſidérer, & l'on y découvre des aſtres qui s'éclipſent après avoir paru avec le plus grand éclat, & des cometes qui diſparoiſſent ſucceſſivement. Comme je me mêle très-peu d'Aſtronomie, & que la terre eſt plus que ſuffiſante pour exercer mon eſprit bor-

né, je laiſſe ce magnifique objet à qui veut le contempler.

Pour vous, Monſignor, qui fûtes autrefois Confeſſeur d'un Conclave, vous vous rappellerez à ce ſujet ce qui s'y paſſe, & ce qu'on y voit. On met déja ſur les rangs le Cardinal Cavalchini. Il eſt Eccléſiaſtique juſqu'au bout des ongles; nous vivons dans un ſiecle où l'on a beſoin plus que jamais de bons exemples.

Mais il a des alentours qui lui feront tort: car vous ſavez que dans l'élection d'un Pape, on fait ſouvent plus attention à l'acceſſoire, qu'au principal.

Je touche au moment où j'aurai le loiſir de m'occuper de ce qui vous concerne. Je n'y mettrai pas autant de ſcience que de zele; mais ce qui me conſole, c'eſt qu'à vos yeux, le bon cœur de vos amis ſupplée à l'érudition. Vous ne vous pardonnez rien, & chez les autres vous ſavez tout excuſer, juſqu'à la maniere ſimple & commune avec laquelle je vous dis tout bonnement qu'on ne peut être plus que je ſuis votre ſerviteur, &c.

Rome, ce 6 Mai 1758.

LETTRE CX.

*Au R. P.***, Religieux de la Congrégation des Somasques.*

LA perte que l'Eglise vient de faire, mon Révérend Pere, dans la personne de Benoît XIV, m'est d'autant plus sensible, que j'avois en lui un excellent protecteur. Je revins à Rome en 1740, la premiere année de son Pontificat; & depuis ce moment, il n'a pas cessé de m'honorer de ses bontés. Si vous voulez faire son Oraison funebre, vous aurez la plus belle matiere à traiter: vous n'oublierez sûrement pas qu'il fit ses études chez vous, au College Clémentin, & que vous ébauchâtes en lui ces sublimes & vastes connoissances qui le rendent un Docteur de l'Eglise, & qui l'associeront un jour aux Bernard & aux Bonaventure.

Ayez soin dans cette Oraison funebre, que votre esprit s'éleve autant que votre Héros; & que la magnanimité qui le caractérisa soit dignement exprimée.

Tâchez d'être Historien autant qu'Orateur, mais de maniere qu'il n'y ait dans vos récits, ni langueur, ni sécheresse: l'attention du Public doit être continuellement réveillée par de grands traits dignes de la majesté de la Chaire & de la sublimité de Lambertini.

En vain vous appelleriez à votre ſecours toutes les figures de Rhétorique, ſi elles ne venoient vous chercher. L'éloquence n'eſt belle qu'autant qu'elle coule de ſource, & qu'elle naît de la grandeur du ſujet: des éloges forcés, ne ſont pas des éloges, mais des amplifications.

Faites ſortir des cendres de Benoît XIV. une vertu qui ſaiſiſſe vos auditeurs, & qui les transforme en lui-même, pour qu'ils ne ſoient remplis que de lui.

Point de détails minutieux, point de choſes extraordinaires, point de phraſes bourſouflées. Fondez, autant qu'il eſt poſſible, le genre ſublime avec le genre tempéré, pour former ces nuances agréables qui donnent de la grace aux diſcours. Attachez-vous à choiſir un texte heureux, qui annonce tout le plan de votre Oraiſon, & qui caractériſe parfaitement votre Héros. La diviſion eſt la pierre de touche d'un Panégyriſte: le diſcours ne peut être beau, ſi elle n'eſt pas heureuſement choiſie.

Semez la morale avec diſcrétion, de ſorte qu'elle paroiſſe venir ſe placer d'elle-même; & qu'on puiſſe dire, elle ne pouvoit être mieux que là: *Queſto è il ſuo luogo.*

Redoutez les lieux communs; & faites enſorte que chacun voye Lambertini, & n'apperçoive point l'Orateur. Louez avec autant de fineſſe que de ſobriété, & donnez à vos louanges un reſſort, qui les faſſe remonter vers Dieu.

Si vous ne remuez l'ame par d'heureuſes ſur-

priſes, & par de grandes images, votre ouvrage ne ſera qu'une piece d'eſprit; & vous n'aurez fait qu'une ſimple épitaphe, au lieu d'ériger un mauſolée.

Parlez ſur-tout au cœur, en le rempliſſant de beautés ſépulcrales, qui le détachent de la vie, & qui faſſent deſcendre tous vos auditeurs dans le tombeau du Saint Pere.

Paſſez légérement ſur l'enfance de votre Héros: tous les hommes ſe reſſemblent, juſqu'au moment où leur raiſon commence à rayonner. Que vos phraſes ne ſoient ni trop longues, ni trop coupées: il n'y a point de nerfs dans un diſcours quand il eſt morcelé: *Un diſcorſo per pezzi non è mai robuſto.*

Que votre exorde ſoit pompeux, ſans être enflé; & que votre premiere période ſur-tout annonce quelque choſe de grand. Je compare le début d'une Oraiſon funebre au portique d'un Temple; ſi j'y trouve de la majeſté, je juge de la beauté de l'édifice.

Faites voir, de la maniere la plus forte, la Mort renverſant les trônes, briſant les ſceptres, foulant à ſes pieds les thiares, flétriſſant les couronnes; & placez ſur ces débris le Génie de Benoît, comme n'ayant rien à craindre des ruines du tems, comme défiant la Mort de ternir ſa gloire, & d'effacer ſon nom.

Détaillez ſes vertus; analyſez ſes écrits; & par-tout faites voir une ame ſublime, qui auroit étonné Rome payenne, qui édifia Rome

chrétienne, & qui s'attira l'admiration de l'univers.

En un mot, éclairez, tonnez, mais en ménageant des nuages qui faſſent plus vivement ſortir la lumiere, & qui forment des contraſtes frappans.

Mon imagination s'allume, quand il s'agit d'un auſſi grand Pape que Benoît; ce Pontife regretté des Proteſtants mêmes, & qui ne pouvoit être peint que par un Michel-Ange.

Si je me ſuis étendu ſur cet article, c'eſt que je ſais que vous pouvez facilement ſaiſir ce que je vous recommande: une Oraiſon funebre n'eſt belle, qu'autant qu'elle eſt pittoreſque, & que la force & la vérité tiennent le pinceau. La plupart des éloges deſcendent dans le tombeau de ceux qu'on loue, parce que ce n'eſt qu'une éloquence éphémere produite par le bel-eſprit, & dont l'éclat n'eſt qu'un faux-brillant.

Je ſerois au déſeſpoir de voir Lambertini, célébré par un Orateur qui ne ſeroit qu'élégant: il faut ſervir chacun ſelon ſon goût; & le ſien fut toujours ſûr & toujours bon.

Travaillez, mon très-cher; je verrai volontiers ce que vous jetterez ſur le papier, convaincu que ce ſeront des traits de feu qui conſumeront tout ce qui ne ſera pas digne d'un tel éloge: j'en juge par les productions dont vous m'avez déja fait part, & où j'ai remarqué de grandes beautés. Il eſt tems que notre Italie

perde ſes *concetti*, & qu'elle prenne un ton mâle & ſublime, analogue à ſa ſplendeur.

Je tâche de former par mes avis quelques jeunes Orateurs, qui prennent la peine de me conſulter; & je m'efforce, autant qu'il eſt poſſible, de les dégoûter de ces diſparates, qui mettent continuellement dans nos diſcours le burleſque à côté du ſublime. Les étrangers ſe révoltent, avec raiſon, contre un alliage auſſi monſtrueux: les François ſur-tout ne connoiſſent point cette étrange bizarrerie, leurs diſcours ſont ſouvent ſuperficiels, ayant beaucoup moins de ſubſtance que de ſurface; mais du moins on y trouve ordinairement un ſtyle également ſoutenu: rien de plus choquant que de s'élever au delà des nues, pour tomber enſuite lourdement.

Mes civilités à notre petit Pere, qui auroit fait merveille ſans ſa déplorable ſanté.

A Rome, ce 10 *Mai* 1752.

LETTRE CXI.

A M. l'Abbé LAMI.

Vous allez ſans doute, mon cher Abbé, annoncer dans vos Feuilles la mort du Saint Pere. C'eſt un Savant qui a des droits ſur tous les ouvrages périodiques, & à qui tous les Ecrivains doivent des éloges.

Il a conſervé ſa gaieté juſqu'à la fin; de ſorte que, quelques jours avant ſa mort, parlant d'un Théatin, dont on inſtruit la cauſe pour le mettre au rang des Bienheureux, il diſoit: *Grand Serviteur de Dieu, guériſſez-moi; comme vous me ſerez, je vous ſerai: car ſi vous obtenez le recouvrement de ma ſanté, je vous béatifierai.*

L'analyſe de ſes Ouvrages auroit beſoin d'un rédacteur tel que vous: il ſera bon qu'on en donne des extraits, & qu'ils paſſent entre les mains de ceux qui n'ont pas le tems de beaucoup lire, ou qui ne peuvent pas ſe procurer des *in-folio.*

Son Livre ſur-tout, qui traite *de la Canoniſation des Saints*, a beſoin d'être répandu. Outre qu'il y parle en Médecin, en Phyſicien, en Juriſconſulte, en Canoniſte, en Théologien, il y traite une matiere ſur laquelle on n'eſt pas communément inſtruit.

Le Public s'imagine qu'il ſuffit d'envoyer de l'argent à Rome pour obtenir une Canoniſation; tandis qu'il eſt notoire que le Pape n'en tire abſolument rien, & qu'on prend tous les moyens imaginables pour ne pas ſe tromper ſur un objet auſſi important.

Cela eſt ſi vrai, que Benoît XIV, dont nous pleurons la mort, étant Promoteur de la foi, pria deux Anglois, hommes très-inſtruits, qui s'égayoient ſur l'article des Canoniſations, de vouloir bien ſe dépouiller de tout préjugé, & de lire avec la plus grande attention les procès,

verbaux qui concernoient la cauſe d'un Serviteur de Dieu, mis ſur les rangs pour être béatifié.

Ils y conſentirent; & après avoir lu pendant pluſieurs jours avec l'eſprit le plus critique, les preuves & les témoignages qui conſtatoient la ſainteté, & tous les moyens qu'on avoit pris pour connoître la vérité, ils dirent à Monſignor Lambertini: Si l'on uſe des mêmes précautions, des mêmes examens, & de la même ſévérité à l'égard de ceux qu'on canoniſe, il n'y a pas de doute que cela ne ſoit pouſſé *juſqu'à la démonſtration, juſqu'à l'évidence même.*

Monſignor Lambertini leur répliqua: *Eh bien! Meſſieurs, malgré ce que vous en penſez, la Congrégation rejette ces preuves, comme n'étant point encore ſuffiſantes; & la Cauſe du Bienheureux en queſtion en reſtera-là.*

Rien ne peut exprimer quel fut leur étonnement; & ils partirent de Rome très-convaincus qu'on ne canoniſe pas légérement, & qu'il n'y a point de moyens, faciles ou difficiles, qu'on n'emploie, pour connoître la vérité. La Béatification d'un Saint eſt une Cauſe qui ſe plaide ſouvent pendant plus d'un ſiecle entier; & celui qu'on appelle vulgairement l'*Avocat du Diable*, ne manque jamais de ramaſſer tous les témoignages, qui ſont au détriment du Serviteur de Dieu, & de faire valoir les preuves les plus fortes, les objections les plus puiſſantes pour infirmer ſa Sainteté, & pour diminuer le prix de ſes actions.

Il y a une multitude de perſonnages, réputés pour Saints, & qui ne ſeront jamais béatifiés, parce qu'ils n'ont pas aſſez de témoignages en leur faveur. Il ne faut pas ſeulement, comme vous le ſavez, de ſimples vertus, des vertus même éclatantes; mais il en faut d'héroïques, & perſévéramment pratiquées juſqu'à la mort, *in gradu heroico.*

On exige, outre cela, le témoignage des miracles, quoi qu'en diſent les incrédules, qui nomment tout prodige, l'effet d'une imagination exaltée, ou le fruit de la ſuperſtition: comme ſi Dieu pouvoit être enchaîné par ſes propres loix, & n'avoit pas la liberté d'en ſuſpendre l'exécution: c'eſt alors qu'il ſeroit moins puiſſant que le plus petit Monarque. Mais quelles vérités ne nie-t-on pas, lorſqu'on eſt aveuglé par la corruption de l'eſprit & du cœur?

Dieu manifeſte ſouvent la ſainteté de ſes ſerviteurs, par des guériſons; & ſi ces prodiges qui s'opérent après leur mort, n'ont qu'un tems & ne durent pas toujours, c'eſt que la Divinité ne ſort de ſon ſecret que par intervalle, & ſeulement pour faire connoître que ſa puiſſance eſt toutours la même, & qu'il ſait glorifier les Saints quand il lui plaît.

Notre Conclave eſt dans l'enfantement; & l'on ne ſaura, ſuivant l'uſage, qu'au dernier moment, quel ſera le nouveau Pontife. Les conjectures, les paris, les paſquinades occupent

maintenant toute la ville; c'eſt une vieille coutume qui ne paſſera pas ſitôt.

Pour moi, pendant tout ce fracas, je ſuis à Rome comme n'y étant pas, deſirant ſeulement, (s'il étoit poſſible) que Lambertini ſoit remplacé, & ne quittant ma cellule que pour affaire, ou pour me délaſſer. C'eſt-là que je jouis de mes livres, de moi-même, & que je ſavoure les réflexions du cher Abbé Lami, dont je ſuis immuablement le très-humble, &c.

A Rome, ce 9 Mai 1758.

LETTRE CXII.

Au même.

Nous avons enfin pour Chef de l'Egliſe le Cardinal Rezzonico, Evêque de Padoue, qui s'eſt impoſé le nom de Clément, & qui par ſa piété édifiera les Romains. Ce n'eſt que malgré lui, & après avoir beaucoup pleuré, qu'il a accepté. Quelle place, quand on veut en remplir les devoirs! Il faut être à Dieu, à tout le monde, à ſoi-même, uniquement occupé de ces grandes obligations, & n'ayant en vue que le ciel au milieu des choſes de la terre. La dignité eſt d'autant plus redoutable, qu'on ſuccede à Benoît XIV, & qu'il eſt bien difficile de paroître grand après lui.

Clé-

Clément conſerve le Cardinal Archinto, Secrétaire d'Etat. Il n'a pas un meilleur moyen de ſe rendre cher aux Couronnes, & d'illuſtrer ſon Pontificat. Il faut, lorſqu'on regne, ſe choiſir un excellent Miniſtre, ou faire tout par ſoi-même. Benoît XIII fut le plus malheureux des hommes, de donner ſa confiance au Cardinal Coſcia, & Benoît XIV le plus heureux, d'avoir eu le Cardinal Valenti pour Miniſtre.

Il eſt eſſentiel pour un Souverain, & ſurtout pour un Pape, d'être bien environné. On abuſe des lumieres du Prince le plus clairvoyant, quand il ſe laiſſe éblouir. Alors le cuivre eſt or à ſes yeux, & il ſoutient à tort & à travers les hommes qu'il a une fois protégés.

Le diſcernement des eſprits eſt une autre qualité qui n'eſt guere moins néceſſaire dans un Prince. On n'oſe pas en impoſer à un Monarque qu'on ſait être pénétrant, & l'on ſe joue de celui qui ſe laiſſe mener. Il y a des Souverains qui ont fait plus de mal par inertie & par foibleſſe, que par méchanceté. On ſe laſſe de faire des injuſtices criantes, mais on ne ſe laſſe pas de ne rien ſentir & de ne rien voir.

Plus un Prince ſera foible, plus il ſera deſpote, parce que l'autorité ne ſe perdant jamais, des Miniſtres s'en emparent, & deviennent tyranniques.

Une autre choſe que je regarde comme faiſant partie eſſentielle du Gouvernement, c'eſt de

mettre chacun à sa place. Le monde moral se gouverne comme un jeu d'échecs, où tout va par ordre & selon son rang. Si l'on vient à mettre un pion l'un pour l'autre, il n'y a plus que de la confusion.

Un Souverain n'est pas seulement l'image de Dieu par l'éminence de son rang, il doit l'être encore par son intelligence. David, tout berger qu'il étoit, avoit une lumiere supérieure qui le dirigeoit, & il le fit connoître, si-tôt qu'il régna.

Un Prince qui n'est que bon, n'est exactement que ce que chacun doit être; comme un Prince qu'il n'est que sévere, n'a point pour ses sujets l'amour qu'il leur doit.

Hélas! nous autres atomes, nous parlons très bien des devoirs de la Royauté; &, si nous en étions revêtus, nous ne saurions comment nous y prendre. Il y a une grande différence entre parler & regner. Rien ne nous résiste, quand nous donnons l'essor à notre esprit, & que nous laissons courir notre plume; mais, lorsqu'on se voit accablé d'affaires, environné d'écueils, entouré de faux amis, enfin chargé de dettes & des plus grandes obligations, on est effrayé, on n'ose rien entreprendre; & par une paresse naturelle à tous les hommes, on se repose du soin de gouverner sur un subalterne, & l'on ne s'occupe que du plaisir de jouir & de dominer.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'art de regner est très difficile. Si l'on porte une couronne

héréditaire, on connoît la grandeur, sans connoître les détails d'un royaume, & l'on est facilement trompé. Si, au contraire, on parvient à une couronne élective, on prend une Souveraineté dont on n'a point fait l'apprentissage, & l'on paroît emprunté au milieu des honneurs, comme au centre des affaires.

Celui qu'on place caduc sur un trône, n'est plus bon que pour la représentation. Il n'ose rien entreprendre, tout lui fait peur, & tout lui inspire la nonchalance, sur-tout s'il ignore quel sera son successeur. C'est la situation des Papes. Aussi arrive-t-il rarement qu'ils aient le double talent de régir sagement & l'Eglise & leurs Etats.

Mais le monde ne sera jamais sans abus : ils ne sont ici, ils sont là, parce qu'il est de l'apanage de l'humanité d'avoir des imperfections. Il n'y a que la Cité sainte, dit le grand Augustin, où tout sera dans l'ordre, dans la charité, parce que sera le regne de Dieu.

J'ai salué le nouveau Pontife, non comme un Religieux qui aime à se prosterner, mais en qualité de Consulteur du Saint-Office. Il ne me connoît point, & je ne me mettrai point en frais pour en être connu. J'aime à rester couvert de la poussiere de mon Cloître, & alors je me crois, *nil inducrem pulvere sordidius.*

Adieu. Conservez-nous toujours le bon goût des Médicis, & l'on conservera longtems vo-

tre souvenir, quoique vous vous en embarrassiez fort peu. Je suis, &c.

A Rome, ce 15 Juillet 1758.

LETTRE CXIII.

Au Cardinal PASSIONEI, *qui doit alors à Frescati.*

EMINENTISSIME,

JE ne puis envoyer à votre Eminence que lundi prochain la solution qu'elle me demande. Encore faudra-t-il m'armer de courage pour oser l'entreprendre. Le moindre coup-d'œil que vous jetterez sur mon travail, brûlera le papier & réduira l'ouvrage à rien. Les regards d'un Savant qui, comme votre Eminence, approfondit tout, a tout lu & n'a rien oublié, consument dans un instant de petits êtres chétifs comme moi. Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je suivrai vos ordres, aimant beaucoup mieux passer à vos yeux pour ignorant que pour désobéissant.

Votre Eminence me fait trop d'honneur en m'invitant à aller voir son délicieux Hermitage; d'autant mieux que n'y va pas qui veut, & que chacun désire cette félicité à les affaires paroissent. Conservez nous toujours votre bienveillance.

Je baise les mains de votre Eminence, & suis avec le plus profond respect, &c.

Rome, ce 10 Octobre 1758.

LETTRE CXIV.

Au R. P. POURRET, *alors Gardien d'Annonay, & actuellement du grand Couvent des Cordeliers de Paris.*

M. R. P.

J'AI différé jusqu'à ce jour de vous répondre, parce que plusieurs affaires m'ont occupé, & parce que j'ai voulu vous écrire de ma propre main. Maintenant que je suis un peu plus à moi, je vous rends d'amples actions de graces, pour les sentimens de joie & d'affection que vous avez bien voulu faire éclater au sujet de ma promotion au Cardinalat. Vous pouvez compter sur toute ma bonne volonté à vous témoigner ma reconnoissance dans toutes les occasions, & c'est en vous en assurant dans toute la sincérité de mon cœur, que je me recommande à vos prieres, & que je suis votre obéissant & affectionné,

Fr. L. Card. Ganganelli.

P. S. Quant à ce qui regarde votre Maison, je pense qu'il faut recommander cette affaire au Cardinal Colonna di Sciarra, Protecteur de notre Ordre, & de la nation Françoise; mais soyez convaincu que je ferai toujours prêt à m'employer

pour vous même & pour vos affaires. Adieu, encore une fois adieu.

A Rome, le 8 des Calendes de Décembre.

LETTRE CXV.

A un Prélat.

Je m'humilie, Monsignor, comme les autres se glorifient de l'éminentissime dignité à laquelle le souverain Pontife vient de m'élever. J'ai cru que j'allois quitter Rome, par la maniere dont on m'annonça cet événement tout-à-fait extraordinaire, & je ne suis pas revenu de mon étonnement.

C'est l'Ordre de S. François dont j'ai l'honneur d'être membre, qu'on a voulu récompenser dans ma personne, & je n'en prends rien pour moi. Je suis seulement le prête-nom; car plus je me considere, & plus je vois que je n'avois ni du côté de la naissance, ni du côté du mérite, aucuns rapports ni directs ni indirects avec le Cardinalat.

Si quelque chose peut me consoler au milieu du trouble que cela me cause, c'est de me voir associé aux illustres personnages qui composent le Sacré College, & dont je ne suis pas digne de délier le cordon des souliers. Je m'imagine qu'en participant à leurs vertus, j'en acquerrai, & qu'en conversant avec eux, je les imiterai: ou

le modele imperceptiblement ſur ceux qu'on fréquente. J'ai déclaré à mes chers Confreres, que je ne ſerois jamais Cardinal pour eux, & qu'ils trouveroient toujours en moi le Frere *Laurent Ganganelli*, d'autant mieux que je leur dois tout ce que je ſuis, & que c'eſt l'habit de S. François qui me vaut les honneurs de la pourpre.

Vous me connoiſſez aſſez pour vous convaincre que je n'en ſuis pas ébloui. L'ame ne prend aucune couleur, & c'eſt par elle ſeule que nous valons quelque choſe devant Dieu. Le Seigneur, en nous faiſant à ſon image & à ſa reſſemblance, nous a plus donné que toutes les dignités du monde ne ſauroient nous conférer. Ce n'eſt que ſous cet aſpect, que je m'enviſage pour me trouver grand. La pourpre, toute éblouiſſante qu'elle eſt, n'eſt point faite pour mes yeux, heureuſement accoutumés à ne voir que l'Eternité. Ce point de vue fait étonnamment décroître les grandeurs; il n'y a point d'Eminence ni d'Alteſſe qui tiennent contre une vie immortelle, où l'on n'apperçoit rien de grand que Dieu ſeul.

Je regarde les dignités comme quelques ſyllabes de plus pour une épitaphe ; & celui qu'on enterre étant au deſſous même des inſcriptions qu'on lit ſur ſa tombe, il n'a nulle raiſon d'en tirer vanité.

Ma cendre en ſera-t-elle plus ſenſible, quand on la qualifiera d'Eminente ? & en ſerai-je mieux dans l'éternité, quand quelque foible

voix dira sur la terre, le *Cardinal Ganganelli*, ou qu'une plume périssable l'écrira ?

C'est toujours un nouveau fardeau qu'une nouvelle dignité, & sur-tout le Cardinalat, qui impose une multitude d'obligations. Il y a mille choses à étudier, mille circonstances où il faut parler sans aucun respect humain.

Je m'arrange de maniere à m'appercevoir le moins qu'il sera possible de mon étrange métamorphose. Je demeurerai comme à l'ordinaire, au Couvent des Saints Apôtres, au milieu de mes chers Confreres, que j'ai toujours tendrement aimés, & dont la société m'est infiniment précieuse.

Si je quitte ma chere cellule, où j'étois plus content que tous les Rois de la terre, c'est qu'il me faut plus d'espace pour recevoir ceux qui me feront la grace de venir me visiter; mais je lui dirai souvent, *Adhæreat lingua faucibus meis, si non meminero tui:* mais j'irai souvent la revoir, & m'y rappeller tant & tant de jours qui ont disparu comme un songe.

Ainsi je ne changerai rien à mon genre de vie; & le cher Frere François me tiendra lieu de toute une maison: il est fort, il est vigilant, il est zélé; il suppléera à tout. Mon individu n'a ni plus d'étendue, ni plus d'accroissement depuis mon Cardinalat; & je ne vois pas qu'il faille plus de mains pour me servir.

Je marchois si bien à pied; mais ce qui me console, c'est que j'y marcherai. Je me laisserai seule-

ſeulement traîner, quand le cérémonial l'exige ra; & je redeviendrai le Frere Ganganelli le plus ſouvent que je pourrai. On n'aime point à ſe quitter, ſur-tout quand il y a cinquante-quatre ans qu'on vit avec ſoi-même, & qu'on y vit ſans façon & en pleine liberté.

Je me flatte que vous viendrez voir, non le Cardinal, mais le Frere Ganganelli. Le premier n'y ſera jamais pour vous: & le ſecond s'y trouvera toujours, pour vous répéter que, quelque place que j'occupe, je ſerai, ſans jamais ceſſer, votre ſerviteur & votre ami.

A Rome, ce premier Octobre 1759.

LETTRE CXVI.

A un Religieux conventuel.

Je n'ai point encore reçu, mon ancien confrere & ami, le paquet que vous m'envoyez; mais je ſais être patient, quoique naturellement très-vif. Notre vie n'eſt qu'une ſucceſſion de contradictions & de contre-tems, qu'il faut ſavoir ſupporter, ſi l'on ne veut troubler ni ſon repos, ni ſa ſanté.

Le P. Georgi, toujours l'honneur des Auguſtins, toujours chéri de ceux qui le connoiſſent, n'a point vu la perſonne dont vous me parlez: elle a paſſé ici trop précipitamment pour ſe procurer cette ſatisfaction. Elle vit M. Tiſſot,

Procureur-Général de la Congrégation des Prêtres de la Miſſion, que j'eſtime infiniment, parce qu'il mérite beaucoup par lui-même, parce qu'il eſt Membre d'un Corps qui évangéliſe les pauvres avec le plus grand ſuccès; & enfin, parce qu'il eſt François.

Je vous dirai que depuis ma promotion, j'éprouve en moi-même un combat ſingulier. Le Cardinal Ganganelli reproche au Frere Ganganelli ſa trop grande ſimplicité; & malgré toute la décence qu'on doit à la pourpre, le Frere l'emporte ſur le Cardinal. J'aime à vivre comme j'ai toujours vécu, pauvre, retiré, & beaucoup plus avec mes Confreres, qu'avec les Grands. C'eſt une affaire de goût, car je ſuis bien éloigné d'attribuer cette maniere de penſer à la vertu.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne pourrai jamais prendre ce ton froid ou fier, comme vous voudrez l'appeller, avec lequel un homme en place reçoit ordinairement ceux qui ſont d'une baſſe extraction, ou qui ont affaire de lui. Il ſuffit qu'on m'aborde, & qu'on me réclame, pour que je devienne l'égal de celui qui me parle. Eſt-il poſſible qu'un homme ait de la morgue envers un autre homme, & qu'un Chrétien étudie ſes expreſſions, ſes geſtes, ſes démarches, ſes Lettres, dans la crainte de paroître trop modeſte à l'égard de ſes freres? Eſt-il poſſible qu'on refuſe une réponſe à une perſonne qui n'a pas de titres à produire? Si le dernier des malheureux me fait la grace de m'écrire, je lui

réponds sur le champ ; & je me croirois très-coupable, & devant les hommes & devant Dieu, si j'omettois ce devoir. Il n'y a point d'ame méprisable aux yeux de la Religion & de l'humanité. Rien de plus petit à mon avis qu'un grand dominé par l'orgueil.

Je m'étends sur cet article, pour vous faire connoître que l'homme pour lequel vous vous intéressez, peut venir au moment qu'il voudra, & que je ferai tout à lui. Il ne sera pas moins bien reçu de M. le Cardinal Corsini. Outre qu'il est issu de la maison la plus honnête & la plus charitable, il a le cœur excellent, & il se communique très-volontiers. Si c'est un défaut, je puis dire qu'en général c'est celui des Cardinaux. Il est rare qu'on trouve parmi eux de la fierté. Tous les Etrangers nous rendent heureusement cette justice.

Vous m'obligerez sensiblement de dire au Signor *Antonio*, lorsque vous le verrez, que le Cardinal Dataire n'oubliera point son affaire.

Ménagez votre petite santé, en veillant moins, en vous promenant plus souvent, en prenant moins de café. C'est la boisson des gens de Lettres ; mais elle brûle le sang ; & alors les maux de tête, de gorge, de poitrine, se font sentir avec violence. Je ne suis cependant point l'ennemi du café, à la maniere de M. Thierry, Médecin du Prétendant, qui a demeuré ici, & qui opinoit que cette liqueur est vraiment un poison.

Votre petit-neveu vint me voir jeudi. Il a l'esprit aussi vif que les yeux. Il me déchira un livre tout en s'amusant : il faut espérer que par la suite il les respectera davantage. Il me dit avec la plus grande ingénuité, qu'il vouloit être Cardinal. J'aime singuliérement à voir chez les enfans l'ame se développer : c'est le bouton d'un fruit qui commence à s'entr'ouvrir, & qui donne d'heureuses espérances. Il vouloit dire son Bréviaire avec moi. Hélas! son innocence eût été plus agréable à Dieu, que toutes mes prieres. Je le fis conduire par mon Camérier, & je ne pus absolument le renvoyer, qu'en lui donnant un chapelet. Il me dit qu'il reviendroit dès le lendemain pour en avoir encore un autre. C'est joli chez un enfant qui n'a que cinq ans. Dieu veuille qu'il ressemble quelque jour à son pere! Adieu. Je vous embrasse de toute la plénitude de mon cœur.

A Rome, ce 8 de l'an 1760.

LETTRE CXVII.

A un Ministre Protestant.

Je vous suis très obligé, mon cher Monsieur, de l'intérêt que vous prenez à ma santé. Elle est très bonne, graces au Ciel ; & elle me paroîtroit encore bien meilleure, si je pouvois l'employer à quelque chose qui vous fût agré-

ble. Le plaiſir d'obliger doit être de toutes les communions.

Je voudrois de toute mon ame pouvoir vous convaincre que je porte tous les hommes dans mon cœur, qu'ils me ſont tous infiniment précieux, & que je reſpecte le mérite par-tout où il eſt. Si votre neveu vient à Rome, comme vous me le faites eſpérer, il trouvera en moi la perſonne la plus zélée & la plus empreſſée à lui témoigner toute l'affection que j'ai pour vous.

L'Egliſe Romaine, mon très-cher Monſieur, connoît ſi parfaitement le mérite de la plupart des Miniſtres des communions proteſtantes, qu'elle ſe féliciteroit à jamais de les voir dans ſon ſein. Il ne s'agiroit plus de rappeller les querelles paſſées, de reproduire ces tems orageux, où chacun, emporté par la vivacité, ſortit des regles de la modération chrétienne; mais il ſeroit queſtion de ſe réunir dans une même croyance, fondée ſur l'Ecriture & ſur la Tradition, telle qu'on la trouve dans les Apôtres, les Conciles & les Peres. Perſonne ne gémit plus que moi du mal qu'on vous fit dans le ſiecle dernier: l'eſprit de perſécution m'eſt tout-à-fait odieux.

Combien les peuples ne gagneroient-ils pas à une heureuſe réunion? C'eſt alors que, s'il le falloit, je dirois à mon ſang de couler juſqu'à la derniere goutte; tâchez de n'avoir pas mille vies à donner, pour mourir témoin d'un ſi merveilleux événement. Ce moment arrivera, mon

cher Monſieur, parce qu'il viendra néceſſairement un tems où il n'y aura plus qu'une ſeule & même foi. Les Juifs eux-mêmes entreront dans le ſein de la vraie Egliſe; & c'eſt dans cette ferme eſpérance, fondée ſur les ſaintes Ecritures, qu'on les tolere dans le cœur de Rome, avec le plein exercice de leur Religion.

Mon ame, Dieu le ſait, eſt toute entiere à vous; & il n'y a rien dans le monde que je n'entrepriſſe pour vous prouver, ainſi qu'à tous les vôtres, combien vous m'êtes chers. Nous avons le même Dieu pour pere, nous croyons au même Médiateur, nous reconnoiſſons pour inconteſtables les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption; & nous voulons ſincérement les uns & les autres aller au Ciel. En fait de Doctrine, il n'y a pas deux voies pour y parvenir. Il faut ſur la terre un centre d'unité, ainſi qu'un Chef qui repréſente Jéſus-Chriſt. L'Egliſe ſeroit réellement informe, indigne de nos hommages & de notre fidélité, ſi elle n'étoit qu'un corps acéphale.

L'ouvrage du Meſſie n'eſt pas comme celui des hommes. Ce qu'il a établi, doit toujours durer. Il n'a pu ceſſer un inſtant d'aſſiſter ſon Egliſe; & vous êtes trop éclairé, Monſieur, pour regarder les Albigeois comme des colonnes de la vérité, à laquelle vous devez tenir. Faites-moi le plaiſir de dire à tous vos freres, à toutes vos ouailles, à tous vos amis, que le Cardinal Ganganelli n'a rien tant à cœur que leur ſa-

licité dans ce monde & dans l'autre, & qu'il voudroit tous les connoître pour les en assurer. On ne peut rien ajouter, &c.

A Rome, ce 30 de Juin 1760.

LETTRE CXVIII.

*Au Comte***.*

JE vous apprends, mon cher ami, dans la solitude où vous êtes pour quelques semaines, que ce Frere Ganganelli, qui vous aima toujours tendrement, est devenu Cardinal, & qu'il ne sait lui-même ni comment, ni pourquoi.

Il y a des événemens dans le cours de la vie dont on ne peut rendre compte; ils sont amenés par des circonstances, & préparés par de petites causes: *La Providenza è il principio di tutto.*

Quoi qu'il en soit, pourpré ou non pourpré, je n'en serai pas moins tout entier à vous, & je serai toujours charmé de vous voir & de vous obliger: *porporato come non porporato.*

Quelquefois je me tâte le pouls, pour savoir si c'est bien moi, vraiment étonné de ce que le sort, qui m'éleve à une des plus grandes dignités, n'est pas tombé de préférence sur quelqu'un de mes Confreres: il y en a nombre à qui cela eût parfaitement convenu.

Tout le monde dit en parlant du nouveau Cardinal Ganganelli: Il n'est pas croyable que sans

intrigue, ſans cabale, il ſoit parvenu juſques-là; & cependant: *queſto è ben vero.*

O mes livres! ô ma cellule! je ſais ce que je quitte, & j'ignore ce que je vais trouver. Hélas! bien des importuns viendront me faire perdre mon tems, bien des ames intéreſſées me rendront des hommages ſimulés!

Pour vous, mon cher ami, perſéverez dans la vertu. On eſt au deſſus de toutes les dignités, quand on eſt ſincérement vertueux: la perſévérance n'eſt promiſe qu'à la défiance de ſoi-même, & qu'à la fuite des occaſions; quiconque a de la préſomption, doit s'attendre à des rechûtes.

Quand je penſe que les Papiers publics daigneront s'occuper de moi, faire paſſer mon nom au-delà des Alpes, pour apprendre aux diverſes Nations quand j'aurai la migraine, & quand je me ferai ſaigner: j'en ris de pitié. Les dignités ſont des pieges qu'on a brillantés pour qu'on s'y laiſſât prendre. Peu de perſonnes méconnoiſſent les déſagrémens de la grandeur: on n'eſt plus à ſoi; & de quelque maniere qu'on agiſſe, on a des ennemis.

Je penſe comme S. Grégoire de Nazianze, qui s'imaginoit, lorſque le peuple ſe rangeoit pour le voir paſſer, qu'on le prenoit pour un animal extraordinaire. Je ne m'accoutume point, je l'avoue, à cet uſage; & ſi c'eſt-là ce qu'on appelle grandeur, je lui dirois volontiers adieu. Je regarde tous les hommes comme mes freres;

& je ſuis enchanté quand les plus malheureux me parlent & m'approchent.

On dira que j'ai les façons roturieres, & je ne crains point ce reproche; car je n'appréhende que l'orgueil. Il eſt ſi ſubtil, qu'il fera ſon poſſible à deſſein de pénétrer mon ame & de s'en ſaiſir; mais je verrai le néant qui eſt en moi, & qui m'environne: c'eſt le meilleur moyen de repouſſer l'amour-propre.

N'allez pas vous aviſer de me faire un compliment quand vous viendrez me voir; c'eſt une marchandiſe que je n'aime pas, & ſur-tout de la part d'un ami. Mais voilà des viſites, c'eſt-à dire, tout ce qui me contrarie, & ce qui me rend depuis quelques jours inſupportable à moi-même. La grandeur a exactement ſes nuages, ſes éclairs & ſes tourbillons, comme les tempêtes: j'attends le calme & le moment de la ſérénité. Je ſuis ſans réſerve, & au-delà de toute expreſſion, ainſi que par le paſſé, votre bon & vrai ſerviteur, &c.

A Rome, ce 3 Octobre 1760.

LETTRE CXIX.

Au Cardinal CAVALCHINI.

EMINENTISSIME,

Vos recommandations ſont des ordres; & je ne dormirai point tranquillement que je n'aye

satisfait à ce que vous desirez. Votre Eminence ne sauroit trop me fournir d'occasions de lui témoigner toute l'étendue de mon estime & de mon attachement: en devenant votre confrere, je deviens encore plus que jamais votre serviteur.

Il seroit à propos que nous eussions une conférence particuliere sur ce qui concerne les affaires de l'Eglise; car vous êtes infiniment zélé pour le bien de la Religion, & c'est le seul objet dont je dois m'occuper. Nous ne sommes pas Cardinaux pour en imposer par le faste, mais pour être les colonnes du Saint Siege. Notre rang, notre habit, nos fonctions, tout nous rappelle que, jusqu'à l'effusion de notre sang, nous devons tout employer, selon les desseins de Dieu & les besoins de l'Eglise, pour venir au secours de la Religion.

Quand je vois le Cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour propager la vérité, & pour l'enseigner dans toute sa pureté, ce magnifique exemple m'enflamme, & je me sens disposé à tout entreprendre.

Le Sacré College eut toujours des hommes éminens par leur science & par leur zele, & nous devons nous efforcer de les renouveller. Ce n'est point une politique humaine qui doit régler nos démarches; mais l'esprit de Dieu, cet esprit sans lequel on ne fait que des actions stériles, & avec lequel on fait tout bien.

Je connois votre piété; je connois vos lumie-

nes, & je suis convaincu qu'en tems & lieu vous saurez parler sans rien craindre.

On veut faire prendre au Saint-Pere des engagemens dont il pourroit se repentir; car ce ne sont plus les mêmes hommes qui l'approchent, depuis la mort du Cardinal Archinto; & cela peut avoir les suites les plus fâcheuses. On ne tient plus au Saint Siege comme autrefois, & la prudence exige qu'on ait égard aux tems & aux circonstances. Jésus-Christ, en recommandant à ses Apôtres d'être simples comme des colombes, ajoute: *& prudens comme des serpens.* Une démarche inconsidérée de la part de Rome dans des tems aussi critiques, pourroit devenir l'occasion de bien des troubles. Benoît XIV lui-même, quoiqu'habile à concilier les esprits, eut été embarrassé; mais il se seroit bien donné de garde de blesser le droit des Couronnes.

Ce que nous avons à traiter est délicat. Il ne faut heurter ni le Saint-Pere ni son Conseil, & prendre néanmoins des mesures, pour qu'il n'écoute pas tout ce qu'on lui dit. Comme il n'a que des intentions pures, il ne soupçonne pas qu'on peut lui en imposer. Il devroit au moins balancer les avantages & les inconvéniens sur ce qu'on veut lui faire entreprendre. On réussit toujours mal, quand on n'a pas soin de calculer.

On affecte de ne faire des ouvertures de cœur qu'à certains Cardinaux, & de laisser les autres,

ſans leur rien communiquer. Le Portugal ne ſe déſiſtera jamais de ſa maniere de penſer, & je vois les autres Royaumes qui lui ſerviront de renfort, & qui le confirmeront dans ſon opinion.

Les Monarques ne vivent plus iſolés les uns des autres comme par le paſſé; ils ſont tous amis, & ils agiſſent réellement entre eux avec une telle fraternité, que, ſi l'on eſt aſſez malheureux d'en offenſer un ſeul, on les offenſe tous; & au lieu de n'avoir qu'un ennemi, on a toute l'Europe contre ſoi.

Le Saint-Pere, par un zele indiſcret, lutte-ra-t-il contre toutes les Puiſſances, & tonnera-t il contre le Fils aîné de l'Egliſe, & contre Sa Majeſté Très-Fidelle? Il doit penſer que ce ne ſont pas des Empereurs Payens auxquels il veut réſiſter, mais à des Princes Catholiques comme lui.

L'Angleterre doit corriger pour jamais tous les Papes d'un zele indiſcret. Que diroit Clément VII, s'il revenoit ſur la terre? S'applaudiroit-il de ſon ouvrage, en voyant ce Royaume, jadis la pépiniere des Saints, aujourd'hui l'aſſemblage de toutes les Sectes & de toutes les erreurs? Il eſt des choſes qu'il faut ſavoir ſacrifier, pour conſerver la totalité.

Le Saint Siege ne ſera jamais plus brillant, jamais plus inattaquable & jamais plus en paix, que lorſqu'il aura les Souverains Catholiques pour défenſeurs & pour appui. C'eſt une harmonie abſolument néceſſaire pour la gloire & pour

le bien de la Religion. Les Fideles seroient exposés à tout vent de doctrine, si malheureusement les Princes n'avoient pas pour Rome la déférence qu'ils doivent avoir ; & le souverain Pontife lui-même verroit son troupeau dépérir insensiblement, & choisir de mauvais pâturages, au lieu de ceux qu'il lui offre.

Le bon Pasteur ne doit pas seulement rappeller les brebis égarées, mais travailler, autant qu'il est en lui, pour qu'elles ne s'égarent pas. L'incrédulité, dont le souffle fatal se communique de toutes parts, ne demande pas mieux que de voir Rome en opposition avec les Rois. Mais la Religion ne s'accommode pas de ces divisions : il ne faut pas donner lieu aux ennemis de l'Eglise de répéter ce qu'ils n'ont que trop souvent dit ; que Rome étoit intraitable, & qu'elle avoit un esprit de domination, dangereux pour les différens Etats.

La vérité est que chaque Souverain est maître chez soi, & que nulle Puissance étrangere n'a droit de lui commander. On a pensé diversement dans des tems de troubles & d'horreur, qu'il seroit dangereux de rappeller. La charité, la paix, la modération, voilà les armes des Chrétiens, & sur-tout celles de Rome, qui doit donner à toutes les Cours des exemples de patience & d'humilité.

Il faut se rappeller que, lorsque Pierre coupa l'oreille de Malchus, qui étoit cependant un des ennemis de Jésus-Christ, il fut repris par

ce divin Sauveur, & qu'il lui ordonne de remettre l'épée dans le fourreau.

Ce seroit bien pire, si l'on osoit employer un pareil glaive contre ceux-mêmes qui défendirent toujours le Saint Siege, & qui se font gloire d'en être les appuis.

Il n'y a rien de plus dangereux que le zele indiscret qui rompt le roseau déja brisé, qui éteint la meche qui fume encore, & qui veut faire descendre le feu du ciel.

Je voudrois bien savoir si, pour conserver des droits seigneuriaux, il vaudra mieux se brouiller avec tous les Rois Catholiques, & avoir une guerre ouverte avec eux; il vaudra mieux attiser l'incrédulité, en lui donnant des prétextes de crier plus que jamais contre l'Eglise Romaine, en lui fournissant des occasions d'éclater?

On voit mal, quand on ne voit qu'une partie des choses; il faut en considérer l'ensemble, & peser sur l'avenir les démarches présentes. Une étincelle, dit Saint Jacques, embrase toute une forêt.

Les petits esprits s'imaginent qu'on en veut à certains Religieux, parce qu'on ne veut pas les soutenir en dépit des Rois. Mais outre qu'on leur accroît encore plus d'orages, en résistant aux Puissances, on ne se brouillera pas, par préférence pour eux, avec tous les Princes Catholiques.

Il ne me seroit pas possible de dormir, si j'en voulois à quelqu'un. J'aime sincérement tous les

Ordres Religieux ; je voudrois de toute mon ame qu'on pût tous les conserver ; mais je réfléchis sur ce qui est le plus convenable, quand il faut prendre un parti. Je ne prétends même pas que le Saint Pere doive en détruire aucun ; mais qu'il écrive du moins aux Couronnes, qu'il examinera les griefs, & que réellement il les examine.

Je suppose Rome en butte à toutes les Couronnes. Comment se soutiendra-t-elle au milieu des orages ? Nous ne sommes pas encore dans le Ciel ; & si Dieu conserve son Eglise jusqu'à la fin des siecles, c'est qu'il inspire à ceux qui la régissent, une prudence relative aux tems & aux lieux, ainsi que l'amour de la paix.

Il ne faut pas croire que Dieu fera un miracle pour soutenir un zele indiscret. Il laisse agir les causes secondes ; & quand elles prennent un mauvais parti, les choses n'en vont pas mieux.

Il n'y a que des Illuminés qui ne veulent pas se plier aux circonstances, quand il n'est question ni de la Morale ni de la Foi. C'est le démon qui se transforme en Ange de lumiere, & qui nous réduit, quand nous voulons, aux risques de tout perdre, n'écouter que notre opinion.

Comme je connois votre zele, Monseigneur, ainsi que vos lumieres, je présume que vous trouverez quelque moyen capable de sauver, non le Saint Siege, puisqu'il ne peut périr, mais la

Cour de Rome, qui se voit exposée aux plus grands périls.

Voilà mes réflexions. Je me persuade que vous les trouverez justes. J'ose vous assurer que je les ai pesées devant Dieu qui sonde les reins & les cœurs, & qui sait qu'il n'y a dans mon ame ni antipathie ni animosité contre personne.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens dûs à vos grandes lumieres & à vos rares vertus, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 16 du courant.

LETTRE CXX.

*A M. le Cardinal S***.*

EMINENCE,

Je n'eus pas le tems de vous parler hier à mon aise sur les grandes affaires qui agitent maintenant l'Europe, & dont Rome recevra le contre-coup, si elle ne se comporte avec la modération qu'exigent les Souverains. Les Papes sont des Pilotes voguants presque toujours sur des mers orageuses, & conséquemment obligés d'aller tantôt à pleines voiles, & tantôt de se replier à propos.

Voici le moment où il faut faire usage de cette prudence du serpent, que Jésus-Christ recommande à ses Apôtres. Il est sans doute fâcheux

le ce que des Religieux deſtinés aux Colleges, aux Séminaires, aux Miſſions, & qui ont beaucoup écrit en tout genre ſur les vérités de la Religion, ſoient abandonnés dans un tems où l'incrédulité ſe déchaîne avec fureur contre les Ordres Religieux; mais il s'agit d'examiner ſous les yeux de Dieu, s'il vaut mieux heurter les Souverains, que de ne pas ſoutenir une Compagnie Religieuſe.

Pour moi, je penſe, à la vue de l'orage qui gronde de toutes parts, & qu'on apperçoit déja ſur nos têtes, qu'il faut ſavoir s'exécuter ſoi-même, & ſacrifier ce qui eſt le plus agréable, plutôt que de s'expoſer à un ſchiſme, qu'on peut appeller le plus grand de tous les maux.

Que notre Saint Pere & ſon Secrétaire d'Etat aiment ſincérement les Jéſuites, je ſouſcris de tout mon cœur à l'attachement qu'ils ont pour eux, n'ayant jamais eu ni la moindre animoſité ni la moindre antipathie contre aucun Ordre Religieux; mais je dirai toujours, malgré la vénération que j'ai pour S. Ignace, & l'eſtime qu'on a pour les ſiens, qu'il eſt très-dangereux, & même très-téméraire, de ſoutenir les Jéſuites dans les circonſtances préſentes.

Il convient ſans doute que Rome ſollicite en leur faveur, & qu'en qualité de Mere & de Protectrice de tous les Ordres qui ſont dans l'Egliſe, elle emploie tous les moyens de conſerver la Société; pourvu toutefois qu'elle ſubiſſe une réforme, ſelon le Décret de Benoît XIV, & ſelon

les desirs de tous ceux qui veulent sincérement le bien de la Religion: mais mon avis est, lorsqu'elle aura tout épuisé, qu'elle remette cette affaire entre les mains de Dieu, & celles des Souverains.

Rome a besoin plus que jamais de la protection & du secours des Puissances Catholiques. Ce sont des forteresses qui la mettent à l'abri des incursions & des hostilités, de sorte qu'elle n'a jamais plus de gloire & d'autorité, que lorsqu'elle paroît céder aux Souverains. C'est alors qu'ils la soutiennent avec éclat, & qu'ils se font un devoir de publier de toutes parts, & de prouver, par des actes de déférence & de soumission, qu'ils sont réellement les fils dociles du pere commun des Fideles, & qu'ils le respectent comme le premier homme du monde aux yeux de la foi.

Plus je me rappelle ces tems malheureux, où les Papes errans, sans secours, sans asyle, avoient pour ennemis les Rois & les Empereurs, & plus je sens la nécessité de vivre en paix avec tous les Monarques. L'Eglise ne connoît que deux Sociétés indispensablement nécessaires, & fondées par Jesus-Christ même, pour perpétuer sa doctrine, & pour engendrer des Chrétiens, les Evêques & les Prêtres.

Les premiers âges du monde Chrétien, que nous nommons les beaux siecles de l'Eglise, n'eurent ni Moines, ni Religieux; ce qui nous fait évidemment sentir que si la Religion n'a besoin que de ses Ministres ordinaires pour se confer-

ſur, les Réguliers, ſes troupes auxiliaires, quoique extrêmement utiles, ne ſont cependant pas une néceſſité abſolue.

Si les Jéſuites ont l'eſprit de leur état, comme je le préſume, ils diront les premiers : Nous nous ſacrifions, plutôt que d'exciter des troubles & des tempêtes.

Comme ce n'eſt point ſur des richeſſes périſſables, ſur des honneurs temporels, qu'un Corps Religieux doit s'appuyer, mais ſur un amour ſolide envers Jeſus-Chriſt & ſon épouſe, il doit ſe retirer avec la même joie qu'il a été appellé, ſi ſon Vicaire, le Miniſtre & l'interprete de ſes volontés ſur terre, ne veut plus de ſes ſervices. Les Corps Religieux ne ſont reſpectables & ne doivent être conſervés, qu'autant qu'ils ont l'eſprit de l'Egliſe; & comme cet eſprit eſt toujours le même, indépendamment de toutes les inſtitutions régulieres, chaque Ordre doit ſe conſoler ſi l'on vient à le ſupprimer; mais ſouvent l'amour-propre nous perſuade que nous ſommes néceſſaires dans le tems même que les Puiſſances en jugent autrement.

Si l'on avoit moins d'enthouſiaſme & plus de principes, chacun conviendroit de ces vérités; & loin de ſoutenir témérairement un Corps dont les Souverains ſe plaignent, on engageroit ce même Corps à ſe retirer de lui-même, ſans murmure & ſans fracas; mais on ſe fait illuſion, & on s'imagine qu'on ne peut toucher à un inſ-

titut, ſans attaquer l'eſſence même de la Religion.

Si en abandonnant un Ordre Religieux, il falloit altérer un dogme, corrompre un point de morale, ah! ſans doute, c'eſt alors qu'il faudroit plutôt périr! Mais après les Jéſuites comme avant, l'Egliſe enſeignera les mêmes vérités, l'Egliſe ſubſiſtera; & Jeſus-Chriſt feroit plutôt naître des pierres mêmes des enfans d'Abraham, pour ſoutenir ſon ouvrage, que de laiſſer ſon Corps myſtique ſans ſecours & ſans appui.

Le Chef de l'Egliſe eſt comme le maître d'un magnifique jardin, qui retranche à ſa volonté les arbres qui s'étendent trop au loin, & qui pourroient offuſquer la vue.

Parlez au Saint Pere, vous, Monſeigneur, qui avez de la ſcience & du zele. Cela conviendra beaucoup mieux de votre part que de la mienne, me regardant, avec raiſon, comme le dernier du Sacré College, à tous égards; faites voir à Sa Sainteté l'abyme qu'on ſe creuſe, en réſiſtant opiniâtrément aux Souverains. La droiture de ſon cœur fera qu'il vous écoutera; car on peut dire qu'il n'a pris le parti de réſiſter aux Puiſſances, que parce qu'il le croit le meilleur. J'attends de votre amour pour l'Egliſe cette généreuſe démarche, & je ſuis de votre Eminence, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 9 Octobre 1768.

LETTRE CXXI.

A un Frere Convers.

Eh! pourquoi, mon cher Frere, héſitiez-vous de vous adreſſer à moi? Suis-je donc un autre homme, parce que j'ai l'honneur d'être Cardinal? Toujours mon cœur & mes bras ſeront ouverts pour recevoir mes chers Confreres. Je leur dois trop pour jamais les oublier; puiſque je leur dois tout.

L'aveu que vous me faites de votre faute, me perſuade que réellement vous vous en repentez. Pour peu qu'on décline dans le Cloître, on donne inſenſiblement dans des excès. Vous n'avez pas péché par ignorance, & vous en êtes plus coupable; & ce qu'il y a de pire encore, c'eſt que votre faute a éclaté.

Humiliez-vous devant les hommes & gémiſſez devant Dieu, pour obtenir votre pardon. Je vais écrire à votre Gardien pour qu'il vous reçoive avec bonté.

Vous vous êtes imaginé, mon cher Frere, qu'en quittant votre retraite, vous trouveriez dans le monde des ſatisfactions infinies. Hélas! le monde n'eſt qu'un trompeur. Il promet ce qu'il ne donne jamais: il paroît un faiſceau de fleurs, lorſqu'on ne le voit que dans le lointain; & ſi-tôt qu'on l'apperçoit de près, ce n'eſt plus qu'un buiſſon d'épines.

Je prie le Seigneur qu'il vous touche vivement; car tous les bons mouvemens viennent de lui. Il faudra reprendre vos exercices avec la plus vive ferveur, & forcer ceux qui pourroient vous reprocher vos écarts, à vous admirer. Soyez persuadé que vous me serez toujours cher, & que je pleure sincérement avec vous sur la faute que vous venez de commettre. Votre affectionné, *le Cardinal Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 18 Novembre 1764.

LETTRE CXXII.

A M. de CARACCIOLI.

Je vous remercie bien sincérement, Monsieur, du gracieux présent que vous m'avez fait en m'envoyant l'*Eloge Historique de Benoît XIV.* Il est éloquent & vrai comme Lambertini, digne de vous & de lui, & très propre, quoique trop abrégé, à inspirer la plus haute estime pour la mémoire d'un aussi grand Pontife. Je me félicite de vous avoir engagé à nous donner cet Ouvrage.

On m'a procuré vos *Caractères de l'Amitié*, traduits par l'Abbé Merlini. Plus je vous lis, plus je trouve dans vos pensées un génie Italien, qui indique votre origine. Je vous exhorte à ne point interrompre vos travaux Littéraires. Par-

là vous donnez un nouveau luſtre à votre nom, quoique déja ſi recommandable & ſi connu, & vous vous attirez l'eſtime de tous ceux qui honorent la vertu.

Si vous revenez en Italie, je ſerai bien charmé de vous y revoir. Au cas que vous n'euſſiez pas la commodité de me faire parvenir l'ouvrage dont vous me parlez, je prierai le Cardinal Caraccioli, puiſqu'il l'a déja, de vouloir bien me le prêter.

Si l'Abbé Grégory vous écrit, il vous dira que je le vois quelquefois, & que nous parlons de vos Ouvrages avec plaiſir.

On ne peut rien ajouter aux ſentimens avec leſquels je deſire vous prouver combien je ſuis ſincérement, Monſieur, votre affectionné ſerviteur.

A Rome, ce 12 Juillet 1764.

LETTRE CXXIII.

*Au R. P. Gardien de ***.*

Si vous avez quelque attachement pour moi, M. R. P. je vous prie de recevoir avec effuſion de cœur le Frere ***, qui s'eſt ſcandaleuſement écarté de ſon devoir; mais il revient; mais il pleure, mais il promet; & ce qui eſt encore plus touchant que tout cela, Jeſus-

Chriſt, notre modele, nous apprend comment on doit pardonner. Je vous prie de l'enviſager ſur la croix pour le ſalut même de ceux qui le crucifient; & je ne doute plus d'obtenir ce que je demande.

La nature humaine eſt ſi dépravée, que je ſuis bien moins étonné qu'allarmé des excès auxquels l'homme ſe porte. Il ne faut qu'un mouvement d'orgueil, qu'un retour complaiſant ſur nous-mêmes, pour nous faire perdre la grace; & dès-lors nous voilà capables de tous les crimes.

Plus le Seigneur nous a préſervé des excès qui font gémir, & plus nous devons être compatiſſans à l'égard de ceux qui s'y livrent; car c'eſt un pur effet de ſa miſéricorde, dont nous ne pouvons rien nous attribuer.

Vos Religieux béniront leur Gardien, en voyant la tendreſſe avec laquelle vous recevrez la brebis égarée.

Je ne vous écris point pour que vous le diſpenſiez de la pénitence preſcrite par les Conſtitutions, mais pour que vous l'allégiez autant qu'il eſt poſſible, en vous abſtenant de faire des reproches amers, plus capables d'irriter que de toucher.

Que vos réprimandes ſoient amicales; que votre correction ſoit paternelle; que votre abord n'ait rien d'auſtere; mais qu'il ſoit plutôt gracieux, afin de ne point effrayer le coupable.

Souvenez-vous que c'eſt toujours la charité qui

qui doit agir, & que c'eſt elle qui doit punir, comme c'eſt elle qui doit pardonner.

Je vous embraſſe ſincérement comme mon ancien Confrere; & j'eſpere apprendre par celui-même que je vous recommande, qu'il a trouvé en vous un pere, plutôt qu'un maître. Perſonne ne vous aime & ne vous honore plus que *le Cardinal Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 18 *Novembre* 1768.

LETTRE CXXIV.

Au R. P. Colloz, *Prieur de Graffenthal, & Supérieur-Général de l'Ordre des Guillelmites.*

M. R. P.

Votre Lettre m'a fait voir combien vous avez été ſenſible, d'un côté, à ma promotion au Cardinalat, de l'autre au choix que le Saint Pere a fait de ma perſonne, parmi tous les Membres du Sacré College, pour me confier la protection de votre Ordre. Je ne doutois point que tels fuſſent en effet vos ſentimens; néanmoins ç'a été une vraie ſatisfaction pour moi d'y reconnoître, d'y voir en quelque ſorte l'empreinte de l'allégreſſe qui eſt dans vos cœurs, & d'y trouver des marques certaines de la confiance dont vous m'honorez. Aſſurément votre Ordre a perdu dans le Cardinal Guadagni, un

grand & un puiſſant appui. Puiſſent les eſpérances que vous avez conçues de moi, faire renaître le calme & la paix dans vos ames ! Au moins ferai-je tous mes efforts, mon Révérend Pere, pour que vous trouviez en moi, ainſi que tout votre Ordre, un ami tendre, un protecteur vigilant, un défenſeur zélé de vos privileges. J'entends ſouvent avec plaiſir, le Procureur-Général des Capucins, me faire l'éloge de votre Révérence & de votre Ordre. Il ne me reſte, mon R. P. qu'une choſe à deſirer : c'eſt d'abord que vous m'excuſiez, ſi cette réponſe vous eſt parvenue trop tard ; car dans un changement d'état ſi nouveau & ſi peu attendu de ma part, j'ai été accablé d'une multitude d'affaires, qui ne m'ont preſque pas laiſſé le tems de reſpirer ; c'eſt, en ſecond lieu, que vous vouliez bien me mettre à l'épreuve, & voir ſi je puis vous être bon à quelque choſe. Je me ſuis entretenu de vous avec notre Saint Pere. Je lui parlerai de vos affaires toutes les fois que vous m'en donnerez commiſſion. Je me recommande fort aux prieres de votre Ordre : j'eſpere remplir les intentions de votre Révérence, de maniere à vous convaincre que votre Ordre a en moi un protecteur vraiment affectionné.

Je ſuis de tout mon cœur, mon Révérend Pere, &c.

A Rome, au Couvent des SS. Apôtres, le 20 de Mai 1760.

LETTRE CXXV.

A M. l'Abbé F***.

Vous ne lisez point assez les Peres de l'Eglise, mon cher Abbé; & il est facile de s'en appercevoir dans vos discours comme dans vos écrits. Savez-vous qu'ils sont l'ame de l'éloquence Chrétienne; & que semblables à ces arbres féconds, qui ornent les jardins en même tems qu'ils les enrichissent, ils donnent abondamment des fleurs & des fruits?

L'Eglise se glorifie d'avoir leurs ouvrages à produire, comme autant de trophées remportées sur ses ennemis; & il n'y a pas un Chrétien éclairé qui ne doive faire ses délices de leur lecture. Plus on les approfondit, & plus on les trouve lumineux: chaque Pere de l'Eglise a un esprit qui le caractérise. Le génie de Tertullien ressemble au fer qui brise ce qu'il y a de plus dur, & qui ne plie point; celui de S. Athanase, au diamant, qu'on ne peut ni obscurcir, ni amollir; celui de S. Cyprien, à l'acier, qui coupe jusqu'au vif; celui de S. Chrysostôme, à l'or, dont le prix répond à la beauté; celui de S. Léon, à ces déclarations, qui marquent la grandeur; celui de S. Jérôme, au bronze, qui ne craint ni les fleches, ni les épées; celui de S. Ambroise, à l'argent, qui est solide & luisant,

celui de S. Grégoire, à un miroir, où chacun se reconnoît; celui de S. Auguſtin, à lui-même, comme unique dans ſon genre, quoique univerſel.

Quant à S. Bernard, le dernier des Peres dans l'ordre de la chronologie, je le compare à ces fleurs que la nature a veloutées, & qui répandent un parfum exquis.

Si les François comptent M. Boſſuet, Evêque de Meaux, parmi les Peres, c'eſt un jugement précoce, auquel on ne peut ſe ſoumettre juſqu'à ce que l'Egliſe univerſelle ait prononcé, d'autant plus qu'elle ſeule a droit d'aſſigner à ſes Ecrivains le rang qui leur eſt dû. S. Thomas d'Aquin lui-même n'a pas obtenu le titre de Pere de l'Egliſe; & il n'eſt pas préſumable que les Docteurs qui lui ont ſuccédé, jouiſſent de cette prérogative: mais chaque Nation s'enthouſiaſme pour ſes Auteurs, quoiqu'on ſoit forcé de convenir que le célebre Evêque de Meaux fût une lampe ardente & luiſante, dont la lumiere ne s'obſcurcira jamais. Je vous avoue que ſi je ſais quelque choſe, mon cher Abbé, je le dois à la lecture des Peres, & ſur-tout à celle des ouvrages de S. Auguſtin: rien n'échappe à ſa ſagacité; rien n'eſt au deſſous de ſa profondeur; rien n'eſt au deſſus de ſa ſublimité: il ſe reſſerre, il s'étend, il s'iſole, il ſe multiplie ſelon les ſujets qu'il traite, & toujours avec le même intérêt, & en élevant l'ame juſques dans le ſein de Dieu: c'eſt un ſanctuaire dont il paroît avoir la clef, & où il introduit inſenſiblement ceux qui ſe nour-

riſſent de ſes magnifiques idées. Je l'admire ſurtout dans les matieres de la Grace: eh! plût au Ciel que ſa doctrine ſur ce point eût fixé toutes les écoles & tous les eſprits! Des Ecrivains audacieux n'auroient pas voulu ſonder des abymes impénétrables, & la grace de Jéſus-Chriſt eût conſervé tous ſes droits, & l'homme ſa liberté.

Ce qui m'afflige, c'eſt qu'on ne lit presque plus les Peres de l'Egliſe, & que ceux même qui ont beſoin de les conſulter, s'en rapportent à des extraits ſouvent infideles, & toujours trop abrégés. Un Eccléſiaſtique, un Evêque ſe faiſoient autrefois un devoir de lire les Peres de l'Egliſe, comme de dire le Bréviaire; & aujourd'hui on ne les connoît, pour ainſi dire, que de nom, excepté néanmoins dans les Cloîtres, où l'on n'a pas tout-à-fait perdu cette excellente coutume: de-là dans bien des Régions, des Théologies décharnées, ſans ame & ſans vie, des Etudians qui ne ſavent que ſyllogiſtiquer, des inſtructions qui ne contiennent que des mots, & où l'on ne trouve aucune ſubſtance.

Je dois cependant dire, à la louange du Sacré College, ſans vouloir le louer, qu'il a toujours eu des membres qui ont perſévéramment étudié les Peres, & qu'actuellement même on en peut citer qui préferent cette lecture à toute autre occupation: auſſi nos Ecoles ſe reſſentent-elles de cette influence: on n'y enſeigne que la doctrine de S. Auguſtin & de S. Thomas; moyen aſſuré d'éviter tout ce qui reſpire la nouveauté.

Je vous conjure donc de vous faire une obligation de lire chaque jour les ouvrages des Peres: il ne s'agit que de commencer, car vous ne pourrez plus les quitter: ils sont toujours avec Dieu, & ils vous placeront avec eux si vous vous nourrissez journellement de leurs écrits: c'est lire l'Ecriture sainte que de les lire; car ils l'expliquent en maîtres, & ils la citent à tout propos.

On me raviroit les trois quarts de mon confidence, si l'on m'ôtoit la consolation de m'entretenir avec les SS. Peres: *Più mi sono prefenti, più mi consolo, più mi rallegro, più mi credo immenso.*

Profitez de mes leçons, si vous m'aimez, & si vous vous aimez vous-même; car en lisant les Peres, vous ferez des acquisitions mille fois plus précieuses que celle de toutes les terres & de tous les titres. Un Ecclésiastique n'a plus rien à faire avec le monde, que pour l'instruire & pour l'édifier. Je suis de tout mon cœur, & avec le plus ferme desir de voir votre esprit fructifier utilement, votre affectionné, *le Cardinal Gangamelli.*

Rome, ce 13 Décembre 1758.

LETTRE CXXVI.

*Au R. P***, son Ami.*

Vous m'avez fait plaisir de ne point dire que je vous avois écrit. Sans être mystérieux, j'aime beaucoup qu'on soit discret: & quoiqu'au Couvent des SS. Apôtres, depuis environ vingt-huit ans, je n'ai jamais fait part à mes Confreres des relations que je pouvois avoir; on devine si l'on veut, ou si l'on peut, mais on ne sait rien: *Secretum meum mihi.*

J'ai vu dernièrement les Cardinaux d'York, Corsini, & Jean-François Albani, dont j'estime infiniment les rares qualités, & ils ne m'ont rien appris de ce que je voulois savoir.

Je souscris avec le plus grand plaisir à tout ce que vous me dites d'obligeant du Prélat Durini: il joint à l'aménité des François la sagacité des Italiens, & il mérite de parvenir aux plus grands emplois.

Je n'ai rien appris des dernieres résolutions du grand personnage dont vous me parlez; je ne le vois que très-rarement, & très-politiquement: il ne me croit pas de ses amis. A-t-il tort? a-t-il raison? C'est ce qu'il ne pourroit sûrement pas lui-même décider, malgré toute la finesse qu'on lui suppose: mais très-certainement Dieu le sait, je ne lui en veux point, par la raison que je n'en ai jamais voulu à personne.

Je recommanderai la bonne œuvre dont vo
me parlez aux éminentiſſimes Cardinaux Fantu
zi & Borromeo, qui ne reſpirent que la charit
Vous remettrez vous-même l'incluſe que je vo
fais paſſer à M***, & vous vous chargerez d
m'envoyer ſa réponſe par la voie du Poſtill
aſſé: cela ſera prompt & ſûr. Depuis quelqu
tems mes correſpondances me tuent; & cepen
dant je ne puis m'en débarraſſer. Ne perdez plu
dorénavant une demi-page à me marquer plus d
reſpect; j'aime que vous m'écriviez comme a
Frere Ganganelli. Je ſuis toujours le même in
dividu, quelques efforts qu'on faſſe pour que j
n'en croie rien: car, hélas! ſi je voulois écoute
& les étiquettes & les flatteurs, on me berce-
roit, & l'on m'enivreroit d'un ridicule encens.

J'aime à être tout ſimplement moi-même, & à ne point m'environner de tous les accompagnemens de la grandeur; ce ſont pour l'ordinaire de très-grandes petiteſſes qui m'impatientent, & dont on n'eſt jaloux que lorſqu'on penſe très-petitement. Il n'y a pas d'apparence que notre ami commun puiſſe en revenir: il a une complication de maux dont chacun en particulier peut tuer l'homme le plus robuſte.

Je mitonne pour votre neveu, une place qui lui conviendra, pourvu qu'il veuille ſe captiver, & qu'il ſache entendre gronder; car le Seigneur dont je veux le faire Secrétaire, a la malheureuſe manie de s'emporter pour un rien, mais ſon cœur n'en eſt pas moins excellent: c'eſt un tic

qu'il faut lui paſſer en faveur de ſa belle ame. Il reſſemble à Benoît XIV, qui finiſſoit toujours par accorder quelque grace à ceux qu'il avoit grondés. Vous voyez que je ſuis en train de jaſer, & que je n'ai point l'air d'une perſonne affairée. Quand j'ai dit mon Bréviaire, & fini mes occupations, je cauſe plus qu'on ne veut, parce qu'alors j'en ai beſoin.

Je vous laiſſe avec vous-même, c'eſt-à-dire, avec la meilleure ſociété que je connoiſſe; & je ſuis comme à l'ordinaire, & pour toute la vie, votre affectionné ſerviteur, *le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 6 Décembre 1768.

LETTRE CXXVII.

*A M. D***.*

Il ne ſuffit pas de faire l'aumône pour plaire à Dieu, car la charité s'étend à tout, il faut encore ne point vexer vos Fermiers, & ne point moleſter vos vaſſaux: on n'a point l'eſprit de la Religion, quand on exige avec la derniere ſévérité des minuties qu'on doit mépriſer. Le Chriſtianiſme ne connoît point ce ſordide intérêt qui s'étend ſur les plus petites choſes; & l'on n'en a que l'écorce, lorſqu'on eſt toujours ſur le qui vive avec ſes Fermiers, dans la crainte d'être trompé: le cœur ne peut être que ter-

reſtre, quand on s'applique avec trop de contention à des détails terreſtres.

Eh! pourquoi vous tourmenter, Monſieur, auſſi violemment pour des biens périſſables? Le Royaume de Jeſus-Chriſt veut des adorateurs en eſprit & en vérité, dont le cœur ne ſoit pas rétréci par une conduite intéreſſée, & par des vues purement charnelles.

Je ſuis déſolé quand je vois des gens de bien qui craignent que la terre n'aille leur manquer; & qui ſouvent, quoique très-riches, ſont attachés à une vile piece d'argent plus qu'un malheureux ouvrier.

J'oſe ajouter, Monſieur, que toutes vos œuvres de dévotion vous ſeront abſolument inutiles, ſi vous n'êtes pas entiérement *détaché des* biens de ce monde, & ſi vous continuez à être le fléau de vos debiteurs par une trop grande avidité pour les richeſſes. Il faut ſavoir perdre plutôt que de vexer. L'eſprit de juſtice que vous m'alléguez, ne s'allie point avec de continuelles méfiances, des inquiétudes ſur l'avenir, & des tracaſſeries éternelles.

S'il y a quelques conteſtations entre vous & vos Fermiers, arrangez les choſes plus à leur avantage qu'au vôtre; cela eſt conforme aux conſeils de Jéſus-Chriſt, qui nous ordonne de donner notre robe ſi l'on nous demande notre manteau; tout votre ſuperflu, & même une partie de votre néceſſaire, dans des beſoins urgens, appartiennent aux pauvres: ainſi vous ſerez coupable ſi vous

amaſſez. Voilà des vérités dures, mais ce n'eſt pas moi qui ai fait la Loi.

L'affaire dont vous me parlez ne peut être mieux qu'entre les mains de Monſignor Braſchi: ſa droiture répond à ſes lumieres; & il n'y a point à craindre qu'il ſe laiſſe prévenir. Cependant ſi vous voulez, je lui en dirai deux mots. Je ſuis, Monſieur, avec les ſentimens qui vous ſont dûs, &c. *Le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 21 du courant.

LETTRE CXXVIII.

*A Milord***.*

Je ne m'accoutume point à voir un génie comme le vôtre, dupe de la philoſophie moderne. Vos lumieres devroient vous mettre à l'abri des ſophiſmes qu'elle enfante, & qui nous réduiſent à la triſte condition des bêtes.

S'il y a un Dieu, comme la nature le crie de toute parts, il y a une Religion. S'il y a une Religion, elle ne peut être qu'incompréhenſible, ſublime, & auſſi ancienne que le monde, comme émanant d'un Etre infini & éternel; ſi elle a ces caracteres, c'eſt ſans contredit le Chriſtianisme; & ſi c'eſt le Chriſtianisme, il faut néceſſairement le reconnoître pour divin, & y acquieſcer de cœur & d'eſprit.

Eſt-il donc croyable que Dieu n'ait déployé

l'Univers d'une maniere auſſi éclatante, que pour repaître les yeux d'un troupeau d'hommes & d'animaux, qu'on doit confondre enſemble, comme n'ayant tous qu'une même deſtinée; & que cette intelligence qui réſide en nous, qui combine, qui calcule, qui s'étend plus que le firmament, qui ſe rappelle tous les âges paſſés, qui pénetre dans les ſiecles à venir, qui a enfin une idée de ce qui doit toujours durer, ne rayonne un moment que pour ſe diſſiper enſuite comme une foible vapeur?

Quelle eſt cette voix qui crie en vous-même & à tout inſtant, que vous êtes né pour de grandes choſes? quels ſont ces déſirs qui ſe renouvellent continuellement, & qui vous font ſentir qu'il n'y a rien dans ce monde qui puiſſe remplir votre cœur?

L'homme eſt un malade qui ſe roule dans ſes propres douleurs, tant qu'il s'éloigne de Dieu; & la lumiere de ſa raiſon qu'il étouffe, le laiſſe au milieu d'une nuit qui fait horreur.

La même vérité qui vous aſſure de votre exiſtence, je veux dire, ce témoignage intime de vous-même, nous aſſure de celle de Dieu; & elle ne peut vous en donner une vive idée, ſans vous imprimer celle de la Religion. Le culte que nous rendons à l'Etre ſuprême, eſt tellement lié avec lui, que notre cœur n'eſt ſatisfait que lorſqu'il lui rend hommage, que lorſque nous nous conformons à l'ordre qu'il a établi.

S'il y a un Dieu, il doit être néceſſairement

bienfaisant; & s'il est bienfaisant, vous devez, par la plus juste conséquence, le remercier de ses bienfaits. Celui de l'existence, comme celui de la santé, ne vient absolument point de vous: vous n'étiez rien il y a vingt-sept ans; & tout-à-coup vous êtes devenu un corps organisé, enrichi d'un esprit qui lui commande en maître, & qui le mene au gré de sa volonté.

Cette réflexion vous engage à chercher l'Auteur de la vie; & vous le trouvez en vous-même, quand vous voulez vous sonder, & dans tout ce qui vous entoure, sans qu'aucun de ces objets puisse se vanter d'être une parcelle de sa substance; car Dieu est simple, indivisible, ne pouvant absolument s'amalgamer avec les élémens.

Si la Religion qu'il a établie a pris diverses formes, si elle s'est perfectionnée depuis la venue du Messie, c'est que Dieu l'a traitée comme notre raison, qui d'abord n'est qu'une foible lumiere, & qui se développant ensuite peu à peu, paroît dans le plus beau jour.

D'ailleurs est-ce à l'homme à interroger Dieu sur sa conduite; est-ce lui qui réglera ses voies, & qui lui assignera sa maniere d'opérer? Dieu se communique à nous, mais en se réservant toujours le droit d'agir en maître, parce qu'il n'y a rien qui ne lui soit réellement soumis. S'il nous manifestoit clairement ici-bas ses desseins, si les mysteres qui nous étonnent & qui nous atterrent, nous étoient développés, ce se-

roit la vision intuitive qu'il nous réserve après cette vie, & il seroit inutile de mourir. L'évidence n'est que pour le ciel, *cognoscam, sicut & cognitus sum*; & nous voulons anticiper ce moment, sans penser que tout est réglé par une sagesse infinie, & que nous n'avons autre chose à faire qu'à nous soumettre & à adorer. L'incrédule ne change rien aux desseins de *Dieu*, quand il ose s'élever contre lui. Il entre même dans son plan, ce plan vaste où le mal concourt avec le bien, pour l'harmonie de ce monde & pour le bonheur de l'autre.

La nature & la Religion dérivent également de Dieu, & elles ont l'une & l'autre, quoique d'une maniere tout-à-fait différente, leurs mysteres & leurs incompréhensibilités; & par la même raison qu'on ne nie pas l'existence de la nature, quoique ses opérations nous soient souvent cachées, on ne peut ni on ne doit nier celle de la Religion, malgré ses obscurités.

Il n'y a rien ici qui n'ait un côté ténébreux, parce que notre ame appesantie par un corps qui l'offusque & qui l'aggrave, ne seroit pas capable de tout voir. Elle est en quelque sorte dans son enfance, & il lui faut des jours proportionnés à la foiblesse de sa vue, jusqu'à ce que la mort la dégage du poids qui l'accable. C'est comme un tendre oiseau qui palpite & qui crie dans son nid, jusqu'à ce qu'il puisse s'élancer dans les airs & voler.

Les gradations de la Religion sont admirables

aux yeux du vrai Philoſophe. Il la voit d'abord comme un crépuſcule qui ſort du ſein du chaos; enſuite comme l'aurore qui annonce le jour; enfin il apperçoit ce jour, mais environné de nuages, & il ſent qu'il ne ſera parfaitement ſerein & dans ſon midi, qu'au moment où les cieux nous ſeront ouverts.

L'incrédule qui ſans principe fronde la Révélation, en a-t-il donc une particuliere qui lui aſſure que celle que nous croyons, eſt abſolument chimérique? Mais dans quel tems & dans quel lieu cette lumiere ſecrette eſt-elle venue l'éclairer? Eſt-ce au moment où ſes paſſions le dominent & l'abſorbent? eſt-ce au milieu des ſpectacles & des plaiſirs où il paſſe ordinairement ſa vie?

Il eſt étonnant, Milord, comment des hommes abandonnent toute l'autorité de la Tradition, éludent toute la force des plus grands témoignages, pour s'en rapporter aveuglément à deux ou trois perſonnes qui leur donnent des leçons d'incrédulité. Ils ne veulent aucune inſpiration, & ils les regardent comme des gens inſpirés; d'où il eſt aiſé de conclure qu'il n'y a que les paſſions qui attachent à l'incrédulité. On abhorre une Religion qui gêne, quand on veut ſuivre le torrent des vices, quand on veut nager au milieu des flots d'un monde couvert de vagues & d'écume.

Le Chriſtianiſme eſt un ſuperbe tableau tracé de la main de Dieu, & qu'il préſenta lui-même aux hommes, lorſqu'il n'étoit encore qu'ébau-

ché, jusqu'au moment où Jesus-Christ vi[illegible] l'achever, en attendant qu'il lui donne le *lustr*[illegible] & les couleurs qu'il doit avoir dans l'éternité.

Alors il n'y aura plus d'autre objet qui fixera nos regards, parce qu'il sera dans l'essence de Dieu même, faisant un tout avec lui, selon l'expression de S. Augustin.

Cette marche est conforme au tems qui constitue cette vie, & qui n'existe que par succession. Ainsi Dieu a varié les formes de la Religion, parce que nous sommes dans un monde qui varie, & il la fixera d'une maniere immuable dans le Ciel, parce qu'on n'y connoît point le changement. Ce sont ces combinaisons & ces proportions qui font éclater la sagesse de l'Etre suprême. La Religion étant pour l'homme, il a voulu qu'elle suivît les progressions de l'homme selon ses différentes manieres d'exister.

On ne voit rien de tout cela, lorsqu'on est terrestre; & vous en jugeriez comme moi, si vous étiez dégagé de tous ces plaisirs, de toutes ces richesses qui vous matérialisent malgré vous. Le Christianisme est esprit & vie, & l'on s'en éloigne prodigieusement, lorsqu'on ne s'occupe que de ce qui est corporel. Les ames ne deviennent lumineuses à la mort, que parce qu'elles n'ont plus de corps qui les assiegent & qui les offusquent. La vraie Philosophie fait ce que la mort fera, en dégageant l'homme de tout ce qui est charnel; mais ce n'est pas la Philosophie moderne, qui ne connoît d'existence que

celle

elle de la matiere, & qui regarde la métaphyſique comme une ſcience purement chimérique, quoiqu'elle ſoit plus certaine que la phyſique même, qui n'eſt appuyée que ſur les ſens.

Je n'entre point dans les preuves de la Religion, parce qu'elles ont été ſi ſouvent & ſi bien expoſées dans des Ouvrages immortels, que je ne ferois que répéter. Jéſus-Chriſt eſt le principe & la fin de toutes choſes, la clef de tous les myſteres de la grace & de la nature; de ſorte qu'il n'eſt point ſurprenant qu'on s'égare dans mille ſyſtêmes abſurdes, lorſqu'on n'a point cette ſublime bouſſole. Je ne puis vous rendre raiſon de rien dans le phyſique comme dans le moral, écrivoit le célebre Cardinal Bembo à un Philoſophe de ſon tems, ſi vous n'admettez Jéſus-Chriſt. La création de ce monde même eſt impoſſible, s'il n'a pas été fait pour le Verbe incarné: car Dieu ne peut avoir d'autre objet dans tout ce qu'il opere, que ce qui eſt infini. Voilà pourquoi Jéſus-Chriſt eſt appellé par S. Jean l'*Alpha* & l'*Omega*, & que l'Apôtre nous dit que les ſiecles ont été faits par lui. *Per quem fecit & ſæcula.*

Etudiez à fond cet Homme-Dieu, autant qu'une créature en eſt capable, & vous trouverez en lui tous les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe, & vous l'appercevrez comme le premier anneau de la chaîne qui lie toutes les choſes viſibles & inviſibles, & vous le reconnoîtrez

pour ce souffle divin qui fait germer dans les cœurs la justice & la sainteté.

L'incrédule ne pourra jamais répondre d'une maniere satisfaisante, quand on lui demandera ce que c'est que le Christ, cet homme tout-à-la fois si simple & si divin, si sublime & si abject, si pur dans tout le cours de sa vie, si grand au moment de sa passion, si magnanime à sa mort. Il faut cependant ici répondre sans tergiverser. Si ce n'est qu'un homme, il n'est plus qu'un imposteur; car il a dit qu'il étoit Dieu, & dès-lors que deviennent ses sublimes vertus, que devient son Evangile, qui défend d'employer jusqu'au moindre équivoque; & comment rendre raison de ses victoires & de celles de ses Disciples dans toutes les parties du monde? Et si c'est un Dieu, que doit-on penser de sa Religion, & de ceux qui osent la combattre?

Ah! Milord, voilà ce qu'il faut connoître, ce qu'il faut approfondir, plutôt que toutes les sciences profanes auxquelles vous vous livrez. Les sciences finiront: *linguæ cessabunt, scientia destruetur;* & il n'y aura que la connoissance de Jésus-Christ qui surnagera sur l'abyme où les tems & les élemens iront s'engloutir.

Considérez-vous vous-même, & cette vue vous conduira nécessairement à la vérité. Le plus petit mouvement de votre doigt vous indique l'action de Dieu sur votre personne, cette action vous annonce une Providence, cette Provide-

ce vous avertit que vous êtes cher au Créateur, & cet avertiſſement vous conduira de vérités en vérités, juſqu'à celles qui ſont révélées.

Si vous n'êtes ni le créateur de vous-même, ni votre derniere fin, vous devez néceſſairement chercher celui qui renferme ces deux qualités. Eh! que peut-il être, s'il n'eſt Dieu?

La Religion ſera toujours ſûre de gagner ſon procès aux yeux de tous ceux qui auront des principes. Il ſuffit de remonter à ſa ſource, de l'analyſer & de la ſuivre juſqu'où elle doit aboutir, pour connoître ſa véracité; mais on la défigure, on la déshonore, & ce n'eſt plus qu'un ſquelette que les impies mettent à ſa place. Alors je ne ſuis point ſurpris ſi ceux qui ne ſont pas inſtruits, & qui jurent ſur la réputation des eſprits à la mode, en ont peur.

J'attends, Milord, de la droiture de votre ame & de l'étendue de votre eſprit un jugement plus ſolide que celui que vous avez porté juſqu'ici du Chriſtianiſme. Déſappropriez-vous de tous les ſyſtêmes & de toutes les opinions dont vous vous êtes malheureuſement rempli. Entrez comme un homme tout nouveau dans le chemin que la Tradition vous ouvrira, & vous jugerez tout différemment. Appellez de vos préventions à vous-même; car ce n'eſt pas vous juſqu'ici qui avez prononcé. Pour moi, j'agis réellement d'après ce que me diſent mon cœur & mon eſprit, quand je vous aſſure de toute l'étendue de mon

affection avec laquelle je ſerai toute la vie, votre ſerviteur, &c. *Le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 29 Novembre 1768.

LETTRE CXXIX.

*A M. le Comte ***.*

Les réflexions que vous faites, Monſieur le Comte, ſur l'état préſent des différentes Cours de l'Europe, ſont très-judicieuſes. On voit que vous les connoiſſez parfaitement, & que, ſans être dans les cabinets des Princes, vous ſavez au mieux ce qui s'y paſſe.

C'eſt une belle choſe que d'être au *niveau de* ſon ſiecle pour bien le connoître, & pour appercevoir les reſſorts qui font agir les perſonnages qui brillent ſur la ſcene du monde.

L'homme dont vous me parlez, eſt un homme de laine, ſans conſiſtance & ſans fermeté, ſur lequel par conſéquent on ne peut abſolument compter. Il eſt une autre perſonne que vous connoiſſez, zélée, comme on doit l'être, pour l'auguſte Maiſon de Bourbon; mais elle part de ſon Palais avec la réſolution la plus ferme de parler fortement au Saint-Pere pour l'affaire de Parme; & à peine eſt-elle devant lui, qu'elle n'oſe plus rien dire. Quant au petit Prélat qui devoit agir & ſe conſtituer Médiateur, c'eſt une ame indéciſe qui remet toujours les choſes

le lendemain, & qui n'a point d'autre réponſe que: *vederemo.*

On pourroit bien en dire un mot au Général des ***; mais il n'eſt pas à propos de le compromettre, & ſur-tout aujourd'hui que le ſecret même impoſé par le ſaint-Office, n'eſt pas gardé. Quant à ſon Aſſiſtant, c'eſt bien un bon homme.

La France & l'Eſpagne ont ici beaucoup de Grands, qui avec raiſon leur ſont attachés; mais ils ſont tourmentés par tant de perſonnes qui les aſſiegent, & qui font parler le ciel comme elles veulent, qu'ils n'oſent s'expliquer.

La petite dévotion, qui par-tout malheureuſement n'eſt que trop en uſage, ſouffle à tout moment qu'on doit tout ſacrifier pour ſoutenir les intérêts de Dieu; comme ſi Dieu exigeoit que ſon premier Miniſtre ſur terre ſe brouillât avec toutes les Puiſſances Catholiques, pour ſoutenir des droits ſeigneuriaux, & pour conſerver bon gré mal gré un Corps qui ne peut plus faire de bien, dès qu'on eſt prévenu contre lui. Car, ſuppoſons pour un moment que ce ne fuſſent que des préventions, il eſt toujours vrai qu'on ne peut plus opérer aucun bien, quand on eſt en butte à des Princes puiſſans; mais il eſt impoſſible de faire entendre raiſon ſur cet objet à ceux qui ont adopté une maniere de penſer conforme à leurs opinions.

Tout cela forme un labyrinthe, où l'on ne voit point d'iſſue, & le meilleur parti qu'on

purement immatériel, peut-elle être une ame rétrécie dans ſes idées ?

Quand on voudra faire le parallele de la Religion avec la Philoſophie, on ne tardera pas à s'appercevoir que l'une étend immenſément toutes les facultés de l'eſprit, & que l'autre les reſſerre dans un cercle extrêmement étroit. Ce monde eſt pour un Philoſophe du tems *le nec plus ultrà;* & ce monde n'eſt qu'un atome pour le Chrétien. L'un en fait ſon bonheur & ſa fin; l'autre ne le regarde que comme une figure qui paſſe, & n'y donne qu'un ſimple coup-d'œil. L'un l'adore, parce qu'il eſt ſon tout & ſon Dieu; l'autre ne l'enviſage que comme une vapeur qui va bientôt ſe diſſiper.

Ne comptez point ſur le Prélat ***, *il eſt* trop occupé.

S'il arrive ici quelque changement, je ſerai prompt à vous en avertir. Mais il faut une terrible ſecouſſe pour que cela ait lieu. J'ai l'honneur d'être, Monſieur le Comte, &c.

Mes complimens à M. l'Abbé.

LETTRE CXXX.

A un Prélat,

Vous m'avez obligé ſenſiblement d'avoir rendu ſervice au Révérend Pere Aimé de Lambale. C'eſt un Capucin que j'affectionne ſinguliérement,

ment, à raiſon de ſes bonnes qualités. Il a les vertus de ſon état, c'eſt-à-dire, qu'il eſt humble, doux, zélé & fort appliqué à maintenir la Regle dans toute ſa vigueur.

J'attends avec impatience votre retour, d'autant mieux que nous aurons à parler ſur ce qu'on dit beaucoup, & ſur ce qu'on ne fait rien: *Si diſcorre aſſai è non ſi fa niente.*

Chaque jour nous apporte les nouvelles les plus extraordinaires, & chaque jour les détruit. Quand les eſprits fermentent, & qu'il y a de grandes affaires ſur le tapis, chacun s'érige en politique & en nouvelliſte, ſur-tout dans Rome, où nous avons un monde de ſpéculateurs & d'oiſifs: *une folla di otioſi.*

Les uns craignent, les autres eſperent, cette vie n'étant qu'une ſucceſſion d'inquiétudes & de deſirs. On débitoit hier que le Roi de Naples faiſoit défiler des troupes jusqu'à nous. S. Ignace, qui fût enflammé de la gloire de Dieu, ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ſes enfans. On dit néanmoins qu'il demanda pour eux à Dieu, qu'ils fuſſent toujours ſouffrans. En ce cas il a été ſûrement exaucé; car il faut convenir que depuis quelque tems ils ont eſſuyé bien des calamités. J'ai été réellement très touché de leurs maux; ils ſont doublement mes freres, à titre d'hommes & de Religieux; &, ſi l'on traite ainſi le bois verd, que ſera-ce du bois ſec? *Quid in arido fiet?*

Vous ne trouverez plus ici votre Directeur. Nous l'avons enterré. Cette mort qui vient toujours ſe préſenter ſans qu'on l'appelle, ne nous donne point de répit. Elle fait ſa ronde jour & nuit, & l'on vit avec autant de ſécurité, que ſi l'on étoit ſûr qu'elle ne dût jamais paſſer.

Je me flatte que vous m'apporterez le petit tableau que je vous ai demandé. Comptez toujours ſur mon eſtime & ſur mon amitié; c'eſt tout ce que je puis vous donner, mais je vous les donne amplement, étant, &c.

A Rome, ce 23 Avril 1768.

LETTRE CXXXI.

Au Marquis CARRACCIOLI.

GRACES vous ſoient rendues, Monſieur, pour l'ouvrage que vous avez bien voulu me faire paſſer, & qui a pour titre: *les Derniers Adieux de la Maréchale à ſes Enfans*: c'eſt le Livre du ſentiment, & qui agit ſi fortement ſur le cœur, que j'en ai été vivement attendri: vous devriez nous le donner, en Italien, d'autant plus que je le regarde comme un Traité d'éducation parfaitement complet.

Je ſuis fâché de ce qu'on ne vous a pas fourni dans le tems, toutes les anecdotes intéreſſantes concernant la Vie de Benoît XIV: vous vous y êtes pris trop tard pour les avoir. Lorſqu'on

veut mettre au jour l'Hiſtoire d'un Souverain Pontife, il faut recueillir des mémoires pendant qu'il vit: chacun s'empreſſe alors d'en donner; au lieu qu'après ſa mort, il eſt promptement oublié, & ſouvent même de la part de ceux qui lui doivent tout ce qu'ils ſont.

Je vous exhorte, Monſieur, à continuer toujours vos travaux littéraires, ſi utiles au Public, pourvu que ce ne ſoit pas au détriment de votre ſanté, & à me croire encore mieux que je ne puis dire, votre affectionné ſerviteur, *le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 13 Septembre 1768.

LETTRE CXXXII.

*A l'Ambaſſadeur de ***.*

C'EST donc un parti pris, & l'on aimera mieux ſe brouiller avec toutes les Puiſſances Catholiques, & encourir tous les périls, que de s'accommoder avec le Duc de Parme, malgré toutes les conſéquences qui en réſultent. On diroit, par la fermeté avec laquelle on continue de répondre aux Puiſſances, qu'il s'agit de ſoutenir la foi, ou que nous avons une Armée de deux ou trois cents mille hommes à déployer.

Que prétend-on faire, quand on écrit auſſi fortement lorſqu'on eſt ſi foible, quand on montre tant d'inflexibilité, lorſqu'on n'a point de rai-

fons pour réſiſter ? Je crains toujours qu'on n'irrite les Souverains de plus en plus.

Comment cela doit-il vous paroître à *vous*, Monſieur, qui connoiſſez mieux que perſonne les droits & les intérêts des Cours ; à vous, qui avez étudié la politique toute votre vie, & qui en connoiſſez tous les reſſorts, à vous qui, par les profondeurs de vos vues, percez *jusques* dans l'avenir ?

Sommes-nous donc las de la paix dont nous jouiſſons ? On voit qu'on nous enleve à droite & à gauche les plus brillantes poſſeſſions, & l'on paroît ne pas s'en occuper. Il y a des tems où il eſt d'un danger extrême de les laiſſer entamer, parce qu'alors on vous prend tout ce que vous avez ; *laſciate prender le ſibie, ſi prendono le ſcarpe.*

Si l'affaire de Parme, comme celle des Jéſuites, intéreſſoit la foi, alors il ne pourroit y avoir ni temporiſation, ni accommodement, ni capitulation, parce que la réponſe des Pontifes, à celui qui voudroit altérer la foi, c'eſt de ſe laiſſer égorger.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les Souverains finiront par faire ce qu'il leur plaira, & qu'on ſe verra obligé de céder, & peut-être même dans un tems où l'on rejettera toute ſoumiſſion.

Rome n'eſt plus dans ce tems, où des hommes de tout rang venoient lui apporter tous leurs hommages & leurs vœux. Et quand elle y ſeroit, pourroit-elle conſciencieuſement bleſſer les

droits des Couronnes & ſe mettre dans le cas de cauſer peut-être un ſchiſme effrayant?

Rien n'eſt plus terrible que de diviſer le Corps de Jéſus-Chriſt: Rome eſt le centre d'unité, & elle ne doit pas, pour des articles qui ne touchent, ni la morale, ni le dogme, expoſer ceux qui vivent dans ſon ſein, à s'en ſéparer.

Si, lorſque les Souverains commencerent à ſe plaindre des Jéſuites, le Général eût lui-même écrit aux Monarques pour fléchir leur courroux, pour leur demander qu'on punît ſévérement ceux qui avoient pu les offenſer; ſi le Saint Pere lui-même eût ſuivi ce plan, les Monarques auroient pu s'appaiſer, & je penſe réellement qu'ils l'euſſent fait, pourvu toutefois qu'on eût offert une réforme; mais on s'eſt obſtiné, & l'on s'obſtine encore à ſoutenir la Société: & voilà ce qui ſouleve tous les eſprits.

Le Général des Carmes, le P. Pontalti, fut un excellent politique, lorſqu'il écrivit lui-même au Roi de Portugal, pour le ſupplier d'empêcher ſes Religieux de commercer au Bréſil. Il conſeilla au R. P. Ricci de faire la même démarche; mais il ne voulut pas s'y prêter.

Quel eſt le Souverain qui ne ſoit pas maître de conſerver dans ſes Etats, ou d'en expulſer ceux qui lui déplaiſent? J'oſe dire que le Miniſtere actuel n'a pas bien ſaiſi cette affaire, & qu'il n'en a pas vu toutes les ſuites: *ſono belli occhi che non vedono niente.*

Avignon, Benevent & Porte-Corvo nous an-

noncent que ſi on ne s'accommode promptement, on prendra encore d'autres pays ; & voilà comment on perd inſenſiblement des domaines, dont une longue jouiſſance rend la poſſeſſion très-légitime.

Benoît XIV, quoique timide, auroit ſatisfait les Souverains dans cette criſe ; & il eſt fâcheux que Clément XIII, dont nous reſpectons toute la piété, ainſi que celle du Cardinal ſon neveu, appercoive les choſes ſous un autre point de vue. J'ai oſé lui en parler, & il a paru frappé ; mais auſſi-tôt les gens intéreſſés à l'entretenir dans la façon de penſer qu'ils lui ont ſuggérée, ſe préſentent, & lui font des raiſonnemens ſpécieux, pour qu'il perſiſte dans ſes ſentimens. On lui dit qu'un Corps Religieux, qui a rendu les plus grands ſervices dans les deux mondes, qui fait un vœu d'obéiſſance expreſſe au Saint Siege, doit être abſolument conſervé, & que ce n'eſt qu'en haine de la Religion qu'on cherche à le détruire ; mais on ne lui dit pas que le Pere commun des Fideles ne doit point irriter les Princes les plus religieux & les plus obéiſſans au Saint Siege ; mais on ne lui dit pas qu'il en peut réſulter une ſciſſion entre le Saint Siege & le Portugal, & qu'un Chef de l'Egliſe doit trembler, quand il s'agit d'une ſéparation qui peut avoir les ſuites les plus funeſtes.

Ce n'eſt rien quand on ne perd que quelques portions de terre, en comparaiſon des ames qui ſe perdroient par le ſchiſme. Quel tableau que

l'Angleterre pour Clément VII, s'il vivoit aujourd'hui! On en frémit d'horreur. Certainement les Souverains qui regnent actuellement, ne penſeront jamais à ſe ſéparer; mais peut-on répondre de ceux qui leur ſuccéderont? Ce n'eſt pas toujours ce qui ſe préſente ſous un air de piété, qui eſt le plus expédient. Un Pape eſt établi Chef de l'Egliſe, pour arracher comme pour planter: les bons Livres qu'auront laiſſé les Jéſuites, ſubſiſteront après eux. Les Ordres Religieux n'ont reçu en partage, ni l'infaillibilité, ni l'indéfectibilité; s'ils venoient tous à s'éteindre aujourd'hui, ce ſeroit ſans doute une grande perte, mais l'Egliſe de Jeſus-Chriſt n'en ſeroit ni moins ſainte, ni moins apoſtolique, ni moins reſpectable. Les Sociétés Religieuſes ſont ſur le pied de troupes auxiliaires; & c'eſt au grand Paſteur à examiner quand elles ſont utiles, & quand elles ne le ſont plus.

Les Humiliés, les Templiers même, firent du bien pendant quelque tems, parce qu'il n'y a point d'Ordre qui n'édifie, ſur-tout dans les commencemens de ſon inſtitution; & ils ont été éteints quand les Rois & les Papes l'ont jugé à propos.

Certainement je regretterai le bien que les Jéſuites pouvoient opérer; mais je regretterois encore davantage les Royaumes qui pourroient ſe ſéparer. Ces Peres doivent ſentir eux-mêmes la juſteſſe de mes raiſons; & j'ai la préſomption de croire que je les en ferois convenir, ſi j'a-

vois une conférence avec eux, & s'ils vouloient bien se dépouiller des préjugés attachés à toutes les conditions. Si le P. Timoné, mon ami, avoit été leur Général, ils ne périssoient pas.

C'est ainsi que je pense, quoique Religieux, & j'en dirois autant de mon Ordre même, s'il devenoit en butte aux Princes Catholiques.

Il est certaines dévotions, qui heureusement ne m'ont jamais ébloui. Je pese les événemens selon la raison & la vérité; & comme ce sont deux lumieres sûres, je me détermine d'après leur jugement.

S'il n'y avoit point dans l'Eglise d'autre parti que celui de Jésus-Christ, chaque Fidele attendroit en paix les événemens marqués par la Providence, sans se passionner pour Cephas & pour Apollon. Mais on ne se laisse plus conduire que par des affections sensibles; & parce qu'on aura connu un Religieux qui a édifié par sa conduite, & qui n'a enseigné que de très-bonnes choses, on en conclura qu'on ne peut ni ne doit éteindre l'Ordre dont il est membre. Est-ce là raisonner? est-ce juger?

Quand on n'a vu, ni l'instruction d'une affaire, ni les raisons sur lesquelles on doit juger, il est absurde de vouloir prononcer. Voilà un grand procès entre les Souverains & un Corps Religieux, célebre par ses talens & par son crédit; & si l'on n'en connoît pas les clauses, peut-on & doit-on affirmer en l'air? Je ne prétends point, encore une fois, qu'on doive détruire les Jésui-

[illegible]; mais je penſe qu'on doit examiner les raiſons des Souverains, & les ſupprimer, s'il y a de fortes raiſons pour le faire.

On ne ſait point encore préciſément pourquoi les Templiers furent détruits, & l'on veut déja ſavoir pourquoi les Jéſuites pourroient l'être. Je ſouhaite de tout mon cœur qu'ils ſe juſtifient, & qu'il n'y ait ni ſchiſme, ni deſtruction; car j'ai l'ame vraiment pacifique, & incapable de haïr perſonne, encore moins un Ordre Religieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 29 Octobre 1768.

LETTRE CXXXIII.

*A M. le Marquis de ***.*

Nous voilà dans la plus grande criſe qu'il y eut jamais. Toute l'Europe tonne contre nous, & malheureuſement nous n'avons rien à oppoſer à cette bruyante tempête: le Pape ſe confie à la Providence; mais Dieu ne fait pas des miracles toutes les fois qu'on en deſire; & d'ailleurs opéreroit-il des prodiges, pour que Rome jouiſſe d'un droit ſeigneurial ſur le Duché de Parme?

Rome n'a qu'une autorité purement ſpirituelle ſur tous les Royaumes Catholiques, & ſon autorité temporelle n'exiſte que pour l'Etat Ec-

cléſiaſtique, & encore eſt-ce par la conceſſion des Souverains auxquels on veut réſiſter.

Peut-on oublier que la Cour de Rome doit à la France preſque toutes ſes richeſſes & toute ſa ſplendeur? & ſi l'on s'en ſouvient, comment ne pas déférer aux volontés de Louis XV, d'autant plus qu'il ne demande que des choſes qu'il a droit de demander?

Je compare les quatre principaux Royaumes qui ſoutiennent le Saint Siege, aux vertus cardinales, la France à la force, l'Eſpagne à la tempérance, &c.

Le Saint Siege ainſi environné, ſe montre redoutable à ſes ennemis; & c'eſt alors qu'on peut lui dire: *cadent à latere tuo mille, & decem millia à dextris tuis; ad te autem non appropinquabit.*

Je gémis, je vous l'avoue, mon très-cher Monſieur, à la vue des maux que tout cela nous prépare, & je dirois volontiers que ce calice d'amertume s'éloigne de nous, non parce qu'on nous ôte notre manteau, & qu'on peut nous ôter notre robe, mais parce que je crains un ſchiſme; & combien de malheurs n'entraîneroit-il pas, quoique la Religion ne puiſſe jamais périr?

Si le Saint-Pere, dont le cœur eſt la pureté même, vouloit ſeulement ſe faire repréſenter les actes de bienfaiſance des Monarques François envers le Saint Siege, il n'héſiteroit pas de déférer aux deſirs de Louis XV, touchant le Duché de Parme; mais vous ſavez que chaque

choſe a deux côtés, & que l'aſpect ſous lequel on préſente celle-ci au Saint Pere, eſt abſolument contraire aux vues des Souverains.

On ſentira la néceſſité de revenir ſur ſes pas, &, ſi ce n'eſt pas ce Pape-ci, ce ſera ſon ſucceſſeur, choſe d'autant plus fâcheuſe, que Clément XIII eſt un Pontife digne des premiers ſiecles de l'Egliſe par ſa piété, & qu'il mérite d'être béni par tous les Royaumes qui reconnoiſſent ſon autorité.

Le Sacré College pourroit lui faire des repréſentations; mais, outre qu'il eſt partagé de ſentimens ſur l'affaire de Parme, & ſur celle des Jéſuites, le Pape n'en feroit toujours que ce que lui diroit ſon Conſeil.

Je ne ſuis point étonné de ce que M. le Cardinal *** s'intéreſſe vivement à la Société & à ſon Général; il a des raiſons toutes naturelles pour lui être attaché: mais je ſuis ſurpris de ce qu'on l'a conſulté de préférence ſur cet objet, tout le monde ſachant quelle eſt ſa maniere de penſer. On ne doit jamais, dans des circonſtances critiques, prendre conſeil que de ceux qui ſont entiérement déſintéreſſés; autrement on devient, ſans le vouloir, & même ſans s'en défier, un homme de parti.

C'eſt une belle choſe de n'aimer que la vérité, & de la connoître telle qu'elle eſt. Tant d'illuſions en prennent l'apparence, qu'on y eſt ſouvent trompé. Quand on veut la voir ſans nuage dans une affaire qui ſe préſente, il faut ſe

dénuer de tout ce qu'on ſait, s'inſtruire comme ſi l'on ne ſavoit rien, enfin prendre conſeil des perſonnes qui voient & qui jugent ſans préoccupation.

Il faut outre cela avoir une droiture d'intention qui nous mérite d'obtenir des lumieres ſurnaturelles; car le Seigneur ſonde nos cœurs & nos reins; &, ſi ce n'eſt pas l'amour de la *juſtice* qui nous anime dans nos recherches, il nous abandonne à nos propres ténebres.

Je ſuis de toute la plénitude de mon cœur, &c.

A Rome, ce 7 Janvier 1769.

LETTRE CXXXIV.

A un Religieux de ſon Ordre.

LA Providence, en m'élevant au Cardinalat, ne m'a point fait perdre de vue l'endroit d'où je ſuis ſorti: c'eſt une perſpective qui m'eſt toujours préſente, & que je trouve admirable pour écarter l'amour-propre. La dignité que je poſſede, & pour laquelle je n'étois pas né, a plus d'épines que de roſes, & en cela elle reſſemble à toutes les places éminentes.

Je ſuis ſouvent obligé d'être d'un avis contraire à celui de la perſonne du monde que je reſpecte le plus, & qui mérite davantage toute ma reconnoiſſance. C'eſt le plus cruel combat que puiſſe éprouver mon cœur.

La charité n'a pas toujours des choſes gracieuſes à dire, comme étant inſéparable de la vérité. Mais bien des perſonnes prennent le change ſur cet objet, s'imaginant que la charité eſt toujours douce & toujours complaiſante : en ce cas elle reſſembleroit à la flatterie. Il y a des circonſtances où la charité s'enflamme, où elle tonne. Les Peres de l'Egliſe qui en furent remplis, ne parloient que par ſon organe, & lors même qu'ils exprimoient le plus vivement leur zele.

Quand vous écrirez à l'Evêque de ***, vous lui ferez mes complimens ſinceres, & vous lui direz qu'on a tout employé pour pacifier les choſes, & que tout eſt inutile. Dieu tôt ou tard manifeſtera ſes volontés; car c'eſt toujours lui que nous devons avoir en vue.

Vous me rendez la vie, en m'apprenant que notre ami commun n'en mourra pas. Ses lumieres ſont d'un grand ſecours pour ceux qui le conſultent. Il a le ſuprême talent de diriger, ſans avoir les petiteſſes de la plupart des Directeurs: car il faut convenir que bien des hommes qui dirigent, auroient eux-mêmes beſoin d'être dirigés; & ce ſont preſque toujours les femmes qui les perdent, en ayant pour eux des attentions qu'on ne doit qu'à Dieu. Il leur ſemble, lorſqu'elles voient celui en qui elles ont mis leur confiance, que c'eſt au moins l'Archange Gabriël. Il eſt ſans doute à propos qu'on ait une véritable eſtime pour ceux qu'on conſul-

te, & qu'on écoute comme les oracles de la Loi; mais cela ne doit pas aller à l'excès.

Toute perſonne qui eſt dans un continuel enthouſiaſme de ſon Directeur, peut ſe perſuader qu'il y a beaucoup de motifs humains dans un tel attachement.

Quelle ſurpriſe pour une multitude de dévotes qui, croyant être ſincérement à *Dieu*, ne ſont qu'à leur Directeur, & qui, au moment de leur mort, entendront de la bouche ſuprême qui prononcera les derniers arrêts: Comme ce n'eſt pas moi que vous avez aimé, retirez-vous; je ne vous connois pas: *Diſcedite, neſcio vos.*

C'eſt ce qui m'a long-tems fait trembler ſur le chapitre des Directeurs. J'aurois bien ſouhaité que celui qui fût jadis le mien à *Rome*, & qui eſt mort en odeur de ſainteté, eût rendu publique ſa maniere de diriger. Il étoit un homme céleſte qui élevoit au deſſus de l'humanité, & qui vouloit abſolument qu'on l'oubliât, pour qu'on ne s'attachât qu'à Dieu ſeul.

Il nous manque en Italie un bon livre ſur la Direction. Nous en avons une multitude qui ne contiennent que des lieux communs. Mais il faudroit pour le compoſer, premiérement, l'eſprit de Dieu; ſecondement, une grande connoiſſance du cœur humain; car on ne peut croire avec quelle adreſſe l'amour-propre & mille affections ſenſibles vont s'y placer, tandis qu'on ſe perſuade que ce ſont des ſentimens ſublimes

dignes des regards de l'Eternel. Voilà pourquoi il eſt ſi difficile de nous juger.

Je vous ſouhaite ce que vous pouvez deſirer, parce que je ſais que vous ne deſirez que d'excellentes choſes, & je ſuis votre cher & affectionné ſerviteur de tout mon cœur, *le Card. Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres.

LETTRE CXXXV.

*A M. le Comte de ***.*

Nous ſommes enfin convoqués pour un Conſiſtoire qui doit terminer de grandes choſes. On y mettra ſur le tapis les malheureuſes affaires qui nous ont brouillés avec les Puiſſances depuis du tems. Il paroît que le Saint Pere ſe ſentant enfin hors d'état de réſiſter, acquieſcera aux deſirs de la Maiſon de Bourbon. Il mettra du moins en délibération les cauſes de ſon mécontentement, & chacun donnera ſon avis.

Plût à Dieu qu'on eût ſuivi ce plan dès le commencement! Mais on ne voit ſouvent les ſuites d'une fâcheuſe affaire, que lorſqu'on s'y eſt engagé.

Je vous conſeille d'en conférer avec ..... Rome, quoique renommée pour ſa politique, n'eſt pas toujours..... Vous m'entendez.

Les Miniſtres continuent de porter les plaintes les plus ameres ; & les parties intéreſſées à ne rien terminer, forment des circonvallations, des obſeſſions, & .... Votre eſprit vous dira le reſte.

Il y a tout lieu de préſumer que la France, l'Eſpagne & le Portugal auront, &c.

Je ne vous dirai rien, ſi l'on m'impoſe *ſilence* ; & certainement vous m'approuverez. *Je* ne veux pas qu'on me vitupere, comme l'a été le petit homme en queſtion, pour avoir trahi le ſecret.

Outre la probité cardinaliſte, j'ai la probité naturelle qui fait l'eſſence de l'honnête homme, & c'eſt un double engagement pour être diſcret : mais nous ne le ſerons pas aſſez, pour que la choſe ne ſe divulgue pas ſur le champ ; & *je ne* ſerois même pas ſurpris que les Gazetiers de Hollande en fuſſent inſtruits.

Je ne puis rien ſavoir d'avance, parce qu'on ne dit rien. La vie que je mene, eſt auſſi rembrunie que mon habit ; & je ne me trouve pas conſéquemment dans les cercles brillans où l'on débite les grandes nouvelles. Je n'apprends les choſes que par la voie de notre cher Abbé..... Mais ſait-il tout, & dit-il toujours vrai ? Ce n'eſt pas qu'il veuille tromper ; mais ſon imagination, mais ſa vivacité, &c.

J'ai revu le poſtillon aſſé .... il m'a remis les Lettres que j'attendois, & qui ne contiennent que de ſages réflexions ſur ce que je voulois ſavoir.

pir. Adieu ſans cérémonie, comme vous me avez ordonné.

A Rome, ce 31 Janvier 1769.

LETTRE CXXXVI.

Au même.

VOICI bien une autre révolution que le Conſiſtoire dont je vous ai parlé. Le Saint Pere, en ſe mettant au lit hier au ſoir, éprouva une violente convulſion, jetta un grand cri, & expira. C'étoit aujourd'hui même que nous devions nous aſſembler pour tirer à l'alambic ce qui tient toutes les Cours Catholiques en ſuſpens, & ce qui nous met mal avec elles. Chacun raiſonnera diverſement ſur cette mort arrivée fort extraordinairement dans la circonſtance préſente.

Je regrette ſincérement le feu Pape, à raiſon de ſes excellentes qualités, & de la reconnoiſſance que je lui dois. La Religion doit faire ſon éloge, & le pleurer. Il la rendit vraiment reſpectable à tous ceux qui l'approcherent, par des mœurs d'or, auſſi pures que ſes intentions, & par un zele à toute épreuve; mais je dirai toujours: C'eſt dommage qu'il n'ait pas ſaiſi les choſes comme il devoit les enviſager.

Il laiſſe des neveux recommandables par leurs excellentes qualités, & ſur-tout le Cardinal, qui a la plus belle ame qu'on puiſſe voir.

La grande difficulté ſera maintenant de ſavoir qui l'on choiſira. Je le plains d'avance; & je ne m'aviſerai point de vous dire: C'eſt tel ou tel; car c'eſt toujours celui auquel on ne penſoit pas. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ne donnerai ma voix qu'à celui qui joindra l'eſprit à la piété. Un Pape, comme Vicaire de Jéſus Chriſt, doit avoir une vraie dévotion; & comme Prince temporel, beaucoup de connoiſſances & de ſagacité. Heureuſement le Sacré College nous offre dans ſes membres de quoi choiſir, avec beaucoup de facilité.

Priez pour que le Seigneur nous inſpire, & qu'il nous donne un Chef ſelon ſon cœur, & ſelon celui des Rois.

J'ai vu depuis peu Monſignor Marefoſchi: c'eſt un Prélat admirable pour la ſcience & pour la candeur.

Le Conclave ſera plus ſupportable qu'en été. Cela ne changera guere mon genre de vie.

Je vais tout ſimplement quitter une cellule, pour paſſer dans une autre; & ſi l'on cabale, je vous proteſte que je n'en ſaurai rien, étant l'homme qui ſe mêle le moins de faire des partis.

Vous connoiſſez mon cœur, & je n'ai pas beſoin de vous dire que je ſuis, &c.

A Rome, ce 3 Février 1769.

LETTRE CXXXVII.

A un Religieux de ſes Amis.

J'ENTRE au Conclave; priez le Seigneur qu'il béniſſe nos intentions, & qu'il nous donne le calme après une ſi longue tempête.

On m'a engagé à prendre un Conclaviſte François. Outre que j'aime infiniment ſa Nation, il a d'excellentes qualités: d'ailleurs je m'en rapporte à moi-même, pour n'avoir rien à craindre de ſon indiſcrétion, au cas qu'il voulût parler, & que je me décide à l'accepter: *ſecretum meum mihi.*

Vous direz à notre Prélat que je n'ai pu répondre à ſa Lettre, & que je l'attends lui-même au Couvent des SS. Apôtres, dès le jour même que le Conclave finira. Les eſprits ſont diviſés, mais Dieu peut tout ſur les cœurs, & c'eſt ſon ouvrage dont nous allons nous occuper.

Tâchez de me procurer, au moment de ma liberté, le Livre dont je vous ai parlé. Adieu, je ſuis toujours votre ſerviteur & votre ami, *le Card. Ganganelli.*

A ſix heures du matin.

LETTRE CXXXVIII.

*A Monſignor***.*

VOILA quatre mois que je ne ſuis plus, ni à moi ni à mes amis, mais à toutes les différentes Egliſes, dont, par la permiſſion divine, je ſuis devenu le Chef, & à toutes les Cours Catholiques, dont pluſieurs, comme vous ſavez, ont avec Rome de grandes affaires à régler.

On ne pouvoit pas devenir Pape dans des tems plus litigieux; & c'eſt préciſément ſur moi que la Providence a fait tomber un poids ſi accablant. J'eſpere qu'elle me ſoutiendra, & qu'elle me donnera cette prudence & cette force, tout-à-la-fois ſi néceſſaires, pour gouverner ſelon les regles de la juſtice & de l'équité.

Je travaille à prendre la connoiſſance la plus exacte des affaires que m'a laiſſé mon prédéceſſeur, & qui ne peuvent ſe terminer qu'après un long examen.

Vous me ferez un véritable plaiſir de m'apporter ce que vous m'avez écrit ſur des choſes qui ont rapport à cet objet, & de ne les confier qu'à moi ſeul.

Vous me trouverez comme vous m'avez toujours connu, auſſi étranger aux grandeurs qui m'aſſiegent, que ſi je n'en ſavois pas même le

nom, & vous pouvez me parler avec la même franchise que vous me parliez auparavant, parce que la Papauté m'a encore donné un nouvel amour pour la vérité, & une nouvelle conviction de mon propre néant.

A Rome, ce 21 Septembre.

LETTRE CXXXIX.

A un Seigneur Portugais.

Vous ne devez pas douter, Monsieur, que je n'aie tout l'empressement possible pour resserrer plus que jamais les nœuds qu'on a voulu rompre entre la Cour de Rome & celle de Portugal. Je n'ignore point quelle fut de tout tems la liaison intime qui régna entre ces deux Puissances, & je serai charmé de remettre les choses sur l'ancien pied; mais comme Pere commun des Fideles, comme Chef de tous les Ordres Religieux, je ne ferai rien que je n'aie examiné, pesé & jugé selon les Loix de la justice & de la vérité.

A Dieu ne plaise qu'aucune considération humaine puisse me décider! J'aurai déja un compte assez rigoureux à rendre à Dieu, sans charger encore ma conscience d'un nouveau péché; & c'en seroit un énorme, de proscrire tout un Ordre sur des rumeurs, sur des préventions, & mê-

me sur des soupçons. Je n'oublierai point, qu'en rendant à César ce qui appartient à César, on doit rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

J'ai déja chargé quelqu'un de parcourir les Archives de la Propagande, & de me procurer la correspondance de Sixte-Quint, mon illustre confrere & mon prédécesseur, avec Philippe II. J'exige, outre cela, qu'on me remette les chefs d'accusation, appuyés de témoignages qu'on ne puisse rejetter. Je deviendrai secrétement l'Avocat de ceux dont on me demande la ruine, afin de chercher en moi-même tous les moyens de les justifier, avant de rien prononcer.

Le Roi de Portugal est trop Religieux, ainsi que les Rois de France, d'Espagne & de Naples, pour ne pas approuver mon procédé.

Si la Religion exige des sacrifices, toute l'Eglise m'entendra, &....

Je voudrois bien que la Providence ne m'eût pas réservé pour des tems aussi calamiteux; car, de quelque maniere que j'agisse, je ferai des mécontens, j'occasionnerai des murmures, & je me rendrai odieux, à une multitude de personnes, dont j'envie l'estime & l'amitié.

Je me regarde comme ces Prophetes que Dieu suscitoit au milieu des tempêtes, & comme ces hommes que leur rang expose au combat, quoiqu'ils n'aient que des vues de paix, mais qui, par leur poste, se trouvent nécessairement obligés d'agir.

Tout eſt entre les mains de Dieu; qu'il dirige ma plume, ma langue, & mon cœur, je me ſoumettrai à tout, & je ferai tout ce qu'il faudra faire, ſans en redouter les ſuites, &c.

LETTRE CXL.

A un Religieux de ſes Amis.

Si vous me croyez heureux, vous vous trompez. Après avoir été agité tout le jour, je me réveille ſouvent au milieu de la nuit; & je ſoupire après mon cloître, ma cellule & mes livres. Auſſi puis-je dire que je regarde avec envie votre poſition. Ce qui me raſſure, c'eſt que le Ciel lui-même m'a placé au grand étonnement du monde entier; & que s'il me deſtine à quelque œuvre importante, il me ſoutiendra.

Je donnerois tout mon ſang, Dieu le ſait, pour que tout fût pacifié, pour que tout le monde rentrât dans ſon devoir, pour que ceux qui ont déplu vouluſſent ſe réformer; & qu'il n'y eût ni diviſion, ni ſuppreſſion.

Je n'en viendrai aux dernieres extrêmités, que preſſé par de puiſſans motifs, afin que la poſtérité me rende au moins juſtice, au cas que mon ſiecle vînt à me la refuſer. Ce n'eſt pas là ce qui m'occupe, mais bien l'éternité dont j'ap-

proche, & qui eſt redoutable pour les Papes encore plus que pour tout le monde.

Je vous ferai rendre ma réponſe ſur ce que vous me demandez; vous ſaurez que je n'oublie point mes amis, & que ſi je ne les vois pas auſſi ſouvent qu'autrefois, c'eſt que les affaires & les ſollicitudes me ſervent de ſentinelles : on les trouve à ma porte, dans ma chambre, dans mon cœur.

Faites mention de moi à mes vieilles connoiſſances: je penſe quelquefois à l'étonnement où elles ont dû être en apprenant mon élévation.

Vous direz ſur-tout à celui avec qui j'ai étudié, qu'il n'avoit pas bien prophétiſé, quand il diſoit à nos camarades que j'irois ſûrement quelque jour finir mes jours en France. Il n'y a pas d'apparence que cela ſe réaliſe, où je ſerois donc deſtiné pour des choſes bien extraordinaires. Je ſuis toujours votre affectionné, *Clément.*

A Caſtelgandolfe.

LETTRE CXLI.

Au R. P. AIMÉ DE LAMBALLE, *Général des Capucins.*

Je vous ſuis ſincérement obligé des Prieres que vous adreſſez au Ciel pour ma conſervation.

J'en

en ai doublement beſoin, comme Particulier & comme Chef de l'Egliſe. Je m'unis à toutes os peines, à tous vos travaux, bien convaincu ue vous ſouffrez en eſprit de pénitence, & une maniere agréable à Dieu.

Si vous reſtez long-tems à Paris, comme je le crains, à raiſon de votre incommodité, vous aurez occaſion d'y voir Monſignor Doria, que j'aime de toute la plénitude de mon cœur, comme un Prélat qui ſera un jour la joie & l'honneur de l'Egliſe. Je vous vois au milieu d'un monde, où il y a de grands vices & de grandes vertus; & où, par une providence toute particuliere, le zele du Roi Très Chrétien & de toute la Famille Royale pour la Religion, & la grande piété du Prélat qui occupe le Siege de Paris, arrêtent les progrès de l'incrédulité.

Amenez avec vous quelque Religieux François qui, par ſa ſcience, honore ici ſa Nation. Les Dominicains penſerent ſagement, quand ils appellerent à la Minerve le P. Fabrici, votre digne compatriote, qui perpétue la gloire de ſon Ordre par ſon érudition.

Si votre maladie ne vous empêche point d'aller rendre vos hommages à Madame Louiſe, je vous charge de lui dire que je ſuis toujours dans l'admiration du ſacrifice qu'elle a fait. Aſſurez tous vos confreres que je les aime ſincérement dans notre Seigneur, que je les exhorte à vivre toujours d'une maniere digne de notre Fondateur.

Je parlerai au Cardinal de Bernis ſur ce que vous deſirez. On vous demande ſouvent en France de ſes nouvelles, car je ſais qu'il eſt auſſi cher aux François qu'aux Italiens.

Je ſouhaite vous revoir en bonne ſanté ; & je ſuis tout à vous comme par le paſſé.

Signé, CLÉMENT XIV.

A Rome, ce 2 Avril 1773.

BULLE,
BREFS,
DISCOURS, &c.
DE
CLÉMENT XIV.

LETTRE CIRCULAIRE

DE

CLÉMENT XIV.

A tous les Patriarches, Primats, Archevêques, & Evêques, au ſujet de ſon Exaltation.

CLÉMENT XIV.

A nos Vénérables Freres Salut & Bénédiction Apoſtolique.

LORSQUE nous refléchiſſons ſur l'étendue de la charge du ſuprême Apoſtolat qui nous a été impoſée, & que nous conſidérons la peſanteur d'un ſi grand fardeau, nous ne pouvons, nos Vénérables Freres, n'être pas agités d'un grand trouble à la vue d'un emploi ſi difficile, & de notre incapacité. Tirés du repos d'une vie tranquille pour gouverner la barque de S. Pierre, il nous ſemble que d'un port aſſuré nous ayons été jettés tout-à-coup en pleine mer, où nous ſommes emportés & agités par l'impétuoſité des flots, & preſque ſubmergés par la violence de la tempête. Mais c'eſt l'ouvrage du Seigneur, & nos yeux le voient avec admiration: car il nous eſt évident que ce n'eſt point par des motifs d'un conſeil humain, mais par un jugement impénétrable de Dieu, que lorſque nous ne penſions à rien de ſemblable, nous

avons été chargés des fonctions d'une dignité si éminente. Cette persuasion nous donne une ferme confiance que celui qui nous a appellés au soin pénible du suprême Ministere, viendra au secours de notre juste crainte & de notre foiblesse, & qu'il nous exaucera de la nuée où il est caché; nous sommes admirablement affermis dans cette confiance, en nous rappellant que Pierre, saisi de frayeur au milieu de la mer, fut rassuré par le Seigneur qui *lui reprocha* son peu de foi. Celui qui dans la personne du Prince des Apôtres, nous a confié le soin de toute son Eglise & les Clefs du Royaume des Cieux, qui nous a commandé de paître ses brebis, & de fortifier la foi de nos Freres, a voulu certainement que nous éloignassions de nous toute incertitude d'obtenir son secours, & que l'espérance d'être aidés de sa grace, l'emportât dans notre cœur sur la crainte que doit nous inspirer notre foiblesse. Nous nous soumettons donc à la volonté de celui qui est notre soutien, notre force; nous nous abandonnons à sa fidélité & à sa puissance. Il achèvera en nous par ses lumieres l'œuvre qu'il a commencée, & notre bassesse même servira à faire briller avec plus d'éclat, aux yeux de tous les hommes, la grandeur de sa puissance & de *sa miséricorde*. Car, s'il a résolu de faire & d'accomplir dans ces temps si mauvais, quelque chose pour le bien de son Eglise, par le ministere d'un serviteur aussi inutile que nous; tous verront évidemment qu'il en est seul l'Auteur & le Consommateur, & que c'est à lui seul que l'honneur & la gloire en doivent être rapportés. Ces considérations nous font recevoir avec courage une charge si pesante; & plus le secours

ſur lequel nous comptons, eſt puiſſant, plus nous voulons faire d'efforts pour y coopérer. La ſublimité du miniſtere auquel nous avons été appellés, nous perſuade que nous ne ſaurions apporter trop d'application & trop de ſoins pour en remplir les fonctions.

Lorſque, continuellement occupés de l'étendue de notre adminiſtration, nous jettons les yeux du haut du Siege Apoſtolique ſur toutes les contrées du monde chrétien, nous vous appercevons, nos Vénérables Freres, comme élevés à des places éminentes & diſtinguées, & votre aſpect nous remplit de joie. Nous reconnoiſſons avec la plus grande ſatisfaction, en vous nos Coopérateurs, des Paſteurs du troupeau de Jéſus-Chriſt, des Ouvriers évangéliques. C'eſt donc à vous, qui partagez notre ſollicitude, que nous nous empreſſons d'adreſſer la parole dès le commencement de notre Apoſtolat. C'eſt dans votre ſein que nous voulons répandre les ſentimens les plus intimes de notre ame; &, s'il paroît que nous vous faſſions dans le Seigneur quelque exhortation, & que nous vous donnions quelques avis, ne les attribuez qu'à notre défiance de nous-même, & penſez qu'ils ſont les effets de la confiance que nous inſpirent votre vertu & votre amour filial envers nous.

D'abord nous vous prions & vous ſupplions, nos Vénérables Freres, de ne jamais ceſſer de demander à Dieu qu'il fortifie notre foibleſſe par ſon divin ſecours: rendez-nous ce retour de notre tendreſſe envers vous. Priez pour nous, comme nous prions pour vous, afin qu'au moyen de ce ſervice mutuel, ſoutenus en quelque ſorte les uns par les autres, nous puiſſions tous être plus fermes, chacun dans le poſte que nous oc-

cupons. C'eſt ſurtout par cette union des cœ que vous prouverez l'unité par laquelle vous faites avec nous qu'un même Corps; car tou l'Egliſe n'eſt qu'un ſeul édifice, dont S. Pier a poſé le fondement dans ce Siege. Beaucou de pierres ont été liées enſemble pour ſa conſtruction; mais toutes ſont appuyées & affermie ſur une ſeule. L'Egliſe n'eſt qu'un ſeul Corps dont Jeſus-Chriſt eſt le Chef, & nous ſommes tous unis en lui, comme ſes membres.

Chargés, comme ſon Vicaire, de l'adminiſtration de ſa puiſſance, nous ſommes élevés par ſa volonté à une place plus éminente que tous les autres; mais liés avec nous, comme avec le Chef viſible de l'Egliſe, vous êtes les parties principales de ce même Corps. Que peut-il donc arriver à l'un, qui n'affecte tous les autres, & ne retentiſſe à chacun d'eux? Comme il n'eſt rien de tout ce qui peut demander de votre part une attention particuliere, qui n'entre parmi les objets de notre ſollicitude, & qui ne doive nous être référé, vous devez auſſi regarder comme très-intéreſſant pour vous, tout ce qui nous concerne, & qui exige nos ſoins & notre application. C'eſt pourquoi, unis dans un parfait accord de volontés, animés d'un même eſprit qui, émané de ce Chef myſtique, & répandu dans tous les membres, leur donne la vie, nous devons principalement travailler & faire nos efforts pour que le Corps de l'Egliſe ſoit ſain & entier, & que, ne contractant ni ride ni tache, elle fleuriſſe par la poſſeſſion de toutes les vertus Chrétiennes. Nous pourrons y réuſſir avec le ſecours divin, ſi chacun ſelon ſon pouvoir s'enflamme du zele pour la garde du troupeau qui lui eſt confié, ſi chacun s'occupe uniquement du ſoin d'éloigner de

on peuple toute contagion du mal, toute séduction d'erreur, & à lui procurer des instructions solides, & des moyens propres à le sanctifier.

Si jamais il fut nécessaire que ceux qui sont préposés à la défense de la vigne du Seigneur, fussent animés de cet ardent desir du salut des ames, c'est sur-tout dans les malheureux tems où nous vivons, qu'ils en doivent être embrâsés. En effet, quand vit-on s'élever chaque jour, & se répandre de toutes parts tant d'opinions dangereuses, propres à ébranler, à détruire même la Religion? Quand vit-on les hommes plus faciles à se laisser prendre par l'appas de la nouveauté, plus avides d'une science étrangere, plus empressés de courir en foule après elle, de la rechercher & de s'y livrer? Aussi avons-nous la douleur de voir ce poison mortel gagner tous les jours du terrein, & faire les progrès les plus déplorables. Il faudra donc, nos Vénérables Freres, que vous travailliez avec la plus grande ardeur, que vous employiez tous vos soins & toute votre autorité pour réprimer cette témérité, ou plutôt cette fureur qui ose attaquer les choses les plus saintes & la Divinité même. Soyez assurés que vous y réussirez, non par le vain & fragile secours de la sagesse humaine, mais par la simplicité de la doctrine & de la parole de Dieu, plus perçante que toute épée à deux tranchans. Vous repousserez sans peine toutes les attaques de l'ennemi; vous émousserez aisément tous ses traits, lorsque vous ne présenterez que Jésus-Christ dans tous vos discours, lorsque vous ne prêcherez que Jésus-Christ, & Jésus-Christ crucifié. Il a bâti son Eglise, cette sainte Cité, & l'a munie de ses loix & de ses préceptes. Il lui a confié la foi, qu'il est venu établir comme un dépôt qu'elle devoit

garder religieuſement & dans toute ſa pureté. I a voulu qu'elle fût comme le rempart impénétra ble de ſa doctrine & de ſa vérité, & que les po tes de l'enfer ne prévaluſſent jamais contre elle Prépoſés au gouvernement & à la garde de cett Cité ſainte, conſervons donc ſoigneuſement, no Vénérables Freres, le précieux héritage des loix & de la foi de notre Fondateur & de notre divi Maître, que nos Peres nous ont laiſſé dans *toute* ſon intégrité; & tranſmettons-le ſans tache & ſans altération a la poſtérité. Si nos actions & nos conſeils ſont conformes à cette Regle conſignée dans les Livres ſaints, ſi nous marchons ſur les traces de nos Peres qui ne peuvent nos égarer, aſſurons-nous que nous ſerons aſſez forts pour éviter toutes fauſſes démarches, capables d'affoiblir ou d'abattre la foi du Peuple Chrétien, ou d'entamer en quelque point l'unité de *l'Egliſe*. Eſſentiellement ne puiſons que dans *l'Ecriture* & la Tradition, qui ſont les ſources ſacrées de la divine Sageſſe, tout ce que nous devons croire & tout ce que nous devons pratiquer.

Dans ce double dépôt également ſûr & *fidele* de toute vérité & de toute vertu, eſt renfermé tout ce qui concerne le culte de la Religion, la diſcipline des mœurs, & la maniere de bien vivre. Nous y apprenons nos ſublimes myſteres, les devoirs de la piété, de l'honnêteté, de la juſtice & de l'humanité. Nous nous y inſtruiſons de ce qui eſt dû à Dieu, à l'Egliſe, à la Patrie, à nos Concitoyens, à tous les hommes; & nous reconnoiſſons qu'il n'eſt point de loix qui établiſſent ſi parfaitement les droits même des Peuples civiliſés & des Sociétés, que celles de la vraie Religion. Auſſi preſque jamais perſonne n'a attaqué les divines fonctions de Jéſus-Chriſt, qui

fait auſſitôt troublé, autant qu'il l'a pu, la tranquillité des peuples, refuſé l'obéiſſance due aux Souverains, & jetté par-tout la confuſion & le déſordre. C'eſt qu'il y a une liaiſon intime entre les droits de la Majeſté divine & ceux des Souverains de la terre, & que par conſéquent ceux qui ſavent que la domination des Rois eſt reconnue & confirmée par l'autorité de la Loi Chrétienne, ſe portent volontairement & du fond du cœur à leur obéir; c'eſt qu'ils reſpectent leur puiſſance, qu'ils honorent & chériſſent leur dignité.

Conſidérant, nos Vénérables Freres, que parmi les Commandemens de Dieu, celui-ci eſt ſpécialement néceſſaire, non-ſeulement pour le ſalut des ames, mais pour la tranquillité des peuples, nous vous exhortons de tout notre cœur à tourner toute votre ſollicitude à bien inculquer dans l'eſprit des peuples, après les devoirs envers Dieu, & les regles du culte divin établies dans l'Egliſe, l'obéiſſance & la ſoumiſſion envers les Souverains: car les Rois n'ont été élevés à un rang ſi éminent au-deſſus des autres, que pour veiller au ſalut & à la ſûreté publique, pour contenir les hommes dans les bornes de l'équité & de la juſtice. Ils ſont les Miniſtres de Dieu pour le bien: ce n'eſt pas en vain qu'ils portent le glaive; c'eſt pour exécuter la vengeance de Dieu, en puniſſant celui qui fait le mal. Ils ſont de plus les Enfans les plus chers de l'Egliſe, & ſes Protecteurs; ils doivent l'aimer comme leur mere, maintenir ſes droits, défendre ſes intérêts. Ayez donc ſoin de bien inculquer ce précepte divin dans le cœur de tous ceux que vous vous êtes chargé d'inſtruire dans la Loi de Jéſus-Chriſt. Qu'on leur faſſe comprendre dès

le berceau, que la fidélité aux Souverains doit être inviolablement gardée, qu'on doit se soumettre à leur autorité, & obéir à leurs loix non-seulement par la crainte du châtiment, mais auſſi par un devoir de conſcience. Lorſque par votre application, vous aurez diſpoſé l'eſprit des Sujets, non-ſeulement à obéir aux Rois, mais encore à les reſpecter & à les aimer, alors vous travaillerez efficacement à la tranquillité des citoyens, & à l'avantage de l'Egliſe, l'un étant inſéparable de l'autre. Mais vous remplirez plus parfaitement cette partie importante de votre devoir, ſi aux prieres que vous faites journellement pour les peuples, vous en ajoutez de particulieres pour les Rois; pour demander à Dieu leur conſervation & la grace de gouverner leurs Sujets dans l'équité, dans la paix & dans la juſtice; de reconnoître le ſouverain domaine de Dieu ſur les Royaumes de la terre, de défendre avec zele ſes intérêts, & de faire réuſſir tout ce qui eſt de ſon ſervice. C'eſt ainſi qu'en travaillant à l'avantage de tous les hommes, vous remplirez les fonctions de votre ſaint miniſtere: car il eſt juſte & convenable que les Pontifes qui ont été établis pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu, qui, comme leurs interpretes & leurs médiateurs, préſentent à Dieu les vœux de tous, en les uniſſant à leurs prieres, ſupplient ſans ceſſe le Seigneur pour celui qui maintient la tranquillité publique, & qui veille à la conſervation de tous les citoyens.

Nous croyons qu'il ſeroit inutile de détailler ici les autres obligations que vous impoſe la charge paſtorale: à quoi bon vous rappeller & vous exhorter à remplir des devoirs, dont nous ſavons que vous êtes pleinement inſtruits, & dans

la pratique desquels vous vous êtes affermis par un long usage, & par une heureuse habitude de n'avoir l'esprit occupé que de votre ministere? Il est seulement un article, que nous n'avons garde de ne pas vous mettre sous les yeux, parce qu'il nous paroît renfermer tous les autres; c'est d'animer votre courage & votre vertu à marcher toujours sur les traces de Jésus-Christ, notre Chef & le Prince des Pasteurs, à exprimer en vous ce parfait modele de sainteté, de charité & d'humilité. Car si celui qui est la splendeur de la gloire de son Pere & la figure de sa substance, s'étant revêtu de la foiblesse de notre chair, pour affranchir les hommes de la servitude par l'humilité & la charité, a bien voulu les élever à la qualité d'Enfans de Dieu par adoption, & les faire ses cohéritiers; nos pensées & nos travaux peuvent-ils avoir un objet plus glorieux & plus excellent, que celui de porter les autres à conserver cette union, cette alliance des hommes avec Jésus-Christ, & d'exciter en eux par notre exemple, un ardent desir d'imiter ce divin modele de bonté, de clémence & de douceur? Pour quelle autre raison est-il dit que celui qui annonce l'Evangile à Sion doit monter sur une haute montagne? Si vous concevez un desir ardent de vous conformer à ce qui est marqué par cette figure, il n'est pas possible que cette sainte ardeur ne passe de votre cœur dans celui de tout le peuple, & qu'il n'en soit enflammé; car l'exemple du Pasteur a une vertu & une force étonnante pour remuer l'ame de ses brebis. Lorsqu'elles appercevront que toutes ses pensées & toutes ses actions sont réglées sur le modele de la vraie vertu; lorsqu'évitant tout ce qui pourroit ressentir la dureté, la fierté, la hau-

teur, elles ne le verront occupé que des œuvres qu'inſpirent la charité, la douceur & l'humilité; alors elles ſe ſentiront vivement animées à ſuivre des exemples ſi dignes de louanges. Lorſque ces ouailles ſauront que leur Paſteur s'oublie ſoi-même pour ſe rendre utile aux autres, qu'il ſoulage les indigens de ſes richeſſes, qu'il va conſoler les affligés, inſtruire les ignorans, aider de ſes bons offices, de ſes conſeils & des autres effets de ſa tendreſſe, tous ceux qui en ont beſoin; qu'enfin tout montre en lui la diſpoſition de donner ſa vie pour le ſalut de ſon peuple; gagnées par cet amour, cette affection, cette aſſiduité de leur Paſteur à tous ſes devoirs, elles écouteront ſa voix avec la plus grande docilité, ſoit qu'il les inſtruiſe ou qu'il les exhorte, qu'il les invite affectueuſement, ou qu'il les corrige, ou ſoit qu'il les reprenne avec force. Mais ſi des Paſteurs ſont attachés à leurs propres intérêts, s'ils préferent les biens de la terre à ceux du ciel; comment pourront-ils porter les autres à aimer Dieu par-deſſus tout, & à ſe rendre mutuellement les ſervices dictés par la charité? S'ils ſoupirent après les richeſſes, les plaiſirs & les honneurs; comment pourront-ils leur en inſpirer le mépris? S'ils ſont faſtueux & enflés d'orgueil; comment perſuaderont-ils la douceur & l'humilité? Puis donc que vous êtes chargés de former les peuples ſelon les maximes de Jéſus-Chriſt, votre premier devoir eſt de vivre dans la ſainteté, la douceur & l'innocence des mœurs dont il vous a donné l'exemple: aſſurez-vous que vous ne ferez décemment uſage de votre autorité, que lorſque vous aimerez mieux donner des preuves de votre charité & de votre modeſtie, que faire oſtentation des marques de votre di-

nité. Ayez pour principe que c'eſt votre très-grande affaire, & qu'elle vous regarde uniquement, de former en cette maniere le peuple qui vous eſt confié; que ſi vous vous en acquittez dignement, elle vous comblera de gloire & de bonheur; mais que ſi vous la négligez, vous ſerez couverts de honte & accablés de malheurs. Ne deſirez donc point d'autres richeſſes que de gagner à Jéſus-Chriſt les ames qu'il a rachetées de ſon ſang: ne recherchez point d'autre gloire, que la gloire pure & ſolide de vous conſacrer au Seigneur pour travailler ſans relâche à étendre ſon culte, à relever la beauté de ſa Maiſon, à extirper les vices, à cultiver les vertus. Tels doivent être les ſeuls objets de vos penſées & de vos actions, de votre ambition & de tous vos deſirs.

Et ne penſez pas, nos Vénérables Freres, qu'après avoir paſſé long-tems dans ces pénibles travaux, il ne vous reſtera plus enfin de quoi exercer votre vertu. Telle eſt la nature de votre miniſtere, telle eſt la condition de la vie d'un Evêque, qu'il ne doit jamais voir de termes à ſes ſoins, ni ſe permettre de repos; car ceux dont la charité ne doit point connoître de bornes, n'en peuvent pas mettre à leur activité: mais l'attente d'une récompenſe éternelle adoucira toutes vos peines. Qu'eſt-ce qui pourroit paroître pénible & difficile à ceux qui ne perdent point de vue ce bonheur ineffable, dont le Seigneur récompenſera ceux qui auront gardé & multiplié ſon troupeau, lorſqu'il viendra leur demander compte du miniſtere paſtoral! Outre cette eſpérance ſi précieuſe & ſi douce, vous éprouverez dans les travaux même de la vie Epiſcopale une ſuavité & une conſolation infinie. Lorſque Dieu

ſecondera vos efforts, vous verrez votre peuple s'unir étroitement par les liens d'une charité réciproque, & ſe diſtinguer par ſon innocence, par ſa candeur & ſa piété; vous verrez avec ſatisfaction tous les autres excellens fruits que vos veilles & vos fatigues auront fait croître dans le champ de l'Egliſe. Puiſſions-nous, par un concert unanime de volonté, de zele & d'application entre nous tous, ramener en ces tems de notre Apoſtolat cet état floriſſant de la Religion dans toute l'Egliſe, & lui rendre la beauté de ſon premier âge! Puiſſions nous vous en féliciter, nos Vénérables Freres, & nous en réjouir avec vous dans le Seigneur! Qu'il daigne nous ſoutenir par le ſecours de ſa grace, & embraſer notre cœur de l'amour de tout ce qui lui eſt agréable, &c. &c.

En gage de notre charité, nous vous donnons bien affectueuſement, & à tous les Fideles de vos Egliſes, la Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, le douzieme jour de Décembre, l'an mil ſept cent ſoixante-neuf, & le premier de notre Pontificat.

B R E F

à notre cher Fils Pierre-François BOUDIER, *alors Supérieur-Général des Bénédictins de la Congrégation de S. Maur, & actuellement Grand-Prieur de l'Abbaye Royale de Saint-Denis.*

CLEMENT XIV.

Notre cher Fils, Salut & Bénédiction Apoſtolique.

VOTRE Lettre dictée par le reſpect, l'attachement & l'amour le plus tendre, fait bien voir toute la joie que vous avez reſſentie vous & votre Congrégation, à notre élévation au ſouverain Pontificat. Mais vos ſentimens pour le Siege Apoſtolique nous étoient déja connus, les nouveaux témoignages que vous nous en donnez, ont moins ſervi à nous prouver ces ſentimens qu'à nous en aſſurer de plus en plus.

Auſſi avons-nous été fort ſenſibles à ces démonſtrations de zele, auxquelles vous & votre Congrégation ajoutez un nouveau prix, en ſuppliant, comme vous faites, le Pere des miſéricordes, que dans l'adminiſtration d'un ſi important emploi, il ſoutienne & fortifie lui-même notre foibleſſe par ſon puiſſant ſecours.

Quant au jugement que vous portez de notre perſonne, nous n'y voyons que votre indulgence; votre amour filial, & le zele ardent dont vous êtes animé pour nous. De notre côté, nous deſirons fort avoir quelque occaſion de vous témoigner officieuſement toute la bienveillance que

nous avons pour vous & pour ceux qui vous ſont ſoumis. Cependant, pour gage de notre tendreſſe paternelle, nous vous donnons, notre cher Fils, & à vos Freres, de toute l'effuſion de notre cœur, notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le 11 Août 1769, la premiere année de notre Pontificat. BENOIT STAY.

B R E F

A notre cher Fils BODDAERT, *Prieur-Général de l'Ordre des Guillelmites.*

CLEMENT XIV.

Notre cher Fils, Salut & Bénédiction Apoſtolique.

LA joie que vous nous témoignez de notre avénement au ſouverain Pontificat, répond à l'attachement que votre Ordre avoit pour nous depuis long-tems. Nous ne doutons point qu'à ces marques extérieures de zele, vous ne joigniez auprès de Dieu le ſecours de vos prieres, pour qu'il daigne ſoutenir notre foibleſſe, & en conſéquence nous vous en demandons inſtamment la continuation, comme un effet de votre charité pour nous. Quant à nos ſentimens à votre égard, les preuves que nous vous avons déja données ci-devant de notre bienveillance, vous montrent aſſez ce que vous pouvez en attendre. Soyez ſûr que notre nouvelle dignité, bien loin

l'affoiblir cette bienveillance, n'a fait que l'accroître & l'augmenter, sur-tout d'après le témoignage que vous nous rendez, qu'ayant visité avec soin les Monasteres de votre Ordre, vous les avez trouvés fideles aux regles de leur Institut. Cette assurance de votre part nous a fait le plus grand plaisir, elle redouble la tendresse que nous avions pour vous; & afin de vous en donner un gage, nous vous accordons, notre cher Fils, & à tout l'Ordre confié à vos soins, de toute l'effusion de notre cœur, notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 9 Juillet 1769, la premiere année de notre Pontificat. BENOIT STAY.

LETTRE

A LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, sur l'Irreligion, en date du 21 Mars 1770.

Notre très cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

IL n'y aura peut-être jamais rien qui soit plus capable d'enflammer notre zele, & d'exciter le vôtre, que ce qui nous oblige à vous écrire aujourd'hui. Ne fût-il question que de nos intérêts personnels, ou de ceux du Saint Siege, nous serions assurés de trouver dans l'amour de Votre Majesté pour nous, la Royale protection qui nous seroit nécessaire. Combien donc sommes-nous plus autorisés à l'attendre avec confiance, cette protection puissante, dans une chose qui

eſt tout-à-la-fois & très-importante en elle-même, & très-intéreſſante pour Votre Majeſté.

Cet important objet eſt la cauſe commune de Dieu & de la Religion, que nous vous défendrons, notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt, & que nous ne voyons qu'avec une incroyable douleur, attaquée depuis long-tems par des hommes impies, qui ne ceſſent de lui porter tous les jours de nouveaux coups, en dirigeant *contre* elle les traits, les ruſes & les artifices toujours renaiſſans de leurs différentes erreurs. On diroit qu'ils aient fait enſemble, dans ces malheureux tems, une conſpiration générale pour renverſer de fond en comble, par leurs efforts ſouverainement audacieux, tout ce qu'il y a de plus ſaint, de plus ſacré, de plus divin. Ils ne rougiſſent pas de produire chaque jour une foule d'écrits, monument, non de leur ſavoir, mais de *leur folie*, pour détruire, s'ils le pouvoient, juſqu'aux premiers principes de bonnes mœurs, aux fondemens de la Religion, aux droits de l'humanité & de toute ſociété, pour porter la plus affreuſe contagion dans les ames ſimples, principalement par le funeſte talent qu'ils ont de parler d'une maniere ſéduiſante, & d'inſinuer, comme par une eſpece de charme, leurs dogmes pervers & corrompus.

Nous ne pouvons être aſſez ſurpris des progrès qu'a fait une telle licence. Auſſi ne croyons-nous pas avoir d'affaire plus preſſée, ni plus capitale, que d'employer tout ce que nous avons d'activité, de lumiere, de force & d'autorité, pour oppoſer une digue à ce torrent.

Mais lorſque nous apportons tous nos ſoins, pour ôter des mains des Lecteurs, & bannir loin d'eux, autant qu'il eſt en nous, tous les ouvra

ces empoisonnés qui sortent de cette horrible école d'impiété, nous desirons d'être secondés par tous les Evêques, nos Vénérables Freres, afin que réunissant nos forces, nous puissions nous élever tous ensemble contre les ennemis de la foi, & combattre d'un commun effort, pour la défendre & pour la venger de leurs insultes.

Nous voyons avec une singuliere satisfaction, que dans le tems même que nous avons besoin du secours d'un grand nombre de coopérateurs pour réussir dans le travail que nous entreprenons, il arrive très-à-propos que les Prélats du vaste & florissant Royaume de Votre Majesté, sont assemblés à Paris, pour les affaires générales du Clergé de France. Nous n'ignorons point que ces illustres Prélats, dont nous connoissons parfaitement la sollicitude pastorale dans l'exercice des fonctions du saint ministere, & le zele éclairé pour les intérêts de Dieu, doivent délibérer entre eux sur cet important objet, & ne rien oublier pour trouver un moyen capable d'arrêter & de repousser, avec le secours de Dieu, cette contagion qui se répand de toutes parts, & qui étend par-tout ses funestes ravages. Nous avons une ferme confiance, qu'en travaillant, comme ils vont faire, pour la foi, pour la piété, pour la cause de Dieu, ils recevront abondamment l'esprit de conseil & de force. C'est pour nous un grand sujet de joie que nous soyons dispensés de les animer par nos discours, en les voyant se porter d'eux-mêmes à remplir cette portion de leur devoir avec tant de zele & d'ardeur.

Mais il n'est pas permis de se dissimuler qu'ils auront besoin de grands secours pour réussir dans leurs desseins, & qu'après Dieu, c'est de vous

& de votre Royale protection, notre très-cher Fils en Jésus-Christ, qu'ils les attendent ces secours aussi nécessaires qu'efficaces, qui doivent seconder & couronner leurs travaux: nous les attendons comme eux, nous qui vous adressons ces Lettres. Pleins de la plus juste confiance, nous vous supplions de toute l'étendue & de toute l'ardeur de notre cœur apostolique, de les favoriser dans ce qu'ils feront pour la Religion, de les soutenir & de les protéger par un effet de votre piété & de votre zele pour les intérêts de Dieu. Alors ils n'auront pas de peine à donner des preuves effectives du zele qui les anime, non seulement pour la cause de Dieu, & pour le salut de leurs troupeaux, mais même pour l'avantage temporel de leur Patrie, pour votre Personne sacrée, & pour votre vaste Royaume; car la piété & la Religion étant, comme l'on n'en peut douter, la base, le soutien, & le plus ferme appui des Etats, il est très-facile de contenir dans l'obéissance due aux Rois, les peuples qui obéissent à Dieu. Vous voyez par-là, notre très-cher Fils en Jésus-Christ, que les soins & les sollicitudes de ces Prélats tendront principalement à affermir votre puissance Royale & la tranquillité de votre Royaume; & que vous-même, en prenant en main la cause de Dieu & de la Religion, vous travaillerez pour vos propres intérêts & pour ceux de vos Etats. En effet, les sociétés humaines sont moins redevables de leur fîreté & de leur conservation à l'abondance des richesses, ou à la force des armes, qu'à l'exercice du vrai culte de Dieu, & à la stabilité de la doctrine révélée.

Enfin vous attirerez ſur votre Perſonne ſa-
ée, ſur les Princes & Princeſſes de votre
g, les effets les plus précieux de la bonté
vine, ſi vous maintenez publiquement la foi
la piété dans toute leur intégrité; & ſi,
oſſédant éminemment l'art de régner par lequel
os ancêtres ſe ſont toujours montrés Rois
Très-Chrétiens, vous ſoutenez, & votre gloire,
& la leur, en donnant ſans ceſſe à leur exem-
ple, les marques les plus éclatantes de votre
eligion. Une affaire auſſi importante, & qui
eſt le principal objet de notre ſollicitude, puiſ-
qu'elle n'intéreſſe pas moins la foi que le bien
& la tranquillité de votre Royaume, deman-
deroit que nous en traitaſſions plus amplement
avec Votre Majeſté, notre très-cher Fils en
Jéſus-Chriſt, ſi la haute opinion que nous avons
de votre piété, vraiment chrétienne & royale,
ne nous faiſoit regarder comme inutile un plus
long diſcours ſur ce ſujet.

Eſpérant donc que Votre Majeſté nous ac-
cordera ce que nous lui demandons avec autant
de zele que de juſtice, nous prions le Tout-Puiſ-
ſant, par qui vous regnez, qu'il daigne vous
conſerver long-tems, ainſi que votre auguſte
Famille; & nous vous donnons avec toute la
tendreſſe dont nous ſommes capables, notre
Bénédiction Apoſtolique. Puiſſe-t-elle être un
heureux préſage de la grace & de la félicité
que nous deſirons pour Votre Majeſté & pour
toute votre Famille Royale!

LETTRE

A LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, touchant la Prise d'habit de Madame LOUISE.

Notre très-cher Fils en Jésus-Christ, Salut.

TANDIS que nous écrivons à notre très-chere Fille en Jésus-Christ, la Princesse Louise Marie, votre Fille selon la chair, & que nous la félicitons avec toute la joie dont nous pouvons être capables, de la grace de l'esprit divin qui lui a fait embrasser un très-saint genre de vie; nous ne pouvons nous empêcher de répandre en même tems dans le sein paternel de votre Royale Majesté, notre très-cher Fils en Jésus-Christ, ces sentimens qui rempliſſent notre ame, & de vous témoigner la joie parfaite dont nous sommes pénétrés, vous à qui on ne peut refuser sans injustice une très-grande part à l'action si admirable & si digne d'éloges, qui fait le sujet de notre allégresse, & qui y met le comble. Le double motif qui produit en nous ce sentiment délicieux qui nous pénetre entiérement, nous impose aussi un double devoir à remplir. Pourquoi en effet ne vous féliciterions-nous pas de la maniere la plus éclatante, puisque mesurant la chose selon la regle de la véritable sagesse, vous n'avez pas seulement jugé que la Princesse votre Fille choisissoit le meilleur parti, mais que vous avez encore fait paroître ici un courage extraordinaire & une grandeur d'ame vraiment chrétienne; ce qui nous a causé

a causé une extrême satisfaction? Car quoique les rares qualités de la Princesse votre Fille vous la rendissent infiniment chere, & que vous ne pussiez souffrir qu'avec une très-grande peine de vous en voir séparé, vous vous êtes cependant laissé fléchir à force de prieres, & vous avez cru que la religion & la piété de l'auguste Suppliante envers Dieu, devoient l'emporter sur votre extrême tendresse pour elle, & en triompher pleinement; & c'est ainsi que, devenue libre par la plus glorieuse victoire, cette religieuse Princesse s'est ouvert un chemin court & facile à l'immortel Royaume de la céleste Patrie, en se hâtant de se mettre à l'abri des dangers qui environnent la vie humaine, & des flots tumultueux qui l'agitent, dans une paisible retraite, séjour aimable de la vertu & de la sainteté; en faisant voir au monde entier, par un si bel exemple, combien sont vaines, fragiles & fugitives, toutes les délices & toutes les grandeurs de ce monde, comparées au bonheur d'une vie immortelle; & combien il est nécessaire de ne les regarder que comme un pur néant; en montrant enfin que tous ces vains avantages peuvent devenir les causes lamentables de tous les maux & de toutes les miseres, si elles sont un obstacle à l'acquisition de cette bienheureuse éternité.

Mais parce que vous avez tant de part à l'exécution du dessein de la Princesse, votre admirable & génereuse Fille, vous ne vous repentirez certainement jamais d'avoir consenti, par une indulgence si glorieuse & si louable, à un tel sacrifice. C'est pour vous un sujet de concevoir la plus ferme confiance dans la bonté de Dieu tout-puissant envers vous, & un moyen

faire en perſonne la ſainte cérémonie de la Vêture, dont notre Nonce doit s'acquitter, & d'augmenter par-là l'éclat & la célébrité de cette grande action. Mais puiſque la diſtance des lieux nous rend la choſe impoſſible, nous ne croyons pouvoir rien faire de mieux, pour voir nos deſirs accomplis, au moins en partie, que de charger notre ſuſdit Frere de cette auguſte cérémonie, en notre nom & place. C'eſt ainſi qu'elle recevra un nouveau luſtre, & que nous paroîtrons y aſſiſter nous-mêmes pour accompagner & conduire en quelque ſorte notre très chere Fille en Jéſus-Chriſt, aux très-chaſtes nôces du Seigneur ſon époux. Nous avons donc nommé notredit Frere pour cette fonction, par les Lettres que nous lui avons adreſſées en forme de Bref; &, quoique nous ne doutions pas que vous n'ayez pour agréable notre diſpoſition à cet égard, notre très cher Fils en Jéſus-Chriſt, nous vous prions cependant de vouloir bien y accéder, pour nous donner un ſurcroît de joie. Vous vous y porterez même d'autant plus volontiers, que vous ſerez plus convaincu que cette joie que nous éprouvons, & qui nous pénetre entiérement dans la circonſtance préſente, prend ſa ſource dans l'ardeur de notre zele & de notre affection pour Votre Majeſté & pour votre Famille Royale. Recevez comme un gage certain de ces ſentimens, & comme l'heureux préſage des bénédictions divines, notre Bénédiction Apoſtolique, que nous vous donnons avec toute la tendreſſe d'un pere, ainſi qu'à tous vos auguſtes Enfans, & ſur-tout à la religieuſe Princeſſe qui fait le ſujet à jamais mémorable de notre commune allégreſſe.

Donné à Rome, le dix-huit de Juillet mil ſept cent ſoixante-dix, la ſeconde année de notre Pontificat.

LETTRE

A Madame LOUISE DE FRANCE.

CLEMENT XIV.

A notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, LOUISE-MARIE, *Princeſſe* DE FRANCE.

Notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, Salut.

L'EXCELLENTE nouvelle que nous avons appriſe à votre ſujet, notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, nous a cauſé un plaiſir ſi vif, & une joie ſi incroyable, qu'il nous a ſemblé que nous étions merveilleuſement ſoulagés, & même entiérement délivrés des pénibles ſoins & des grandes ſollicitudes dont le poids nous accable, au milieu des fonctions du ſuprême Apoſtolat. Car, ſoit que nous enviſagions l'excellence de l'héroïque entrepriſe, qui vous fait échanger la pompe d'une Cour royale pour la pauvre & chétive Maiſon des Religieuſes Carmélites; ſoit que nous conſidérions la pieuſe condeſcendance de notre très-cher Fils en Jéſus-Chriſt, Louis, le Roi Très Chrétien, votre auguſte pere; ſoit enfin que nous peſions les avantages qui en doivent revenir à l'Egliſe, ces diverſes conſidérations nous fourniſſent les ſujets les plus abondans d'une joie extrême & d'une ſatisfaction ſans bornes. C'eſt pour cela que nous rendons d'immortelles actions de graces à Dieu, l'auteur d'un tel bienfait, de ce qu'il a bien voulu donner

dans votre perſonne ce rare exemple de la vertu chrétienne, afin qu'il fût vu de tout le monde, & de ce qu'il a daigné en faire les premiers ornemens de notre Pontificat. Ainſi nous ne nous félicitons pas moins que vous, notre très chere Fille dans le Seigneur, de ces abondantes richeſſes de la miſéricorde divine qui ſont répandues en vous, & de cette force de l'Eſprit-Saint qui vous a fait embraſſer, après y avoir mûrement penſé, un genre de vie qui eſt la véritable image & comme l'ébauche de celle du Ciel : car de quel autre que de Dieu lui-même peut-on penſer que vous avez reçue & la volonté de concevoir, & le courage d'exécuter un tel deſſein ? Oui certainement, c'eſt à la faveur du rayon de ſa divine lumiere qui vous a éclairée, que vous avez compris ſans peine, que tout ce qu'il y a de plus grand ſur la terre eſt fragile & paſſager ; que les plaiſirs les plus délicieux, & tous les charmes du monde, ſont également faux & trompeurs ; que ſes eſpérances & toutes ſes penſées ſont vaines & frivoles ; qu'on ne peut trouver la véritable paix, la joie, le contentement de l'ame, que dans le doux exercice de l'amour & du ſervice de Dieu ; & de-là vient qu'ayant cru avec raiſon que vous ne régneriez véritablement en ne ſervant que lui ſeul, vous avez préféré à tout le plaiſir incomparable de couler vos jours dans la Maiſon du Seigneur notre Dieu. Maintenant que vous êtes arrivée au port tant deſiré de cette délicieuſe tranquillité, vous allez intérieurement reſſentir, & plus que jamais, la douce abondance de ces ſaintes & divines voluptés, & que vous trouverez par une heureuſe expérience la victoire & le triomphe dans la fuite du monde ; les richeſſes intérieures

de l'eſprit dans la pauvreté ; la vraie liberté de l'ame dans l'abnégation de vous-même ; la grandeur & la gloire dans les abaiſſemens de l'humilité même. Et que peut-il y avoir en effet de plus grand & de plus excellent que de concentrer tous ſes deſirs & toutes ſes penſées, dans cette ſouveraine ſource de tous les biens, de vivre avec lui ſeul, de s'enflammer de ſon amour, de ſe repoſer dans les bras de ſon eſpérance !

Courage donc, notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, reconnoiſſez les tréſors de la grace de votre Dieu verſés à pleines mains ſur vous ; perſévérez de toutes vos forces dans le noble deſſein que vous avez formé, de tendre & de parvenir à la ſainteté ; penſez continuellement à celui que vous vous êtes propoſée d'aimer & de ſervir tous les jours de votre vie. Penſez encore que la récompenſe qui fait l'objet de vos eſpérances eſt infinie ; que les fruits que vous attendez ſont immarceſſibles, puiſque ni la rouille, ni les vers ne peuvent les corrompre : cette penſée toute ſeule vous rendra très-agréables les divers travaux de votre religieux inſtitut, & vous ſera comme un avant-goût des douceurs de la céleſte Patrie, au milieu des peines de cette vie mortelle. Quand nous réfléchiſſons à cette heureuſe prérogative, de la meilleure part que vous avez choiſie, nous ne pouvons nous empêcher de nous réjouir de nouveau avec vous, & de concevoir une joie merveilleuſe d'un ſi grand bonheur ; & cette joie eſt d'autant plus abondante & plus pleine, que nous ſommes perſuadés que votre démarche ſera très-utile aux autres pour leur ſalut ; puiſque nous avons un juſte ſujet d'eſpérer de la bonté du Seigneur, que le rare exemple de religion & de vertu, qui a

excité l'admiration de tout le monde, ne contribuera pas peu à faire naître l'envie de l'imiter; avec le soin du salut éternel, le zele de la Religion, l'attachement au culte de Dieu.

Mais parce que le Roi, votre tendre Pere, s'est prêté à l'exécution de votre héroïque dessein, jusqu'à sacrifier pour la Religion & votre utilité particuliere, toutes les douceurs inexprimables qu'il goûtoit à vivre habituellement avec vous dans l'intérieur de son palais, & à vous donner des marques journalieres de sa tendresse paternelle, votre piété & votre devoir exigent de vous que vous mettiez tout en œuvre, par un retour trop juste, pour lui témoigner votre reconnoissance d'un si grand bienfait; & ce sera en demandant pour lui la véritable félicité à la divine clémence de votre céleste Epoux, par des prieres continuelles & ferventes.

Une chose encore qui nous donne une très-grande satisfaction, c'est que votre zele très-connu pour l'Eglise, & votre respectueux attachement pour le Saint Siege & pour nous, comme nous l'avons appris de notre vénérable Frere, notre Nonce, Archevêque de Damas, vous engageront aussi à prier continuellement pour le bien de l'Eglise en général, pour l'affermissement du Siege Apostolique en particulier, & sur-tout pour le soutien de notre foiblesse.

Or, en même tems que nous vous demandons instamment ces bons offices, nous vous offrons réciproquement tous les avantages que vous pouvez attendre de notre tendresse paternelle & de notre charité Pontificale; de sorte qu'il ne soit pas possible de rien imaginer qui ne prouve l'extrême desir de nous rendre à vos vœux, & de favoriser la ferveur avec laquelle vous volez à

la vertu. C'eſt à cet effet, que, quoique nous ne doutions nullement que vous n'obſerviez avec fidélité les ſaintes loix de votre Inſtitut, en les embraſſant comme un joug plein de ſuavité & un fardeau léger, néanmoins, comme il arrive quelquefois que cela occaſionne des perplexités & des craintes exceſſives qui agitent l'eſprit, nous donnons volontiers à votre Confeſſeur, préſent & futur, pour le tems, notre pouvoir, en vertu duquel il pourra adoucir votre regle à votre égard, & à vous en diſpenſer, ſelon qu'il le jugera expédient & convenable au bien de votre ame & de votre conſcience. De plus, pour favoriſer encore davantage votre dévotion, nous déclarons que nous vous accordons par notre autorité Apoſtolique, Indulgence pléniere, toutes les fois que vous vous approcherez du Très-Saint-Sacrement de l'Euchariſtie. Enfin nous portons une affection vraiment paternelle à nos ſaintes Filles en Jéſus-Chriſt, ces ſaintes Vierges vos compagnes dans le Seigneur, aux prieres deſquelles nous avons une très-grande confiance; & nous leur accordons pareillement Indulgence pléniere toutes les fois qu'elles communieront, après s'être confeſſées de leurs péchés: ce que nous donnons à leur piété qui nous eſt connue, & que nous voulons qui ſoit regardé comme une marque non équivoque de bienveillance pour elles; & de plus nous les rendons participantes de la Bénédiction Apoſtolique, que nous vous donnons très tendrement du fond intime de notre cœur paternel, notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt.

Donné à Rome, le neuf de Mai mil ſept cent ſoixante-dix, la premiere année de notre Pontificat.

BREF

A Mgr. Bernardin GIRAULT, *Archevêque de Damas, Nonce auprès de Sa Majesté Très-Chrétienne.*

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apostolique.

Nous avons appris que la Princesse notre très chere Fille en Jésus-Christ, Louise-Marie de France, retirée au Monastere des Carmélites-Déchaussées de Saint-Denis, souhaite ardemment embrasser leur saint état, qu'elle ne peut différer davantage d'en prendre l'habit; qu'en conséquence elle doit incessamment en être revêtue, & pour satisfaire en cela plus pleinement sa dévotion, elle doit, Vénérable Frere, le recevoir de vous qui êtes Supérieur de l'Ordre. Quand nous voyons cette Princesse née dans l'éclat, l'opulence & les délices de la Cour de France, après y avoir vécu jusqu'à présent, la quitter & se dévouer avec tant d'empressement, d'ardeur & de joie, à l'humilité & à l'austérité de la vie religieuse, nous ne pouvons que reconnoître de plus en plus, à des traits si frappans de vertu & de sagesse, l'impression de l'Esprit-Saint qui agit en elle. Cet exemple éclatant & à jamais mémorable d'une si sainte entreprise, nous touche, nous intéresse si vivement, & remplit notre cœur d'une joie si grande & si abondante, que nous croirions ne pas répondre aux sentimens inexprimables du zele qui nous anime, si

nous ne contribuions, autant qu'il eſt en nous, à la célébrité de cette Vêture, dont vous devez faire la Cérémonie, en vous chargeant de la faire pour nous.

C'eſt donc dans la vue de donner à cette ſainte & touchante Cérémonie tout l'éclat & toute la ſolemnité qu'elle peut en recevoir, que par ces Préſentes, nous vous députons ſpécialement, Vénérable Frere, & que nous vous commettons pour la faire en notre place, enſorte que vous vous y regardiez comme y faiſant nos propres fonctions, & comme agiſſant en notre nom. Par ce moyen, nous ajouterons le motif d'une joie beaucoup plus grande, & d'autant plus intéreſſante, qu'il nous ſemblera y être préſent, & voir de nos propres yeux la ſainte ardeur avec laquelle notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt s'unit au céleſte Epoux de toute l'étendue de ſon cœur.

De plus, nous avons réſolu d'augmenter la joie commune de l'Ordre, & de la rendre plus complette, en faiſant part à toutes celles qui le compoſent, des tréſors ſpirituels de l'Egliſe. C'eſt pourquoi, par un effet de notre bienveillance, nous accordons les Indulgences plénieres à toutes les Carmélites-Déchauſſées du Royaume de France, qui, au jour même de la priſe d'habit, après s'être approchées des Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie, feront de ferventes prieres, en implorant la clémence du Tout-puiſſant pour l'exaltation de la ſainte Egliſe Catholique, pour notre très-cher Fils en Jéſus-Chriſt, Louis, Roi de France Très-Chrétien, pour ſes Enfans & la Famille Royale, pour ce Royaume ſi floriſſant, & particuliérement pour la Princeſſe qui nous cauſe tant de joie, & qui

va commencer le noviciat d'un état ſi ſaint; afin que comblée de jour en jour des nouveaux dons du Saint-Eſprit, elle ſoit encore plus, par la ſainteté de ſa vie, que par la ſplendeur de ſa naiſſance, l'ornement de ſon Ordre: & vous, Vénérable Frere, nous vous mandons d'informer en diligence toutes les perſonnes qui y ſont intéreſſées, de la faveur ſalutaire dont nous voulons bien les gratifier; & en ſigne de notre bienveillance Pontificale, nous vous donnons très-affectueuſement notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome, le dix-huit Juillet mil ſept cent ſoixante-dix, la deuxieme année de notre Pontificat.

BREF

Au Duc DE PARME.

CLÉMENT XIV.

Salut & Bénédiction Apoſtolique, à notre très-cher Fils en Jéſus-Chriſt.

NOUS avons éprouvé une joie au deſſus de toute expreſſion, en recevant votre Lettre remplie des plus grands témoignages d'affection & de tendreſſe filiale envers nous. Nous vous avons toujours aimé d'un amour particulier, & n'avons ceſſé de prendre à ce qui vous concernoit le même intérêt paternel, que nous aurions pris à ce qui pouvoit nous toucher nous-même: ainſi rien ne pouvoit nous être plus agréable, que de voir

jourd'hui les marques de bienveillance & d'amitié réciproque dont vous payez celles que nous vous pour vous. Nous avions déja eu des témoignages nombreux & non équivoques de votre affection pour nous, & ces motifs étoient suffisans pour vous rendre toujours plus cher à notre cœur, & nous faire admirer votre piété & votre religion. Nous nous félicitons également de ce que vous avez reçu les témoignages réciproques de notre singulier attachement pour vous; tant à l'occasion du nouveau rejetton de votre race illustre, & qui sera un jour l'héritier de vos vertus, qu'à celle de notre heureuse réconciliation avec votre glorieux Ayeul & Oncle; événement sur lequel nous les avons félicités par des Lettres pleines de considération pour vous, que nous leur avons écrites. Persuadé en conséquence, comme vous l'étiez, de l'étendue de notre affection pour vous, vous avez voulu mettre le comble à votre piété envers nous & le Saint Siege, par une démarche qui ne pouvoit être ni plus convenable, ni mieux placée, ni plus méritoire. Vous nous marquez que vous allez interposer votre médiation la plus efficace auprès de nos très-chers Fils en Jésus-Christ les Rois très-vertueux vos Ayeul, Oncle & Cousin, pour les engager à effacer de leur cœur jusques aux moindres traces des anciennes mésintelligences, & à restituer au Saint Siege ses antiques domaines d'Avignon, de Bénévent & de Ponte-Corvo. Les motifs que nous avons de vous témoigner tous nos remerciemens & toute notre reconnoissance, ne sauroient être ni plus pressans ni plus justes; & vous nous avez rendu justice, en paroissant convaincu de notre amour extrême pour la paix & pour la concorde, particuliérement

avec les auguſtes Souverains de la Maiſon de Bourbon, qui ont toujours ſi bien mérité de nous, de la Chaire de Saint Pierre & de l'Egliſe en général. Nous n'avons jamais pu douter que la Religion & la ſageſſe de ces mêmes Souverains, ne les faſſent correſpondre de tout leur pouvoir à notre vive inclination pour la concorde & l'union réciproque, ſentimens bien convenables à notre miniſtere apoſtolique. Nous concevons donc aujourd'hui, très-cher Fils en Jéſus-Chriſt, des eſpérances d'autant plus fondées de votre généreuſe réſolution, que nous ſavons combien grand eſt l'amour que vous portent vos auguſtes parens, moins encore à cauſe des liaiſons du ſang, qu'à cauſe de vos vertus royales; nous nous perſuadons auſſi que vos efforts leur ſeront d'autant plus agréables, qu'il vous revient une véritable gloire de les avoir entrepris: & nous nous flattons qu'ils ſe prêteront volontiers, à ce que les cauſes du retour, de la concorde & de la bonne harmonie, viennent de la ſource même d'où procédoit le ſujet des différends paſſés. Nous vous proteſtons que tel eſt le mérite que vous vous acquérez par-là auprès du Saint Siege, que nous ſaiſirons avec joie toutes les occaſions de vous donner des preuves efficaces de notre ſinguliere affection pour vous; en attendant, nous prions Dieu tout-puiſſant d'accroître de jour en jour vos vertus, & de vous faire acquérir une gloire & une félicité inaltérables. Pour cet effet, nous vous donnons, avec les ſentimens d'un cœur paternel & affectueux, mon très-cher Fils en Jéſus-Chriſt, ainſi qu'à votre vertueuſe Epouſe, à votre Fils nouveau-né, & à toute votre Royale Famille, la Bénédiction Apoſtolique, &c.

SECOND BREF

Au Duc DE PARME.

CLEMENT XIV.

Salut & Bénédiction Apoſtolique, à notre très-cher Fils en Jéſus-Chriſt.

DES que nous reçûmes votre très-affectueuſe Lettre, dans laquelle vous nous informez des ſoins que vous vous donniez auprès des Monarques de la Maiſon de Bourbon, vos proches Parens, & nos très-chers Fils en Jéſus-Chriſt, pour faire rentrer le Saint Siege en ſon ancienne poſſeſſion d'Avignon, du Comtat Venaiſſin, de Bénévent & de Ponte-Corvo, nous réſolûmes de vous en rendre auſſi-tôt les graces que nous crûmes dûes au grand ouvrage que vous aviez entrepris, & au témoignage ſingulier que vous nous avez donné de votre zele. Maintenant que, par un effet de la bonté divine, & par la magnanimité de ces illuſtres Monarques, ces domaines du Saint Siege nous ſont déja remis, nous vous écrivons, pour vous donner une nouvelle preuve de notre reconnoiſſance de ce que vous avez fait pour nous. Si nous ſommes vraiment ravis de ce que ces Souverains vertueux & équitables ont laiſſé les poſſeſſions du Saint Siege en leur entier, nous ne le ſommes pas moins de ce que les prieres que vous leur avez adreſſées, ont eu un ſuccès ſi prompt & ſi

favorable. Nous nous en félicitons de bon cœur avec vous, & nous vous promettons de n'oublier jamais ce témoignage insigne de votre affection, qui nous a produit des avantages si signalés. Reconnoissant en vous, très-cher Fils en Jésus-Christ, tant de vertus & d'affection pour notre personne, nous vous assurons que la tendresse paternelle avec laquelle nous vous regardons, égale la grandeur de votre mérite; & en conséquence, nous vous souhaitons tout ce qui peut contribuer à votre bonheur & à votre gloire. Le Marquis de Liano, notre cher Fils, que nous aimons tendrement, à cause des vertus que nous lui connoissons, & des services qu'il nous rend, a été instruit pendant son séjour en cette Ville, que nous nourrissions déja ces sentimens dans notre cœur. Pour confirmer de plus en plus ce qu'il vous témoignera à cet égard, nous prions ardemment le Tout-puissant de seconder, par l'abondance de ses dons célestes, la Bénédiction Apostolique que nous vous donnons très-affectueusement, très-cher Fils en Jésus-Christ, ainsi qu'à votre Royale Famille, &c.

DISCOURS

PRONONCÉ par Sa Sainteté dans le Consistoire secret, tenu le 24 Septembre 1770;

Au sujet de la réconciliation du Portugal avec la Cour de Rome.

LA Providence paroît avoir voulu que je différasse jusqu'à ce jour à vous faire part, Vénérables

rables Freres, de ce que j'avois réſolu de vous notifier le vingt-quatre de ce mois. Il y a aujourd'hui en effet trente ans que je ſuis arrivé en cette ville, où je fus alors envoyé par mes Supérieurs. Ce même jour eſt le jour anniverſaire de mon élévation à la Pourpre, quelque peu digne que je fuſſe de cet honneur; ce jour eſt enfin choiſi par le Seigneur pour que nous le célébrions, & que nous nous en réjouiſſions.

Nous venons de recevoir des preuves claires & manifeſtes de ces marques extérieures de zele & de cette ſoumiſſion envers nous & envers l'Egliſe, que nous vous avions annoncé, & que nous eſpérions de la part du Roi Très-Fidele de Portugal & des Algarves; & elles ont même ſurpaſſé, pour ainſi dire, notre attente. Non-ſeulement les anciennes coutumes, les anciens égards qui ſubſiſtoient entre nous & cette Couronne, ont été renouvellés, mais encore ils ont été confirmés, & ont acquis un nouveau degré de force.

Lorſque nous avons prédit ce que nous voyons arriver, nous fondions nos eſpérances ſur la piété, ſur la foi, ſur la religion de notre très-cher Fils en Jéſus-Chriſt, ſentimens dont nous avions eu autrefois tant de témoignages, & qu'il a hérités de ſes ancêtres.

L'événement a juſtifié notre attente; il a rendu pour nous un jour de joie & de jubilation, celui auquel nous en avons reçu la nouvelle. Ce jour, en augmentant la gloire immortelle du Roi Très-Fidele, augmente en effet l'avantage de l'Egliſe, la dignité du Saint Siege, & la ſatisfaction de tous ceux qui penſent bien.

Que ne devons-nous pas tenter pour marquer notre reconnoiſſance à celui dont la ſageſſe & la

piété comblent ainſi nos vœux ! Quelle gloire, quelle félicité ne devons-nous point lui ſouhaiter ! Mais en lui rendant ainſi ce qu'il a mérité, ne ſéparons point de lui notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, Marie-Anne-Victoire, ſon illuſtre & chere Epouſe. Elle s'eſt rendue l'émule du Roi ſon époux par le zele, par l'ardeur qu'elle a montrée pour nous & pour l'Egliſe univerſelle; & nous lui en devons des louanges & des graces immortelles. De pareils ſentimens ſont dûs à toute la Maiſon Royale. Le Comte d'Oyeras, Secrétaire d'Etat du Roi Très Fidele, eſt de ſon côté digne des plus grands éloges. Indépendamment de ſes autres mérites, il a fait éclater en cette occaſion ſon zele & ſa conſidération pour nous, en même tems qu'il a donné au Roi ſon maître les témoignages les plus marqués de ſon reſpect & de ſa fidélité. Le Commandeur d'Almada, Miniſtre Plénipotentiaire de ce Monarque près de notre perſonne, que nous avons ſouvent entendu avec joie nous déclarer les ſentimens pieux & magnanimes de ſon Prince, & dont nous faiſons tant de cas, doit avoir une part ſignalée dans nos éloges & dans notre reconnoiſſance : ils nous ont enfin le plus vivement affectés de la joie, de la piété & des ſentimens qu'à l'exemple de ſon Roi, le peuple de Lisbonne a fait éclater envers le Saint Siege.

Après vous avoir fait part, nos Vénérables Freres, de cet heureux événement, nous croyons que le moyen le plus propre de nous acquitter, eſt de nous adreſſer au Très-Haut, & de le ſupplier ſans interruption de daigner combler de biens, de gloire & de proſpérité le Roi, ſa Maiſon Royale & le Royaume de Portugal, &c.

B R E F

Au Nonce de Sa Sainteté, auprès du Roi Très-Chrétien.

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apoſtolique.

LE tems approche, Vénérable Frere, où notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, la Princeſſe Louiſe-Marie de France, ayant fini ſon noviciat dans le Monaſtere des Carmélites de Saint-Denis, doit y faire Profeſſion par l'émiſſion de ſes vœux ſolemnels. Comme elle deſire donner à cet acte de religion d'autant plus de célébrité, que ce doit être un monument également rare & éclatant de ſa confiance, dans le mépris qu'elle fait du monde, & dans ſon union avec Jéſus-Chriſt ſon, divin Epoux. C'eſt vraiment en ce jour que la vertu & la ſageſſe feront voir en triomphe leur fermeté inébranlable, & leur force ſupérieure à tous les obſtacles, & apprendront au monde, par l'étonnant exemple que lui donnera cette Princeſſe, que tout le faſte dont il ſe glorifie n'eſt rien en comparaiſon de la véritable & ſolide gloire qui leur eſt propre.

Nous avons nous-même fort à cœur, notre Vénérable Frere, de relever autant qu'il eſt en nous l'éclat & la ſolemnité de ce grand jour, & d'y mettre le comble, en y joignant notre nom Pontifical, puiſque nous ne pouvons le célébrer en perſonne. C'eſt ce qui nous engage à faire pour cette cérémonie ce que nous fîmes l'année

derniere pour celle de la Vêture; & c'eſt avec le plus grand zele & la plus grande affection, que nous vous députons ſpécialement par ces Préſentes, pour recevoir en vos mains les Vœux que la Princeſſe, notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, doit prononcer à ſa Profeſſion, & en vous en chargeant, notre intention, notre Vénérable Frere, eſt que vous ne faſſiez en cela que remplir nos propres fonctions, comme n'agiſſant que pour nous & en notre nom. Par-là, nous voulons ajouter, autant qu'il eſt poſſible, un ſurcroît de dévotion, de dignité & de grandeur à cette action ſi ſainte; & il nous ſemblera y avoir quelque part, en même tems que nous en prenons une ſi grande à la joie qu'en reſſent notre très-cher Fils en Jéſus Chriſt le Roi Très Chrétien, par cette tendreſſe paternelle qui lui rend très-chere la Princeſſe ſa fille.

Or, afin que l'édifiant appareil de cette pompe ſacrée ſoit accompagné d'une ſainte libéralité, nous voulons rendre pleine & entiere la joie commune, ſur-tout de l'Ordre des Carmélites, en leur faiſant part des tréſors ſpirituels qui nous ſont confiés. Ainſi, pour le jour même où vous recevrez les Vœux ſolemnels de la Princeſſe, nous accordons l'Indulgence pléniere, tant à elle qu'à toutes les Religieuſes de ſon Monaſtere, avec extenſion à toutes les Carmélites-Déchauſſées répandues dans toute l'étendue de la France: nous l'accordons auſſi aux Religieuſes Calvairiennes du Monaſtere de Nantes, ſur la demande que nous en fait pour elles, avec inſtance, notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt la Princeſſe Victoire de France, qui les honore de ſa bienveillance, & les prend ſous ſa protection.

Et pour que, dans une conjoncture ſi favorable à la piété, nous rendions encore nos libéralités plus abondantes, nous vous donnons, notre Vénérable Frere, le pouvoir d'accorder la même faveur, ſoit aux Communautés Religieuſes, ſoit aux perſonnes qui, touchées du grand exemple de vertu que leur donne cette pieuſe Princeſſe, & preſſées d'unir leurs actes de dévotion à ceux des autres, vous le demanderont avec de vives inſtances: en quoi vous devez cependant uſer d'une telle réſerve, qu'il n'y ait, dans vos largeſſes, ni profuſion, ni rien qui puiſſe paroître donner aux regles la plus légere atteinte.

Nous enjoignons donc à toutes ces perſonnes, qui ſe ſeront dignement approchées des Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie, de faire, ce jour-là même, de très-ferventes prieres à Dieu, pour l'exaltation de l'Egliſe Catholique, pour notre très-cher Fils en Jéſus-Chriſt le Roi Très Chrétien, pour ſes Enfans, & toute la Famille Royale, pour ſon Royaume très-floriſſant, & ſur-tout pour la Princeſſe qui nous cauſe tant de joie, en ſe conſacrant à l'Epoux des Vierges, pour ne plus vivre que d'une vie cachée en lui, & s'abandonner uniquement à ſa toute-puiſſance. Ainſi nous vous mandons, notre Vénérable Frere, de donner tous vos ſoins, pour que toutes les perſonnes auxquelles nous accordons l'Indulgence pléniere, en ſoient informées en tems convenable: & en témoignage de notre bienveillance Pontificale, nous vous donnons très-affectueuſement notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le dix-ſept Juillet de l'an mil ſept cent ſoixante-onze, le troiſieme de notre Pontificat.

BREF

Au Nonce de Sa Sainteté, auprès du Roi Très-Chrétien.

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apoſtolique.

PAR d'autres Lettres que nous vous avons adreſſées, notre Vénérable Frere, en date du même jour que ces préſentes, nous vous avons fait ſavoir que nous accordons l'Indulgence pléniere aux Carmélites-Déchauſſées, ainſi qu'à d'autres Communautés Religieuſes, & autres perſonnes, pour le jour où vous recevrez les Vœux ſolemnels de notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt la Princeſſe Louiſe-Marie de France. Mais comme elle doit faire les mêmes Vœux entre les mains de la Prieure du Monaſtere quelques jours avant qu'elle les faſſe entre les vôtres, nous avons cru devoir gratifier de nos largeſſes Apoſtoliques le jour conſacré par l'uſage de l'Ordre à cette premiere ſolemnité, ſi ſainte & ſi mémorable. C'eſt donc dans la vue de le rendre encore plus célebre, que nous y attachons l'Indulgence pléniere, & pour la Princeſſe, & pour toutes les Religieuſes du même Monaſtere, qui, ce jour-là même ſe ſeront confeſſées, & recevront la ſainte Communion. Nous vous mandons, notre Vénérable Frere, de leur faire part de cette nouvelle grace, comme d'une marque ſenſible de notre affection paternelle, & de le faire en tems convenable,

pour qu'elles puiſſent en profiter. Et en témoignage de notre bienveillance Pontificale, nous vous donnons très affectueuſement notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le dix-ſept Juillet de l'an mil ſept cent ſoixante-onze, le troiſieme de notre Pontificat. BENOIT STAY.

LETTRE

Au Roi *Très-Chrétien*, *LOUIS XV.*

CLEMENT XIV.

Notre très cher Fils en Jéſus-Chriſt, Salut.

Nous ne trouvons pas de termes pour vous rendre le plaiſir que nous ſentons au fond de notre ame, toutes les fois que nous penſons à votre illuſtre Fille Louiſe-Marie de France, qui en Jéſus-Chriſt eſt auſſi la nôtre. Et c'eſt ce que nous faiſons ſans ceſſe: oui, nous avons continuellement devant les yeux le grand exemple qu'elle nous a donné de vertu, de religion & de ſainteté; exemple qui fait tant d'honneur à notre ſiecle, & le plus illuſtre que nous puiſſions laiſſer à la poſtérité.

Maintenant, ſur-tout, que nous voyons approcher le jour, où cette Princeſſe, après avoir fait le ſaint apprentiſſage de la vie Religieuſe, doit ſe lier à Jéſus-Chriſt ſon Epoux par des

vœux solemnels, vous ne saurez croire, notre très-cher Fils en Jésus-Christ, l'extrême joie qui nous transporte, & le desir qui nous presse de l'épancher dans votre cœur, en y mêlant encore, comme nous l'avons déja fait dans une autre circonstance, le tribut de louanges & d'affection qui vous est dû : car l'événement singulier qui excite notre allégresse, vous intéresse plus que personne, puisque c'est votre chere Fille que vous voyez comblée de graces si extraordinaires, & que vous avez d'ailleurs vous-même beaucoup de part à cette grande œuvre, par la générosité qui vous a fait sacrifier tous vos intérêts aux vues du ciel.

Après tout, que peut il y avoir jamais de plus convenable à vos vues, ou à celles de votre auguste Famille & de tout votre Royaume, que de vous ménager un sûr appui dans les prieres continuelles de celle qui est également dévouée à votre Personne & agréable à Dieu ? On peut donc dire que votre sagesse, autant que votre religion, éclatent dans la conduite que vous tenez, & c'est ce qui nous donne une ferme confiance, que la bonté divine vous fera recueillir de très-grands avantages, tant pour vous personnellement, que pour tout votre Royaume : ainsi nous ne pouvons que vous féliciter de tout notre cœur, du considérable accroissement que vont recevoir par-là votre gloire & votre bonheur. Nous osons même nous associer à la joie qu'éprouve votre cœur paternel ; & certes n'avons-nous pas quelque droit d'y participer d'une maniere distinguée ? Car il est sensible que désormais notre liaison avec notre très chere Fille en Jésus-Christ va devenir plus étroite. Pour en resserrer encore davantage les nœuds, nous voudrions

drions pouvoir assister, & même présider à la Cérémonie dont nous voyons les approches, & recevoir entre nos mains les vœux solemnels de Religion qu'elle va prononcer.

Nous sentons ce desir s'accroître encore, lorsque nous considérons que ce seroit pour nous, notre très-cher Fils en Jésus-Christ, une occasion de vous entretenir, de vous embrasser, de vous montrer sur notre visage même & dans nos yeux, les sentimens dont nous sommes pénétrés pour vous & pour tout ce qui vous appartient, notre tendresse paternelle, l'étendue de notre charité pastorale, &, réciproquement, de recevoir de vous des témoignages sensibles de votre religion, de votre bonté & de votre affection pour notre personne. Mais ce dernier plaisir, nous ne pouvons que le desirer, & tout au plus l'imaginer pour notre consolation. A l'égard des autres avantages, nous trouverons un moyen de nous les procurer malgré notre absence. Nous avons choisi pour nous suppléer notre vénérable Frere l'Archevêque de Damas, & nous lui en avons même donné un pouvoir spécial par des Lettres en forme de Bref, comme nous en avons déja usé, lorsque nous le chargeâmes de nous représenter à la Cérémonie de la Prise d'Habit.

Instruits, comme nous le sommes, que Votre Majesté fut alors satisfaite de ce que nous fîmes pour contribuer, autant qu'il étoit en nous, à la solemnité de cette cérémonie, nous jugeons aisément qu'elle le sera encore beaucoup plus aujourd'hui, puisque dans cette circonstance il s'agit de consommer la grande œuvre, dont la premiere cérémonie n'étoit que l'ébauche. Ainsi nous vous prions instamment de vous prêter à

nos vues avec la bonté & la tendreſſe qui vous eſt ordinaire, de ſorte que nous ne nous appercevions preſque pas d'avoir rien perdu de notre ſatisfaction à cet égard par notre abſence, & que nous ayions la conſolation de voir entiérement payé de retour le tendre & particulier attachement que nous vous portons à vous & à votre Famille Royale. Pour vous donner une preuve plus convaincante de cet attachement, nous accordons dans toute l'effuſion de notre cœur à Votre Majeſté & à toute ſon auguſte Race, notre Bénédiction Apoſtolique, qui eſt le gage de toutes les Bénédictions du ciel.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le quatorze Août mil ſept cent ſoixante-onze, & la troiſieme année de notre Pontificat.

LETTRE

A Madame LOUISE-MARIE DE FRANCE.

CLEMENT XIV.

Notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt.

IL approche, ce jour le plus heureux & le plus beau de votre vie, ce jour où en prononçant des vœux ſolemnels, vous allez devenir la chaſte épouſe de Jéſus-Chriſt, & lui conſacrer, par un dévouement ſans réſerve, toutes vos actions, toutes vos eſpérances, tous vos deſirs, en un mot, toute votre vie.

Nous fûmes ravis, notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, & nous applaudîmes à votre foi, dès l'inſtant que voyant à découvert la vanité du ſiecle, vous renonçâtes aux grandeurs pour vous retirer dans la pieuſe maiſon des Carméli tes, y prendre l'habit religieux, & commencer en quelque ſorte l'apprentiſſage d'une vie pleine de ſainteté.

Mais aujourd'hui notre joie eſt à ſon comble, par la fermeté que vous faites paroître dans vos réſolutions, & dont vous allez bientôt donner un témoignage éclatant par votre Profeſſion publique. Nous rendons en notre particulier les plus vives actions de graces à Dieu, pour avoir bien voulu vous appeller à lui du ſein des délices qui environnent le trône, & vous avoir marquée de ſon ſceau par une vocation auſſi extraordinaire qu'édifiante. Ce bienfait de ſa miſéricorde eſt d'autant plus ſignalé, que vous occupiez un rang plus éminent dans le monde, & que votre ame eſt maintenant pénétrée d'une piété plus vive, d'une humilité plus profonde, d'une charité plus ardente. Courage, notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt: regardez comme le plus beau, comme le plus grand de vos jours, comme un jour auquel toutes les fêtes du ſiecle n'ont rien de comparable, celui où docile aux inſpirations de la grace, vous vous abandonnerez toute entiere à la conduite de Dieu, & vous vous engagerez à ſon ſervice par des vœux ſolemnels, qui feront toute votre vie un aſſujettiſſement continuel à ſa volonté. Plût au ciel qu'il nous fût poſſible d'aſſiſter à cette auguſte cérémonie, & d'être non-ſeulement le témoin, mais encore le miniſtre d'un ſi héroïque ſacrifice! Mais, quoique ce bonheur nous ſoit refuſé, nous

ne laiſſerons pas d'en jouir, autant qu'il eſt en nous, en nous faiſant repréſenter par notre vénérable Frere l'Archevêque de Damas, notre Nonce ordinaire. Ce fut déja par ſes mains que nous vous revêtîmes de l'habit ſacré; ce ſera encore dans les ſiennes que nous recevrons vos vœux; & pour ajouter à l'éclat & à la joie d'un ſi beau jour, nous le chargeons de vous accorder des Indulgences plénieres, que nous avons tirées à cet effet du tréſor de l'Egliſe. A cette marque de la tendreſſe paternelle qui nous anime, nous joignons un autre ſouhait qui vous en offre un nouveau témoignage. Ce ſouhait eſt que nous ayons de jour en jour encore plus de ſujet de nous réjouir, & de remercier Dieu à votre occaſion. N'en doutez pas; notre allégreſſe ſera extrême d'apprendre que Dieu vous fait la grace d'avancer ſans ceſſe dans la carriere où vous êtes entrée, & que votre vie acquiert plus d'éclat, par l'exemple de toutes les vertus, & ſurtout de l'humilité évangélique. L'humilité! oui, notre très-chere Fille, vous devez ne vous glorifier de rien en vous-même, mais reconnoître que vous tenez tout de Dieu: vous devez mettre toute votre eſpérance en ſa miſéricorde; vous défier de vos forces; ne point vous appuyer ſur vos propres mérites, mais uniquement ſur la grace divine, votre véritable ſoutien; vous devez trembler à la vue de votre foibleſſe, & en même tems vous croire capable de tout en celui qui vous fortifie, & ne ceſſer de recourir à la ſource de toute ſainteté. Ces ſentimens bien gravés dans votre ame, répandront la modeſtie chrétienne dans tout votre extérieur; par une ſuite naturelle, à l'ombre de cette humilité, la charité jettera en vous de profondes

racines, & vous fera produire les fruits les plus abondans de toutes ſortes de vertus. Ce que nous vous diſons, n'eſt point par forme d'avis ni d'exhortations (nous penſons bien que vous n'en avez pas beſoin); mais c'eſt uniquement pour vous rendre de plus en plus précieux le genre de vie auquel Dieu vous a appellé. Il vous reſte, notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, à vous faire un devoir capital de montrer toujours beaucoup de reconnoiſſance à votre auguſte Pere, qui vous aime ſi tendrement, & qui a tant fait pour vous, de demander pour lui à Dieu, inceſſamment & avec ferveur, la ſanté, le véritable & éternel bonheur, la proſpérité de ſon vaſte Empire, de ſes Enfans, & de toute ſa Famille Royale. A notre égard, ſi nous oſons réclamer les droits que nous donne notre tendreſſe, nous vous conjurons d'attirer ſur nous, qui ſommes en Jéſus-Chriſt votre ſecond Pere, les regards favorables du Seigneur, & de le prier ſans ceſſe pour l'Egliſe confiée à notre ſollicitude. Vous devez vous intéreſſer plus que jamais à cette Egliſe, aujourd'hui que vous lui tenez en quelque ſorte de plus près. Soyez perſuadée de votre côté, que nous ne ceſſerons de demander à Dieu qu'il béniſſe vos pieuſes réſolutions, en vous faiſant croître en ſainteté & en vertus. Recevez pour gage de notre affection paternelle, notre Bénédiction Apoſtolique, que nous vous donnons de tout notre cœur, ainſi qu'à tout l'Ordre des Carmélites, dont vous allez être Membre.

Donné à Rome, à Sainte-Marie Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le quatorze Août mil ſept cent ſoixante-onze, la troiſieme année de notre Pontificat.

BREF

DE NOTRE SAINT PERE LE PAPE

CLEMENT XIV,

Pour la Suppreſſion des Jéſuites.

CLEMENT XIV, PAPE,

Pour Mémoire perpétuelle.

JESUS-CHRIST, Notre Seigneur & Rédempteur, prédit par le Prophete comme le Prince de la paix, qu'il a premiérement annoncée aux Paſteurs par la voix des Anges en venant au monde, & qu'enſuite il a lui-même pluſieurs fois donnée & laiſſée à ſes Diſciples, après avoir tout réconcilié à Dieu le Pere, pacifiant par ſon ſang répandu ſur la croix toutes choſes au Ciel & ſur la terre, a confié ſon miniſtere de paix & les paroles de réconciliation aux Apôtres, afin qu'agiſſant au nom de Jeſus-Chriſt, qui n'eſt point un Dieu de diſſenſion, mais un Dieu d'amour & de paix, ils annonçaſſent la paix à tout l'univers, & employaſſent leur zele & leurs travaux, principalement pour que tous les Régénérés en Jéſus-Chriſt fuſſent ſoigneux de garder l'unité d'eſprit dans le lien de la paix, & ne fiſſent qu'un corps & qu'une ame, comme ils ſont tous appellés à l'eſpérance d'une ſeule & même vocation, à laquelle on ne peut atteindre, ainſi que

s'exprime Saint Grégoire le Grand, ſi l'on n'y court uni d'eſprit avec ſon prochain.

Auſſi-tôt que nous avons été élevés, avec un mérite abſolument inférieur, à cette Chaire de Pierre, nous nous ſommes ſouvenus que c'eſt à nous que le Ciel a particuliérement confié cette parole & ce miniſtere de réconciliation. Jour & nuit nous avons eu le devoir qu'il nous impoſe préſent aux yeux & profondément gravé dans le cœur, & nous nous efforçons aujourd'hui de le remplir ſelon nos forces, implorant pour cela aſſiduement l'aide de Dieu, qui veuille nous inſpirer des penſées & des conſeils de paix, à nous & à tout ſon troupeau, & nous ouvrir le chemin le plus ſûr & le plus ferme pour parvenir à un but ſi deſirable.

Sachant de plus que nous avons été établis par un décret divin ſur les Peuples & les Royaumes, pour qu'en cultivant la Vigne de Sabaoth, & en conſervant l'Edifice de la Religion Chrétienne, dont Jéſus-Chriſt eſt la pierre angulaire, nous arrachions, détruiſions, perdions, diſſipions, édifions & plantions: de même que nous avons cru ne devoir rien négliger de ce qu'il convient de planter & d'édifier pour le repos & la tranquillité de la République Chrétienne, auſſi avons-nous toujours l'intention & la volonté conſtante, d'être également prêts & diſpoſés, d'abord que le lien de la charité mutuelle l'exige, d'arracher & de détruire même ce qui nous ſeroit le plus agréable, & dont nous ne pourrions nous paſſer ſans le plus grand chagrin & la plus vive douleur.

On ne doit point douter que les Ordres Religieux, qui ont procuré à l'Egliſe univerſelle tant d'ornemens, de ſecours & d'avantages,

n'occupent preſque le premier rang parmi les cauſes qui contribuent le plus à ſa proſpérité. C'eſt pour cela que ce Siege Apoſtolique les a non-ſeulement approuvés & ſoutenus par ſa protection, mais qu'il les a auſſi agrandis en les comblant de beaucoup de bienfaits, d'exemptions, de privileges & de puiſſance, afin d'enflammer leur zele & de les rendre de plus en plus jaloux de cultiver la piété & la Religion, de former les peuples aux bonnes mœurs par leurs paroles & leurs exemples, & de conſerver & affermer l'unité de la foi parmi les Fideles. Mais quand il eſt arrivé que le Peuple Chrétien n'a plus retiré de quelques-uns de ces Ordres, l'abondance de fruits qu'on ſe promettoit de leur établiſſement, & qu'au lieu d'apporter les biens les plus deſirés, ils ont au contraire paru nuiſibles & plus propres à troubler la tranquillité des peuples qu'à la procurer; le même Siege Apoſtolique qui avoit donné ſes ſoins à les fonder, & qui avoit interpoſé ſon autorité en leur faveur, n'a point balancé, ſoit à les fortifier par de nouvelles loix, ſoit à les rappeller à l'auſtérité de leur vie primitive, ſoit à les diſſoudre & les abolir entiérement.

De-là vient qu'Innocent III, notre Prédéceſſeur, ayant obſervé que la trop grande diverſité d'Ordres Réguliers, introduiſoit une grande confuſion dans l'Egliſe de Dieu, il a défendu fortement, dans le quatrieme Concile-Général de Latran, d'inventer à l'avenir aucun nouvel Ordre Religieux, voulant que nul n'entrât dorénavant dans aucune autre Religion, que celles qui étoient approuvées, & il a de plus ordonné, que quiconque deſireroit fonder une nouvelle Maiſon Religieuſe, ſeroit tenu de la conformer

à une des Regles & un des Inſtituts dès-lors approuvés. En conſéquence, il n'a plus été aucunement permis d'établir une nouvelle Religion, ſans la permiſſion ſpéciale du Pontife Romain, & cela avec raiſon: car comme les nouvelles Congrégations ſont inſtituées en vue d'une plus grande perfection, le Saint Siege Apoſtolique doit examiner préalablement le genre de vie propoſé, & le peſer avec attention, de peur que ſous l'apparence d'un plus grand bien, il ne s'éleve dans l'Egliſe beaucoup d'inconvéniens, & peut-être auſſi beaucoup de maux.

Cependant, malgré la ſageſſe du Décret d'Innocent III, non-ſeulement les ſollicitations importunes de pluſieurs Supplians qui ont obſédé le Siege Apoſtolique, en ont extorqué l'approbation de quelques Ordres Réguliers; mais auſſi une témérité préſomptueuſe a produit comme une multitude effrénée d'Ordres qui ne ſont point encore approuvés, ſur-tout de Mendians. De quoi le Pape Grégoire X, auſſi notre Prédéceſſeur, étant parfaitement informé, il a renouvellé, dans le Concile Général de Lyon, la conſtitution d'Innocent III, & fait des prohibitions encore plus étroites à toute perſonne, d'établir à l'avenir un nouvel Ordre ou nouvelle Religion, & d'en prendre l'habit. Il a aboli à perpétuité, les Ordres Religieux en général, & même les Ordres Mendians qui avoient été établis après le Concile de Latran, & qui n'avoient point mérité d'être confirmés par le Saint Siege: & à l'égard des nouveaux Ordres confirmés par le Saint Siege, il permit à ceux qui en avoient fait profeſſion, d'y perſévérer s'ils le vouloient, pourvu qu'ils n'admiſſent plus perſonne à y faire profeſſion, n'acquiſſent plus ni maiſon ni fonds,

& n'aliénaſſent pas, ſans une permiſſion ſpéciale du Saint Siege, ceux dont ils étoient en poſſeſſion. Il réſerva tous ces biens à la diſpoſition du Siege Apoſtolique, pour le ſecours de la Terre Sainte, & des pauvres, ou pour être appliqués à d'autres œuvres pies, par les Ordinaires des lieux, ou par ceux à qui le Saint Siege en donneroit la commiſſion. Il interdit abſolument à tous ceux de ces Ordres, le miniſtere de la Prédication, comme celui de la Confeſſion, & juſqu'au pouvoir d'enterrer ceux qui n'étoient pas de leur Ordre. Il déclara néanmoins dans cette conſtitution, n'y point comprendre les Ordres des Prêcheurs & des Mineurs, que leur utilité manifeſte dans toute l'Egliſe, avoit fait approuver. Il voulut encore que les Ordres des Hermites de Saint Auguſtin, & des Carmes, ſubſiſtaſſent dans leur entier, parce que leur Inſtitution avoit précédé le Concile Général de Latran. Enfin, il accorda aux Individus des Ordres compris dans cette conſtitution, une permiſſion générale de paſſer dans les autres Ordres approuvés, de maniere cependant qu'un Ordre ne pourroit paſſer en entier dans un autre, ni tout un Couvent avec ſes poſſeſſions, dans un autre Couvent, ſans avoir obtenu du Siege Apoſtolique une permiſſion ſpéciale.

D'autres Pontifes Romains, nos Prédéceſſeurs, dont il ſeroit trop long de rapporter les Décrets, ont marché ſur ces traces, ſelon les circonſtances des tems. Entre autres le Pape Clément V, auſſi notre Prédéceſſeur, par ſes Lettres du 2 Mai 1312, ſcellées en plomb, a ſupprimé & totalement éteint l'Ordre Militaire des Templiers, à cauſe de la mauvaiſe réputation où il étoit actuellement, quoiqu'il eût été légitimé-

ment confirmé, qu'il eût d'ailleurs rendu à la République Chrétienne des ſervices ſi éclatans, que le Siege Apoſtolique l'avoit comblé de biens, de privileges, de pouvoirs, d'exemptions & de permiſſions; & malgré que le Concile de Vienne, qu'il avoit chargé de l'examen de l'affaire, eût été d'avis de s'abſtenir de porter un Jugement formel & définitif.

Saint Pie V, pareillement notre Prédéceſſeur, dont l'Egliſe Catholique honore & révere avec dévotion l'illuſtre Sainteté, a éteint & aboli entiérement l'Ordre Régulier des Freres Humiliés, antérieur au Concile de Latran, & approuvé par les Pontifes Romains, d'heureuſe mémoire, Innocent III, Honoré III, Grégoire IX & Nicolas V; parce que leur déſobéiſſance aux Décrets Apoſtoliques, & leurs diſſentions inteſtines & extérieures, ne laiſſoient plus lieu d'eſpérer de leur part le retour à la vertu; & auſſi parce que pluſieurs Membres de cet Ordre, avoient criminellement conſpiré contre la vie de St. Charles Borromée, Cardinal de la Sainte Egliſe Romaine, Protecteur & Viſiteur Apoſtolique de leur Ordre.

Le Pape Urbain VIII, auſſi notre Prédéceſſeur, dont la mémoire eſt digne de ſouvenir, a ſupprimé, par ſes Lettres en forme de Bref du 6 Février 1626, la Congrégation des Freres Conventuels Réformés, approuvée ſolemnellement par le Pape Sixte V, d'heureuſe mémoire, également notre Prédéceſſeur, duquel elle avoit reçu beaucoup de bienfaits & de faveurs, parce qu'ils n'avoient point produit de fruits ſpirituels dans l'Egliſe de Dieu; & qu'au contraire, il s'étoit élevé pluſieurs différends entre eux & les Freres Conventuels non-Réformés.

Il accorda & aſſigna les maiſons, les couvens, les meubles, effets, biens-fonds, droits & actions, appartenans à ladite Congrégation, à l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels de Saint François, à l'exception cependant de la maiſon de Naples & de celle de Saint Antoine de Padoue de Rome, qu'il appliqua & incorpora à la Chambre Apoſtolique, en en réſervant la diſpoſition à lui & à ſes Succeſſeurs. Enfin il permit aux Freres de ladite Congrégation ſupprimée d'entrer chez les Freres de S. François, dits Capucins ou de l'Obſervance.

Le même Pape Urbain VIII, par d'autres Lettres, pareillement en forme de Bref, en date du 2 Décembre 1643, a ſupprimé, éteint & aboli à perpétuité, l'Ordre Régulier de S. Ambroiſe & S. Barnabé-au-Bois. Il ſoumit les Réguliers dudit Ordre ſupprimé, à la juriſdiction & à la correction des Ordinaires des lieux, & il leur permit de paſſer dans d'autres Ordres Réguliers, approuvés par le Siege Apoſtolique. Le Pape Innocent X, auſſi notre Prédéceſſeur, confirma ſolemnellement cette ſuppreſſion, par ſes Lettres ſcellées en plomb du premier Avril, de l'an de l'Incarnation de notre Seigneur 1645. De plus, il ramena à l'état ſéculier les Bénéfices, Maiſons & Monaſteres dudit Ordre, qui étoient auparavant Réguliers, & les déclara Séculiers dès le moment & à l'avenir.

Le même Innocent X, notre Prédéceſſeur, par ſes Lettres expédiées en forme de Bref, du 16 Mars 1645, a réduit les Réguliers de l'Ordre des Pauvres de la Mere de Dieu, des Ecoles-Pies, en ſimple Congrégation, ſans émiſſion d'aucuns vœux, à l'inſtar de la Congrégation des Prêtres Seculiers de l'Oratoire de S.

Philippe de Néri, établis à Rome dans l'Eglise de Ste. Marie *in Vallicellâ*, à cause des grands troubles survenus entre eux, quoique cet Ordre eût été solemnellement approuvé, après un mûr examen, par le Pape Grégoire XV, notre Prédécesseur. Il accorda aux Réguliers de cet Ordre, la permission de se transférer dans toute autre Religion approuvée. Il leur défendit de recevoir des Novices, & d'admettre à faire profession ceux qui étoient reçus. Enfin il transporta totalement aux Ordinaires des lieux la Supériorité & la Juridiction qui avoient été jusqu'alors entre les mains du Ministre-Général, des Visiteurs & des autres Supérieurs; ce qui s'exécuta entiérement pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin ce Siege Apostolique ayant reconnu l'utilité de cet Institut, le rappella à l'ancienne forme des vœux solemnels, & lui rendit la forme d'un Ordre Régulier parfait.

Par de semblables Lettres en forme de Bref, du 29 Octobre 1630, le même Innocent X, notre Prédécesseur, a supprimé totalement l'Ordre de S. Basile des Arméniens, aussi à cause des discordes & des dissentions survenues. Il obligea les Réguliers de cet Ordre de prendre l'habit séculier, & de se soumettre en tout à la jurisdiction & à l'obéissance des Ordinaires des lieux, en leur assignant une pension suffisante pour leur subsistance, sur les revenus des Couvens supprimés, & en leur accordant la faculté de se transférer dans toute autre Religion approuvée.

Pareillement, le même Innocent X, notre Prédécesseur, ayant considéré qu'on ne pouvoit plus espérer de recueillir dans l'Eglise aucuns

fruits ſpirituels de la Congrégation Régulière des Prêtres du Bon Jeſus, il l'a éteinte pour toujours, par ſes Lettres du 22 Juin 1651, expédiées en forme de Bref; il en a ſoumis les Membres à la juriſdiction des Ordinaires des lieux, en leur aſſignant une penſion ſuffiſante ſur les revenus de la Congrégation ſupprimée, & en les autoriſant à paſſer dans un autre Ordre Régulier approuvé par le Siege Apoſtolique; & il s'eſt réſervé d'appliquer les biens de ladite Congrégation à d'autres uſages pieux.

Enfin, le Pape Clément IX, d'heureuſe mémoire, auſſi notre Prédéceſſeur, voyant que trois Ordres Réguliers, celui des Chanoines Réguliers de S. George *in Alga*, celui des Hiéronimites de Léſoli, & celui des Jéſuates inſtitué par S. Jean Colomban, n'apportoient que peu ou point d'utilité & d'avantage au Peuple Chrétien, & qu'on n'en pouvoit mieux eſpérer, il forma la réſolution de les éteindre & ſupprimer, & il l'exécuta par ſes Lettres du 6 Décembre 1668, expédiées en pareille forme de Bref; & à la requiſition de la République de Véniſe, il voulut que leurs revenus, qui étoient aſſez conſidérable, fuſſent employés aux frais néceſſaires de la guerre de Candie contre les Turcs.

Dans ces arrangemens & dans leur exécution, nos Prédéceſſeurs ont toujours préféré la méthode qui leur a paru la plus ſage & la plus propre à fermer la porte aux diſcuſſions, & à écarter toute diſſention & toute animoſité des partis. Ainſi négligeant les formalités pénibles & embarraſſantes qui ſont d'uſage dans les Tribunaux judiciaires, ils n'ont conſulté que les Loix de la prudence, & ont exécuté ces opérations en vertu de la plénitude de puiſſance qu'ils ont reçue,

comme Vicaires de Jéſus-Chriſt ſur la terre, & comme ſuprêmes modérateurs de la République chrétienne, ſans donner aux Ordres Réguliers, deſtinés à la ſuppreſſion, la faculté de ſuivre les voies de droit, de repouſſer les accuſations les plus graves, & de détruire les motifs qui avoient engagé à prendre une telle réſolution.

Ayant donc devant les yeux ces exemples & d'autres, qui ſont parmi tous les hommes du plus grand poids & de la plus grande autorité, & étant embraſés du deſir ardent de procéder avec confiance & ſûreté dans la délibération dont nous allons parler, nous n'avons épargné ni ſoins ni recherches pour découvrir & examiner tout ce qui a rapport à l'origine, au progrès & à l'état actuel de l'Ordre Régulier, appellé vulgairement *la Société de Jéſus*; & nous avons reconnu qu'il a été inſtitué par ſon ſaint Fondateur, pour travailler au ſalut des ames, à la converſion des Hérétiques, & particuliérement à celle des Infideles, & enfin pour le plus grand accroiſſement de la piété & de la Religion; & que pour parvenir plus facilement & plus heureuſement à cette fin ſi deſirée, il a été conſacré à Dieu par le vœu de la pauvreté Evangélique la plus étroite, tant en commun qu'en particulier, à l'exception ſeulement des Colleges d'étude ou de ſciences, à qui l'on permit de poſſéder des revenus, à condition que la Société n'en pourroit rien employer, ni convertir à ſon profit, à ſes beſoins ou à ſes uſages.

C'eſt à ces conditions & ſous d'autres Loix auſſi ſacrées, que Paul V approuva la Société de Jéſus pour la premiere fois, par ſes Lettres ſcellées en plomb, expédiées le 27 Septembre de l'an de l'Incarnation de notre Seigneur 1540,

& qu'il lui accorda le pouvoir de dreſſer des Statuts & des Réglemens qui pourvuſſent ſolidement à ſa ſûreté, à ſon maintien & à ſon gouvernement. Et quoique le même Paul, notre Prédéceſſeur, eût d'abord très-étroitement limité le nombre de ſes Membres à ſoixante ſeulement, cependant, par d'autres Lettres auſſi ſcellées en plomb, du 28 Février 1543, il laiſſa l'entrée de cette Société libre à tous ceux que ſes Chefs trouveroient avantageux ou néceſſaires d'y admettre. Enfin en 1549, le 15 Novembre, le même Paul, notre Prédéceſſeur, donna, par ſes Lettres en forme de Bref, des privileges nombreux & très-amples à cette Société, par leſquels l'Indult déja accordé à ſes Supérieurs-Généraux, de recevoir vingt Prêtres Coadjuteurs ſpirituels, & de leur communiquer les mêmes graces, pouvoirs & autorité dont les Profès étoient revêtus, fut étendu indéfiniment à tous ceux que leſdits Supérieurs Généraux en trouveroient dignes. Et de plus, il exempta & affranchit de toute ſupériorité, juriſdiction & correction de tous Ordinaires, la Société & tous ſes Membres, avec ſes biens, qu'il mit ſous ſa protection & ſous celle du Siege Apoſtolique.

Nos autres Prédéceſſeurs n'ont pas exercé moins de libéralité & de munificence envers cette Société. Car il eſt conſtant que Jules III, Paul IV, Pie IV & V, Grégoire XIII, Sixte V, Grégoire XIV, Clément VIII, Paul V, Léon XI, Grégoire XV, Urbain VIII, & pluſieurs autres Pontifes Romains ont confirmé les anciens privileges, ou les ont augmentés ou expliqués par les déclarations les plus authentiques.

Il paroît cependant manifeſtement, par la teneur & les expreſſions des Conſtitutions Apoſtoliques,

bliques, que presque dès l'origine de cette Société, on y avoit vu pulluler des semences de discordes & de jalousies, non-seulement entre les propres Membres, mais encore avec les autres Ordres Réguliers, le Clergé Séculier, les Académies, les Universités, les Ecoles publiques de Belles-Lettres, & jusqu'avec les Princes dans les Etats desquels elle avoit été reçue; & que ces contestations & ces dissentions ont eu pour objet, tantôt la qualité & la nature des vœux, le tems d'admettre à leur émission, le pouvoir d'expulser de l'Ordre, la réception aux Ordres sacrés sans titre sacerdotal & sans vœux solemnels, contre les Décrets du Concile de Trente & ceux de Pie V, notre Prédécesseur de sainte mémoire; tantôt la puissance absolue que le Supérieur-Général s'attribuoit, & d'autres points concernant le gouvernement de la Société; tantôt divers articles de doctrine, les écoles, les exemptions, & les privileges que les Ordinaires des lieux, & d'autres personnes constituées en dignité Ecclésiastique ou Séculiere, prétendoient préjudicier à leur juridiction & à leurs droits. Enfin il y a eu à la charge des Membres de la Société des accusations très-graves, qui n'ont pas peu troublé la paix & la tranquillité de la République Chrétienne.

Beaucoup de plaintes, appuyées de l'autorité de plusieurs Princes, ont été portées contre la Société, & déférées à Paul IV, Pie V, & Sixte V. Du nombre de ces Princes fut le Roi Catholique d'Espagne, Philippe II, d'illustre mémoire, qui fit représenter à Sixte-Quint, notre Prédécesseur, les raisons très-graves qu'il avoit de se plaindre de la Société; les réclamations portées devant lui par les Inquisiteurs d'Espagne

contre ſes privileges immodérés, & la forme de ſon régime; & enfin des chefs de conteſtation confirmés par l'aveu de pluſieurs Membres de la Société des plus célebres par leur doctrine & leur piété; & il l'engagea à nommer des Commiſſaires pour procéder à une viſite Apoſtolique.

Le même Sixte V, notre Prédéceſſeur, acquieſça à la réquiſition & aux inſtances du Roi Philippe, qui lui avoient paru fondées ſur la plus grande équité, & il choiſit pour exercer la charge de Viſiteur Apoſtolique, un Evêque généralement renommé pour ſa prudence, ſa vertu & ſa doctrine, & de plus il établit une Congrégation de Cardinaux qui devoient s'occuper ſoigneuſement de cet ouvrage; mais une mort prématurée ayant enlevé ce Pontife, ſon projet ſalutaire s'évanouit & n'eut aucun effet. Le Pape Grégoire XIV, d'heureuſe mémoire, ayant été élevé à la ſuprême dignité de l'Apoſtolat, approuva de nouveau l'inſtitut de la Société de la maniere la plus ample, par ſes Lettres ſcellées en plomb, expédiées le 28 Juin de l'an de l'Incarnation de notre Seigneur 1591, & il ratifia & confirma tous les privileges que ſes Prédéceſſeurs lui avoient accordés; ſur-tout celui qui lui permettoit d'expulſer de ſon corps & de congédier ſes Membres, ſans employer les formes juridiques, c'eſt-à-dire, ſans aucune enquête préalable, ſans dreſſer aucuns actes, ſans obſerver aucun ordre judiciaire, ſans garder les délais même eſſentiels, vu la vérité du fait ſeulement, & n'ayant égard qu'à la faute, au motif raiſonnable, aux perſonnes & aux autres circonſtances. Il impoſa ſur ceci le plus profond ſilence, & défendit, ſous peine d'excommunication majeure, d'attaquer directement ou indirecte-

ment, l'Inſtitut de ladite Société, & ſes conſtitutions ou décrets, & même d'y rien changer, de quelque maniere que ce fût. Il laiſſa cependant à tous le droit de propoſer & de repréſenter ce qu'ils eſtimeroient devoir être ajouté, retranché ou changé, mais à lui ſeulement, ou aux Pontifes Romains qui ſiégeroient après lui, ſoit immédiatement, ſoit par les Légats ou Nonces du Siege Apoſtolique.

Mais bien loin que tout cela ſuffît pour appaiſer les plaintes & les cris contre la Société, au contraire, preſque tout l'univers fut de plus en plus rempli de diſputes les plus fâcheuſes, à l'occaſion de ſa doctrine, que pluſieurs déférerent, comme oppoſée à la foi orthodoxe & aux bonnes mœurs. Les diſſentions étrangeres & domeſtiques s'animerent davantage, & les accuſations ſe multiplierent contre la Société, à qui l'on imputa particuliérement d'être trop avide des biens de la terre. De-là naquirent ces troubles aſſez connus de tout le monde, qui ont tant affligé & moleſté le Siege Apoſtolique; de-là les réſolutions de pluſieurs Princes contre la Société. C'eſt pourquoi, deſirant obtenir du Pape Paul V, notre Prédéceſſeur, d'heureuſe mémoire, une nouvelle confirmation de ſon Inſtitut & de ſes privileges, elle fut contrainte de lui demander qu'il voulût bien ratifier & confirmer, par ſon autorité, quelques Décrets portés dans ſa cinquieme Aſſemblée générale, qui ſe trouvent tranſcrits dans les Lettres ſcellées en plomb, expédiées à ce ſujet le 4 Septembre de l'an de l'Incarnation de notre Seigneur 1606. On lit expreſſément dans ces Décrets, que tant les inimitiés & les troubles domeſtiques entre les Membres de la Compagnie, que les plaintes &

les demandes des étrangers contre elle, avoient porté l'Assemblée à dresser le statut suivant: „ Comme notre Société, suscitée par le Seigneur pour la propagation de la foi & le gain „ des ames, peut, sous l'étendard de la croix, „ parvenir heureusement à cette fin qu'elle se „ propose, à l'avantage de l'Eglise & l'édification du prochain, en employant des moyens „ conformes à son Institut, qui sont les armes „ spirituelles, ainsi elle empêcheroit ces bons „ effets, & s'exposeroit à de très-grands dangers, si elle s'occupoit des affaires du siecle, „ & de ce qui appartient à la politique & au „ Gouvernement de l'Etat: il a donc été très-„ sagement statué par nos anciens, que servant „ dans la milice du Seigneur, nous ne nous impliquerions point dans des choses qui repugnent à notre profession. Et comme sur-tout „ en ces tems très-dangereux, peut-être par la „ faute de quelques uns des nôtres, soit ambition, soit zele indiscret, notre Religion est „ mal renommée en plusieurs lieux, & auprès „ de différens Princes, dont cependant le Pere „ Ignace, de sainte mémoire, avoit cru que „ pour obéir à Dieu, nous devions conserver „ l'amour & la bienveillance: la bonne odeur de „ J. C. étant nécessaire pour porter des fruits: „ l'Assemblée a été d'avis qu'il falloit s'abstenir „ de toute apparence de mal, & obvier, autant „ qu'il se pourra, aux plaintes mêmes qui n'auroient que de faux soupçons pour fondement. „ C'est pourquoi, par le présent Décret, elle „ interdit sérieusement & sévérement à tous les „ nôtres, de s'immiscer en aucune maniere dans „ les affaires publiques, quand même ils en seroient invités, ou y seroient attirés, & leur

„ défend de ſe laiſſer détourner de l'Inſtitut „ par quelques prieres ou perſuaſions que ce „ ſoit. Et elle a recommandé aux Peres Définiteurs de déterminer avec ſoin les remedes „ les plus efficaces, pour guérir le mal où il „ peut être beſoin."

Nous avons obſervé certainement, avec la plus grande douleur, que ces remedes & beaucoup d'autres employés depuis, n'ont presque point eu ni la vertu ni la force de déraciner & diſſiper tant de troubles, d'accuſations & de plaintes contre ladite Société, & que c'eſt en vain que s'en ſont occupés nos autres Prédéceſſeurs Urbain VIII, Clément IX, X, XI, & XII, Alexandre VII, & VIII, Innocent X, XI, XII, XIII, & Benoît XIV, qui ont tâché de rétablir dans l'Egliſe la tranquillité deſirée, en publiant pluſieurs conſtitutions très-ſalutaires, tant ſur les affaires ſéculieres interdites à la Société, ſoit hors, ſoit à l'occaſion des Miſſions, que ſur ſes diſſentions très-graves, & ſes querelles avec les Ordinaires, les Ordres Réguliers, les lieux pieux & les Communautés de tout genre, allumées par elle en Europe, en Aſie & en Amérique, au grand détriment des ames & à l'étonnement des peuples; comme auſſi touchant l'interprétation & la pratique de rits payens obſervés en certains endroits, en omettant ceux qui ſont duement approuvés par l'Egliſe univerſelle; touchant l'uſage & l'explication de ſentimens que le Siege Apoſtolique a proſcrits avec raiſon, comme ſcandaleux & manifeſtement nuiſibles à la meilleure diſcipline des mœurs; & enfin touchant d'autres matieres également de la plus grande importance, & particuliérement néceſſaires pour conſerver ſans tache la pureté des dogmes chré-

tiens : d'où tant de notre âge que du tems passé, il est résulté nombre d'inconvéniens & de préjudices, tels que des troubles & des tumultes dans des pays Catholiques, & des persécutions contre l'Église dans plusieurs Provinces d'Asie & d'Europe. Enfin nos Prédécesseurs ont éprouvé de grands chagrins à l'occasion de cette Société, particuliérement le Pape Innocent XI, de pieuse mémoire, qui pressé par la nécessité, en vint jusqu'à interdire à la Société d'admettre des novices à en prendre l'habit : le Pape Innocent XIII, qui se vit forcé de la menacer de la même peine : & enfin le Pape Benoit XIV, dont la mémoire est récente, qui jugea devoir ordonner une visite des Maisons & des Colleges situés dans les Etats de notre très-cher Fils en J. C. le Roi Très-Fidele de Portugal & des Algarves. Le Siege Apostolique n'a retiré aucune consolation, ni la Société aucun secours, ni la République Chrétienne aucun avantage des dernieres Lettres Apostoliques où l'Institut de la Société de Jesus est beaucoup loué & approuvé, lesquelles, pour me servir d'une expression employée par notre Prédécesseur Grégoire X, dans le Concile Œcuménique de Lyon, cité ci-dessus, ont été plutôt extorquées qu'impétrées de notre Prédécesseur immédiat le Pape Clément XIII, d'heureuse mémoire.

Après tant d'orages & de si cruelles tempêtes, tous les gens de bien espéroient voir bientôt luire le jour si desiré qui devoit ramener une tranquillité & une paix parfaite ; mais tandis que Clément XIII, notre Prédécesseur, fut assis sur la Chaire de St. Pierre, il survint des tems encore plus agités & plus difficiles, car les cris & les plaintes contre la Société redoublerent tous

les jours de plus en plus. Il s'éleva dans quelques endroits des tumultes, des diviſions & des ſcandales très-dangereux, qui relâchant & rompant le lien de la charité chrétienne, enflammerent violemment parmi les Fideles l'eſprit de parti, les haines & les inimitiés. Le péril devint ſi preſſant, que ceux même dont on célebre par-tout, comme un droit héréditaire, l'antique piété & la libéralité envers la Société, ſavoir, nos très-chers Fils en J. C. les Rois de France, d'Eſpagne, de Portugal & des Deux-Siciles, ont été contraints de renvoyer & d'expulſer les Membres de la Société, de leurs Royaumes, Etats & Provinces, jugeant que ce remede extrême étoit abſolument néceſſaire pour empêcher les Peuples Chrétiens de ſe provoquer, de s'attaquer & de ſe déchirer dans le ſein de l'Egliſe notre Sainte Mere.

Mais ces très-chers Fils en J. C. étant perſuadés que ce remede ne pouvoit être durable & propre à réconcilier l'univers Chrétien, à moins que la Société entiere ne fût tout-à-fait éteinte & ſupprimée, ils ont expoſé au dit Pape Clément XIII, notre Prédéceſſeur, leurs deſirs & leur volonté; & réuniſſant leur autorité, leurs prieres & leurs vœux, ils l'ont requis d'employer ce moyen efficace de pourvoir à la ſûreté perpétuelle de leurs ſujets & au bien de l'Egliſe univerſelle de J. C. Mais la mort de ce Pontife arrivée contre l'attente de tout le monde, empêcha entiérement le cours & la conſommation de cette affaire. La clémence divine nous ayant placés ſur la même Chaire de Pierre, les mêmes vœux, demandes & prieres nous ont été adreſſés, & pluſieurs Evêques & autres perſonnages très-diſtingués par leurs dignités, leur doctrine

& leur Religion, nous ont fait auſſi connoître leurs deſirs & leurs ſentimens.

Cependant, pour prendre le parti le plus ſûr dans une affaire auſſi grave & d'une auſſi grande importance, nous avons jugé que nous avions beſoin d'un long eſpace de tems, non ſeulement pour faire de ſoigneuſes recherches, peſer avec plus de maturité, & délibérer avec la plus grande prudence, mais auſſi pour demander au Pere de Lumieres, par des gémiſſemens & des prieres continuelles, un ſecours & une aſſiſtance particuliere, que nous avons encore tâché de nous procurer par l'entremiſe des prieres & des œuvres de piété des Fideles, à quoi nous avons ſouvent eu recours.

Entre autres choſes, nous avons voulu vérifier ſur quel fondement étoit appuyée l'opinion reçue de beaucoup de perſonnes, que la Religion des Clercs de la Compagnie de Jeſus, avoit été approuvée & confirmée, d'une maniere ſolemnelle, par le Concile de Trente; & nous avons reconnu qu'il n'en avoit été queſtion dans le Concile que pour l'exempter du Décret général, par lequel il avoit été ſtatué à l'égard des autres Ordres Réguliers, que le tems du noviciat accompli, les Novices trouvés capables, ſeroient admis à la profeſſion ou renvoyés du Monaſtere. A cette occaſion, le ſaint Concile (*ſeſſ.* 25 *c.* 16 *de regular.*) déclara ne vouloir rien innover, ni faire aucune défenſe qui empêchât ladite Religion des Clercs de la Société de Jeſus, de ſervir le Seigneur & ſon Egliſe, ſelon leur pieux Inſtitut approuvé du St. Siege Apoſtolique.

Après avoir mis en œuvre des moyens ſi nombreux & ſi néceſſaires, dans la confiance que nous ſommes aidés de la préſence & de l'*inſpi-*

ration

ration du St. Eſprit, contraints encore, par la néceſſité de notre charge, qui nous oblige très étroitement à concilier, entretenir & affermir de toutes nos forces le repos & la tranquillité de la République Chrétienne, & à écarter tout ce qui eſt capable de lui cauſer le moindre préjudice, voyant, d'ailleurs, que la-dite Société de Jeſus ne peut plus rapporter les fruits abondans & ſalutaires, ni les grands avantages pour leſquels elle a été inſtituée, approuvée & décorée de tant de privileges, & que même, tant qu'elle ſubſiſte, il eſt extrêmement difficile, & peut-être même tout-à-fait impoſſible, de rendre à l'Egliſe une paix véritable & permanente; déterminés par ces puiſſans motifs, & preſſés par d'autres raiſons que les loix de la prudence & le meilleur gouvernement de l'Egliſe nous fourniſſent, & que nous tenons ſecretes au fond de notre cœur; marchant ſur les traces de nos Prédéceſſeurs, particuliérement de Grégoire X, au Concile-général de Lyon, puiſqu'il s'agit auſſi d'une Société que ſon Inſtitut & ſes privileges mettent au nombre des Ordres Mendians, tout mûrement conſidéré, de notre certaine ſcience & pleine puiſſance Apoſtolique:

NOUS ETEIGNONS ET SUPPRIMONS la ſusdite Société; nous lui ôtons & nous abrogeons tous & chacun de ſes Offices, Miniſteres & Adminiſtrations, ſes Maiſons, Ecoles, Colleges, Hoſpices, Métairies & lieux quelconques, en quelque Province, & Royaume qu'ils ſoient ſitués, & de quelque maniere qu'ils lui appartiennent; ſes Statuts, Uſages, Coutumes, Décrets, Conſtitutions, quelque confirmés qu'ils ſoient par ſerment, par approbation Apoſtolique ou autrement; & tous & chacun de ſes privileges & de

ſes conceſſions générales ou ſpéciales, dont nous voulons que la teneur ſoit cenſée pleinement & ſuffiſamment exprimée par les Préſentes, comme ſi elle y étoit inſérée mot pour mot, non-obſtant tous liens, Décrets, formules & clauſes irritantes qu'ils puiſſent contenir.

A cet effet, nous déclarons caſſée à perpétuité, & éteinte en entier, toute autorité quelconque du Supérieur-Général, des Provinciaux, des Viſiteurs & de tous autres Supérieurs de ladite Société, tant au ſpirituel qu'au temporel; transférons abſolument & totalement leur juriſdiction & autorité aux Ordinaires des lieux, ſelon les cas & les perſonnes, aux conditions & de la maniere que nous expliquerons ci-après; défendant, comme nous le défendons par les Préſentes, de recevoir qui que ce ſoit à l'avenir dans ladite Société, & de l'admettre à l'habit & au noviciat; & que ceux qui ont été reçus précédemment, puiſſent être admis à prononcer les vœux ſimples ou ſolemnels, ſous peine de nullité de l'admiſſion & profeſſion, & autres peines arbitraires. Voulons, ordonnons, & commandons que ceux qui font actuellement leur noviciat, ſoient ſans délai, incontinent, immédiatement & effectivement renvoyés. Défendons pareillement que ceux qui ont fait la profeſſion des vœux ſimples, & n'ont encore aucun ordre ſacré, puiſſent être promus aux ordres majeurs, ſous le prétexte ou le titre, ſoit de la profeſſion qu'ils auroient déja faite dans la Société, ſoit des privileges qui lui avoient été accordés, malgré les Décrets du Concile de Trente.

Mais de même que nous ſouhaitons avec zele de pourvoir à l'utilité de l'Egliſe & à la tranquillité des Peuples, nous deſirons auſſi donner quel-

que consolation & quelque aide aux Individus de cette Religion, dont nous aimons paternellement dans le Seigneur, les personnes particulieres, afin que, délivrés de toutes les disputes, les dissentions & les angoisses qui les ont tourmentés par le passé, ils puissent cultiver la vigne du Seigneur avec plus de fruit, & se rendre plus utiles au salut des ames. C'est pourquoi nous réglons & statuons que dans l'espace de tems qui leur sera fixé par les Ordinaires des lieux, & sera suffisant pour trouver quelque charge ou office, ou quelque bienfaiteur qui les reçoive, sans que cet intervalle puisse cependant excéder la longueur d'un an, à compter de la date des Présentes, les Profès des vœux simples qui ne sont point encore initiés dans les ordres sacrés, devront absolument sortir des Maisons & Colleges de la Société, libres de tout engagement contracté par les vœux simples, pour embrasser le genre de vie que chacun jugera, selon le Seigneur, s'accorder le mieux avec sa vocation, ses forces & sa conscience: d'autant plus que suivant les priviléges de la Société, ils pouvoient en être congédiés sans autre cause que celle que leurs Supérieurs croyoient la plus conforme à la prudence & aux circonstances, sans aucune citation préalable, sans confection d'aucun acte, sans observer aucun ordre judiciaire.

Quant à ceux qui sont dans les ordres sacrés, nous leur donnons le pouvoir & la permission de quitter les Maisons & Colleges de la Société, soit pour entrer dans quelqu'un des Ordres Réguliers approuvés par le Siege Apostolique, soit s'ils n'ont émis dans la Société que les vœux simples, ils devront remplir le tems d'épreuve prescrit par le Concile; mais s'ils y

ont auſſi prononcé les vœux ſolemnels, ils ſe-
ront ſeulement ſix mois entiers d'épreuve, at-
tendu que nous les diſpenſons gracieuſement de
ſurplus, ſoit pour demeurer dans le ſiecle com-
me Prêtres & Clercs ſéculiers, ſous l'entiere &
totale ſoumiſſion & obéiſſance aux Ordinaires,
dans le Dioceſe deſquels ils établiront leur do-
micile. Statuons de plus qu'il ſoit aſſigné à
ceux qui demeureront ainſi dans le ſiecle, tant
qu'ils ne ſeront pas pourvus d'ailleurs, une pen-
ſion convenable ſur les revenus de la Maiſon
ou du College où ils demeuroient, eu égard
cependant tant aux revenus qu'aux charges qui
y ſont annexées.

Pour ceux des Profès engagés dans les ordres
ſacrés, qui ne croiroient pas commode pour eux
de quitter les Maiſons ou Colleges de la Socié-
té, ſoit qu'ils craigniſſent de n'avoir pas un en-
tretien aſſez honnête par le défaut ou la modici-
té de la penſion, ſoit qu'ils ne trouvaſſent point
où ſe procurer un domicile, ſoit à cauſe de
leur âge avancé, de leurs infirmités, ou pour
quelque autre raiſon juſte & importante, ils
pourront y reſter, à condition cependant qu'ils
n'auront point du tout l'adminiſtration de ladite
Maiſon ou College, qu'ils ne porteront point
d'autre habit que celui de Clercs ſéculiers, &
qu'ils ſeront parfaitement ſoumis à l'Ordinaire
du lieu. Nous leur défendons abſolument de
remplacer ceux qui viendroient à manquer,
d'acquérir aucune maiſon ou fonds, ſelon les
Décrets du Concile de Trente, & d'aliéner les
maiſons, effets & fonds qu'ils poſſedent actuel-
lement. Ils pourront même être réunis dans
une maiſon ſeulement, ou dans pluſieurs mai-
ſons, ſelon le nombre de ceux qui voudront

emeurer ainſi; de maniere que les maiſons qui ront évacuées puiſſent être employées à des ages pieux, ainſi qu'en tems & lieu nous jurons que l'exigent les ſaints Canons, l'intention des Fondateurs, l'accroiſſement du culte divin, le ſalut des ames & l'utilité publique. Juſques là, on prendra dans le Clergé ſéculier un homme recommandable par ſa prudence & ſes bonnes mœurs, pour le charger du gouvernement de ces maiſons, de maniere que le nom de la Société ſoit abſolument effacé & ſupprimé.

Nous déclarons que les Individus de ladite Société, déja expulſés des différens Pays, ſont compris dans la préſente ſuppreſſion générale, & en conſéquence nous voulons que lesdits expulſés, quoique déja promus aux ordres majeurs, s'ils ne paſſent pas dans un autre Ordre régulier, ſoient réduits *ipſo facto* à l'état de Clercs & Prêtres ſéculiers, & totalement ſoumis aux Ordinaires des lieux.

Si les Ordinaires des lieux reconnoiſſent dans ceux qui auront paſſé, en vertu des préſentes Lettres, de l'Inſtitut régulier de la Compagnie de Jeſus à l'état de Prêtres ſéculiers, la vertu, la doctrine & la pureté de mœurs néceſſaires, ils pourront leur donner ou leur refuſer à leur gré la permiſſion d'écouter les confeſſions ſacramentelles des Fideles de Jéſus-Chriſt, ou celle d'annoncer publiquement la parole de Dieu au peuple. Et ſans cette permiſſion par écrit, nul d'eux n'oſera exercer ces fonctions. Cependant les Evêques ou les Ordinaires des lieux, ne l'accorderont jamais, à l'égard des perſonnes du dehors, à ceux qui vivront dans les Colleges ou Maiſons qui auront appartenu à la Société, aux-

quels nous interdisons à perpétuité d'administrer le Sacrement de Pénitence aux personnes du dehors, ou de prêcher; de la même maniere que Grégoire X, notre Prédécesseur, l'a défendu dans le Concile-général de Lyon, que nous avons cité. Nous en chargeons la conscience des Evêques, souhaitant qu'ils se rappellent le compte très-sévere qu'ils auront à rendre à Dieu du troupeau confié à leurs soins, & le jugement très-rigoureux dont le Juge suprême des vivans & des morts menace ceux qui sont à la tête des autres.

De plus, si quelques-uns de ceux qui suivoient l'Institut de la Société exercent l'emploi d'enseigner les Lettres à la Jeunesse, ou sont Professeurs dans quelque Ecole ou College, nous voulons qu'en les éloignant tous du régime, administration & gouvernement, on ne permette de continuer d'enseigner qu'à ceux qui donneront quelque sujet de bien espérer de leurs travaux, & qui témoigneront de l'aversion pour les disputes, & les doctrines qui par leur relâchement ou leur inutilité, ont coutume d'exciter des contestations très sérieuses, & d'engendrer de mauvais effets; & que dans aucun tems on n'admette à ce genre d'enseignement, & qu'on ne permette point de le continuer à ceux qui l'exerceroient actuellement, & ne paroîtroient pas disposés à faire leurs efforts pour conserver la paix des Ecoles & la tranquillité publique.

Pour ce qui regarde les saintes Missions, nous voulons aussi qu'on leur applique les dispositions que nous avons faites touchant la suppression de la Société, nous réservant de déterminer les moyens d'opérer plus facilement & plus solidement la conversion des infideles & l'extinction des divisions.

Tous les privileges & les ſtatuts de ladite Société étant ainſi caſſés, & abſolument abrogés, nous déclarons ceux qui la compoſoient, dès le moment qu'ils auront quitté ſes Maiſons & Colléges, & ſeront réduits à l'état de Clercs ſéculiers, habiles & propres à obtenir, ſelon les ſaints Canons & les Conſtitutions Apoſtoliques, toute ſorte de Bénéfices, tant ſans charge d'ames qu'à charge d'ames, les Offices, Dignités, Perſonnats, & autres quelconques, dont l'entrée leur étoit fermée, tant qu'ils reſtoient dans la Société, par les Lettres de Grégoire XIII, d'heureuſe mémoire, expédiées en forme de Bref du 10 Septembre 1584, commençant par *ſatis ſuperque;* nous leur permettons auſſi ce qui leur étoit encore défendu, de recevoir une aumône pour la célébration de la Meſſe, & de pouvoir jouir de toutes les graces & faveurs dont ils auroient toujours été privés, comme Clercs réguliers de la Société de Jeſus. Nous dérogeons à toutes les permiſſions qui leur auroient été accordées par leur Supérieur-Général & leurs autres Supérieurs, en vertu de privileges obtenus des ſouverains Pontifes, comme de lire les livres hérétiques & autres proſcrits & condamnés par le Siege Apoſtolique, de ne point obſerver les jours de jeûne, de n'être point obligés d'uſer d'alimens maigres en ces jours, d'avancer ou de reculer la récitation des heures canoniales, & à d'autres pareilles licences que nous leur défendons très-ſévérement: notre intention étant qu'en qualité de Prêtres ſéculiers, ils conforment déſormais leur vie aux regles du Droit commun.

Nous défendons à qui que ce ſoit, dès que nos préſentes Lettres auront été promulguées & rendues notoires, d'oſer en ſuſpendre l'exécu-

tion, même ſous couleur, titre & prétexte de requête, d'appel, de recours, de déclaration ou conſultation ſur des doutes qui pourroient ſurvenir, ou ſous quelque autre prétexte prévu ou non prévu: car nous voulons que dès-à-préſent & immédiatement la ſuppreſſion & la caſſation de toute ladite Société & de tous ſes Offices, ſortiſſe ſon effet, dans la forme & de la maniere ci-deſſus exprimée, ſous peine d'excommunication majeure à encourir par le ſeul fait, & réſervée à nous & aux Pontifes Romains nos ſucceſſeurs, contre quiconque préſumeroit de mettre quelque empêchement, obſtacle ou retardement à l'exécution de nos préſentes Lettres.

Nous enjoignons, en vertu de la ſainte obéiſſance, & ordonnons à toutes perſonnes eccléſiaſtiques, régulieres, ſéculieres, de quelque rang, dignité, qualité & condition qu'elles ſoient, & particuliérement à ceux qui ont été juſqu'ici enrôlés dans la Société, & en ont fait partie, de n'oſer défendre ni combattre cette ſuppreſſion, ni même d'en écrire ou d'en parler, ni de ſes cauſes & motifs, non plus que de l'Inſtitut, des regles, des conſtitutions & de la forme du régime de ladite Société, ni de quelque autre choſe relative à ce ſujet, ſans la permiſſion expreſſe du Pontife Romain. Nous défendons à tous & un chacun, ſous pareille peine d'excommunication réſervée à nous & à nos ſucceſſeurs, d'oſer, à l'occaſion de cette ſuppreſſion, provoquer ou offenſer qui que ce ſoit, encore moins ceux qui ont été Membres de la Société, par des injures, des invectives, des affronts, ou autre genre de mépris, verbalement ou par écrit, ouvertement ou ſecrétement.

Nous exhortons tous les Princes Chrétiens de

travailler à procurer à nos présentes Lettres l'effet le plus plein, avec la force, l'autorité & la puissance qu'ils ont reçu de Dieu pour défendre & protéger la sainte Eglise Romaine, & avec l'obéissance & l'attachement qu'ils manifestent pour ce Siege Apostolique; & de former & publier des Réglemens conformes qui pourvoient à ce que pendant l'exécution de notre volonté, on n'excite parmi les Fideles aucunes querelles, différends & divisions.

Enfin nous exhortons tous les Chrétiens, & nous les conjurons, par les entrailles de Jésus-Christ, de se ressouvenir qu'ils ont tous le même Maître qui est dans les Cieux, & le même Rédempteur qui nous a achetés chez; que tous ont été régénérés dans le même bain d'eau, par la parole de vie, & faits enfans de Dieu & cohéritiers de Jésus-Christ; qu'ils ont tous été nourris de la même doctrine catholique, & du pain de la parole de Dieu, qu'ils ne font tous qu'un corps en Jésus-Christ, & sont tous membres les uns des autres, & que par conséquent il est absolument nécessaire qu'unis tous ensemble par le commun lien de la charité, ils aient la paix avec tous les hommes; que leur unique devoir les uns envers les autres est de s'aimer, car celui qui aime son prochain, a rempli la loi; qu'ils doivent avoir fort en horreur les offenses, les rancunes, les querelles, les surprises, & tout ce que l'ancien ennemi du genre humain a imaginé, trouvé & suscité pour troubler l'Eglise de Dieu, & mettre obstacle à l'éternelle félicité des Fideles, sous le titre & très faux prétexte d'opinions des Ecoles ou même de perfection chrétienne. Que tous s'appliquent de toutes leurs forces à acquérir la vraie & pure sagesse,

dont S. Jacques parle dans ſon Epitre canonique, *Chapitre III, v.* 13. „ Y a-t-il quelqu'un parmi „ vous ſage & ſavant? Qu'il faſſe paroître ſes „ œuvres dans la ſuite d'une bonne vie, avec „ une ſageſſe pleine de douceur; mais ſi vous „ avez une envie amere dans vos cœurs, & un „ eſprit de conteſtation, ne vous glorifiez „ point & ne mentez point contre la vérité. Ce „ n'eſt pas là la ſageſſe qui deſcend d'en haut, „ mais c'eſt une ſageſſe terreſtre, animale & dia- „ bolique; car où il y a de la jalouſie & un eſ- „ prit de contention, il y a auſſi du trouble & „ toute ſorte de mal; mais la ſageſſe qui vient „ d'en haut, eſt premiérement chaſte, puis amie „ de la paix modérée, équitable, ſuſceptible de „ tout bien, pleine de miſéricorde & des fruits „ des bonnes œuvres; elle ne juge point, elle „ n'eſt point diſſimulée. Or les fruits de la juſti- „ ce ſe ſement dans la paix, par ceux qui font „ des œuvres de paix".

Nous voulons en outre que, ſous allégation que les Supérieurs & autres Religieux de ladite Société, & ceux qui ont ou prétendroient avoir intérêt à ce que nous venons d'ordonner, n'y ont point conſenti, & n'ont été ni appellés ni entendus, on ne puiſſe point taxer les préſentes Lettres de ſubreption, d'obreption, de nullité, d'invalidité, de défaut d'intention de notre part, ou de tout autre défaut, quelque grand, imprévu & ſubſtantiel qu'on le ſuppoſe; & que ſous prétexte que les ſolemnités & autres choſes à obſerver & à remplir, n'auroient point été gardées en tout ou en partie, que ces Lettres ſont contraires à quelque point de Droit ou de Coutume, même renfermé dans le corps de Droit, ou ſous autre prétexte, raiſon & cauſe

me ce ſoit, quelque juſte, ſage & privilégiée qu'elle puiſſe être, même telle qu'elle auroit dû être exprimée dans nos Lettres pour les rendre valides, on ne puiſſe les critiquer, ni impugner, infirmer, retracter, ni les mettre en conteſtation, ou les réduire aux termes de droit, ni obtenir contre elles la reſtitution en entier, la faculté de parler, le retour aux voies & aux termes juridiques, & tout autre remede de droit, de fait, de grace & de juſtice, ou de ſe ſervir en jugement ou extrajudiciairement de ceux qu'on auroit obtenus. Mais que les Préſentes demeurent toujours & à jamais valides, ſtables & efficaces, fortifient leur plein & entier effet, & ſoient inviolablement obſervées par tous ceux qu'elles concernent, ou qu'elles pourront concerner, de quelque maniere que ce ſoit.

Ainſi & non autrement, nous enjoignons à tous Juges ordinaires & Délégués, aux Auditeurs des Cauſes du Palais Apoſtolique, aux Cardinaux de la Sainte Egliſe Romaine, même aux Légats *à Latere*, aux Nonces du Siege Apoſtolique, & autres, de quelque autorité & pouvoir qu'ils ſoient revêtus ou pourront l'être, en toute cauſe & inſtance, de juger & décider conformément aux Préſentes; leur ôtant à tous & un chacun la faculté & l'autorité de juger & décider différemment, & déclarant nul & de nul effet ce qui pourroit être attenté au contraire, ſciemment ou par ignorance, de quelque autorité que ce ſoit.

Nonobſtant les Conſtitutions & Ordonnances Apoſtoliques, celles même publiées dans les Conciles-généraux, & en tant que de beſoin, notre regle qui défend d'ôter un droit acquis. Nonobſtant encore les ſtatuts & uſages de ladite

Société, de ſes Maiſons, Colleges & Egliſes, quand même ils auroient été confirmés par ſerment, par autorité Apoſtolique ou autrement. Nonobſtant les Privileges, Indults & Lettres Apoſtoliques accordés à la Société, à ſes Supérieurs, Religieux & autres perſonnes, en quelque forme & teneur qu'ils ſoient conçus, quand même ils contiendroient des clauſes irritantes & dérogatoires des dérogatoires, quand ils auroient été confirmés & renouvellés par un mouvement pareil, même conſiſtorialement, & de toute autre maniere. A quoi & à tous actes contraires aux Préſentes, tant en général qu'en particulier, nous dérogeons expreſſément & ſpécialement, à l'effet des Préſentes ſeulement, le ſurplus demeurant en vigueur; quoique pour une dérogation ſuffiſante, il eût été exigé une répétition expreſſe, ſpéciale & individuelle de ces actes, & de toute leur teneur mot à mot, & non par des clauſes générales de la même valeur, & qu'on eût dû garder quelqu'autre forme recherchée, tenant leur contenu pour pleinement & ſuffiſamment exprimé & inſéré dans les Préſentes, comme s'il y étoit rapporté mot à mot, ſans en omettre aucun, & que la forme qu'ils preſcrivent fût obſervée.

Nous voulons qu'aux copies des préſentes Lettres, même imprimées, ſignées de la main d'un Notaire public, & munies du ſceau d'une perſonne conſtituée en Dignité Eccléſiaſtique, la même foi ſoit ajoutée en jugement & extrajudiciairement, qu'aux Préſentes mêmes, ſi elles étoient produites & repréſentées.

Donné à Rome, à Ste. Marie Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le 21 Juillet 1773, & le 5e. de notre Pontificat.

Signé, A. CARD. NIGRONUS

B R E F

De Notre Saint Pere le Pape,

Portant Etabliſſement d'une Congrégation pour l'exécution de celui de la Suppreſſion des Jéſuites.

CLEMENT XIV, Pape.

Pour la future mémoire de la choſe.

NOUS avons, pour les raiſons les plus graves, éteint & ſupprimé la Société de Jeſus, par nos Lettres auſſi en forme de Bref, du 21 Juillet dernier, ainſi qu'il eſt plus amplement détaillé dans leſdites Lettres, dont nous voulons que la teneur ſoit regardée comme pleinement & ſuffiſamment exprimée dans les Préſentes. Ayant enſuite mandé le 6 du courant mois d'Août, nos chers Fils Cardinaux, Prêtres de la Sainte Egliſe Romaine, André Corſini, du titre de St. Mathieu *in Merulana*; Marie Marefoſchi, du titre de St. Auguſtin; & François Xavier de Zelada, du titre de St. Silveſtre & de St. Martin du Mont: ainſi que notre cher Fils Antoine Caſali, Cardinal-Diacre de la même Sainte Egliſe Romaine, du titre de St. George au Voile d'Or; & auſſi nos chers Fils Maîtres Vincent Macedonio & Onufre Alfani; nous leur avons à tous découvert & très-abondamment expliqué les propres cauſes & toute la ſuite & les circonſtances particulieres de cette affaire; & nos Lettres leur ayant été lues, ils ont unanimément & très-

fort approuvé tout ce que nous avons fait, & qui y eſt contenu; & ils ont reconnu, penſé & cru que le tout étoit digne de toute ſorte d'éloges. Voulant à préſent que tout ce qui y eſt réglé, ordonné & preſcrit, ſoit exécuté convenablement & conformément à notre intention, nous érigeons & nous établiſſons de notre propre mouvement, de notre certaine ſcience, & après une mûre délibération, une Congrégation compoſée des cinq Cardinaux & des deux Prélats de la Cour Romaine ſuſdits, ainſi que de deux Réguliers ſavans en Théologie, que nous nommerons pour Conſulteurs, qui tous ſeront principalement chargés du ſoin de faire exécuter tout ce qui eſt réglé & ordonné par nos Lettres, & d'éclaircir & lever, après nous avoir conſultés, les doutes qui pourroient ſurvenir dans la ſuite ſur leur exécution, à l'égard de la maniere de procéder, ou à l'égard des perſonnes & des choſes qui auroient ci-devant concerné la Société.

Des mêmes mouvement & ſcience, après une délibération également mûre, nous donnons & accordons à la Congrégation par nous établie, tous les pouvoirs quelconques convenables & néceſſaires pour l'exécution de noſdites Lettres, ceux-mêmes de procéder ſommairement, ſans éclat ni forme judiciaire, ſans avoir égard qu'à la vérité du fait, & auſſi par inquiſition, contre toutes perſonnes, de quelque état, rang, qualité & dignité qu'elles ſoient, qui retiendroient, poſſéderoient ou receleroient des effets, biens, livres, écrits, meubles ou autres choſes appartenants à ladite Société; & de les obliger & contraindre à les révéler & reſtituer, tant par cenſures eccléſiaſtiques que par les autres pei-

les que ladite Congrégation pourra infliger à son gré.

Pour éviter que les matieres qui seront traitées & discutées dans cette Congrégation, ne soient révélées & ne parviennent à la connoissance d'autres, nous défendons, sous peine d'excommunication à encourir par le seul fait, sans autre déclaration, dont nul, excepté à l'article de la mort, ne pourra obtenir l'absolution que de nous ou du Pontife Romain, qui siégera après nous, & nous interdisons expressément à tous ceux qui la composent, de découvrir ou révéler directement ou indirectement, sous quelque prétexte, cause ou couleur que ce soit, ce qui aura été proposé, discuté & arrêté dans ladite Congrégation.

En outre, attendu la suppression & extinction de la Société, nous, des mouvement, science & après délibération semblables, jugeons & déclarons suspendus tous pouvoirs, jurisdictions, privileges & autorité donnés, accordés & attribués à son occasion, aux Protecteurs de ses Colleges, Maisons, Eglises, Séminaires & Personnes, même aux Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, & au Grand-Pénitencier. Et nous transférons à la Congrégation, que nous établissons par les Présentes, toute jurisdiction, autorité & puissance pour tout ce qui concerne les Personnes, Eglises, Maisons, Colleges, effets & biens de la Société supprimée, privativement à tous autres Tribunaux, même à toutes Congrégations de Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, tant ceux qui sont interprétes du Concile de Trente, que ceux qui sont préposés au Conseil des Evêques & des Réguliers, aux affaires de la Propagande ou à la discipline

réguliere; à tous lesquels nous ôtons la faculté de juger & d'interpréter autrement.

Nous voulons de plus, qu'à ladite Congrégation établie, comme il est dit ci-dessus, il appartienne privativement aussi à toute autre personne & à tous autres Tribunaux, non-seulement de pourvoir à ce qui touche les Pénitenciers de la Basilique du Prince des Apôtres à Rome, & ceux de la Ste. Maison de Lorette; mais aussi de choisir & commettre des hommes de savoir & de piété, pour remplacer les Supérieurs, Lecteurs ou Maîtres des susdits Maisons, Colleges & Séminaires.

Nous voulons que les présentes Lettres soient fermes, valides & efficaces à toujours, qu'elles fortifient & obtiennent leur plein & entier effet, & servent pleinement & en tout à ceux qu'elles concernent, ou qu'elles pourront concerner, & qu'ils les observent inviolablement, & que tous Juges ordinaires & Délégués, même les Auditeurs des Causes du Palais Apostolique, & les Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, aient à juger & décider conformément à ce qu'elles soutiennent; déclarant nul & d'aucun effet, tout ce qui pourroit être attenté à l'encontre, sciemment ou par ignorance, par qui & par quelle autorité que ce soit, nonobstant les Constitutions & Ordonnances Apostoliques, & tous Statuts, Usages, Privileges, Indults & Lettres Apostoliques, même fortifiées du serment, de la confirmation Apostolique, ou de tout autre appui, de quelque maniere qu'elles soient accordées, confirmées & renouvellées, au préjudice de ce qui a été prescrit ci dessus; auxquelles nous dérogeons spécialement & expressément; à

l'effe

l'effet des Préſentes, ainſi qu'à tous Actes contraires, dont nous regardons la teneur comme pleinement & ſuffiſamment exprimée dans les Préſentes. Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le 13 Août 1773, l'an cinquieme de notre Pontificat.

A. CARD NIGRONUS.

LETTRE Circulaire de la Congrégation *de rebus Jeſuitarum agendis*, aux EVEQUES.

Très-Illuſtre & très-Révérend Seigneur, mon Frere,

Par l'Exemplaire ci-joint des Lettres *Apoſtoliques* en forme de Bref, ſous la date du 21 *Juillet*, Votre Grandeur verra la ſuppreſſion & l'extinction de la Congrégation des Réguliers, longtems appellée *Société de Jéſus*, laquelle a été faite pour de juſtes raiſons par le *S. Pere* CLEMENT XIV, & comment *S. S.* deſire qu'elle ſoit exécutée dans tout l'Univers: mais comme pour en rendre l'exécution plus complette, elle a dénommé une Congrégation particuliere, compoſée des Cardinaux *Corſini*, *Mareſcotti*, *Caraffa*, *Zelada* & *Caſoli*, ainſi que des Prélats *Macedonio* & *Alfani*, revêtus à cet effet des plus grands pouvoirs, ainſi qu'il conſte par d'autres Lettres en forme de Bref, datées du 5 du mois courant, dont vous trouverez pareillement ci-joint un Exemplaire imprimé, la même Congrégation particuliere, d'après un ordre du Pape, a ordonné que ces Lettres vous fuſſent adreſſées, afin que dans chaque Maiſon ou College, ou dans quelque endroit de votre Dioceſe que ce ſoit, où il ſe trouve des Individus de ladite Société ſupprimée, V. G. leur annonce, publie & intime

à tous raſſemblés, ou dans chaque Maiſon, les dites Lettres *Apoſtoliques* de ſuppreſſion, ainſi que celles portant établiſſement de la Congrégation particuliere députée à cet effet; qu'Elle le oblige à en exécuter la teneur; qu'Elle prenne poſſeſſion, au nom du *S. Siege*, de chaque Maiſon, de leurs effets, droits & poſſeſſions, & de toutes autres choſes à eux appartenantes, & les conſerve pour des uſages à déſigner par *S. S.*, en faiſant tout ce qui ſera néceſſaire pour éloigner les ſuſdits Individus de la Société ſupprimée; enfin qu'Elle exécute tout ce qui eſt contenu dans ces mêmes Lettres, relativement à cette ſuppreſſion, & qu'Elle informe ladite Congrégation particuliere de ce qui aura été fait en conſéquence. Ainſi comptant ſur votre exactitude, nous vous ſouhaitons toutes ſortes de proſpérités de la part du Seigneur. *De votre Grandeur*, &c.

A Rome, le 18 *Août* 1773.

LETTRE Circulaire de la même Congrégation aux ORDINAIRES des Lieux.

Très-Illuſtre & très-Révérend Seigneur, mon Frere.

LL. Em. les Cardinaux compoſant la Congrégation, députée par notre *S. Pere* le Pape, concernant les affaires de la Compagnie de *Jeſus* ſupprimée, ayant conſidéré qu'il pourroit naître quelque mal-entendu de la fauſſe interprétation du pouvoir qui eſt accordé, dans la Lettre *Apoſtolique* de ſuppreſſion, à chaque Ordinaire des Lieux, *de permettre aux Individus de ladite Compagnie ſupprimée d'adminiſtrer aux Fideles le*

Sacrement de Pénitence, de prêcher la parole de Dieu, d'avoir charge d'ames, de diriger des Séminaires de Clercs-Séculiers, & d'enſeigner la Jeuneſſe dans les Ecoles tant publiques que particulieres : En conſéquence, & pour ôter toute équivoque, après avoir pris l'avis & les ordres du *Saint-Pere*, LL. Em. déclarent, que l'intention de notredit *Saint-Pere* le Pape eſt, que V. Grandeur ne faſſe point uſage de ladite faculté, qu'Elle n'en ait préalablement obtenu l'agrément de S. S. & de ladite Congrégation déléguée, vous impoſant l'obligation de demander cet agrément chaque fois que vous voudrez admettre auxdites fonctions, quelqu'un des ſuſdits Individus, après l'avoir examiné & reconnu ſa capacité, conformément à ce qui eſt porté dans la Lettre *Apoſtolique* de ſuppreſſion. A l'égard de ceux des ſujets, qui, avant la ſuppreſſion de leur Compagnie, étoient employés à quelques unes desdites fonctions, hors de leurs Colleges & Maiſons Religieuſes, ſi V. G. en a beſoin pour le ſervice de ſon Dioceſe, LL. Em. vous permettent de les conſerver dans leurs emplois, auſſi long-tems qu'il n'en ſera pas décidé autrement par notre *Saint-Pere*, & par ladite Congrégation déléguée. Toutefois V. G. aura ſoin d'envoyer à cette derniere, la note contenant le nom, l'emploi & la patrie deſdits Individus dont il eſt queſtion. V. G. voudra ſe conformer à ce que deſſus; & en attendant nous lui ſouhaitons toutes ſortes de proſpérités par le Seigneur. *De V. Grandeur*, &c.

A Rome, le 1er. Septembre 1773.

CLEMENT XIV.

A notre cher Fils GEORGE ALARY, *Salut & Bénédiction Apoſtolique.*

ON nous a informés, notre-cher Fils, qu'en revenant au Séminaire de Paris, vous vous étiez retiré au Monaſtere de la Trappe, & que vous y aviez déja embraſſé la vie Cénobitique. Comme cela nous apprend que votre eſprit eſt entiérement dégagé des affections terreſtres, & qu'il ne ſouhaite plus que les choſes du Ciel, c'eſt une raiſon pour nous, à qui le ſalut des ames eſt confié, de deſirer encore plus ardemment, que vous veniez rejoindre les Directeurs du Séminaire, qui ont beſoin & de vos bons exemples & de votre ſecours.

Vous comprenez parfaitement, notre très-cher Fils, qu'ils vous attendoient avec la plus vive ardeur, & que, pour l'utilité des Miſſions, ils eſpéroient tirer le plus grand fruit de vos conſeils. Ils gémiſſent de voir que leur eſpérance eſt vaine, & nous ſommes vivement touchés du deſir qu'ils ont de vous avoir, & de la perte qu'ils ſont en ne vous ayant pas.

C'eſt pourquoi nous avons réſolu de vous adreſſer cette Lettre, dans ce tems où vous n'avez point encore fait votre profeſſion, pour vous conjurer inſtamment de revenir à votre premier état, de vous ſanctifier dans la route que vous aviez priſe, qui, en vous fourniſſant les moyens d'être utile à votre prochain, ne peut que vous être très-utile à vous-même. Nous ne doutons pas que ce retour ne ſoit très-agréable à Dieu,

qu'il ne vous rappelle lui-même dans le premier poſte où il vous avoit placé, & qu'il ne veuille que vous conſacriez votre piété, votre zele & vos talens à lui gagner des ames. Prenez donc courage, & rappellez-vous, notre cher Fils, qu'il faut perſévérer dans la ferme réſolution de travailler au bien des Miſſions, comme vous avez fait juſqu'ici, d'une maniere auſſi louable qu'édifiante.

Penſez qu'il n'y a rien de plus propre que les fonctions Apoſtoliques, pour obtenir de Dieu une couronne de gloire, & rien qui enflamme plus l'ame du divin amour.

Nous deſirons, notre très-cher Fils, que vous receviez cette exhortation, comme venant de celui qui exerce le Miniſtere de Jéſus-Chriſt ſur la terre, & à qui l'on doit obéir, puiſque le ſoin de paître le troupeau du Seigneur lui a été confié. Nous avons une ferme eſpérance que vous ſerez touché de notre zele & de notre affection pour vous, & que vous reviendrez au plutôt au Séminaire. Par-là vous mériterez de plus en plus notre bienveillance paternelle: recevez notre Bénédiction comme en étant le gage. Nous vous l'envoyons, notre cher Fils, de toute la plénitude de notre cœur. A Rome, près Sainte-Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le 22 Décembre 1773. BENOIT STAY.

UNE lettre auſſi affectueuſe & auſſi impoſante ne pouvoit manquer d'avoir ſon effet; M. Alary crut avec raiſon entendre la voix de Dieu, & il quitta la ſolitude, pour revenir au milieu de ſes illuſtres Confreres reprendre ſes laborieuſes & vénérables fonctions.

DISCOURS

DE

CLEMENT XIV,

Dans le Conſiſtoire ſecret, tenu le 6 Juin 1774, ſur la mort de LOUIS XV,

Vénérables Freres.

CE qui faiſoit notre plus grande conſolation au milieu de nos pénibles travaux du vivant de notre très-cher Fils en Jéſus-Chriſt, Louis, Roi Très-Chrétien, c'étoit de ſavoir ſes excellentes intentions envers la Religion & la ſainte Egliſe, & combien il nous étoit affectionné. Ce même motif pénetre notre ame de la plus vive douleur. Notre vie eſt remplie d'amertume, par le funeſte événement de ſa mort arrivée à la ſuite de la plus cruelle maladie.

Nous en ſommes d'autant plus conſternés, que nous l'avons perdu au moment qu'il venoit de nous donner les preuves les plus convaincantes de ſa juſtice, de ſa magnanimité & de ſa tendre affection envers nous & le Saint Siege Apoſtolique, de maniere que tout ce qui nous engageoit à lui marquer de plus en plus notre amour paternel & notre reconnoiſſance, ne peut que nous en faire ſentir plus vivement la douleur.

Adorons cependant les décrets de la divine Providence, &, en nous ſoumettant aux ordres du Tout-puiſſant, de qui dépendent abſolument

les deſtinées des Monarques, reconnoiſſons que tout eſt dirigé par ſa toute-puiſſance, & pour ſa plus grande gloire.

Cette extrême réſignation à la volonté divine peut ſeule diminuer notre amertume. Auſſitôt que nous apprîmes les dangers dont la vie du Roi étoit menacée, nous adreſſâmes les plus ferventes prieres au Ciel, pour obtenir la grace de ſa guériſon. Toute la France éplorée s'uniſſoit alors à nous, afin de fléchir le Ciel; & toute la Famille Royale verſant des torrens de pleurs, s'acquittoit du même devoir, & particuliérement notre très-chere Fille en Jéſus-Chriſt, Marie-Louiſe de France, qui, dans ſa ſainte retraite, pouſſoit les plus profonds ſoupirs, & formoit les vœux les plus ardens.

Si nous n'avons pu obtenir la grace que nous demandions dans toute la ſincérité de nos cœurs, nous avons au moins une vive eſpérance que nos prieres pourront être utiles au repos de ſon ame, & lui procurer une gloire éternelle.

Notre juſte eſpérance eſt fondée ſur l'amour qu'il eut toujours pour la Religion Catholique, ſur ſon attachement au Saint Siege, ſur ſes bonnes intentions pour nous, & dont il nous a donné juſqu'au dernier ſoupir les marques les plus éclatantes, ce qui a été couronné par un repentir ſincere, en déclarant devant ſa Cour, qu'il demandoit pardon à Dieu & à ſon Royaume des égaremens de ſa vie, & qu'il ne deſiroit plus vivre que pour le ſoutien de la Religion, pour l'édification de ſes peuples, & pour rendre ſes ſujets heureux. Nous n'avons pas ceſſé juſqu'à préſent de prier le Seigneur en ſecret pour le repos de ſon ame, & nous en ferons autant en pu-

à cœur que d'appeller tous les Pécheurs à ces divines ſources de miſéricorde, que d'offrir & de promettre le pardon aux vrais Pénitens, & d'inviter enfin à l'eſpérance de la rémiſſion ceux-mêmes qui ſeroient retenus dans les plus peſantes chaînes du crime.

Quoiqu'une fonction de cette importance, & dont la néceſſité eſt de tous les tems pour le ſalut des hommes, ait ſans ceſſe occupé la ſollicitude de leur miniſtere apoſtolique; ils ont néanmoins jugé à propos de choiſir & de fixer dans la ſuite des ſiecles, certaines époques remarquables, où ils engageroient les Pécheurs à fléchir la colere divine, à embraſſer la pénitence, comme la ſeule planche qui reſte après le naufrage; & cela par l'eſpérance d'une plus ample moiſſon de graces & de pardons, & par la liberté publique & générale de participer aux tréſors des Indulgences dont ils ſont les dépoſitaires. Afin donc qu'aucune génération ne fût privée des précieux avantages attachés à ce tems de relaxation, ils ont fait revenir tous les vingt-cinq ans celui du Jubilé, l'Année Sainte, l'année par excellence, de grace & de rémiſſion, dont ils ont ordonné l'ouverture dans la Ville, regardée comme le centre & le ſiege de la Religion.

Nous conformant à un ſi fructueux uſage, & touchant preſque à une de ces années privilégiées, nous nous hâtons de l'annoncer à vous tous, nos chers Enfans, qui êtes unis dans la profeſſion d'une même foi avec nous & avec l'Egliſe ſainte, Catholique & Romaine: & nous vous exhortons à travailler au ſalut de vos ames, à mettre à profit les plus grandes reſſources de ſalut que la Religion vous puiſſe préſen-

cer. Nous vous ferons part de tout ce qui nous a été confié des richeſſes de la clémence & de la miſericorde divine; & d'abord de celles qui tirent leur origine de Jéſus-Chriſt. Nous vous ouvrirons enſuite toutes les portes du riche réſervoir de ſatisfactions, qui dérivent des mérites de la très ſainte Mere de Dieu, des ſaints Apôtres, du ſang des Martyrs, & des bonnes œuvres de tous les Saints; tant eſt vif & ſincere le deſir que nous avons de vous faciliter le recouvrement de la paix & de la réconciliation.

Or rien n'y contribue davantage que la multitude des ſecours qu'on peut attendre de la communion des Saints. Unis à leur auguſte ſociété, nous compoſons tous enſemble le Corps de l'Egliſe, qui eſt un, indiviſible, & celui de Jéſus-Chriſt lui-même, dont le ſang nous purifie, nous vivifie tous, & nous met en état d'être utiles les uns aux autres. Pour donner plus d'éclat à l'immenſité de ſon amour & de ſa miſéricorde, pour rendre plus ſenſibles la force & l'efficace infinie de ſa Paſſion & de ſes mérites, le Rédempteur des hommes a voulu en faire rejaillir l'influence ſur toutes les parties de ſon Corps myſtique, & en attacher les effets à chacune d'elles; afin qu'elles euſſent toutes les facilités de s'entr'aider mutuellement, par la communication de leurs ſecours & de leurs avantages réciproques. Son intention fut, dans cette aſſociation ſi ſagement ménagée, dont ſon ſang précieux eſt le principe, & l'union toute la force, de porter la tendreſſe du Pere éternel à uſer de clémence envers nous, en lui préſentant les motifs les plus capables de la déterminer: le prix infini, la valeur inexprimable du ſang de

ſon Fils, les mérites des Saints, & le pouvoir de leurs ſuffrages.

Nous vous invitons donc à puiſer dans ce vaſte canal d'indulgences, à vous enrichir dans ces inépuiſables tréſors de l'Egliſe; & d'après l'uſage & l'inſtitut de nos Ancêtres, du conſentement de nos vénérables Freres les Cardinaux, &c.

O vous tous, qui êtes les Enfans de l'Egliſe, ne laiſſez donc pas échapper cette occaſion ſi précieuſe, ce tems ſi favorable, ces jours ſi ſalutaires, ſans les employer à appaiſer la juſtice de Dieu, & à obtenir votre pardon: n'allez pas apporter, pour excuſes à vos retardemens, les fatigues du voyage, les embarras du tranſport. Quand ils s'agit pour vous d'être comblés des largeſſes de la grace céleſte, d'être introduits dans les Tabernacles du Seigneur, ſeroit-il convenable de vous laiſſer abattre par des incommodités, par des obſtacles, qui n'effrayerent jamais ceux que la curioſité & l'envie de s'enrichir conduiſent tous les jours dans les régions les plus lointaines? Ces travaux mêmes que vous pourriez redouter, entrepris par un ſi noble motif, vous aideront infiniment à vous faire retirer de votre pénitence les fruits les plus abondans. Auſſi l'Egliſe a-t-elle toujours regardé, dès les premiers tems, les pieux pélerinages comme utiles au ſalut des ames, dans la perſuaſion où elle eſt, que les déſagrémens & les ennuis qui les accompagnent néceſſairement, ſont autant de compenſations pour les péchés paſſés, & de preuves convaincantes d'un ſincere repentir. Que ſi l'activité de votre zele, l'ardeur de votre amour pour Dieu, vient à vous faire oublier tout-à-fait vos fatigues, ou à les diminuer, ne vous allarmez pas pour cela: cette ſainte alle-

greſſe, au contraire, accélérera votre réconciliation, & ſera même une portion principale de la ſatisfaction dont vos péchés vous rendoient redevables, *puiſqu'il ſera beaucoup remis à celui qui aura beaucoup aimé.*

Accourez donc à la Cité de Sion; venez donc vous raſſaſier de l'abondance qui regne dans la Maiſon du Seigneur. Tout ici vous portera à la pénitence; l'aſpect même de cette Ville, le domicile ordinaire de la Foi & de la Piété, le ſépulcre des Apôtres, les tombeaux des Martyrs. Quand vous verrez cette terre qui fut humectée de leur ſang, quand les nombreux veſtiges de leur ſainteté s'offriront de tous côtés à vos yeux, il vous ſera impoſſible de vous refuſer au repentir amer dont vous vous ſentirez preſſés, pour vous être tant éloignés des regles & des loix qu'ils ont ſuivies, & que vous faites profeſſion de ſuivre avec eux. Vous trouverez dans la dignité du culte divin, dans la majeſté des Temples, une voix puiſſante qui vous rappellera que vous êtes vous-mêmes le Temple du Dieu vivant; elle vous animera à l'embellir, avec d'autant plus d'ardeur, que vous aviez eu de penchant autrefois à le profaner & à y contriſter l'Eſprit Saint. Ce qui ſoutiendra encore vos réſolutions, ce ſeront enfin les larmes & les gémiſſemens d'un grand nombre de Chrétiens, à qui vous verrez déplorer leurs égaremens, & en ſolliciter le pardon auprès de Dieu. Bientôt les ſentimens de douleur & de piété dont vous ſerez témoins, paſſeront dans vos cœurs avec une facilité qui vous ſurprendra vous-mêmes.

Dans cette ſainte triſteſſe, dans ce deuil religieux, vous ne tarderez pas cependant à reſſentir la plus tendre des conſolations, à la vue

de cette multitude innombrable de Peuples & de Nations qui viendront en foule pratiquer des œuvres de pénitence & de juſtice. En effet, pouvez-vous jamais eſpérer un ſpectacle plus agréable, plus raviſſant, que celui qui donne à toute la terre une image ſenſible du glorieux triomphe de la Croix & de la Religion? Du moins, de notre côté, ſerons-nous dans la joie, lors de la réunion preſque univerſelle des Enfans de l'Egliſe. C'eſt dans les mutuels efforts de votre charité & de votre piété, que nous croyons trouver pour nous-mêmes une ample ſurabondance de ſecours & de reſſources: car nous aimons à nous perſuader que, quand vous aurez ſupplié avec nous le ſouverain Diſtributeur des graces, pour la conſervation de la Foi, pour le retour des Peuples qui ſe ſont ſéparés de ſon unité, pour la tranquillité de l'Egliſe & le bonheur des Princes Chrétiens, vous voudrez bien auprès de Dieu vous reſſouvenir de votre commun Pere, qui vous porte tous dans ſon cœur; & procurer par vos vœux & vos inſtances le ſoulagement néceſſaire à notre foibleſſe, pour ſoutenir le poids immenſe qui lui fut impoſé.

Pour vous, nos vénérables Freres, Patriarches, Primats, Archevêques, Evêques, entrez dans notre ſollicitude; chargez-vous en même tems de nos fonctions & des vôtres; annoncez aux Peuples qui vous ſont confiés ce tems de pénitence & de propitiation; employez tous vos ſoins & toute votre autorité à faire fructifier, le plus qu'il eſt poſſible, pour le ſalut des ames, cette occaſion favorable d'obtenir le pardon, que notre amour paternel fait naître pour tout le monde Chrétien, conformément à l'ancienne

pratique de l'Egliſe. Qu'ils vous entendent expliquer quels œuvres d'humilité & de charité Chrétienne il faudra pratiquer, pour être mieux diſpoſés à recevoir les fruits de la grace céleſte qui s'offre à leurs beſoins : qu'ils comprennent & par vos préceptes & par vos exemples, que c'eſt ſur-tout aux jeûnes, aux prieres & aux aumônes qu'il leur faudra recourir.

S'il en eſt, parmi vous, nos Vénérables Freres, qui veulent prendre, pour ſurcroît de leurs peines Paſtorales, celle de conduire eux-mêmes une partie de leur troupeau vers la Ville, qui eſt comme la citadelle de la Religion, & d'où ſortiront les ſources d'Indulgences ; ils peuvent ſe promettre que nous les recevrons avec toute la ſenſibilité du plus tendre des peres. Indépendamment du luſtre qu'ils procureront à notre ſolemnité, ils ſeront eux-mêmes à portée, après de ſi nobles fatigues, après des travaux ſi méritoires, de faire la plus ample moiſſon des largeſſes de la miſéricorde divine ; & de retour avec le reſte de leur troupeau, ils auront la conſolation de lui diſtribuer cette précieuſe récolte.

Nous ne doutons pas non plus que nos très-chers Fils, l'Empereur, les Rois, & tous les Princes Chrétiens, ne nous aident de leur autorité dans le vœu que nous formons pour le ſalut des ames, afin qu'ils ayent les heureux ſuccès que nous attendons. Ainſi nous les exhortons de toute notre ame de concourir, d'une maniere qui réponde à leur amour pour la Religion, au zele de nos vénérables Freres les Evêques ; de favoriſer leurs entrepriſes, & de procurer aux Pélerins ſûreté & commodité ſur les routes. Ils n'ignorent pas que de pareils ſoins ne peuvent manquer de contribuer beaucoup à la tranquilli-

té de leur regne ; & que Dieu leur ſera d'autant plus propice & favorable à eux-mêmes, qu'ils ſe montreront plus attentifs à augmenter ſa gloire parmi leurs Peuples.

Mais afin que ces Préſentes parviennent, &c.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, l'an de Notre-Seigneur mil ſept cent ſoixante-quatorze, le douzieme jour de Mai, & la cinquieme année de notre Pontificat.

CETTE Bulle, par laquelle je termine ce Recueil, peut être regardée comme le Teſtament de Clément XIV. La mort qui travailloit dès-lors dans ſon ſein, l'avertiſſoit intérieurement que ſa fin étoit proche ; qu'il parloit à tous les Fideles pour la derniere fois, & que Dieu exigeoit de lui le ſacrifice de ſa vie.

Chacun partageoit un tel malheur ; & toutes les Communions, quoiqu'entiérement diviſées dans leur croyance, ſe réuniſſoient pour demander au Seigneur la conſervation d'un Pontife cher à toutes les Couronnes, & agréable au Monde entier. Les uns ſe rappelloient la bonté avec laquelle il les avoit reçu ; les autres, ſon eſprit de ſageſſe & de pacification ; tandis qu'étranger lui-même, à l'atrocité des maux qu'il ſouffroit, il n'employoit ſa reſpiration entrecoupée que pour pouſſer des ſoupirs vers le ciel, afin d'obtenir ſur la terre le regne de la concorde & de la vérité, & de laiſſer après lui des veſtiges de ſon amour pour la juſtice & pour la paix.

Je deſirois avoir quelques-unes des Lettres qu'il écrivit pendant les ſix derniers mois de ſa

vie, qui furent un tems d'épreuve & de douleur ; mais il ne m'a pas été poſſible d'en obtenir. Toutes celles qui compoſent cette Collection, & qu'on a été près d'une année à recueillir, ne pouvant manquer de donner la plus haute idée de ce Pontife immortel, il faudra néceſſairement les admirer, ou ſoutenir qu'elles ſont ſuppoſées ; & c'eſt le parti que prendront les perſonnes injuſtement prévenues contre Clément XIV. Cependant il eſt très-facile d'en faire la comparaiſon avec les Bulles & les Brefs ; de reconnoître que c'eſt le même génie qui les a dictées, le même eſprit de ſageſſe & de modération qui en fait la ſubſtance, & de juger enfin qu'elles ont réellement l'empreinte & la tournure Italienne.

Mais les préjugés, comme la prévention, ne ſe rendent point à l'évidence ; & cela eſt ſi vrai, qu'il y a des gens qui ſoutiennent encore opiniâtrément, que l'Oraiſon funebre du feu Pape, prononcée par l'Abbé Mattzell, (*) Ex-Jéſuite, & Prédicateur actuel de Fribourg en Suiſſe, eſt une Piece *faite à plaiſir*, comme ſi Fribourg étoit au bout de l'univers, & comme ſi un Ouvrage auſſi public & auſſi ſolemnel pouvoit être ſuppoſé.

Ce qui me conſole, c'eſt que les connoiſſeurs remarqueront une unité de ſtyle dans toutes les productions de Clément XIV, qui ne permet pas de s'y méprendre ; & que les hommes judi-

(*) Cette Oraiſon funebre ſe trouve ci-après.

cieux penſeront, avec raiſon, que quiconque ſeroit en état de compoſer de pareilles Lettres, n'auroit pas beſoin d'emprunter un nom, quelque reſpectable qu'il fût, pour donner au Public des Ouvrages capables de l'intéreſſer.

Ah! plût à Dieu qu'il me fût poſſible d'écrire avec autant de force & d'onction, de lumiere & de ſageſſe, de jugement & d'aménité! C'eſt alors que je ne craindrois point de dire avec Horace: *Exegi monumentum ære perennius.*

Si malgré les recherches faites en Italie & en France, pour ſe procurer des Lettres de Clément XIV, il y avoit des perſonnes qui en euſſent, mais dont l'authenticité fût conſtatée de la maniere la plus évidente, elles ſont priées de vouloir bien les communiquer.

On donnera ces Lettres par ſupplément avec la plus grande exactitude, & telles qu'on les aura reçues.

ORAISON FUNEBRE

DU PAPE

CLÉMENT XIV.

(*GANGANELLI.*)

PRONONCÉE *par M. l'Abbé* SIMON MATTZELL, *ancien Membre de la Société de* JESUS, *Prédicateur actuel du Chapitre de la grande Eglise Collégiale de Fribourg en Suisse, en présence du Sénat Souverain de la République, le 15 Novembre* 1774.

Traduite de l'Allemand sur l'Original imprimé,

PAR M. DE FONTALLARD.

AVERTISSEMENT.

Cette piece authentique, que l'Auteur de la Vie de Clement XIV, *tient d'une main respectable, a été traduite par M. de Fontallard, parfaitement versé dans la connoissance de la Langue Allemande & Françoise.*

M. l'Abbé Simon Mattzell, l'un des Jésuites les plus célebres de la Baviere, dans la Haute-Allemagne, dans laquelle étoient compris les Jésuites de la Suisse & de la Souabe, remplit avec un applaudissement général, à Fribourg en Suisse, les fonctions de Prédicateur ordinaire du Chapitre de cette Ville, depuis la suppression de la Société. Le Canton de Fribourg, entiérement Catholique, est du Diocese de Lausanne, dont l'Evêque titulaire, Prince du Saint-Empire Romain, réside à Fribourg depuis le changement de Religion arrivé à Lausanne. L'Evêque d'aujourd'hui est de la Maison de Montenach, *l'une des plus anciennes & des plus illustres de la République, dans le Canton de Fribourg.*

On ne donne pas cette Oraison Funebre, comme un morceau d'éloquence, mais comme

une traduction exacte. Le génie de notre Langue ne peut admettre ni les tours de phraſes, ni les mêmes expreſſions que l'Allemand. On veut ſeulement montrer combien CLEMENT XIV. *étoit grand, puiſqu'il eſt loué par ceux mêmes qui ne peuvent avoir d'autre intérêt, en faiſant ſon éloge, que celui de la vérité.*

ORAISON FUNEBRE

DU PAPE

CLÉMENT XIV.

Princeps, & maximus cecidit hodiè in Iſraël, 2. Reg. 3.

Couvrez-vous du plus grand deuil, ô Peuple d'Iſraël! faites ceſſer toutes les marques de joie: que toutes les rues d'*Hébron* retentiſſent de vos gémiſſemens: car *un Prince, & le plus grand d'Iſraël, eſt mort aujourd'hui.* Tels étoient les cris que la plus vive douleur arrachoit à David conſterné, lorſqu'il parloit de la mort funeſte & inattendue, qui lui avoit enlevé le ſage, le vaillant *Abner.*

C'eſt avec bien plus de juſtice que je prononce, en gémiſſant, ces triſtes paroles, en préſence de cette illuſtre aſſemblée: que le deuil ſoit dans votre cœur, Peuple Chrétien! vous n'eûtes jamais plus de ſujet de le porter: *Un Prince, & le plus grand d'Iſraël, eſt mort aujourd'hui.* Un Prince du Peuple élu, du Peuple Chrétien, Louis XV, le Bien-aimé, le Roi Très-Chrétien, vient de deſcendre d'un des Trônes les plus élevés & les plus éclatans de l'Europe, dans la ſombre demeure des morts. *Un Prince eſt mort dans Iſraël.*

Mais à peine la France, par des torrens de larmes, & l'Europe par un deuil universel, avoit rendu les derniers devoirs à la vertu du Prince Très-Chrétien: à peine les Temples & les Cités avoient cessé de retentir de la douleur & des louanges adressées à l'Eternel: à peine tous les Peuples, suspendant pour quelque tems leur jalousie, avoient cessé de déplorer unanimement la perte que l'humanité & la Religion avoient faite en la Personne de Louis XV: à peine, enfin, l'Univers étonné s'étoit-il remis en quelque sorte de la mort funeste du Fils aîné de l'Eglise, que la cloche de la mort se fit entendre du haut du Capitole, & répandit dans la Capitale du monde, ensuite dans tout l'Univers, un nouvel effroi, un nouveau sujet de douleur: cette même année, le 22 de Septembre, *est mort le plus grand d'Israël*, le très-saint Pere de ce Fils aîné, le Chef de la Chrétienté, LAURENT GANGANELLI, CLEMENT XIV.

Déplorable fragilité de l'homme & de la vie humaine! lorsque l'œil se tourne, il apperçoit déja la mort derriere lui: à mesure qu'il croît, il s'approche de plus en plus du terme de sa vie: la mere qui berce son tendre enfant, voit qu'il court au tombeau. Qu'est-ce que notre naissance, sinon le commencement de la mort? Ainsi se consume l'étoupe à peine allumée, que l'on a coutume de montrer aux Papes à leur couronnement, en leur répétant trois fois: *Ainsi passe la gloire du monde* (*).

Mais ces réflexions, quoiqu'utiles, ne sont point aujourd'hui le sujet de mon Discours. Vous exigez

(*) *Sic transit gloria mundi.*

exigez de moi, MESSEIGNEURS, que je vous faſſe le fidele portrait, qui doit éterniſer la mémoire du Pere des vrais Croyans. Il n'appartient qu'aux plus habiles Peintres de finir des tableaux du premier rang; & ceux qui ne ſont que médiocrement verſés dans cet Art, au lieu d'atteindre au but, font connoître qu'ils ont entrepris un travail au deſſus de leurs forces. Comment donc oſerois-je employer mes foibles couleurs à une peinture auſſi ſublime, ſi je ne ſavois que l'obéiſſance excuſe ce qui paroît être trop hardi? Si je m'oublie, en acceptant cette entrepriſe épineuſe, ce n'eſt, MESSEIGNEURS, que pour m'acquitter du devoir que vous m'impoſez, eſpérant que vous n'aurez pas moins d'indulgence pour moi, que vous n'avez trouvé de difficulté à m'honorer d'une ſi noble fonction.

Une choſe que je regrette principalement, c'eſt de ne pas connoître autant que je le déſirerois, tous les traits éclatans qui caractériſent eſſentiellement la vie de CLÉMENT XIV. Mais non, je n'ai pas ſujet de me plaindre: je ſais ce qu'en diſent toutes les Perſonnes bien intentionnées: cet éloge de l'Ecriture peut être appliqué à Sa Sainteté *: *Il a fait dans ſa vie des choſes rares, & il a opéré des merveilles à ſa mort.* Je ſais en général quelle fut ſa religion dans le cours de ſa vie, ſa prudence & ſa fermeté déſintéreſſées dans ſon regne, ſa patience héroïque & vraiment chrétienne à ſa mort. Je ſais qu'il a cherché à ſoutenir de toutes ſes forces l'intérêt de la Religion, & qu'il en a rempli tous les devoirs avec ferveur; qu'il a

(*) *Eccleſiaſtic. cap.* 48.

été grand dans ce qu'il a fait pour le bien de l'Etat, pour l'agrandiſſement de l'Egliſe & pour ſa propre ſanctification. Il a été grand, ſoit qu'on le conſidere dans ſon Cloître, ſur le Trône, ou au lit de la mort : il a eu un cœur dont la fermeté a ſurpris l'Univers, dont la juſtice s'eſt fait reconnoître de ceux-mêmes qu'il frappoit, dont la piété a paru dans tout ſon éclat au moment terrible du trépas : je fais enfin qu'il a donné à l'amour du prochain ce qu'il devoit, à la gloire, autant qu'il convenoit, à la piété, tout ce qu'il pouvoit ; de ſorte que ſon humilité & ſon affabilité lui ont mérité l'amour : ſa gloire l'admiration ; & ſa piété, la vénération : ce dernier mot, l'Eternel nous avoit donné CLÉMENT XIV, afin de nous faire connoître le prix d'un tel don : il nous l'a repris, pour nous faire ſentir la grandeur de notre perte. Mais que dans l'un & dans l'autre événement, le Nom du Seigneur ſoit béni à jamais.

Je le répete, je ſais les traits qui le caractériſent, & voici ma concluſion & en même tems l'exorde de mon Diſcours.

CLÉMENT XIV eſt un des plus illuſtres Chefs de l'Egliſe, & qui mérite avec le plus de juſtice, une réputation immortelle. Je vais démontrer que la triple Couronne lui convenoit parfaitement, & ſans la moindre contradiction. Voici, MESSEIGNEURS, ma diviſion : La Tiare convenoit parfaitement à CLÉMENT XIV ; & elle lui convenoit ſans la moindre contradiction.

1°. Elle lui convenoit parfaitement, c'eſt ce que j'expoſerai dans la premiere Partie, en vous faiſant voir ſes grandes qualités.

2°. Elle lui convenoit ſans la moindre contradiction ; & c'eſt ce que je démontrerai dans ma

Second Point, en répondant ſuccintement à toutes les objections que la critique a imaginées pour obſcurcir ſa gloire.

Hypocriſie, crainte, vaines conſidérations, non, vous ne mettrez pas une ſeule ſyllabe ſur mes levres conſacrées à la vérité: écartons loin de ſon tribunal juſqu'au moindre menſonge.

Et vous, préjugés politiques, qui ne pouvez accorder l'Eloge que je vais prononcer avec mon état actuel, ſuſpendez votre étonnement juſqu'à la fin de mon diſcours. Je le prédis avec confiance, vous ſerez confondus, & vous ſerez contraints de garder un ſilence éternel.

Seigneur, notre Dieu, Souverain des Souverains, vous ſeul qui poſſédez & qui donnez l'immortalité & l'immutabilité, Chef inviſible de notre Egliſe, que vous avez bâtie ſur le roc, & que vous n'abandonnerez jamais, prêtez à mes paroles une expreſſion plus forte, quand je parle de celui qui tient la place de votre Fils ſur la terre: qu'on voie ici, non-ſeulement la vertu dépeinte, mais encore qu'on la chériſſe; & qu'enſuite l'ancienne ſimplicité de la foi & des mœurs de nos Peres revive en nous, & qu'elle excite de nouveau dans nos cœurs le reſpect dû au Chef viſible de l'Egliſe!

PREMIÈRE PARTIE.

UN Prince, & le plus grand d'Iſraël, eſt mort aujourd'hui, c'eſt-à-dire, le plus ſage Paſteur, le plus tendre Pere de la Chrétienté, & le Prince le plus pacifique. C'eſt par ces trois qualités que

je vais prouver que la triple Couronne convenoit parfaitement à CLÉMENT XIV.

1°. Comme à un Sage, & en même-tems l'humble Chef de l'Eglise.

2°. Comme au Pere de la Chrétienté plein d'indulgence & de fermeté.

3°. Comme au Prince le plus pacifique & le plus pieux.

La Dignité qu'a remplie CLÉMENT XIV, est de toutes les Dignités de l'Eglise la plus sublime & la plus importante: il étoit Evêque de Rome, conséquemment, l'héritier légitime & le successeur de Saint Pierre, le Chef des Chrétiens, & le premier Pasteur de tous les Fideles.

Quiconque lira l'Ecriture-Sainte avec un esprit non préoccupé, y reconnoîtra clairement, que Jésus-Christ avoit donné à Saint Pierre une préférence marquée sur les autres Apôtres. *Tu es pierre*, (ou, pour m'exprimer dans le langage dont se servoit autrefois le Seigneur,) *tu es une pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (*).

La Confession de Foi la plus formelle que Pierre, un instant auparavant, avoit faite de la divinité du Sauveur, devoit lui mériter le suffrage de Jésus-Christ & une récompense proportionnée: ce qui ne seroit point arrivé, si Jésus ne lui avoit pas donné une préférence sur les autres Apôtres: *Je bâtirai mon Eglise sur cette pierre*; que signifient ces expressions, sinon que, de-même que le fondement d'une maison en est la principale partie, & sert à l'affermissement de toutes les autres: ainsi, Pierre étoit destiné à maintenir le bon ordre dans l'Eglise, & à en

(*) *Matth.* XVI. 18.

consolider toutes les parties. *Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux : ce que tu lieras sur la Terre, sera aussi lié dans le Ciel : & ce que tu délieras sur la Terre, sera aussi délié dans le Ciel* (*).

Que signifient les clefs qu'on promet nommément à lui seul ? Ne sont-elles pas la marque de la puissance suprême ? Ne les présente-t-on pas aux Gouverneurs des Villes, pour montrer aux Citoyens le droit qu'ils ont de leur commander ?

Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-là ? ... (Savoir les autres Apôtres.) *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis* (†). Pourquoi Jesus-Christ veut-il ici avoir une assurance verbale qu'il est plus aimé de Pierre que des autres Apôtres, s'il ne veut pas lui donner un plus grand pouvoir, une plus grande autorité sur le Troupeau chrétien ? Pourquoi distingue-t-il les agneaux des brebis, si ce n'est pour nous faire entendre que ce n'est pas seulement des Croyans en général dont il est éminemment le Chef supérieur, mais aussi des Evêques & des Instituteurs qui sont obligés de donner aux autres une éducation chrétienne, & leur procurer une nourriture spirituelle ?

Depuis ce tems-là, Pierre s'est toujours comporté comme le doit faire le Chef d'une Société visible. Il fut le premier, après l'Ascension du Seigneur, qui proposa d'élire un nouvel Apôtre dans l'Assemblée de tous les Disciples ; le premier qui annonça, au tems de la Pentecôte, Jésus crucifié, & qui convertit trois mille personnes en ce jour ; le premier qui reconnut, par

(*) *Matth.* XVI. 19.
(†) *Jean.* XXI. 17.

la révélation divine, qu'on devoit recevoir les Gentils dans le sein de l'Eglise; le premier qui décida, au Concile de Jérusalem, que les Chrétiens ne devoient pas être assujettis à la circoncision.

Nous lisons aussi, que lorsque les Evangélistes font mention des Apôtres, ils nomment *Pierre* préférablement aux autres, & se servent souvent de cette façon de parler, ou de semblables: *Pierre & ceux qui étoient avec lui*: *Pierre & les autres Apôtres*. Cependant, il n'étoit pas le premier, ni par son âge, ni par sa vocation Apostolique. Il faut donc que sa Dignité suprême ait engagé les Evangélistes à le nommer toujours le premier, & à le distinguer des autres, comme leur Chef.

Jugez par tout ce qui vient d'être dit, MESSEIGNEURS, quelle étoit la grandeur de la place qu'occupoit CLÉMENT XIV. Le pouvoir qui fut donné à Saint Pierre s'étend sur tous ceux qui lui succedent légitimément sur le siege de Rome; ce Siege que lui-même a érigé, suivant le témoignage unanime des Peres de l'Eglise & de tous les anciens Historiens, & qu'il a conservé jusqu'à sa mort. Jésus-Christ ne voulut jamais laisser son Eglise sans une pierre, sur laquelle elle pût être inébranlablement posée, ni ses agneaux, ni ses brebis sans un Chef sur la vigilance duquel elles pussent se reposer.

Ne voyez-vous pas combien il importe à l'Eglise d'avoir un tel Chef, qui maintienne l'union entre les Membres, l'uniformité dans le Culte divin; qui arrête les progrès des nouvelles Sectes, & qui travaille à étendre le Royaume de Jésus-Christ.

Supposons que tous les Evêques aient un pouvoir parfaitement égal, & qu'ils soient indépendans les uns des autres: ils cessent d'être unis, qui osera travailler à leur réunion; & qui pourra se flatter d'y réussir? Si l'erreur se répand comme un poison lent, & qu'elle gagne les parties voisines, comme la gangrene; où trouvera-t-on un remede plus prompt, plus efficace, que dans les décrets du Chef de l'Eglise? N'est-on pas déja parvenu à étouffer par ce moyen, plusieurs hérésies dans leur origine, ou du moins n'en a-t-on pas arrêté les progrès? A qui la plupart des Peuples sont-ils redevables de leur conversion, si ce n'est aux soins infatigables des Papes, qui leur ont, de tous tems, envoyé dans les pays les plus éloignés, des Missionnaires Apostoliques, dont le zele a toujours été soutenu par des secours spirituels & temporels?

Mais ne nous arrêtons pas à la grandeur de la dignité dont CLÉMENT XIV. a été revêtu; mon point capital tend à vous montrer comment la divine Providence a daigné le conduire par degrés à celle de Souverain Pontife, & comment, par la vie la plus exemplaire, CLÉMENT est parvenu à devenir un Pape aussi sage & aussi humble. Considérez les qualités dont le souverain Pasteur l'a si richement pourvu, & en même-tems l'usage continuel qu'il en a fait. Toute sa vie n'a été, d'un côté, qu'un enchaînement d'événemens rares, & de l'autre, une longue suite d'efforts à perfectionner ses bonnes qualités.

Arcangelo di Vado, petite Ville de l'Etat Ecclésiastique, au Diocese de Rimini, est le lieu où FRANÇOIS-LAURENT GANGANELLI reçut le jour, le 30 d'Octobre 1705; & ce lieu, peu connu jusqu'alors, occupera à l'avenir une place

distinguée dans l'Histoire, par la naissance d'un si grand Homme. Son pere étoit un Médecin (*), & le fils devoit prendre le même état: mais ô Providence, qui le destiniez à guérir les plaies profondes de l'Eglise, que vos desseins étoient différens!

Son pere eut un procès qui absorba toute sa fortune: le chagrin qu'il en conçut le conduisit au tombeau, & il laissa son fils, encore enfant, sans appui.

Le jeune GANGANELLI montroit pour les Sciences une disposition & un penchant extraordinaires. Cette inclination, jointe à ses qualités naturelles, flatta beaucoup un Parent très-proche du côté de sa mere, qui aimoit & cultivoit les Lettres. Il se chargea donc de ce tendre Orphelin, lui donnant une éducation conforme aux hautes espérances qu'il avoit fait concevoir de lui, en le mettant entre les mains d'un habile Précepteur.

Ce fut alors que parurent les heureuses dispositions pour les sciences, que la grace avoit données à ce jeune Homme, destiné à de si grandes choses; & l'application continuelle qui lui fit faire les progrès les plus rapides, dès les premieres années de ses études. Semblable à Daniel, il remporta le prix sur plusieurs personnes d'un âge mûr; des succès si surprenans le porterent à ce qu'il y a de plus sublime, & lui mériterent le plus tendre attachement de son Bienfaiteur. Mais quel fut son malheur lorsque son généreux Protecteur mourut subitement, sans avoir eu le tems de faire aucune disposition en sa

(*) Voyez la Vie de Clement XIV.

ſa faveur ! Ce cruel revers le met de nouveau dans l'impuiſſance de continuer ſes études, & l'expoſe au danger d'être arrêté au milieu de ſa carriere.

La Providence en a autrement décidé. On raconte, par haſard, au Comte *Barnaldi*, originaire du Milanois, la ſituation cruelle du jeune GANGANELLI : ce Seigneur le prend d'abord ſous ſa protection, & n'épargne rien pour achever ſon éducation juſqu'au tems où il devoit ſonger à un établiſſement : malgré la grande vivacité de ſon caractere, il prit le parti du Cloître.

Le Comte veut s'y oppoſer, mais il fut forcé d'y conſentir ; & GANGANELLI fut reçu à *Urbino* dans le Saint Ordre des Freres Mineurs.

Ce fut dans cet Ordre reſpectable, qui a l'honneur d'avoir donné ſept Souverains Pontifes à l'Egliſe, qu'il acheva de devenir un des plus ſavans Hommes de ſon tems. Les Langues, la Théologie, la connoiſſance de la Sainte Ecriture, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Profane, le Droit Canon, tout fut l'objet de ſon application, au point que ſes Supérieurs le nommoient l'ornement de l'Ordre, & faiſoient partout ſon éloge. Le bruit de ſon érudition parvint juſqu'aux oreilles de Bénoît XIV, qui examina ſon ſavoir ; & ce bon connoiſſeur, ce protecteur des Sciences, le nomma Aſſeſſeur du Saint Office, où il eut occaſion d'étudier à fond les affaires intérieures de la Cour de Rome.

Sa Sageſſe ſinguliere reçut encore un nouveau luſtre dans cet emploi, & il acquit tant de réputation durant le grand nombre d'années qu'il l'exerça, qu'il mérita de CLÉMENT XIII, en 1759, le Chapeau de Cardinal. Décoré de la Pourpre, combien ne fit-il pas admirer ſes vues profondes, dans les plus importantes délibéra-

tions! Toujours le Saint Pere eut la plus haute estime pour LAURENT GANGANELLI, que l'on regardoit comme l'oracle de Rome. L'éclat de sa sagesse ne brilla-t-il pas jusques dans quelques-unes des plus illustres Cours de l'Europe, qui entretenoient avec lui une correspondance réglée? Enfin il fut proclamé Souverain Pontife par le suffrage unanime de tout le Conclave (*).

En racontant, avec la simplicité historique, les circonstances d'une si belle vie, jusqu'à son élévation à la plus haute Dignité, ou, pour mieux dire, en considérant la conduite de l'éternelle Providence, n'avons-nous pas d'abord pensé, MESSEIGNEURS, aux voies miraculeuses par lesquelles le Dieu Tout-Puissant a conduit Joseph, Moïse, David, Daniel, jusqu'à la plus grande gloire? N'avons-nous pas vu, comment la main de Dieu, d'un côté, & sa propre vertu de l'autre, l'avoient formé pour être un Chef, à qui la couronne de Pasteur des Pasteurs devoit si bien convenir un jour? Lui, à qui ni l'éclat de ses ayeux, ni le secours des richesses ne pouvoient faire espérer de parvenir jamais au Siege éminent de Saint Pierre: lui, qui étoit le seul Religieux dans le College des Cardinaux, dans un tems où tout le monde murmure contre la multitude inutile des Cénobites; comment a-t-il pu s'ouvrir le chemin à ce suprême honneur, si ce n'est par sa science, par sa vertu & par une sagesse extraordinaire? Aussi a-t-il voulu enrichir la Bibliotheque du Vatican, comme dépositaire de tant d'écrits, de médailles & de raretés précieuses, persuadé qu'il devoit à

(*) Voyez la vie de Clément XIV.

l'étude qu'il en avoit faite, les principes de ſon élévation à la ſuprême Dignité, dont le Seigneur l'avoit revêtu.

Et que ne dirai-je pas ici de ſa ſcience, MESSEIGNEURS, cette ſcience toujours marquée au coin de la plus profonde humilité! Loin de nous, mais ſur-tout du Souverain Paſteur des ames, toute ſcience qui enfle! La ſcience ne doit qu'édifier, & c'étoit ſans contredit celle de notre Bienheureux Pontife; à moins que l'éclat inattendu de la ſuprême Dignité n'eût ébloui des yeux accoutumés dans le premier âge à la médiocrité & à l'obſcurité. Mais quelle fut d'abord ſa réponſe, lorſque le Cardinal Doyen *Cavalchini* lui demanda, ſuivant l'uſage, s'il vouloit accepter la Dignité papale? *Il ne faut*, répondit-il, *ni la deſirer, ni la refuſer.* Ne voit-on pas dans cette réponſe qu'il auroit autant aimé porter les clefs du Monaſtere des Douze-Apôtres, que celles du Ciel? Ne remarque-t-on pas la même humilité, lorſqu'après ſon élection on lui demanda s'il vouloit qu'on fît part de ſon élévation à ſa famille, par un Courier exprès? *Je n'ai*, dit-il, *d'autre Famille que les pauvres, & ceux-là apprennent les nouvelles ſans Courriers.*

On ſait, qu'après ſon élection, comme il prenoit, ſelon l'uſage, ſolemnellement poſſeſſion de la Ville de Rome, il tomba de ſon cheval que les acclamations du peuple avoient effrayé; que le pavé étant couvert de ſable, il ne ſe fit aucun mal; & qu'alors il dit: *En montant au Capitole, j'ai paru comme Saint Pierre, plût à Dieu qu'ayant été renverſé, je devinſſe comme Saint Paul!* Si cette humilité n'avoit pas été de tout tems dans ſon cœur, au lieu de parler ainſi ſur ſa

chûte, ne ſe ſeroit-il pas abandonné à l'impatience & aux murmures ? & quelle humilité lui fit, en dernier lieu, conſerver *in petto* les onze Cardinaux qui devoient être nommés, pour ne pas illuſtrer ſa mémoire par le nombre de ce qu'on appelle ſes Créatures ?

Nous voyons donc dans CLÉMENT XIV, un ſage, & en même-tems l'humble Evêque des Evêques. Ne remarquons-nous pas encore en lui un Pere de la Chrétienté, indulgent, mais toujours inébranlable ?

Tous les Catholiques ſe ſont toujours accordés ſur ce que le nom de Pere de la Chrétienté, & une certaine autorité ſur tous les Chrétiens appartenoient au Pape. Mais juſqu'à quel point doit s'étendre cette autorité ? C'eſt une queſtion ſur laquelle les ſentimens ont été ſouvent partagés, & que des opinions très-différentes ont combattue, non ſans entraîner après elle des ſuites funeſtes.

Il eſt certain que la puiſſance du Pape eſt une puiſſance purement ſpirituelle & qui ne doit s'étendre que ſur le ſalut des ames : conſéquemment il faut, pour faire valoir cette puiſſance, n'employer des moyens que ſpirituels, & qu'ainſi le Saint Pere ne doit pas ſe mêler des affaires mondaines & temporelles, qui concernent les Têtes couronnées, ni mettre en œuvre des moyens contraires à l'Evangile, comme de dépoſer des Rois, de diſpenſer les Sujets de leur obéiſſance, & de diſpoſer des Etats. Permettez-moi de tirer le rideau ſur les événemens des tems paſſés, d'où l'on pourroit conclure que les Rois & les Empereurs n'ont pas aſſez reſpecté le pouvoir ſpirituel du Pape ; & que les

Papes ne ſe ſont pas toujours tenus, comme ils le devoient, dans les bornes d'un tel pouvoir.

Au reſte, je ne parle ici que du Pape CLÉMENT XIV, duquel aucune Tête couronnée n'a jamais eu à ſe plaindre : vous verrez qu'il n'a employé la puiſſance qui lui appartenoit inconteſtablement, que comme un Pere qui aime ſes enfans, qui cherche leur avantage de tout ſon cœur, & qui, par cette raiſon, eſt à la fois indulgent & ferme. *Indulgent*, auſſi ſouvent qu'il croit pouvoir arrêter les progrès du mal en cédant, ou du moins rendre la plaie moins dangereuſe. *Ferme* quand il voit que ſa fermeté peut triompher des obſtacles & lui faire attendre le but qu'il ſe propoſe. L'état de notre ſiecle exigeoit, ſans doute, de ſemblables qualités du Pere commun des Fideles.

Ah! le tems eſt venu: la premiere prédiction eſt accomplie (*). *Il ſera un tems, où ils ne pourront ſouffrir la ſaine Doctrine; ils ſe choiſiront des Maîtres ſelon leurs deſirs, & qui flatteront leurs oreilles: ils auront recours à de vaines fables.* Mais quoi! n'exageré-je point ici, en appliquant à notre Siecle cette prédiction? Plût à Dieu que ce ne fût qu'une peinture outrée? Les livres impies qu'on voit éclore ſans ceſſe, l'avidité avec laquelle on les lit, la trop grande répugnance à étudier la Religion dans ſa ſource, la tiedeur dans la dévotion, l'uſage des Saints Myſteres tourné en ridicule, le mépris qu'on a pour les Prêtres, les Loix de l'Egliſe violées, la révélation que l'on veut révoquer en doute, la liberté que l'on prend tous les jours dans les cer-

(*) 2 *Tim.* 4. *Erit enim tempus, &c.*

cles contre les choſes qui méritent le plus notre vénération, l'éducation extrêmement négligée, enfin l'indifférence criminelle avec laquelle on écoute les diſcours des prétendus eſprits forts : tout cela, dis-je, ne montre-t-il pas clairement la profondeur des bleſſures de notre tems, & la juſtice de ma plainte!

Qu'on ajoute à ces traits, qu'on voit regner preſque de toutes parts une indolence pour la cauſe de Dieu, & ſouvent même, ce tyran caché ſous le maſque de l'humanité, le fameux Tolérantiſme, qui déſapprouve juſqu'au plus juſte zele, & cherche à étouffer les larmes dans les yeux de la vérité ſouffrante.

On commence à demander en pluſieurs endroits, (puiſſent l'entendre les dix-ſept ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis la naiſſance du Chriſtianiſme! puiſſe ma voix parvenir dans le Ciel juſqu'à ce Dieu lui-même, qui eſt venu ſur la terre dans un corps paſſible pour enſeigner la Religion révélée, la ſeule qui lui ſoit agréable!) on commence, dis-je, à publier aſſez hautement qu'il importe peu de quelle Religion on ſoit, & de quelle maniere on honore Dieu, pourvu qu'on l'honore, & qu'on paroiſſe avoir de la probité.

O Hommes du ſiecle préſent, vous tirez vanité de vos lumieres! le titre de ſiecle éclairé, ajoute à votre orgueil; vous vous vantez d'avoir banni la ſuperſtition, le fanatiſme, les préjugés, l'hypocriſie, & vous attaquez en même tems la Religion, l'honneur, les bons principes, toutes les vertus. O Ciel! quels funeſtes tems pour le Pere commun de la Chrétienté! quelle horrible tempête agite la barque de Saint Pierre!

L'époque où CLÉMENT XIV. monta ſur le Trône Papal ne pouvoit être plus critique, à

raiſon de quelques méſintelligences qui regnoient entre le Saint Siege & quelques-unes des principales puiſſances de l'Europe.

Pour rétablir le calme, dans une poſition ſi périlleuſe, l'Egliſe avoit beſoin d'un Chef qui eût du courage & de la prudence: ces qualités ſe trouvoient réunies dans la perſonne du Cardinal GANGANELLI, que la Providence deſtinoit à monter ſur la Chaire de Saint Pierre.

Nous allons donner quelques preuves de ſa fermeté.

D'abord il ſe hâta d'arrêter, en faveur de ſon Alteſſe Royale le Duc de Parme, tous les effets du Bref que Clément XIII avoit publié. Pour montrer combien il s'efforçoit de plaire aux Puiſſances ſéculieres, il ne fit plus lire la fameuſe Bulle *in Cœna Domini*, qui révoltoit tous les Etats. On faiſoit dans pluſieurs Royaumes différentes diſpoſitions relatives aux affaires de l'Egliſe, la réforme des Monaſteres & autres choſes ſemblables: cependant il garda ſur tous ces objets un ſilence qu'un zele moins prudent n'eût pas obſervé. Combien de Lettres obligeantes n'écrivit-il pas à pluſieurs Cours? Comment ne s'offrit-il pas à leur accorder ce que la Foi & la Religion pourroient permettre, uniquement pour maintenir la concorde?

L'affabilité avec laquelle ce Pere de l'Egliſe accueilloit les Etrangers, même d'une autre Communion, eſt connue de tout le monde; & n'en avons-nous pas des preuves évidentes à l'égard de pluſieurs Anglois de la premiere qualité? Ils écrivirent à l'Abbé *Grant*, Ecoſſois, pour l'engager de ſupplier Sa Sainteté de permettre à un Sculpteur Anglois de prendre un modele de ſon Portrait, afin de le faire enſuite exé-

cuter en marbre, en l'assurant qu'il y auroit peu d'Anglois de distinction qui ne se fissent honneur de l'avoir dans leurs maisons. Ce fut pour gagner l'affection de cette illustre Nation que CLÉMENT ne voulut pas donner au Prétendant le titre de Roi. Ce fut encore par le même motif, qu'il engagea un Cardinal, d'une prudence consommée, à entamer une négociation avec les plus savans des Protestans, afin d'essayer de les réunir à l'Eglise Catholique, comme ils l'avoient été anciennement. Quel autre intérêt le sollicita à recommander d'une maniere si pathétique, à tous les Evêques de Pologne, la tranquillité de la République, & l'amour de leur Roi?

Quel fut le fruit de cette sage indulgence? Il n'en résulta rien moins que la réconciliation du Trône avec l'Autel, le calme rétabli dans l'Eglise, & la restitution du Comtat d'Avignon & du Duché de Bénevent au Saint Siege.

Autant son zele a été indulgent, autant il a été ferme. Rappellez-vous seulement, MESSEIGNEURS, avec quelle constance il a refusé à tous les Princes étrangers l'éligibilité à l'Evêché de Liege. Quelque tems après, l'Archevêché de Salzbourg vient à vaquer; on veut procéder à une nouvelle Election: les Evêques de *Gurk* & de *Seccau*, ne peuvent, en qualité d'Evêques, qu'être Postulans: la Cour Impériale & Royale fait tous ses efforts pour obtenir du Pape un Bref d'éligibilité pour eux. Quel parti prendra le saint Pere dans ces conjonctures, après avoir refusé un pareil Bref aux Princes qui prétendoient à l'Evêché de Liege, il prend celui de le refuser, & de déclarer, en même-tems, par un Décret, que les quatre Evêques Suffragans de Salzbourg & tous les Chanoines seroient

éligibles. Qui ne voit pas ici la prudence & la fermeté avec laquelle CLEMENT agiſſoit dans cette affaire? Qui n'admireroit pas auſſi la fermeté avec laquelle il dit: *Que pendant ſon regne il feroit peu de nouvelles Loix, mais qu'il ſeroit d'autant plus rigide à faire obſerver les anciennes.* C'eſt de-là que pluſieurs Perſonnes ont cru voir en lui un ſecond Sixte V. En effet, le cours de ſa vie n'a-t-il pas une reſſemblance parfaite avec celui de ce Pape, puiſque le Ciel a accordé à CLÉMENT XIV pareil nombre d'années ſur la terre, & qu'il a regné autant de tems que l'immortel Sixte-Quint?

Mais, comment Dieu a-t-il couronné cette ſageſſe & cette fermeté? Le voici, MESSEIGNEURS, par l'honneur que l'Etre ſuprême a voulu qu'il eût de contribuer à faire que les Tranſilvains abjuraſſent l'*Arianisme*, les Ancyraniens de la Galatie l'*Eutichianisme*, le Primat de Perſe le *Neſtorianisme*, & fuſſent reçus dans le ſein de l'Egliſe; & que *Simon*, Patriarche de l'ancienne Aſſyrie, après avoir pareillement quitté *Neſtorius*, fût déſigné pour la Pourpre, à la grande ſatisfaction du Monde Catholique (*). Je conclus donc que la ſeconde Couronne convenoit parfaitement à CLEMENT XIV, ſavoir la Couronne du Pere de la Chrétienté.

Il reſte maintenant la troiſieme Couronne, comme étant une marque de la puiſſance temporelle que le Pape exerce en qualité de Souverain dans ſes Etats. Mais ne convenoit-elle pas auſſi à CLEMENT? Je réponds affirmativement. D'après l'étymologie de ſon nom, CLEMENT étoit un Prince auſſi doux qu'aimable.

(*) CLEMENT ſe propoſoit réellement de le faire, mais ſa mort ne lui permit pas d'exécuter ce projet.

Sa premiere occupation, pour ne point obérer ses Sujets, fut de borner les dépenses superflues : il commença par lui-même. La dépense de sa table, qui se montoit chaque jour à quatorze *écus*, il la réduisit à autant de *paulis*. Le Frere laïque qui le servoit, devoit toucher cent *scudis* par mois, il fut réduit à cinquante, d'après l'état de la Cour. Le même Frere étoit chargé du soin de sa table & des autres dépenses. On voit par-là combien elle étoit peu somptueuse. Il versa dans la caisse commune quarante mille *scudis*, dont jouissoient ses Prédécesseurs, & qui provenoient des Bénéfices vacans. En un mot, il montra par-tout qu'il aimoit l'économie. Il eut toujours le plus grand soin de régler la Chambre Apostolique à l'avantage de ses Provinces. Cela ne s'appelle-t-il pas se priver soi-même de ce qui pouvoit le plus flatter, pour soulager son Peuple ? Et ne sont-ce pas là les marques du meilleur, du plus tendre cœur ?

Le plus grand soin de ce Pape fut de remédier à la cherté & à la disette du pain. Il s'occupa à en diminuer le prix ; il abolit entiérement le droit de cinq & de dix pour cent sur la farine, afin de faciliter la circulation du bled & l'Agriculture. Il fit donner aux pauvres de la campagne, par le Tribunal de l'*Annone*, vingt mille mesures de bled, de plus que de coutume, afin de leur ôter tout prétexte de négliger la campagne ; & il ordonna ensuite qu'il y eût toujours cent mille mesures dans les magasins publics. Lorsqu'il se retiroit à *Castel-Gandolfe* pendant un mois, pour se reposer de tant de pénibles travaux, quel étoit l'objet de ses amusemens ? Nul autre que de délibérer avec les Personnes les plus expérimentées sur les moyens d'améliorer la culture des terres ; pour ce sujet,

il fit acheter dans les environs dix-sept mille mesures de bled, afin d'encourager les Habitans à travailler, en raison du débit de leurs denrées. En un mot, il étoit le génie tutélaire de ses Etats, qui connoît les droits de l'humanité, qui veut faire les délices de ses Sujets, qui laisse à chaque pas des traces de sa bienfaisance, & qui s'empresse de secourir toute personne malheureuse, aussi-tôt qu'il connoît sa situation. Et quelle attention Sa Sainteté n'avoit-elle pas d'encourager les Fabriques & les Manufactures! Comment ses bras n'étoient-ils pas ouverts à tous les Savans! Il étoit convaincu que l'ignorance conduit, pour ainsi dire, le crime par la main, & que le crime entraîne la ruine du bien public? C'est pourquoi, voulant conserver les antiquités précieuses, il fit bâtir un superbe Cabinet de Curiosités, qu'on appelle, de son nom, *Musæum Clementinum.*

Tant de traits, je l'avoue, ne sont, chacun en particulier, que de médiocres traits; mais quand on les rassemble, il en résulte le portrait accompli du Prince le plus excellent & le plus aimable. CLEMENT XIV vivra toujours dans la mémoire des Sages, dans le cœur des Pauvres & dans les annales de l'Eglise. Je le répete, CLEMENT est un des plus illustres Chefs de l'Eglise, dont le nom mérite le plus d'être conservé à la postérité. La triple Couronne lui convient parfaitement; il étoit un Sage & en même-tems l'humble Evêque des Evêques, un Pere à la fois indulgent & ferme, un Prince également pacifique & digne de l'amour de tout le monde; il avoit certainement toutes ces qualités, & (quoi qu'en dise la jalousie) il les possédoit toutes éminemment & sans la moindre contradiction.

à la générosité des Puissances. Nous jouissons en effet de cet amour & de cette libéralité de la part de nos augustes Souverains : qu'ils me permettent de leur faire ici les remerciemens les plus sinceres, au nom de tous mes très-chers Confreres, à la face de toute la Ville, du Canton, & s'il étoit en mon pouvoir, à la face de l'Univers. Nous avons perdu une bonne Mere (la Société,) mais nous avons retrouvé en vous, MESSEIGNEURS, les meilleurs Peres. De plus, combien de moyens le Saint-Pere n'a-t-il pas employé, durant cinq ans, pour éviter d'en venir à cette extrémité ? Non, ce ne fut pas la haine, mais son zele pour la tranquillité de l'Eglise, qui arma son bras paternel de la foudre dont il nous a frappés ; & lorsque la triste nécessité eut mis le glaive entre ses mains, ce fut un cœur tendre qui conduisit sa main. Au milieu des nuages épais qui menaçoient de fondre sur nous, ne vous semble-t-il pas, MESSEIGNEURS, entendre une voix du Ciel qui vient frapper les oreilles de CLEMENT XIV, comme celle que l'Ange fit entendre à Abraham : *Sacrifie, offre celui que tu chéris, ton fils, ton Isaac.*

En effet, ne diroit-on pas que Rome savoit que cette entreprise importante avoit été celle que le Saint-Pere avoit fait avec le plus de peine pendant son regne ? Car pourquoi Rome, dans ce superbe catafalque qu'on avoit érigé dans l'Eglise de Saint Pierre du Vatican, & où toutes ses grandes actions sont si bien décrites, pourquoi, dis-je, Rome ne voulut-elle pas alors faire mention d'un seul mot de la suppression de la Société ? N'étoit-ce par une crainte respectueuse de troubler en quelque sorte ses cendres vénérables ?

Mais on continue à dire que CLEMENT *a aboli la Société sans lui avoir permis de répondre aux accusations, sans l'avoir convaincue juridiquement de crimes capitaux.* Mes amis! pourquoi donc présuppofez-vous ici la chose injuste, savoir: *Qu'il est nécessaire qu'il existe des crimes capitaux pour pouvoir anéantir un Ordre?* Une infinité d'autres motifs ne peuvent-ils pas y donner lieu? Sa Sainteté dit, qu'elle renferme dans son cœur les principales causes de cette suppression, comme dans le sanctuaire du secret. Supposé que ce motif capital eût été la tranquillité de l'Eglise: à quoi bon le Saint-Pere nous auroit-il permis de nous défendre, & quel bien en seroit-il résulté? Nous ne sommes, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'au plus bas étage d'Eglise; le Souverain Pontife est placé au sommet de l'édifice, d'où il découvre par ses regards perçans, bien des choses que nous ne pouvons appercevoir dans notre état inférieur.

Mais cependant cette Société étoit utile à la République. A la bonne heure; mais les marchandises, ou même les effets les plus précieux ne sont-ils pas également utiles au Commerçant-Navigateur, & pourtant il les jette dans la mer, quand il ne lui reste plus d'autre moyen d'échapper à la tempête.

Mais dix-neuf Papes ont cependant confirmé cet Ordre, que faut-il croire? Hélas! est-il possible que cela puisse vous inquiéter un instant sur ce qui concerne la Foi? La suppression d'un Ordre est-elle donc une chose qui l'intéresse? Attaque-t-elle un seul article de la doctrine, ou de la morale? Cela ne regarde-t-il pas uniquement la discipline de l'Eglise? Le Souverain Pontife qui établit les Ordres Religieux, ne peut-il pas les supprimer quand il le juge à propos? D'autres Papes n'ont-ils pas annullé au moins sept différens

Ordres, parce que quelqu'intérêt ſpirituel, ou le repos de l'Egliſe, en exigeoit l'abolition?

Ah! quand même la paix, la véritable paix, l'union dans l'Egliſe de Dieu, ne pourroit être rétablie que par notre ſupplice public, ou par l'effuſion de tout notre ſang; eh bien! nous ne devrions pas murmurer contre un pareil coup; mais baiſer la main qui nous ſacrifieroit, mais bénir le bras qui nous écraſeroit. Je ne crains point de l'avancer au nom de tous, nous irions avec joie au devant des priſons, des glaives, de la mort, & quiconque des ci-devant Jéſuites a penſé, parlé & écrit autrement, n'avoit que le nom & l'habit de la Société, & rien de ſon eſprit.

Amis, chers amis de notre ancienne Société, qui que vous ſoyez, & où vous puiſſiez être, ſi jamais nous avons été aſſez heureux pour rendre des ſervices dans les Pays & les Villes, ſi nous avons contribué en quelque choſe au bien de la Chrétienté, ſoit en prêchant la parole de Dieu, ſoit en catéchiſant, ou en inſtruiſant la jeuneſſe, en viſitant les malades & les priſonniers, ou en compoſant des Livres édifians, (quoique dans notre ſituation actuelle, nous ayons beaucoup d'autres graces à demander,) nous vous prions, avec les plus vives inſtances, d'arrêter toutes plaintes ameres & peu reſpectueuſes pour la mémoire de CLÉMENT XIV, Chef Souverain de l'Egliſe: laiſſez repoſer en paix ce digne Paſteur, ce ſage & vertueux Pere de la Chrétienté, ce Pere ſi tendre, à qui on ne peut conteſter que la triple Couronne ne lui ait parfaitement convenu; dites en vous-mêmes avec ſenſibilité: Hélas! un Prince,

& le

& le plus grand d'Iſraël eſt tombé ! oui, notre Pere eſt mort (*)

Mais vous Seigneur, Dieu de nos Peres, qui veillez ſur notre Egliſe! faites que pour notre conſolation, l'autre partie de ce paſſage de l'Ecriture s'accompliſſe (†): *C'eſt comme s'il n'étoit pas mort.* Vous avez donné à cette noble, à cette grande partie de la Chrétienté, au Royaume de France, à la place de Louis XV le Bien-aimé, ce ſecond David, Louis XVI, comme un autre Salomon; & par un don ſi précieux, vous avez ſéché les pleurs des François: daignez auſſi abréger le deuil de l'Egliſe; donnez-nous bientôt un nouveau Chef viſible, un Pontife courageux, prudent & pénétré d'un zele apoſtolique ! Mais, ô Seigneur ! accordez au nouveau Paſteur des jours plus ſereins ! daignez juger votre propre cauſe; replongez dans les ténebres, d'où ils ſont ſortis, les eſprits-forts ſi dangereux pour l'Autel, pour le Sceptre & pour toutes les Loix. Seigneur! vous avez ſi bien rempli les Trônes du monde, qu'aucun ſiecle ne peut ſe vanter d'avoir eu de tels Souverains; donnez auſſi à votre Egliſe un Chef d'un eſprit élevé, au deſſus de toute crainte, de tout intérêt & de toute paſſion; montrez-nous celui que vous avez choiſi (§).

O vous, qui êtes décorés de la Pourpre, vous qui êtes les inſtrumens dont Dieu ſe ſert pour l'élection du Pontife; regardez: la Religion, l'innocence des mœurs, la piété, la vertu éle-

(*) *Mortuus eſt Pater.* Eccléſiaſt. 30.
(†) *Et quaſi non eſt mortuus.* Eccléſiaſt. 30.
(§) *Oſtende quem elegeris,* Act. c. 1, v. 24.

vent leurs mains vers vous! hâtez-vous de leur donner un nouveau Défenseur; hâtez-vous de réparer, par le choix du plus digne d'entre vous, la perte que nous avons faite, dans la personne de CLEMENT XIV, & changez notre juste douleur, en une joie parfaite.

Mais, MESSEIGNEURS, préparons-nous aussi à un sacrifice de priere & de propiciations pour l'ame du feu Pape; quoique nous ayons tout lieu d'espérer qu'il n'a plus besoin de nos prieres, il est cependant vrai que les jugemens de Dieu sont différens de ceux des hommes: plus on est élevé en dignité, plus on a de compte à rendre: plus la charge est éminente, plus le jugement est sévere. Le surnom de *Très-Saint* que nous lui donnons par son rang, ce titre d'honneur seul ne sanctifie pas sa personne; mais il autorise plutôt le Juge suprême a lui demander avec toute la rigueur: Etois-tu en effet le Très-Saint Pere, comme mon Peuple te nommoit?

LAURENT GANGANELLI a déja paru devant le Juge qui a apperçu des taches dans les Anges mêmes. Si donc, contre notre attente, la Justice divine avoit trouvé quelque chose qui méritât d'être purifié dans son ame vertueuse & sage, travaillons à accélérer sa délivrance, en offrant à Dieu les prieres les plus ardentes, pour le repos de ce Saint Pere. *Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel.* Faites qu'il jouisse à jamais, avec *Paul Aretius*, Cardinal, avec *François Caraccioli*, Fondateur des Clercs Reguliers Mineurs, avec *Bonaventure de Potentia*, de l'Ordre respectable des Franciscains; faites, dis-je, qu'il jouisse, avec ces trois Hommes vénérables, qu'il a béatifiés, & avec tous les Elus, de la paix éternelle. Ainsi soit-il.

Fin du second & dernier Volume.

TABLE

DES LETTRES, &c.

Contenues dans ce Second Volume.

LETTRE XCVI. *à M. l'Abbé* Lami. 1
LETT. XCVII. *au même.* 5
LETT. XCVIII. *au Comte de* ***. 10
LETT. XCIX. *au R. P.* Luciardi, *Barnabite.* 12
LETT. C. *au Comte* Algarotti. 18
LETT. CI. *à un Directeur de Religieuses.* 15
LETT. CII. *à M. le Comte* Genori. 18
LETT. CIII *à* M. C***, *Avocat.* 20
LETT. CIV. *à M l'Abbé* L***. 22
LETT. CV. *au Prince* San Severo. 23
LETT. CVI. *à un Prélat.* 25
LETT. CVII. *à un jeune Religieux.* 26
LETT. CVIII. *au Pere* ***, *Théatin.* 34
LETT. CIX. *au Prélat* Cerati. 35
LETT. CX. *au R. P.* ***, *Religieux de la Congrégation des Somasques.* 40
LETT. CXI. *à M. l'Abbé* Lami. 44
LETT. CXII. *au même.* 48
LETT. CXIII. *au Cardinal* Passionei, *qui étoit alors à Frescati.* 52
LETT. CXIV. *au R. P.* Pourret, *alors Gardien d'Annonay, & actuellement du grand Couvent des Cordeliers de Paris.* 53
LETT. CXV. *à un Prélat.* 54

LETT. CXVI. *à un Religieux conventuel.* 57
LETT. CXVII. *à un Miniſtre Proteſtant.* 60
LETT. CXVIII. *au Comte* ***. 63
LETT. CXIX. *au Cardinal* Cavalchini. 65
LETT. CXX. *à M. le Cardinal* S***. 72
LETT. CXXI. *à un Frere Convers.* 77
LETT. CXXII. *à M. Caraccioli.* 78
LETT. CXXIII. *au R. P. Gardien de* ***. 79
LETT. CXXIV. *au R. P.* Colloz, *Prieur de Graffenthal, & Supérieur-Général de l'Ordre des Guillelmites.* 81
LETT. CXXV. *à M. l'Abbé* F***. 83
LETT. CXXVI. *au R. P.* ***, *ſon ami.* 87
LETT. CXXVII. *à M.* D***. 89
LETT. CXXVIII. *à Milord* ***. 91
LETT. CXXIX. *à M. le Comte* ***. 100
LETT. CXXX. *à un Prélat.* 104
LETT. CXXXI. *au Marquis* Carraccioli. 106
LETT. CXXXII. *à l'Ambaſſadeur de* ***. 107
LETT. CXXXIII. *à M. le Marquis de* ***. 113
LETT. CXXXIV. *à un Religieux de ſon Ordre.* 116
LETT. CXXXV. *à M. le Comte de* ***. 119
LETT. CXXXVI. *au même.* 121
LETT. CXXXVII. *à un Religieux de ſes amis.* 123
LETT. CXXXVIII. *à Monſignor* ***. 124
LETT. CXXXIX. *à un Seigneur Portugais.* 125
LETT. CXL. *à un Religieux de ſes amis.* 127
LETT. CXLI. *au R. P.* Aimé de Lamballe, *Général des Capucins.* 128
LETTRE CIRCULAIRE *de Clément XIV, à tous les Patriarches, Primats, Archevêques & Evêques, au ſujet de ſon exaltation.* 133

BREF *de Clément XIV. au Révérend Pere Pierre-François* Boudier, *alors Supérieur-Général des Bénédictins de la Congrégation de St. Maur, & actuellement Grand-Prieur de l'Abbaye Royale de St. Denis.* 145

BREF *de Clément XIV. au Révérend Pere* Boddaert, *Prieur-Général de l'Ordre des Guillelmites.* 146

LETTRE *à Louis XV, Roi Très-Chrétien, sur l'Irreligion.* 147

LETTRE *à Louis XV, Roi Très-Chrétien, touchant la prise d'habit de Madame Louïse.* 152

IIe. LETTRE *à Louis XV, Roi Très-Chrétien, sur le même sujet.* 155

LETTRE *de Clément XIV, à Madame Louïse de France.* 157

BREF *à Monseigneur* Girault, *Archevêque de Damas, Nonce auprès de Sa Majesté Très-Chrétienne.* 162

BREF *au Duc de Parme.* 164

IIe. BREF *au Duc de Parme.* 167

DISCOURS *prononcé par Sa Sainteté dans le Consistoire secret, tenu le* 24 *Septembre* 1770, *au sujet de la réconciliation du Portugal avec la Cour de Rome.* 168

BREF *au Nonce de Sa Sainteté auprès du Roi Très-Chrétien.* 171

IIe. BREF *au Nonce de Sa Sainteté auprès du Roi Très-Chrétien.* 174

LETTRE *au Roi Très-Chrétien.* 175

LETTRE *à Madame Louise-Marie de France.* 178

BREF *de Clément XIV, pour la Suppression des Jésuites.* 182

BREF *de Clément XIV, portant établissement d'une Congrégation pour l'exécution de celui de la Suppression des Jésuites.* 213

BREF *de Clément XIV, au R. P.* George Alary. 220

DISCOURS *de Clément XIV, dans le Consistoire secret, tenu le 6 Juin* 1774, *sur la mort de Louis XV.* 222

BULLE *pour le Jubilé universel de l'année* 1775. 225

ORAISON *Funebre du Pape* CLEMENT XIV, (*Ganganelli*) *prononcée par M. l'Abbé* Simon Mattzell, *ancien Membre de la Société de Jésus, Prédicateur actuel du Chapitre de la grande Eglise Collégiale de Fribourg en Suisse, en présence du Sénat Souverain de la République,* le 15 *Novembre* 1774. *Traduite de l'Allemand sur l'Original imprimé, par* M. de Fontallard. 235

Fin de la Table du second & dernier Volume.